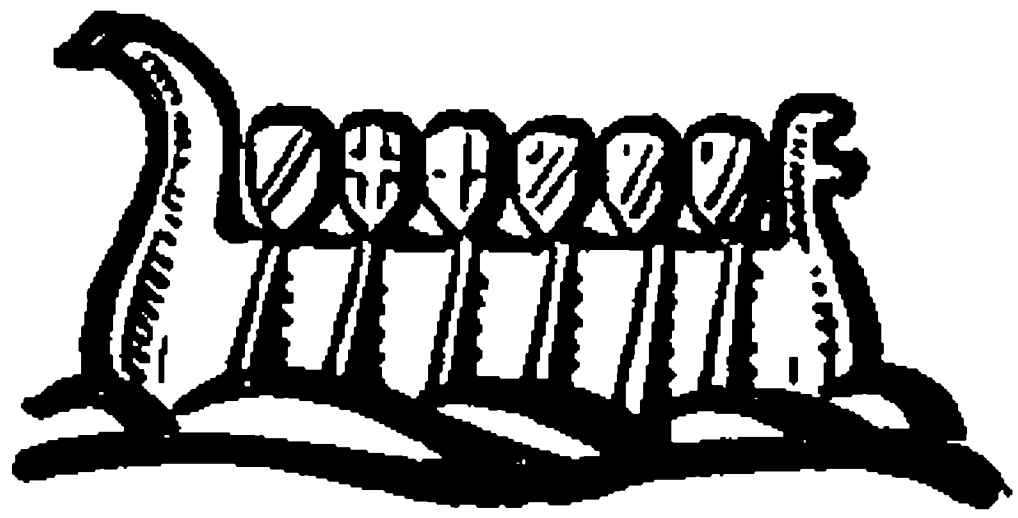
BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE
DES SCIENCES RELIGIEUSES

littérature latine au moyen âge

DES ORIGINES A SAINT ANSELME

par
J. de GHELLINCK, s. j.



LIBRAIRIE
BLOUD & GAY

NIHIL OBSTAT :

Bruxellis,
17a septembris 1938,
V. Le Cocq,
Praep. Prov. Belg. Merid.

IMPRIMATUR :

Mechliniae,
8a februarii 1939
Et. Carton de Wiart,
Vic. gen.

Copyright by Bloud et Gay, 1939

Ce volume est le 85e paru dans la *Bibliothèque Catholique des Sciences Religieuses.*

★

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA FIN DE LA RENAISSANCE CAROLINGIENNE

Littérature latine au moyen âge

★

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA FIN DE LA RENAISSANCE CAROLINGIENNE

AVANT-PROPOS

Ces petits livres n'ont pas la prétention d'être une histoire complète de la littérature latine au moyen âge. Il ne peut s'agir encore que d'un modeste essai, tellement nombreux sont les problèmes suscités par l'histoire littéraire médiévale, et ardus les travaux de recherches que suppose chaque tentative de solution. Crayonner quelques grands traits, grouper un certain nombre d'auteurs, d'œuvres et de faits, poser quelques jalons pour les travaux ultérieurs : c'est à cela que doit se borner cet exposé provisoire des résultats acquis jusqu'à ce jour.

Le peu d'étendue assigné aux volumes de la collection a fait renoncer à toute citation, même en poésie. Faute de place également, on a préféré ne pas aborder tout un groupe de problèmes des plus intéressants, ceux qui, au delà de l'histoire littéraire et des rapports entre la littérature latine, savante ou non, et la littérature populaire en langue vulgaire, touchent aux manifestations intimes de l'âme médiévale, parallèles dans les deux langues, surtout dans le lyrisme. Les essais de solution, actuellement en cours de discussion, qui réduisent parfois le tout à un simple exercice d'école, ce qui supprime le problème, ou qui recourent, comme explication, soit à la continuité des traditions du passé, celle du *Mimus* par exemple,

soit à la spontanéité naturelle qui n'a pas besoin de modèle pour s'extérioriser, ont habituellement dû être passés sous silence, ou ne sont représentés que par une rapide allusion.

Malgré l'imprécision même de ses limites, on est d'accord aujourd'hui, pour voir dans le moyen âge, propre à l'Occident seul, autre chose qu'une simple période de transition entre le monde antique et les temps modernes. Du point de vue purement littéraire, dans la mesure où il est permis de dissocier la vie intellectuelle des autres conditions, politiques, économiques, sociales et religieuses de l'existence, on peut distinguer dans cette période quelques grandes sections :

1° La période de transition, depuis les débuts du déclin patristique jusqu'à l'aube de la renaissance carolingienne. C'est là que se placent les fondateurs du moyen âge et de sa mentalité, les uns rattachés au groupe patristique, les autres issus des races nouvelles.

2° La renaissance carolingienne, vers 760-880, due sur le continent à la vigoureuse initiative de Charlemagne, fixe les grandes lignes du latin médiéval et sauve la vie intellectuelle de la désagrégation.

3° Durant les bouleversements du X^e^ siècle, les écoles post-carolingiennes continuent l'œuvre d'éducation et d'affinement des esprits, pour aboutir, à partir de 1050 environ, à un renouveau littéraire accéléré par deux ou trois grandes controverses doctrinales, et se couronner par l'activité littéraire de saint Anselme, génie exceptionnel et inexpliqué à son époque.

4° Avec la renaissance du XII^e^ siècle, on assiste au développement régulier, homogène et autonome en quelque sorte, des virtualités latentes que portait en lui le monde occidental.

5° Le XIII^e^ siècle est le prolongement de ce renouveau, mais avec des traits nouveaux dans l'évolution des écoles et de la société religieuse et civile médiévale, en partie aussi avec des apports du dehors, comme l'arrivée en bloc des livres d'Aristote.

6° Avec la dislocation de l'unité, l'influence grandissante

des littératures nationales et la poussée de l'esprit particulariste, le XIV^e^ siècle voit poindre la renaissance, dont les signes précurseurs varient chronologiquement d'un pays à l'autre.

De frappe essentiellement scolaire, dans sa langue comme dans sa littérature, cette latinité médiévale garde toujours un reste de vie, qui n'est pas dépourvue d'initiatives créatrices, malgré son goût pour l'imitation et son abondance en œuvres didactiques; dans sa pénétration d'analyse et dans sa poésie rythmique, elle a des pages d'une fraîcheur d'expression, qu'une langue morte est incapable de fournir. Plus correcte et plus littéraire jusqu'à la fin du XII^e^ siècle, ce n'est pas encore le latin servile des humanistes, chez lesquels le souci de la fidélité aux modèles classiques, poussé jusqu'à l'extrême, donne finalement le coup de grâce au latin pour n'en faire plus qu'une langue morte.

Dans l'intervalle, la caractéristique scolaire et didactique a assuré à la littérature latine médiévale un rôle mondial. Elle le doit à la valeur de son contenu sans doute, mais aussi à quelques circonstances historiques spéciales, entre autres l'unification latine des provinces de l'empire et la diffusion de la liturgie latine, seule possible par suite de cette unification. Grâce à cette littérature, dès les débuts, le vieux patrimoine intellectuel de l'antiquité gréco-romaine et de la patristique chrétienne n'est pas perdu pour l'humanité. En même temps, le prestige du latin le fait entrer comme produit d'importation chez les *Scoti* d'Irlande et les Anglo-Saxons d'Angleterre, plus tard chez les Hongrois et les Normands, qui n'ont jamais connu la domination romaine.

Langue universelle, malgré les divergences régionales, le latin a servi de moyen véhiculaire à toutes les idées, récits, légendes, connaissances, souvent venues de l'Inde lointaine, transmises par l'Orient byzantin, grec, slave, syrien, arabe, ou léguées par les régions celtiques du Nord, par l'Espagne ou la Sicile musulmanes. Ce rôle cosmopolite se double d'un rôle international d'agent de liaison qui, par-dessus les limites

politiques, affermit la formation de la mentalité médiévale et l'unité intellectuelle de l'Europe durant tout le moyen âge. En outre, le latin veille sur le berceau des langues nationales; il guide leurs premiers pas; puis, durant des siècles, les échanges mutuels continuent à se produire, en prose comme en poésie. Plus spontanées, plus vibrantes de vie, les nouvelles langues nationales s'alimentent sans cesse aux trésors transmis par la latinité. Pendant longtemps, malgré le déclin de ses mérites littéraires dès le milieu du XIII^e^ siècle, sinon plus tôt, le latin médiéval sera presque exclusivement l'expression du mouvement intellectuel de l'Europe dans le domaine sacré, dans les recherches scientifiques, dans les relations diplomatiques ou privées entre les divers pays, même après le coup de mort donné sans le vouloir par les humanistes. Jusqu'en plein XVIII^e^ siècle et au delà, avec Newton, Spinoza et Boscovich, la langue latine demeurera la langue de la science et de la philosophie et dans certains pays celle des actes officiels. Les essais tentés en divers sens, au XIX^e^ et au XX^e^ siècle, n'ont pas réussi jusqu'ici à lui trouver un remplaçant dans ce rôle international et cosmopolite.

Dans un ouvrage de ce genre, il va de soi que l'auteur doit beaucoup aux travaux de ses devanciers; il le reconnaît volontiers. On trouvera les principaux dans la bibliographie. Rappelons ici E. Faral, P. Lehmann, F. Lot, M. Manitius, dom Morin, Ch. Polheim, F. J. E. Raby, K. Rand, Ch. Strecker, M. Schulz, dom Cappuyns, A. Van de Vijver, qui renouvelle l'histoire du développement philosophique et scientifique du haut moyen âge, et surtout dom Wilmart, inlassable chercheur, un des connaisseurs les plus judicieux de la pensée médiévale. Si, après vérification, l'auteur a utilisé leurs résultats, il s'est efforcé d'en dégager quelques lignes synthétiques et les principales caractéristiques. A tous ceux qui ont bien voulu l'aider de leurs remarques et suggestions, spécialement aux PP. Coens, de Moreau, Grosjean, Malevez et de Strycker, il se fait un devoir d'exprimer sa profonde gratitude.

CHAPITRE PREMIER

LA PÉRIODE DES « FONDATEURS »

Introduction

Transition entre l'apogée patristique et la renaissance carolingienne. — Détermination chronologique et situation intellectuelle. — Place des « Fondateurs ».

Vers 480, vingt ans après les harmonieux discours de saint Léon le Grand († 461), les derniers écrivains de l'apogée patristique ont fini d'écrire; trois siècles plus tard, vers 760, s'annonce la renaissance carolingienne, décisive pour la civilisation médiévale. Entre ces deux extrêmes, marqués l'un par la chute de l'empire romain d'Occident en 476, l'autre par l'avènement de Pépin (747) et de Charlemagne (768), s'étend une longue période de transition, encombrée et complexe, pendant laquelle les derniers écrits patristiques se confondent avec les premiers produits de la littérature médiévale.

De portée minime aux yeux des contemporains, le changement symbolisé dans la disparition du dernier empereur de Rome ou de Ravenne en 476 allait avoir sur la carte politique, religieuse et culturelle de l'Europe des conséquences de plus en plus profondes, dont la littérature médiévale subit le contre-coup. Si la « reconquista » de Justinien (527-564), ce « latin d'Orient », originaire d'Illyrie, avait abouti à une « romanisation » durable de tout le bassin méditerranéen, d'autres

destinées auraient attendu sans doute la littérature latine. Mais après sa mort (564), malgré l'élément latinisant qui persiste et que pourchassent des classiques comme Siméon le Traducteur (Métaphraste), le latin cesse définitivement d'être la langue du droit, de l'armée, de l'administration et de la cour en Orient. En Occident, là où la désagrégation n'est pas complète, la conquête de l'Italie par les Lombards et la nature des événements politiques et économiques renforcent évidemment la tendance de cette littérature à se grouper par provinces ou par régions : tendance momentanément enrayée jadis par la connaissance des modèles grecs commune aux lettrés des premiers siècles, ou arrêtée par le prestige de la Rome *invicta*, centre de ralliement de la langue traditionnelle, victorieuse de tout mouvement centrifuge.

Un siècle après Justinien, la face du monde occidental est totalement bouleversée : de l'ancienne Europe impériale, en dehors de Ravenne et du Sud de la péninsule, il ne reste plus que le souvenir. Car l'Italie a passé aux Lombards; les provinces africaines byzantines, après une reprise momentanée sur les Vandales, sont séparées pour jamais de la chrétienté occidentale par la conquête arabe (642-670); l'Espagne visigothique ne laisse bientôt à la « Rome » byzantine qu'une faible partie de sa côte occidentale et, peu après, en 711, la péninsule hispanique presque entière devient arabe.

Latinisée depuis longtemps, moins pénétrée par les races barbares, malgré quelques invasions violentes et les sièges de Rome par Alaric (410) et Genséric (455), l'Italie ne connut les phases tragiques de l'invasion jusqu'à l'occupation lombarde (568) que pour des durées habituellement courtes. Par suite, les institutions régnantes furent moins profondément ébranlées. L'activité des écoles put se perpétuer à Ravenne, à Milan, ailleurs encore; à Rome, on déclame Virgile et les « modernes » au dire de Fortunat; et ces lectures publiques du Forum de Trajan, ou les séances solennelles d'Arator, à Saint-Pierre-aux-Liens, quatre jours durant (avril 544), ont le même succès que les *Declamationes* de Sénèque au début de

l'Empire. Puis, l'œuvre monumentale et littéraire de l'antiquité laissait partout sa trace sur ce sol, avec le fascinant prestige de ses modèles d'art et de style, auquel ni lettrés ni artistes ne pouvaient échapper. Selon l'expression de Fustel de Coulanges, le gouvernement ostrogothique se faisait « l'exécuteur testamentaire des anciens empereurs », avec le mot d'ordre lancé par Théodoric : *Exuite barbariem*. L'on possède des décrets de Théodoric, d'Athalaric et d'autres, en faveur de l'instruction publique, entre autres pour le payement régulier des honoraires du professeur public de grammaire, de rhétorique ou de droit, « car les bonnes lectures nous éclairent de tous les conseils de l'antiquité ». Le régime des duchés lombards entra bientôt dans la même voie en patronnant des lettrés, comme on le voit entre autres à la cour de Ratchis et d'Arichis, à Bénévent et à Pavie, à Milan et à Salerne. Les déclarations trop modestes du pape Agathon (678-681) à l'empereur Constantin Pogonat ne peuvent être prises pour un aveu de complète décadence. Ce mouvement s'accentue visiblement depuis la conversion des Lombards au catholicisme (vers 590-650) qui, malgré l'influence prolongée de l'*Edictum* de Rotharis et le succès de la *Lex Lombarda* plus tard à Bologne, abandonnent même leur langue dans les affaires judiciaires après le VIII^e^ siècle.

Romanisée déjà bien avant d'être chrétienne, la péninsule ibérique qui pouvait se glorifier de poètes et d'écrivains comme Martial, Sénèque, Quintilien, Lucain, puis Prudence et Damase, avait connu sous la domination visigothique une période relativement favorable à une certaine adaptation des anciennes traditions scolaires, que favorisaient du reste l'infériorité numérique des envahisseurs, l'influence minime du gothique qui ne lègue guère plus de cent mots à la langue, la fusion plus rapide et l'unité grandissante dans le droit et dans la race et surtout la conversion au christianisme. Avec Eugène II de Tolède, Sisebut, un des rois visigoths, qui écrivait en latin, s'intéressait même à des fragments du poète Dracontius.

Mais la plus grande partie des Gaules, la Grande-Bretagne et la Germanie, eurent à subir des bouleversements plus profonds. En Grande-Bretagne, à part le breton Gildas vers 547, pauvre styliste du reste, il faut attendre les résultats de la conversion des Anglo-Saxons sous Grégoire le Grand (604) et les générations voisines de Bède le Vénérable, pour rencontrer un écrivain capable de mettre un peu d'ordre dans ses idées, de clarté et de correction dans leur expression.

En Gaule, avec le renouveau du IV^e^ siècle, les écoles de Bordeaux, Autun, Toulouse, Trèves, Poitiers, etc., avaient connu leurs jours de gloire, à l'époque d'Ausone, dont la *Professorum connumeratio* vers 385 énumérait complaisamment ses collègues de grammaire et de rhétorique. Avant la crise du III^e^ siècle, elles avaient fait le succès des libraires de Lyon, où Pline voyait non sans vanité vendre ses œuvres. Dès le début du IV^e^ siècle, saint Jérôme vantait la diction et l'éloquence, fruit des écoles gallo-romaines; elles formaient Sulpice-Sévère à s'inspirer de Suétone et de Cicéron dans ses œuvres, et apprenaient à Sidoine Apollinaire ces tours de style raffinés, mais artificiels, dont est émaillée sa correspondance. Successivement disparues, elles cessèrent bientôt de diriger l'éducation de la nation franque. Déjà avant 518, un lettré comme saint Avit de Vienne se permettait quelques solécismes, sur lesquels l'accoutumance de son entourage lui faisait sans doute fermer les yeux. Dans l'imposante métropole d'Arles (502-542), saint Césaire se lamentait d'être en contact avec des riches négociants de Provence qui ne savaient ni lire ni écrire. Un siècle et demi après Ausone, Grégoire de Tours (538-594) se plaint de l'état misérable où gémit l'enseignement et l'étude : les arts libéraux ne sont plus cultivés; les lettrés ne sont plus guère compris; lui-même reconnaît à plusieurs reprises les lacunes, qu'il exagère peut-être, de sa formation grammaticale et littéraire. Un demi-siècle plus tard, la « rusticitas » de la langue et de l'orthographe, dont il se plaint, s'accuse plus forte encore chez ses continuateurs. Fragments d'écrits, textes de lois, vies de saints, lettres ou for-

mules diverses, sans parler des chartes, ouvrent de sombres perspectives sur le délabrement grammatical et stylistique : suppression ou confusion des cas, dont l'accusatif presque seul subsiste, négligence des déclinaisons, mutilations des conjugaisons, défaillances de la syntaxe, qui n'est plus là pour opérer plus ou moins intelligemment la connexion des idées.

Même dans les pays moins bouleversés par les invasions, les classes élevées, demeurées toujours jusque-là des classes lettrées, se servent d'un parler latin qui n'a plus rien de correct. Et cela, non pas tant parce que les nouveaux arrivés ont corrompu la langue par l'apport de leur propre idiome, mais parce qu'elles-mêmes n'arrivent plus à parler et à écrire correctement; par suite, ce qu'elles passent aux populations nouvelles n'est plus qu'un latin frelaté et corrompu, qui a besoin lui-même d'une forte épuration pour se rapprocher de l'antique tradition classique.

Cette barbarie littéraire, surtout dans les régions situées au nord des Alpes et des Pyrénées, s'accuse jusque dans les traits de l'écriture mérovingienne. Si le parler de la langue était tombé si bas, l'écriture et l'orthographe avaient descendu la même pente, et un des premiers efforts de Charlemagne et de son entourage, pour faire renaître un peu de civilisation et de culture, consistera à s'occuper de l'écriture en même temps que de l'école.

C'est donc dans un milieu de décadence que débute la littérature latine du moyen âge, mais cette littérature se prépare déjà avant la débâcle de l'empire.

I. — Les Fondateurs

Aperçu général. — 1. Boèce. — 2. Cassiodore. — 3. Grégoire le Grand. — 4. Isidore de Séville. — 5. Les « Scoti » ou Irlandais. — 6. Les Anglo-Saxons, Bède et Boniface.

Aperçu général. — Cette préparation n'est pas l'œuvre d'un jour; elle se fait de loin déjà, durant la belle époque

patristique, par des auteurs comme Jérôme, Hilaire, Ambroise, Léon, Augustin, Prudence, Orose, et d'autres. Cinq d'entre eux surtout contribuent à fonder la mentalité littéraire médiévale : Sulpice-Sévère, « le Salluste chrétien », avec l'attrayant merveilleux de son édifiante *Vita Martini* et de ses *Dialogi;* Prudence, le créateur de l'allégorisme des vertus et des vices, dont la fascination profonde et constante au moyen âge, attestée par de nombreux manuscrits illustrés et glosés, a de quoi étonner les temps modernes; Ambroise, le père de l'hymnodique latine du peuple chrétien, avec l'heureuse harmonie établie par les *Hymni ambrosiani* entre les exigences du mètre antique et le sens populaire du rythme accentuel; Jérôme, le principal conseiller, toujours consulté, dans les questions scripturaires et historiques, l'épistolier et le polémiste, le styliste et l'ascète toujours relu avec attrait; Augustin surtout, l'initiateur de la pensée théologique sur la Trinité, le péché et la grâce, l'Église et les sacrements, l'initiateur aussi de la conception providentielle de l'histoire et de la cité chrétienne ici-bas, le guide de la piété basée sur une humilité consciente de la misère humaine, le psychologue affiné du moi religieux et humain, universel à travers les âges, l'éducateur de la catéchèse pastorale, en même temps que raffiné styliste jusque dans ses élévations religieuses et mystiques où se délectera le moyen âge. Situé entre deux cultures dont il a senti le conflit, et formé par l'ancienne, comme tout lettré de la décadence, *vir eloquentissimus ac eruditissimus,* Augustin n'hésite pas à poser le problème d'une culture nouvelle, d'un autre type que la *sapientia* antique qui, après l'éloquence et le cycle varié des connaissances, l'avait un moment fasciné; ce nouveau type de culture, qu'il établit et organise, plutôt qu'il ne l'inaugure, est celui de la science chrétienne vis-à-vis des données de la révélation. A l'ancienne, avec l'idée d'une culture profane préparatoire, il prend ses matériaux, sa technique et en grande partie son programme scolaire, notamment sa rhétorique et sa dialectique, mais avec des restrictions. Par ce double apport, celui de la culture chrétienne et celui de sa préparation, Au-

gustin exerce une prépondérance sans rivale sur la culture ntellectuelle médiévale; pendant longtemps, le premier de es apports, celui de cette culture profane préparatoire, four- ıie par l'antique, intéresse presque seul l'histoire de la litté- ature latine du moyen âge; pour voir intervenir l'autre dans on rôle décisif, il faut attendre la fin du XI^e^ siècle.

A ces lointains fondateurs, dépassés tous par Augustin, 'ajoutent les témoins directs de la décadence de ces siècles, ıui s'évertuent à en conjurer les effets : en opérant le sauvetage le la culture antique et en orientant leurs contemporains, ils ssurent à la littérature du moyen âge, à la littérature latine omme aux littératures nationales, la possibilité de leur épa- ıouissement. Quelques-uns de ces fondateurs immédiats ap- ıartiennent au monde antique par leur origine et leur édu- ation : Boèce et Cassiodore dans l'Italie ostrogothique, Isi- ore dans l'Espagne visigothique, Grégoire le Grand (592- 04), à l'époque lombarde; si l'action de ce dernier est surtout 'ordre spirituel et moral, tous ont nettement conscience de la âche de transmission qu'ils assument. Le grand législateur u monachisme occidental, Benoît de Nursie, *scienter nescius*, 'a pas eu en vue pareil but. Mais sa règle, *sermone luculenta*, ermet de ranger son auteur dans le groupe des fondateurs, ıême sur le terrain littéraire; car toujours vivante, la fonda- on de Benoît est à la base, surtout depuis Cassiodore, de tout mouvement scolaire du haut moyen âge et de l'intense étude atristique médiévale, en même temps que par l'adoption des ymnes dans l'office, elle devient plus tard le stimulant de efflorescence poétique, caractéristique de la littérature mé- iévale au XI^e^ et au XII^e^ siècle.

Avec ces fondateurs principaux, agents de transmission ou e liaison, collaborent deux groupes d'écrivains issus des ices nouvelles : le groupe celtique et le groupe anglo-saxon. loins compromise par l'agonie de l'empire, dont elle n'a mais été une province, l'Irlande a le renom d'avoir seule fait ception à cette décadence universelle des lettres dans l'Eu- ope occidentale. Aux origines assez confuses, et longtemps

l'objet d'éloges aujourd'hui reconnus comme surfaits, cette culture latine des Irlandais, les *Scoti*, a eu un rayonnement, dont il serait difficile de préciser la valeur et l'extension; mais que plus tard elle ait été ravivée ou non au contact de la grande île voisine, puis à celui du continent, toujours est-il qu'elle apporte dès la fin du VI^e^ siècle, avec Colomban et les infatigables migrateurs qui le suivent, une contribution littéraire qui contraste avec la barbarie mérovingienne, et qui donnera tout son éclat à l'époque carolingienne. Moins d'un siècle et demi après, le groupe anglo-saxon présente deux hommes, de haute valeur humaine et morale plus encore que littéraire : Bède le Vénérable, du Northumberland, et Boniface, ou Winfrid, du Wessex, en qui se résume l'apport que la race anglo-saxonne, convertie d'hier au christianisme, mais beaucoup plus organisatrice que les *Scoti*, fournit à l'œuvre commune du relèvement intellectuel et littéraire de la chrétienté.

Dans le souvenir de la postérité, ces fondateurs du moyen âge et de la littérature latine médiévale se sont vu entourer d'une auréole littéraire, que trois siècles plus tôt ils auraient pu difficilement conquérir; l'influence qu'ils ont exercée et la gloire qui a grandi leurs traits dépasse de beaucoup la valeur de leurs écrits. Mais leur situation, au milieu d'une société qui s'effondrait dans la barbarie, et l'intuition géniale qu'ils ont eue, de sauvegarder le passé en éduquant l'avenir, justifie le renom attaché dans l'histoire de la littérature au souvenir de leurs services.

1. **Boèce.** — Issus l'un et l'autre de grande famille, dans l'entourage de l'habile et ombrageux Théodoric, Boèce et Cassiodore ont une carrière un moment parallèle et une survivance également féconde, quoique par des voies différentes, comme éducateurs intellectuels du moyen âge. Esprit spéculatif éduqué à la manière de l'école d'Athènes, Boèce est un maître de philosophie et un commentateur; de tendance essentiellement pratique, formé par une longue carrière officielle,

Cassiodore est un pédagogue. L'un meurt en prison, à Pavie, vers 524, sacrifié à la rancune du monarque ostrogoth et aux exigences de sa diplomatie politico-religieuse, l'autre dit adieu aux grandeurs, dont il avait parcouru le cycle pendant quarante ans, et passe dans une solitude fructueuse, en Calabre, la seconde moitié de sa vie.

Surnommé, de même que Grégoire le Grand, le « dernier des Romains », comme si ce peuple puissamment doué ne pouvait jamais se résoudre à produire son dernier représentant, Boèce a été appelé aussi le « philosophe », jusqu'au moment du triomphe d'Aristote en Occident. Par ses traductions de l'*Ysagoge* de Porphyre et des œuvres logiques d'Aristote, par les commentaires qu'il en a donnés et par ses traités sur la logique et le *quadrivium*, grossis d'imitations formées sur son modèle, Boèce a été l'inspirateur des études philosophiques médiévales et a régné en maître dans les écoles surtout à partir du IX^e^ siècle et spécialement du X^e^. Riche de définitions et d'énoncés qui traversent brillamment tout le moyen âge, un autre groupe d'écrits, qu'on ne songe plus guère à lui contester depuis qu'est venu au jour (1877) le témoignage d'authenticité dû à Cassiodore, comprend quatre petits traités théologiques : *De sancta Trinitate, Contra Eutychen et Nestorium, Utrum Pater et Filius...*, *Quomodo substantiae...*, qui font de Boèce un des initiateurs de la spéculation théologique. Boèce qu'on a accusé d'« avoir été le premier à enseigner le parler barbare » (Laurent Valla), avait le tempérament littéraire assez vigoureux pour songer à exposer Porphyre à la façon des dialogues de Cicéron, et à son premier essai il avait donné le cadre des monts Auréliens, un soir d'hiver, durant une tempête qui chassait le sommeil. On regrette qu'il n'ait pas continué, on ne sait pourquoi, cette œuvre qui aurait pu être de grand style. Son second commentaire devient tout de suite technique; sa langue n'a plus rien qui rappelle le parler cicéronien, et sa traduction a pour principe de suivre à peu près mot à mot la phrase grecque, à l'encontre du principe d'Horace et des soucis littéraires d'un Cicéron. C'est déjà le

latin scolastique, avec des constructions comme le *dico quoniam*, des mots nouveaux ou dont il consacre la nouveauté, comme *specificus*, *subiectum*, *praedicatum*, et tout le vocabulaire spécial technique.

Mais Boèce reprend tous ses avantages de lettré romain, de grande allure pour l'époque, dans son *De Consolatione philosophiae*, dont l'élégance contraste profondément avec la sécheresse des livres précédents. Écrit sous forme de dialogue entre le condamné et la « philosophie » qui vient consoler le captif, l'ouvrage est une dissertation intéressante en cinq livres sur les problèmes du mal, de l'infortune de l'innocent, de la Providence, du hasard, de la prière, de la prescience divine et de la liberté. On a contesté, non tout à fait sans raison, semble-t-il, l'originalité de cet écrit. Les idées sont empruntées en partie à Aristote et à Platon; à partir du livre II, on a même voulu y voir un des derniers emplois du *Protreptique* perdu d'Aristote ou de ses dérivés hellénistiques; les livres IV et V s'inspirent davantage, mais avec une certaine indépendance, de Platon et du néoplatonisme. Ce qui est sûr, c'est que le prisonnier aigri se tourne du seul côté de la philosophie; la pensée chrétienne, le souvenir du Christ, la vie future n'y apparaissent nulle part. Avant tout philosophique, le problème chez Boèce doit trouver sa solution dans la raison. Les trente-neuf pièces de vers entremêlées au dialogue introduisent de la variété dans l'écrit; elles dénotent de vastes lectures dans les poètes, notamment dans les tragédies de Sénèque, et par la diversité des mètres employés, témoignent d'un réel talent de versification. Soigné et élégant, parfois un peu recherché, de vocabulaire riche, le style rappelle par endroits la manière de saint Ambroise, ce qui pourrait provenir de l'accoutumance avec le grec. L'ouvrage eut un succès inouï au moyen âge : transmis par plus de 400 manuscrits conservés jusqu'à nos jours, il fut traduit dès le IX^e^ siècle en anglo-saxon par le roi Alfred le Grand, puis par Geoffroy Chaucer au XIV^e^ siècle; le moyen âge en a connu une version en grec par Maxime Planude († 1310), en français par Jean de Meung, en allemand,

en castillan et en catalan; les commentateurs et les annotateurs sont très nombreux, à commencer par le précepteur d'Alfred d'Angleterre, en passant par Walafrid Strabon, Sedulius et le moine Notker le Lippu (1022), jusqu'à Guillaume de Conches, Gilbert de la Porrée, saint Thomas, Nicolas Trivet, etc. Les éditions, avec ou sans traduction ou commentaire, imprimées avant l'an 1500, montent à plus de soixante-dix. L'ouvrage a servi de modèle à plusieurs écrits du même genre, surtout au *De Consolatione theologiae* du dominicain Jean de Dambach (en 1372) et de Gerson (1428).

Par sa tendance à donner des dogmes chrétiens une interprétation philosophique, inspirée principalement des œuvres d'Aristote, Boèce eut sur la pensée médiévale et la littérature philosophico-théologique du XII^e^-XIII^e^ siècle une influence extraordinaire. Sans lui, serait-on arrivé à pareil essai d'interprétation? C'est assez probable, car aucun esprit pensant ne manque d'éprouver à un moment donné la nécessité d'établir une synthèse entre ses connaissances religieuses et les conquêtes de sa raison. Il serait intéressant de voir comment la littérature du moyen âge aurait procédé en ces matières, si elle n'avait pas eu pour se guider l'exemple de l'ancien consul et *magister officiorum* de Théodoric. Il semble bien qu'avec le culte de la dialectique qui couronne l'enseignement des écoles, l'étude assidue de saint Augustin, dont Boèce affirme ne pas vouloir se séparer, aurait abouti à des tentatives du même genre. Les énoncés des conciles de Tolède, surtout à partir de la fin du VII^e^ siècle, en 675 déjà, en 688 et en 693, sans qu'on puisse repérer chez eux la trace de la terminologie de Boèce, nous ont laissé un certain nombre de formules trinitaires et christologiques très souvent prises textuellement à saint Augustin et à ses disciples, mais qui détachées de leur contexte transportent le lecteur dans les régions pures de la pensée, dans un tout autre monde que celui des Pères de l'Église en général. Une même netteté de concept et fermeté d'expression que, dans le désarroi général des études à ce moment, on serait porté à première vue à regarder comme un

anachronisme, se renforce chez Boèce d'une réflexion philosophico-théologique peu commune. Beaucoup plus poussée et toute spontanée, sa tentative n'est pas restée isolée. Mais l'essor intellectuel que semblait promettre l'Espagne chrétienne était arrêté net par la conquête arabe, tandis que les livres philosophiques et théologiques de Boèce, renforcés de pseudépigraphes de degré souvent élémentaire et portant indûment son nom, étaient destinés, surtout à partir du Xe siècle, à alimenter le travail scolaire de l'Europe pendant des siècles.

2. **Cassiodore.** — Cassiodore n'a rien d'un philosophe; en littérature il n'est pas original et, dans plus d'une de ses tentatives, il se montre superficiel. L'originalité de son action plutôt que de son œuvre date surtout du moment où il renonce au monde. Mais son sens pratique, sa claire vue de l'avenir intellectuel, et la netteté des suggestions de son plan d'études, font de l'ancien sénateur romain, membre du parti national italo-goth, un des principaux fondateurs de la culture médiévale. Trois générations d'ascendants lui avaient ouvert la voie de la carrière politique; il la parcourt brillamment, non sans incidents ni interruptions, depuis 503 ou 507 jusque vers 540; après la mort de Boèce, devenu « maître des offices » de Théodoric, puis de son successeur Vitigès, diverses fois en rapport avec la papauté, Cassiodore a été, peut-on dire, le précepteur de ces générations menacées de barbarie à l'époque de la dislocation de l'ancien empire. A son sens pédagogique, que nous admirons aujourd'hui, il joignait une ténacité qui, à 93 ans (vers 583), lui faisait encore tenir la plume pour continuer l'instruction de ses disciples, en leur donnant un traité sur l'orthographe extrait des grammairiens grecs et latins.

Le projet d'une école de théologie à Rome, conçu avec l'appui du pape Agapet (535-536) d'après le modèle de l'école d'Alexandrie et de Nisibe, se transforma en une autre conception, plus modeste d'ailleurs, à laquelle avaient déjà préludé partiellement et isolément des centres monastiques comme

Saint-Martin de Tours et Lérins : à cette conception de Cassiodore, ne fut pas étranger, semble-t-il, l'exemple de l'ancienne aristocratie païenne qui mêlait le patriotisme à ses préoccupations littéraires, en assurant par des transcriptions intelligentes la survivance de ses chefs-d'œuvre classiques menacée par l'envahissement barbare. Grâce à Cassiodore, son grand monastère de Vivarium dans la propriété de famille à Squillace en Calabre fut la première abbaye qui légua à la postérité, à côté du travail manuel, le culte de la transcription des manuscrits avec l'application aux études organisées et le souci d'une grande bibliothèque. Aux écrits d'ordre historique de Cassiodore, en partie perdus, s'ajoute son dossier épistolaire comprenant ses 468 *Variae (epistolae)*, œuvre de chancellerie officielle et de rhétorique très recherchée, mais semée d'observations et de réminiscences multiples très intéressantes. Pour donner une idée du caractère affecté du « style », la confrontation de son verbeux éloge du papyrus (XI, 38), qui a du reste quelques expressions heureuses, avec la page toute réaliste de Pline l'Ancien (XIII, 2), est particulièrement suggestive. Cassiodore compose aussi un commentaire sur les psaumes pris en grande partie à saint Augustin qu'il résume, un commentaire sur l'épître aux Romains, outre celui de Pélage qu'il expurge, un *De anima* sans aucune profondeur philosophique, et surtout deux classes d'écrits qui sont comme son legs spirituel aux générations de l'avenir. La première est celle des *Institutions*, « *Institutiones quemadmodum divinae et humanae debeant intellegi lectiones* ». Les deux livres qui la comprennent, dont le premier divisé en trente-trois chapitres, en souvenir des trente-trois années de la vie terrestre du Sauveur, fournissent une espèce de pédagogie ou mieux de bibliographie critique, destinée à enseigner la manière dont il faut apprendre les diverses disciplines ecclésiastiques, et un programme d'enseignement avec la matière des sept arts libéraux, indispensables pour les sciences sacrées.

L'autre catégorie des œuvres de Cassiodore est constituée par des traductions du grec, faites à son instigation par un

certain nombre de traducteurs, principalement ses amis : Bellator, qui traduit deux homélies d'Origène sur Esdras, et peut-être le IIe livre des Macchabées, Mutien, qui traduit les homélies de Jean Chrysostome sur l'épître aux Hébreux, quelques anonymes qui traduisent entre autres les livres de Josèphe, Épiphane le Scolastique qui traduit les *Histoires ecclésiastiques* de Socrate, de Sozomène et de Théodoret, et que lui-même unifie en un seul récit sous le titre d'*Historia ecclesiastica tripartita*. Avec la traduction de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe en dix livres et sa continuation dues à Rufin, l'*Historia tripartita* en douze livres devait être le grand répertoire historique, où l'Occident allait être réduit à prendre à peu près tout ce qu'il a su des quatre premiers siècles de l'histoire de l'Église. A ce seul titre déjà, Cassiodore a bien mérité du moyen âge. Que n'a-t-il fait traduire aussi, avant la dispersion de son riche patrimoine de livres dont une partie finit par échouer à Bobbio, les écrits théologiques grecs qu'il tenait en réserve dans la huitième armoire de sa bibliothèque!

3. **Grégoire le Grand.** — Boèce et Cassiodore avaient tout fait pour transmettre le legs de l'antiquité aux nouvelles générations. Toute différente, la mission de Grégoire le Grand, ce premier *servus servorum Dei*, appartient à l'histoire du monde, bien que, comme Colomban, il en crût la fin proche; son activité religieuse, politique et sociale est décisive sur les destinées de l'Italie et de l'Europe. S'en est-il douté lui-même? Peut-être en avait-il vaguement le pressentiment en 593 quand il prononçait dans sa sixième homélie sur Ézéchiel (livre II, 6, 22-24) ce qu'on a appelé l'oraison funèbre de la Rome antique : la Rome des Papes se substituait à l'autre. Il est curieux de constater que les chroniqueurs médiévaux se contentent dans leurs annales de mentionner d'un mot l'envoi des missionnaires de Grégoire en Angleterre (596) et, comme contre-coup un peu plus d'un siècle plus tard (716-719), le départ de Winfrid du Wessex et de ses compagnons pour les régions centrales de la Germanie. Plus incolore que s'il s'agis-

sait de rappeler l'apparition d'une comète ou la rigueur d'un hiver qui gèle la Tamise, le laconisme même de leur énoncé semble dire qu'ils ne soupçonnent pas l'importance mondiale de ce double événement, capital pour le sort de l'Église d'Occident comme pour la fécondité de la littérature médiévale. Cet homme d'action est aussi un maître de mystique.

Envoyé à Charlemagne par le pape Hadrien Ier, le registre de Grégoire, avec les 854 lettres qu'on possède aujourd'hui, appartient davantage à l'histoire politico-religieuse de l'Europe qu'à l'histoire littéraire. Mais on y trouve la même âme que dans le reste de ses œuvres, avec ses hautes idées religieuses, ses vues élevées, sa claire vision du but à atteindre, sa rectitude, sa justesse d'observation, sa mesure et sa douceur, le soin du détail comme des grandes lignes. Son action sur l'élaboration de la pensée médiévale et sur le développement de la littérature dépasse de beaucoup les principes théoriques dictés par sa plume. Ceux-ci sont nettement opposés à la culture classique, si on veut les prendre à la lettre. Jean de Salisbury va même jusqu'à répéter la légende qui lui attribue la destruction de la bibliothèque du temple d'Apollon au Palatin. Mais, malgré son mépris pour les préceptes de rhétorique, ce fils de famille, riche et considéré, qui avait reçu lui-même une haute éducation et parcouru tous les degrés de l'administration civile, atteint à la vraie éloquence quand il touche à certains sujets; il est assez bon lettré pour ne pas livrer une œuvre au public sans l'avoir soigneusement corrigée; il se plaindra même de ceux qui lui en ont dérobé des parties pour les éditer sans sa révision, et distingue entre le style d'un livre et le laisser-aller de la conversation. Son vocabulaire n'a pas la richesse de celui d'Augustin; s'il connaît les anciens, il n'a pas ou guère de citations ni profanes ni chrétiennes; sa langue peut sembler terne, son style monotone, excepté quand il s'anime dans sa prédication. Mais il sait s'en servir avec une rare dextérité pour exprimer ce qu'il pense et ce qu'il sent : il est personnel et à une époque de décadence ce mérite le grandit. C'est un caractère jusque dans son style.

Notablement inférieur à saint Léon, son principal prédécesseur, dont il n'a pas l'harmonieuse majesté, il le dépasse par l'analyse psychologique, faite de bon sens et de pénétration, sans le raffinement de recherche qu'on peut reprocher à plus d'une page de saint Augustin. Cette note intime et humaine assure à ses pages un charme irrésistible et un impérissable attrait. C'est un homme qui a su lire dans le cœur humain, traduire ce qui s'y passe et orienter ses aspirations. Les lecteurs médiévaux ne s'y sont pas trompés; formés par lui, ils se sont retrouvés chez eux dans son œuvre. Il a tellement modelé la mentalité religieuse médiévale, dont nous avons hérité, qu'à nos yeux son œuvre a perdu presque toute l'originalité qu'elle présentait à ses contemporains. On a fini par juger banales les idées qu'il avait exprimées le premier, mais avec lesquelles les générations se sont trop familiarisées pour leur trouver encore quelque nouveauté. Avec ses *Moralia in Job*, sa *Regula pastoralis*, ses *Quarante homélies sur les Évangiles*, qu'on arrache à ses secrétaires avant l'édition définitive, et ses *Dialogues*, dont l'attirante naïveté, trop peu critique, étonne chez un tel homme de gouvernement, comptent parmi les livres les plus lus, les plus souvent copiés et les plus enrichis de gloses marginales en langue vulgaire, durant tout le moyen âge.

4. **Isidore de Séville.** — Nommé archevêque en 599 ou en 600, quatre ans environ avant la mort de Grégoire le Grand, Isidore de Séville occupe ce siège métropolitain durant près de quarante ans, avec la réputation d'être le « docteur le plus savant de la fin des siècles ». A cette hyperbolique louange du huitième synode de Tolède (653), on préférera sans doute l'appréciation plus mesurée de sa destinée providentielle formulée par son ami Braulion de Saragosse : « rendre à l'Espagne, après tant de malheurs, les monuments de l'antiquité, pour l'empêcher de tomber en décrépitude par l'envahissement de la rusticité ». Ce n'est pas seulement à l'Espagne, c'est au monde tout entier, qu'Isidore a transmis les *Antiquorum monumenta* et la postérité lui a manifesté sa reconnais-

sante estime en conservant avec soin chacune de ses œuvres, si bien qu'on évalue à un millier le nombre de leurs manuscrits. Braulion de Saragosse énumère dix-sept titres d'ouvrages; tous existent encore aujourd'hui et, outre ceux-là, on a aussi les *alia eius viri multa opuscula*, dont Braulion n'a pas donné le détail.

Le vaste répertoire encyclopédique, que constitue la majeure partie de l'œuvre isidorienne, comprend d'abord une partie grammaticale : *Differentiarum libri duo*, les différences entre les mots, les différences entre les choses, et les *Synonymorum libri duo*, ceux-ci présentés ou alignés dans un dialogue entre l'homme et sa raison. La partie des sciences naturelles est représentée par le *De natura rerum*, qui puise abondamment chez ses devanciers chrétiens et païens, Hygin, Servius, Solinus, et par le *De ordine creaturarum*.

Trois ouvrages d'ordre historique viennent ensuite : les *Chronica maiora*, chronique universelle qui s'arrête en 615, et dans son résumé en 627, l'*Historia Gothorum, Wandalorum, Sueborum*, avec le *De laude Spaniae*, l'Espagne, « la perle et l'ornement de l'univers », « la plus belle des régions depuis le couchant jusqu'aux Indes ». Tout romain qu'il est selon toute vraisemblance, dans plus d'une page Isidore laisse percer son sympathique enthousiasme pour les Goths, qui viennent de quitter l'arianisme sous l'épiscopat de Léandre.

Le *De viris illustribus*, précieux lui aussi pour l'histoire littéraire de l'Espagne, fait suite à celui de Jérôme et de Gennade et utilise peut-être un écrivain d'Afrique, l'évêque Pontianus du milieu du VI^e^ siècle.

Parmi les travaux bibliques, deux, assez courts, ont une allure historique et positive, les trois autres sont d'ordre allégorique, le *De numeris liber unus*, sur la symbolique des nombres, pris à Martianus Capella et à saint Augustin, le *De nominibus legis seu Allegoriae* et les *Quaestiones in vetus Testamentum*.

La théologie polémique est représentée par le *Contra Iudaeos*, déjà traduit à Murbach au VIII^e^ siècle, la théologie

dogmatique et morale par les *Sententiarum libri tres*, tirés en grande partie des *Moralia in Job* de Grégoire le Grand; recueil de dogmatique, puis de morale individuelle et sociale dans les deux derniers livres, plus ou moins sous la forme de thèses, c'est le modèle de tous les travaux du même genre qui vont avoir tant de vogue au moyen âge.

Le *De ecclesiasticis officiis libri duo*, puisé dans de très anciens livres, *ex scriptis auctorum vetustissimis*, mais rédigé de la main d'Isidore, donne un aperçu sur les diverses parties des offices et sur la hiérarchie. Une courte *Monastica regula* ou *Regula monachorum* s'appuie surtout sur la règle de saint Benoît et les *Instituta* de Cassien.

Peu nombreuses, les lettres et les poésies sont intéressantes, les premières par ce qu'elles contiennent sur l'histoire politique, religieuse et littéraire de l'époque, les secondes par les révélations qu'elles nous font en vers sur l'état de sa bibliothèque; à Lorsch, le long du Rhin, au IX^e^ siècle, on avait reproduit ces vers dans le catalogue de la bibliothèque.

Mais la principale œuvre compilatrice et didactique de saint Isidore, celle dont son ami Braulion ne cessait de lui réclamer un exemplaire, et dont cinquante-quatre copies avaient déjà franchi les Pyrénées un siècle environ après la mort de l'auteur, est le grand ouvrage des *Etymologiae*, qu'on appelle parfois aussi les *Origines*. Le moyen âge l'a pillée et plagiée sans vergogne et la philologie moderne en interroge chaque recoin avec une curiosité jalouse, pour y dépister la trace d'un auteur ou d'un fragment de livre antique sauvé de l'oubli. Il serait difficile de dire à quelle discipline il appartient, car il embrasse toutes les sciences : c'est une encyclopédie de tout le savoir humain. Sa composition a pris au moins dix ans, et encore ceux-ci n'ont pas suffi à mener l'ouvrage à terme; il y manque aussi la préface et la conclusion; la division en vingt livres est due à Braulion de Saragosse. Ils comprennent les matières suivantes : (1-3) les sept arts libéraux, (4) la médecine, (5) les lois et la mesure du temps avec le résumé de la chronique, l'appendice historique, (6) les livres

sacrés, avec développements sur les bibliothèques, et les offices ecclésiastiques, (7) Dieu, les Anges, les Saints, (8) l'Église et les sectes, (9) *De linguis, gentibus, regnis, militia, civibus, affinitatibus*; on remarquera l'épithète donnée ici à la langue grecque « la plus harmonieuse », et le groupement des quatre formes du latin, « *lingua prisca, latina, romana, mixta* », ce qui vaut mieux que les douze sortes de latinité affirmées peu après par Virgile, l'énigmatique grammairien de Toulouse. Avec le livre 10, viennent (10) des explications verbales, puis quatre livres (11-14) sur les sciences de la nature à commencer par l'anthropologie, et enfin six livres qui présentent aussi une certaine homogénéité de matières : (15) les édifices et les champs, avec une nomenclature des principales villes, (16) minéraux et métaux, (17) agriculture. Enfin, (18) les guerres et les jeux, avec le cirque, le théâtre, etc., (19) la marine, les édifices et le vêtement, (20) la table, le manger, le boire, et la vaisselle, avec la cuisine.

Cette simple table des matières suffit à montrer la richesse des renseignements fournis par cette série de vingt livres, qui prend tout un volume de la patrologie de Migne : vraie bibliothèque des connaissances antiques et chrétiennes. La philologie moderne s'est plu à rechercher la trace des œuvres antiques auxquelles l'auteur avait puisé ses connaissances pour composer cette imposante mosaïque; elle est arrivée déjà à en préciser un grand nombre, qu'il n'y a pas lieu d'exposer ici dans le détail. Mais ce qu'il faut relever, c'est d'abord qu'Isidore a souvent travaillé de seconde ou de troisième main, car il a eu à sa disposition non pas le soi-disant ouvrage encyclopédique de Suétone, qui n'a jamais existé, mais des recueils d'extraits qui le dispensaient de recourir aux originaux pour chacune de ses citations. Ce qu'il faut relever encore, c'est la sérénité avec laquelle il opère, la bonne foi, l'assurance, sans vanité aucune, de l'utilité et du sérieux de son œuvre, en dépit de ses ignorances notoires et de la futilité de ses explications étymologiques. C'est enfin le silence habituel d'Isidore, qui ne mentionne pas ou guère les noms des

auteurs dont il s'inspire; on l'a constaté entre autres, pour Tertullien, Boèce et Cassiodore, dont il emploie plusieurs ouvrages, et pour le commentaire de Servius sur Virgile. S'il avait eu le temps de rédiger l'introduction, aurait-il dressé la liste des auteurs consultés, comme l'avait fait Pline l'Ancien pour un travail de compilation analogue en tête de son *Historia naturalis*? C'est possible. Toujours est-il que ce laconisme d'Isidore fait remonter bien haut déjà dans l'histoire ce mépris ou cet oubli de la propriété littéraire, qui rendra le plagiat endémique au moyen âge et le fera juger parfaitement innocent, même par des hommes comme Raban Maur, le « précepteur de la Germanie » au IX^e^ siècle, dont le *De institutione clericorum* comprend des chapitres entiers copiés textuellement sur Isidore de Séville.

Toute de compilation à peu près, écrite dans un style simple et sans apprêt, lisible sans effort et semée déjà d'expressions de la langue vulgaire, l'œuvre encyclopédique des *Etymologiae* a été utilisée par le moyen âge sous toutes les formes possibles, dans son ensemble ou par livres détachés, découpés ou transposés sous forme de dialogues; un auteur aussi personnel que Jean de Salisbury souhaite qu'on en apprenne par cœur les définitions. Les catalogues de six bibliothèques carolingiennes la mentionnent expressément, parfois en plusieurs exemplaires. C'est par les Gaules surtout que se fait la diffusion des œuvres isidoriennes; de là, elles passent chez les Irlandais, dont les transcriptions encore conservées sont numériquement prépondérantes et se répandent dans l'Europe centrale, tandis que d'autres prennent directement d'Espagne le chemin de l'Italie, comme les livres de Grégoire le Grand trente-cinq ans plus tôt étaient parvenus de Rome à Séville. On a pu dire qu'il n'est pas d'auteur médiéval qui n'emploie Isidore, dès qu'il a quelque chose à nous apprendre de l'antiquité païenne ou biblique. Ce souci des siècles suivants n'a rien de bien étonnant : sans Isidore, des trésors de la science romaine leur auraient échappé. Rarement, le titre de « fondateur » fut mieux mérité. Moins personnel que Grégoire le

Grand, plus positif que Boèce, aussi essentiellement compilateur que Cassiodore, il est avec ce dernier le grand agent de liaison ou de transmission entre l'antiquité et le moyen âge. Sous le rapport de l'élévation morale, il ne le cède à aucun des autres personnages de son groupe.

5. **Les « Scoti » ou les Irlandais.** — Un autre groupe de fondateurs, eux aussi agents de liaison et de transmission très actifs, se compose des *Scoti* ou Irlandais, dont on repère les infiltrations sur toutes les grandes voies du continent, et sans lesquels l'essor de la littérature latine médiévale aurait sans doute été ralenti, ou modifié. Au zèle pour l'apostolat, prépondérant chez eux au moins à l'origine, ces intrépides migrateurs unissent le goût des voyages et le souci de la culture antique. Objet d'étonnement, souvent d'admiration, parfois de défiance, pour les populations ignorantes du continent, leurs bandes bruyantes, *propter nostram clamorositatem*, de missionnaires et de voyageurs, ascètes, réformateurs, grammairiens et poètes tout à la fois, ou bien traversent la Gaule, pour pousser vers la haute Saône et les Vosges où ils fondent Luxeuil, ou bien débarquent aux bouches de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin, pour parcourir dans leurs pérégrinations *pro Christo* les principales régions des pays rhénans et helvétiques. Saint Éloi de Noyon, originaire des environs de Limoges, est un de ceux qui s'inspirent de leurs initiatives réformatrices de la vie chrétienne. Leurs étapes s'échelonnent par Lorsch, Wurzbourg, Saint-Gall ou Salzbourg, pour les faire aboutir en Lombardie par la Trébie et Bobbio, jusqu'en Toscane et à Rome, laissant partout aux populations qu'ils convertissent, qu'ils moralisent ou qu'ils éduquent, avec le prestigieux souvenir de leur étrange tonsure et de leurs effrayantes macérations, une haute idée de leur savoir, de leur éloquence et de leur farouche sainteté. Plus tard, notamment à l'époque de Sedulius et de Jean Scot par exemple, le lettré relègue l'ascète et l'apôtre à l'arrière-plan.

Devenu une seconde nature pour les *Scoti*, comme le dit le

biographe de Saint-Gall en dramatisant leur débarquement en Gaule, ce goût de la *peregrinatio pro Christo* ne fut pas sans effet sur le développement de la littérature latine continentale. Jadis, ils avaient eu connaissance du latin, peut-être grâce à des réfugiés des Gaules à l'époque des invasions des Huns et des Goths, par des voies et dans une mesure difficile à préciser dans le détail; le témoignage de l'anonyme de Leyde publié en 1866 est toujours matière à conjectures et à discussions, non moins que la présence chez les *Scoti* d'apocryphes connus seulement des Grecs. Les idées de Lérins paraissent chez eux reconnaissables, bien que le latin de Patrice, le fondateur de la chrétienté irlandaise, soit dur et barbare, *indoctus*. Peu après, ce sont les Irlandais qui instruisent les Anglo-Saxons de l'Ouest (Malmesbury) et du Nord (Lindisfarne, Ripon), ce que Bède a soin de noter avec gratitude : il rappelle avec une sincère dureté la retraite rancunière des Bretons, au lendemain de la conquête anglo-saxonne, et n'a que des éloges pour ces *Scoti*, qui accueillent très volontiers les Angles, leur procurent gratuitement leur entretien, leur fournissent des livres pour l'étude et leur donnent l'enseignement scolaire sans payement. Avec le latin, un certain nombre possédaient quelques connaissances de grec, sur l'origine et l'étendue desquelles on n'est pas d'accord, mais qui ne devaient guère dépasser le niveau élémentaire des glossaires. Esprits curieux et avides de s'instruire, ces pérégrinants infatigables s'intéressaient à la géographie : c'est ainsi qu'Adamnan de Hy, abbé en 679, nous rédige le *De locis sanctis* cueilli sur les lèvres de l'évêque pèlerin Arculfe. Chez Colomban, le fondateur de Luxeuil et de Bobbio, l'austère conseiller de Brunehaut chez les Francs et de Théodelinde chez les Lombards, le souci littéraire s'allie à toutes les rigueurs de la règle; il rédige un long poème en vers adoniques, cite Juvénal et recommande la lecture des anciens poètes comme des Pères de l'Église. De ses anonymes confrères, on conserve encore un recueil d'extraits de commentaires sur les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, dû peut-être à Adamnan, et un manuscrit de

Solinus, dont les marges ornées de vers latins de leur composition redisent leurs sentiments d'admiration devant les lacs et les montagnes de l'Helvétie. Les humanistes du XV^e^ siècle comme Poggio Bracciolini, savaient fort bien que les vieilles fondations celtiques de Bobbio sur les bords de la Trébie et de Saint-Gall en Suisse avaient toutes chances de contenir des manuscrits de vieux auteurs latins, et de fait, Poggio découvrit un Horace, un Asconius, un Quintilien et d'autres à Saint-Gall; le catalogue de Bobbio, dressé au X^e^ siècle, relève six cent soixante-six manuscrits, où l'on retrouve Térence, Virgile, Ovide, Lucrèce, Perse, Martial, Juvénal, etc., avec Pline l'Ancien, Cicéron, Sénèque. Les bibliothèques modernes, comme Vienne, Turin, avant l'incendie de 1904 et Naples, mais surtout l'Ambrosienne et la Vaticane, qui se sont partagé sous Frédéric Borromée et Paul V les dépouilles de Bobbio, comptent parmi leurs plus belles pièces antiques, souvent psalimpsestes, celles de ce vieux fonds.

Les anciens manuscrits des *Scoti*, apportés d'Irlande dans leur mince bagage d'émigrants, ou copiés sur le continent, ce qui est le cas le plus fréquent, témoignent en général d'une réelle culture latine et parfois de quelque connaissance du grec. A Rebais, fondé en 634 par un disciple de Colomban, on transcrit, avec Boèce, Donat et Priscien, Térence, Horace, Cicéron et Virgile. Le même souci classique s'accuse plus tard encore, par exemple chez Virgile le Géomètre, devenu évêque de Salzbourg (767-784). La richesse de leurs lettrines et leur ornementation originale dénote chez les *Scoti* une vraie capacité artistique. On a vu plus haut la part qu'ils prennent à la transmission de l'œuvre de saint Isidore. De date plus tardive, leurs biographes ont pu grossir démesurément leurs mérites; mais les services qu'ils ont rendus leur assurent une place durable dans l'histoire des lettres. Contrairement à ce qui se passe sur le continent, il est intéressant de noter que la culture classique n'excluait nullement le souci de la littérature nationale, dont les *Scoti* ont laissé la preuve jusque dans le texte et les annotations de leurs livres liturgiques et de leurs hymnes.

6. **Les Anglo-Saxons, Bède le Vénérable et Boniface.** — Depuis le débarquement des moines romains sur la côte du Kent en 597, un siècle ne s'était pas encore écoulé et déjà l'Église anglo-saxonne manifestait sa vitalité pour les progrès de la civilisation comme de l'apostolat, en donnant à l'Europe deux écrivains qui comptent parmi les personnalités les plus marquantes de la période précarolingienne; ce sont deux moines anglo-saxons, Bède le Vénérable, de Northumbrie (672-735) et Winfrid, du Wessex, autrement dit saint Boniface, qui survit à Bède d'une vingtaine d'années (675-754). L'un vient du Nord de l'Angleterre, de Jarrow-Wearmouth, près de Newcastle, l'autre du Sud-Ouest, près d'Exeter; l'un mène la vie sédentaire du reclus, acharné travailleur, qui ne quitte guère son abbaye, courbé sur son labeur quotidien de maître d'école, d'écrivain, de scribe, car il transcrit lui-même ses œuvres et ne s'arrête que lorsque son encre est gelée ou qu'il doit réchauffer ses doigts glacés; l'autre, d'abord grammairien et maître d'école, avec grand succès, *Grammaticus germanicus*, comme s'exprime la dédicace de sa grammaire récemment restituée, riche d'avenir et d'espérances dans son monastère de Nuthcell, puis homme d'action et d'apostolat, d'une débordante charité, d'une inlassable activité, toujours en route sur les grands chemins de l'Europe, le long du Rhin, du Tibre et du Main, en Frise, en Bavière, en Hesse, en Thuringe, à Wurzbourg, à Rome, à Mayence. Mais formés tous deux par les traditions irlando-saxonnes, ils conservent jusqu'à la fin de leur vie, la pratique du latin correct et le culte des arts libéraux. Ame sincère assoiffée de savoir, inaltérable bon sens, franchise sans détour, délicate humilité, fidélité impeccable à son devoir, ces qualités, qui font de Bède le Vénérable une des personnalités les plus sympathiques de l'histoire littéraire anglo-saxonne, se rehaussent chez Boniface d'une spontanéité et d'une fraîcheur de sensibilité qui donnent à ses lettres et à ses vers un irrésistible attrait. Dans l'histoire de la culture intellectuelle de l'Europe, leur place est de premier plan.

Dans l'histoire de la littérature, Bède l'emporte évidemment
Il n'est pas le premier anglo-saxon connu comme homme d
lettres; ce titre revient à Aldhelm de Malmesbury (640-709)
car Pélage et Fastidius, les premiers écrivains latins de Grande
Bretagne, étant de race celtique, n'ont pas à être rappelés ici
Rédigée presque exclusivement en prose, contrairement
celle de Boniface qui n'a pas oublié la versification et la pro
sodie, l'œuvre de Bède comprend aussi quelques pages d
vers latins, d'une versification étudiée, comme son élégie su
la mort de la reine Étheldrid (HE., IV, 20), ses hexamètres su
les miracles de saint Cuthbert et ses quelques hymnes qu
marquent déjà le triomphe de l'accent sur la quantité. Sa pro
duction littéraire en prose comprend trois groupes d'œuvres
elles lui valent tout de suite une telle renommée que les chro
niques du continent, non moins que celles d'Angleterre, s
font un devoir de consigner l'année de sa mort parmi les date
importantes, tandis que Guillaume de Malmesbury, quatre
siècles plus tard, qualifie de décadence intellectuelle pou
l'Angleterre l'époque qui a suivi.

La série pédagogique des arts libéraux, *De metrica arte*, *De schematibus et tropis*, *De orthographia*, *De temporibus liber*, *De natura rerum*, *De ratione temporum*, etc., est destinée à l'usage scolaire; résumé des travaux des grammairiens anciens, ou extraits de Pline, d'Isidore et d'autres, ces livres ont servi de manuels classiques et de matière à commentaires à tout le moyen âge. Le *De schematibus et tropis* renforce la tendance à trouver dans la Bible des figures et des allégories et formule les règles de cette interprétation. Dans son *De metrica arte*, les exemples sont en général empruntés aux seuls poètes chrétiens. Les travaux de chronologie, *De temporibus*, *De ratione temporum*, consacrent entre autres choses la théorie des six âges du monde, déjà développée par saint Augustin, reprise par saint Isidore, à qui Bède l'emprunte en l'augmentant d'un septième et d'un huitième âge; elle traverse tout le moyen âge. En chronologie, l'œuvre de Bède assure le triomphe de l'ère chrétienne, inaugurée par Denys le Petit. Dans l'ensemble,

les ouvrages de saint Isidore servent constamment de source à Bède le Vénérable, jusqu'aux derniers jours de sa carrière, et c'est peut-être cette similitude de préoccupations qui a poussé Dante à juxtaposer au paradis (*Parad.*, X, 130-131) ces deux « fondateurs » de la pensée médiévale, représentants de l'ancienne et de la nouvelle race.

Les commentaires exégétiques et les homélies sur la Bible, surtout sur les évangiles de Marc et de Luc et sur les Actes, font placer Bède tout de suite après saint Grégoire dans l'appréciation des médiévaux, et lui assurent son entrée immédiate dans les homéliaires d'Alcuin et de Jean Diacre, dont le bréviaire moderne a religieusement respecté l'héritage. Habituellement dédiées à son ami Acca, évêque d'Hexham, ces œuvres n'ont rien de bien original; elles s'appuient surtout sur les écrits des Pères, et par souci de loyauté Bède recommande même à ses copistes de ne pas omettre la mention de ses nombreux emprunts textuels. L'ensemble se fait remarquer par un choix en général judicieux et compense par une note de sain bon sens ce qui manque en fait d'originalité.

La production originale de Bède est son *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*. Sincère et véridique, loyal, ouvert, judicieux, exigeant dans le choix de ses renseignements et de ses collaborateurs, Bède est toujours le « Père de l'histoire d'Angleterre ». Sa lettre dédicatoire à Gelwulf, roi de Northumbrie, contient ses déclarations de principe et l'indication de ses sources. Précédée d'une courte description de la Bretagne prise à Pline, Solin, Orose, et de vingt-deux chapitres sur l'histoire des temps antiques d'après Orose, Eutrope, Prosper, Gildas, etc., la partie originale commence avec les douze derniers chapitres du premier livre, qui s'ouvrent par le voyage des missionnaires romains envoyés de Grégoire le Grand (HE., I, 23). En l'an 731, quand Bède dépose la plume, l'estime qu'il a pour son *Historia ecclesiastica* se révèle dans le court aperçu autobiographique et autobibliographique qu'il ajoute à son dernier chapitre. Enrichie de documents originaux, comme l'histoire d'Eusèbe et la *Tripartita*, mais mieux com-

posée, entremêlée de réflexions personnelles, nourrie de traditions locales écrites ou orales, l'histoire ecclésiastique de Bède a joui d'une estime et d'un succès durable. Elle contient des récits d'une sobriété touchante, comme celui de la conversion de la Northumbrie, que la postérité n'a pas oublié. Moins répandue sur le continent que ses autres œuvres chronologiques, on la rencontre à Murbach en Alsace, à Reichenau, à Saint-Gall, à Lorsch, dès le IX^e^ ou le X^e^ siècle, et peu d'années après son achèvement, il est touchant de voir la pensée de saint Boniface se reporter vers l'histoire de son pays natal et exprimer le désir de lire cette œuvre de son compatriote.

Écrite auparavant, en 721, et fort intéressante, l'*Historia Abbatum* raconte la fondation et l'histoire des monastères de Jarrow et de Wearmouth sous les abbés Benoît Biscop et Céolfrid : premier essai de l'histoire d'une abbaye, qui se fait lire encore aujourd'hui. Les autres œuvres historiques, la *Vita Cuthberti*, l'une en vers, l'autre en prose, le *De locis sanctis*, ont moins d'importance et d'originalité.

Ce rapide aperçu sur l'œuvre historique, pédagogique et théologique de Bède le Vénérable suffit aussi à donner une idée de la documentation considérable qu'elle suppose et qu'avaient accumulée en moins d'un siècle les relations avec les moines irlandais et les voyages de compatriotes sur le continent. De ses cinq pèlerinages à Rome, Benoît Biscop revenait chaque fois chargé de livres. En moins de trois générations depuis Grégoire le Grand et Augustin de Cantorbéry, la culture humaine et la vertu chrétienne avaient fait des progrès rapides chez ces convertis de la veille. Singulier retour de l'histoire : grâce à eux, par une espèce de choc en retour, la civilisation chrétienne allait être rendue à de nouvelles régions de l'Europe occidentale et centrale. C'est un autre anglo-saxon, Winfrid ou Boniface, d'abord collaborateur de Willibrord d'Utrecht, qui s'en chargera.

Par suite, l'œuvre de Boniface tient plus à l'histoire de la civilisation de l'Europe qu'à celle de la littérature médiévale. Sans cet organisateur de l'œuvre d'apostolat et de réforme,

appuyée sur Rome, la renaissance carolingienne n'aurait pu se produire alors, ni en pays franc ni en pays hessois ou saxon. Mais comme ses compatriotes des débuts du VIII^e^ siècle, Boniface avait appris les arts libéraux et savait manier la plume; son héritage littéraire en prose et en vers lui donne droit de figurer aussi, et non sans honneur, dans une histoire de la littérature latine du moyen âge. Comme Bède le Vénérable, c'est par l'école, on l'a vu tantôt, qu'il a débuté : loi commune à ce moment à tous ceux qui se font un nom dans l'histoire littéraire et qui doit avoir laissé son empreinte dans la tournure d'esprit de Boniface, car son sens d'exactitude grammaticale non moins que sa sollicitude apostolique se révolte, quand il apprend qu'un prêtre illettré emploie une formule fautive dans l'administration du baptême. Toujours est-il que sa carrière professorale à Nuthcell nous a valu une grammaire, conservée à Lorsch au IX^e^ siècle, et faite d'emprunts à Isidore, Servius, Charisius, Diomède, avec Donat comme fond principal; de sa métrique, attestée par Lull, un de ses plus chers disciples, il ne nous reste que de courts extraits résumés. De ses œuvres poétiques, d'un genre habituellement recherché, comme les *Énigmes* d'Aldhelm qu'il tâche d'imiter, et celles de ses contemporains Tatwin et Eusèbe de Jarrow, auxquels il sert sans doute de modèle, il faut retenir qu'au milieu de ses labeurs apostoliques en plein pays barbare, Boniface n'était pas en peine pour envoyer une série d'hexamètres en félicitation au pape Zacharie nouvellement nommé, ni pour composer en vers à l'adresse de ses anciens amis du Wessex des descriptions énigmatiques des vertus et des vices. Celles-ci rappellent la *Psychomachie* de Prudence et souvent recèlent la solution dans un acrostiche, comme le font d'autres recueils d'énigmes chers aux lettrés irlandais et anglo-saxons. Plus intéressante pour l'historien, plus captivante pour le psychologue qui veut voir de près une belle âme, la partie principale de l'œuvre de Boniface est faite de ses lettres. A leur lecture, on ne peut se défendre d'un souvenir ému pour ce vaillant vieillard, qui sollicite filialement les conseils de son ancien

évêque, Daniel de Winchester, et les directives du pape Grégoire II; il demande au Wessex, avec des ouvriers et des ouvrières apostoliques, les livres des Saints Pères et de Bède le Vénérable, outre les copies des Épîtres en lettres d'or pour instruire les païens; il s'attendrit sur chacun des anciens amis qu'il a quittés, il réclame l'appui de leur affection et de leurs prières et ne dédaigne pas, déjà à la veille de l'éternité et malgré ses yeux affaiblis, de recourir à la versification, qu'il a toujours aimée, pour leur redire ses sentiments. Il avait voulu que son tombeau fût à Fulda, la grande abbaye de Germanie fondée sur ses indications par Sturm son disciple, dans la forêt de Buchonia, « dans le voisinage des quatre peuples auxquels par la grâce de Dieu il avait annoncé la parole du Christ ». Mais le martyre l'attendait beaucoup plus au nord de la Germanie, sur les bords de la Burda, le 5 juin 754 : c'était dans cette même Frise, premier théâtre de son apostolat, que devait être martyrisé l'ancien maître d'école du Wessex, devenu le plus grand missionnaire du moyen âge.

II. — Les Contemporains des « Fondateurs »

1. Iles Britanniques. — 2. Afrique. — 3. Gaule. — 4. Italie. — 5. Péninsule hispanique.

Ces « fondateurs » ne sont pas des isolés, mais ils se détachent de tout un groupe de contemporains qui, pour n'avoir pas marqué de leur empreinte le moyen âge occidental, ont cependant un nom dans l'histoire des lettres latines médiévales. Quelques-uns sont issus des races nouvellement entrées dans l'ancien empire romain. La plupart, de culture gréco-romaine, figurent parmi les derniers représentants de la patristique latine. Leurs mérites d'écrivains ne les désignent pas habituellement à l'attention admirative de la postérité; mais les principaux traits de leur œuvre achèvent de fixer la physionomie intellectuelle de ces premiers siècles de la littérature

latine du moyen âge. Presque tous appartiennent à la théologie soit théorique, soit pratique, soit à l'histoire, quelques-uns à la poésie.

1. **Iles Britanniques.** — Les premiers écrivains chrétiens de la Grande-Bretagne, Pélage et Fastidius, à l'époque de saint Augustin, étaient de race celtique. A un siècle de distance, Gildas les suit; né vers 504, mort vers 570, ce breton de l'Ouest de l'Angleterre se fixe en Bretagne, après un pèlerinage à Rome, au monastère appelé de son nom Gildas de Ruis. Écrite au lendemain de la victoire saxonne de 547, son œuvre, *De excidio et conquestu Britanniae*, est un réquisitoire très dur, *increpationes*, et une complainte, *deflendo potius quam declamando*, plutôt qu'un tableau historique, qui voit dans la débâcle de son cher peuple breton le châtiment de ses chefs et de son clergé. Très souvent utilisé à partir du IX^e^ siècle, l'écrit mérite la qualification donnée par son auteur : *vile quidem stylo.*

Aux œuvres des *Scoti* d'Irlande, rappelées tantôt avec saint Colomban et son groupe, on doit ajouter deux catégories de livres, caractéristiques du legs celtique aux origines de la littérature médiévale latine : ce sont d'abord les recueils de sa législation canonique et de son organisation pénitentielle, marquées du même ascétisme rigoureux que la règle de saint Colomban. Rédigée, après beaucoup d'autres, *innumerositatem*, en ordre systématique, la *Collectio Hibernensis*, d'origine anonyme et faite de citations ou d'extraits (vers 700), exerce une profonde influence sur la rédaction des collections continentales. Rattachés aux noms de saint Vinnian (vers 550), de saint Cumméan (vers 650), de saint Colomban, et d'autres, dont les titres demeurent discutés, les pénitentiels font souvent partie du mince bagage des *Scoti* migrateurs et constituent bientôt toute une littérature dont les défauts d'ordre, de cohésion et d'uniformité ne peuvent faire oublier l'action sociale, civilisatrice et moralisatrice sur l'éducation des barbares. Une autre classe d'écrits comprend entre autres le

célèbre Antiphonaire de Bangor, Benchuir, au nord-ouest de l'Ulster, et un certain nombre d'hymnes latines ou irlandaises contenues dans le *Liber Hymnorum*. Très intéressantes au point de vue de la liturgie, de la dévotion privée et de l'histoire, en raison même de leur âge et de leur provenance, ces pièces ne sont pas moins précieuses pour l'étude de la langue, de l'orthographe, de la versification ni rythmique ni métrique, du soin de la rime bientôt très riche, et de l'allitération, des réactions mutuelles du latin et du celtique, de l'influence du genre de saint Hilaire, etc.; il n'y a pas moyen de s'y arrêter davantage ici.

Parmi ces pièces, l'*Hymnus Lorica* est apparenté à la latinité des *Hisperica famina* et à tout ce groupe de produits curieux, dont le principal est bien antérieur au dernier tiers du VII^e^ siècle : d'un genre étrange, parsemées de quelques termes grecs, de fond presque insignifiant, de sens énigmatique, de terminologie abstruse, car on les dirait composées parfois à coups de glossaires, ces pièces ne mériteraient guère d'entrer dans une histoire de la littérature, n'étaient les recherches sagaces dont elles ont été l'objet, et le jour qu'elles ont fini par jeter sur les premiers essais de langue latine dans certains milieux scolaires celtiques, bretons plutôt qu'irlandais, surtout du sud-ouest de l'Angleterre. C'est là aussi qu'Aldhelm les utilise, ainsi que les *Versus cuiusdam Scotti de Alfabeto*, d'avant 650, parsemés de mots grecs et destinés à l'usage scolaire. Y puise-t-il le goût des énigmes, si chers ensuite, on l'a vu plus haut, aux Anglo-Saxons, même à saint Boniface? C'est vraisemblable.

De race royale, Aldhelm (640-709) est le premier anglo-saxon connu comme homme de lettres. Oublié à peu près moins de deux siècles plus tard, il mérite de passer à la postérité, car il est le premier éducateur intellectuel de l'Angleterre saxonne et marque la fusion de la double formation irlandaise et romaine, celle de Malmesbury fondée par un Scot, où il est éduqué, et celle du Kent, où il continue à s'instruire : fusion que facilite sa nomination comme abbé de Malmesbury en

675, et dont on a cru retrouver la trace jusque dans l'écriture des manuscrits. Les rapports d'Aldhelm avec Cellanus de Péronne, autre fondation irlandaise, son poème *De laude virginum* fortement utilisé par les poètes carolingiens, ses lettres, ses *Ænigmata*, trop souvent imités, son vocabulaire « crépu », attirent encore aujourd'hui la curiosité des chercheurs, non moins que quelques pièces poétiques de ses contemporains, comme celle de son ancien élève Ethelwald, roi de Mercie, *De transmarini itineris peregrinatione*, d'une terminologie compliquée. Mais, malgré son élévation au siège de Sherborn (Salisbury) en 705, les gloses en langue vulgaire de ses œuvres et son succès momentané dans les écoles, Aldhelm est totalement éclipsé par Bède le Vénérable. Avec plusieurs anonymes, deux autres auteurs d'énigmes font le trait d'union entre Aldhelm et Boniface, Eusèbe, abbé de Jarrow, qui compose soixante énigmes à l'époque du pape Sergius (687-700), et Tatwin, un anglo-saxon de la Mercie, grammairien, qui en compose quarante, avant d'être nommé en 731 au siège de Cantorbéry († 734).

D'un tout autre genre, l'œuvre canonique et pénitentielle connue sous le nom de Théodore de Tarse ou de Cantorbéry, qui avait réorganisé l'église d'Angleterre (668-690), et avec l'africain Hadrien donné un élan définitif aux écoles, eut une grande vogue pendant tout le moyen âge, malgré le doute qui plane encore sur l'authenticité de la plupart de ses parties.

2. **Afrique.** — Cinquante ans environ après la conquête vandale, l'Afrique voit entrer en scène Vigile de Thapse († après 484), dont l'œuvre littéraire, presque exclusivement polémique, soulève plus d'un problème, et surtout Fulgence de Ruspe (467-532), le principal des disciples de saint Augustin, dogmatique, polémiste, épistolier, orateur, copiste de talent, et au besoin poète populaire, comme son maître, car il semble bien être l'auteur d'un psaume abécédaire contre l'arianisme, dont la facture rappelle le *Psalmus abecedarius* d'Augustin *Contra partem Donati*. Rigide de doctrine, net et

clair d'expression, de haute réputation en son temps, Fulgence demeure toutefois inférieur aux grands écrivains chrétiens précédents, malgré le renom de son *De fide* qui traverse le moyen âge sous le nom de saint Augustin. Mais l'Afrique n'a personne d'autre à lui égaler alors. Commencée en 533, la « reconquista » romaine de Justinien fit se répercuter en Occident la grosse querelle des Trois-Chapitres; plusieurs écrivains y prennent part en Afrique, dont les principaux sont Facundus d'Hermiane en Byzacène, avec son *Pro defensione trium Capitulorum*, tenace et personnel, Verecundus de Iunca, qui laisse des *Excerptiones de gestis Chalcedonensis concilii*, Liberatus de Carthage, dont le *Breviarium* contient une courte histoire du nestorianisme et du monophysisme, et le neveu du pape Vigile (537-555), Rusticus, dont le nom demeure associé aux polémiques contre le cinquième concile et aux précieuses versions du quatrième. Il faut y joindre le diacre romain Pélage, apocrisiaire à Constantinople, qui compose, avant d'être pape (555-560), son *In defensione trium Capitulorum* récemment publié. Avant eux, Fulgence Ferrand et Cresconius se font un nom par la composition des premières collections canoniques, *Breviatio canonum*, en ordre des matières, l'un dans la première, l'autre dans la seconde moitié du VI^e^ siècle. Victor de Tunnuna s'adonne au genre de la chronique, comme l'espagnol Jean de Biclar et le gaulois Marius d'Avenches : genre sans grand mérite littéraire, mais d'incontestable utilité quand la partie contemporaine est étoffée d'apports personnels. Un exégète compilateur, Primasius d'Hadrumède, écrit un commentaire sur l'Apocalypse, avec pas mal d'extraits d'Augustin et de la *Pretiosa ex stercore gemma* de Tycomius. En rapports avec Primasius et Cassiodore à Constantinople, un laïc africain, Junilius Africanus, connu de Ferrand de Carthage et de Procope de Césarée, compose les *Instituta regularia divinae legis*, dont la concision rappelle un peu Tacite; il a de la lecture et des relations, car il s'aide du grec d'un Paul de Perse, professeur à Nisibe, et s'inspire de Théodore de Mopsueste; sa langue trahit une bonne formation à l'antique, ce qui mérite

d'être noté, car la chose devient rare alors en Occident. Dans la décadence littéraire, dont toutes les anciennes provinces de l'empire donnent le spectacle, l'Afrique se maintient relativement en bonne place, mais sans atteindre à la supériorité que lui avait conquise jadis la verve de Tertullien ou le génie de saint Augustin; c'est à Constantinople, où il réside de 491 à 518, qu'un africain, Priscien, *romanae lumen facundiae*, compose en dix-huit livres la grammaire la plus répandue au moyen âge. L'Afrique peut mettre en ligne aussi quelques poètes : en 4.667 vers, relativement corrects, Corippus nous raconte la reprise de l'Afrique par Justinien et la victoire de son lieutenant sur le soulèvement des Maures; c'est une source historique en général de bon aloi. Tantôt didactique, tantôt lyrique, Dracontius, dans les prisons du roi vandale Gondamond, écrit ses *Laudes Dei*, qui ont de beaux passages, à côté d'autres médiocres ou fautifs; de versification défectueuse, mais non sans souffle ni grandeur, est le poème de Victor de Tunnuna, *De satisfactione paenitentiae*.

C'est en Afrique aussi, à un moment où les Vandales veulent s'instruire, sous la domination de Thrasamond (486-523), d'Hildéric (523-530) et de Gélimer (530-534), que se forme d'extraits d'une demi-douzaine de poètes et grammairiens contemporains le recueil de l'*Anthologia latina*. Dû probablement à l'un d'eux, au poète Luxorius, il est composé de pièces de vers d'une frappe pagano-antique, qui rappellent de loin Martial, à la façon des *Neoterici* ou *Novelli*. Il y avait longtemps que les Latins, à l'exemple des Grecs, affectionnaient ce genre de collections; toute littérature de décadence les multiplie. Épigrammes, élégies, invectives, banalités, pièces érotiques plus d'une fois sans vergogne, ou même condoléances peut-être chrétiennes pour un décès, le recueil constitue, à la fin d'une période de transition, le dernier effort d'un genre jadis brillant. Mais les siècles suivants accepteront l'héritage : l'*Anthologia* a laissé de divers côtés des indices de sa fréquente utilisation, entre autres dans les petits poèmes sur le chant des oiseaux, du rossignol surtout, qui rappellent le *Dulcis*

amica veni. Le principal exemplaire qui transmet le recueil, le célèbre manuscrit de Claude de Saumaise, est d'une écriture visigothique du VII^e^ siècle. Diverses pièces d'une recherche outrée, comme la préface d'une section, préludent aux virtuosités des *Hisperica famina* et aux *Ænigmata* des *Scoti* : « lles prolongent le goût des tours de force et des logogriphes, imités de Porfyre Optatien, et le lèguent aux carolingiens, nouvelle concession au genre artificiel auquel est exposée la littérature latine décadente.

3. **Gaule.** — Tout autrement correcte dans sa prosodie et sa métrique est l'œuvre poétique de saint Avit, évêque de Vienne (494-518), qui discute même dans une homélie une faute de quantité qu'on lui reproche : très virgilien, tout en demeurant personnel, il expose en cinq livres les principaux événements du début de la Genèse ou de l'Exode, *De spiritalis historiae gestis*, dont le *Paradis perdu* de Milton a des réminiscences, et dans son *De virginitate* fait l'éloge de la virginité à l'aide d'arguments parfois curieux. Qualifiées d'« admirables » par Grégoire de Tours, mais laborieusement écrites, ses quatre-vingt-six lettres, de date discutée, de sujets variés, qui intéressent l'histoire ecclésiastique et politique contemporaine, la théologie et la polémique, rappellent le style déclamatoire des Gaules, cher à Sidoine Apollinaire, son modèle : *exemplum a Sidonio meo*. Imparfaitement conservées, ses trente-quatre homélies semblent valoir mieux, malgré le recul qu'elles accusent sur le latin classique; il faut signaler celles sur les rogations, nouvellement solennisées par Claude Mamert († 474); la première surtout a de l'élan.

Le nom de saint Avit nous rapproche, en Gaule, d'un maître en prédication populaire : c'est saint Césaire d'Arles (470 environ — 542), dont la personnalité rayonne bien au delà des limites de sa ville épiscopale, la « Rome gauloise », importante métropole à ce moment. De son rôle d'apôtre civilisateur, de théologien, de polémiste pacificateur, d'organisateur de la vie monastique et des paroisses rurales, il n'y a à relever

ici que les hautes qualités de bon sens, de rectitude, de décision, qui font sa personnalité et dont son style porte l'empreinte. Ses lettres, ses règlements religieux, ses 238 homélies surtout, *Sermones seu Admonitiones*, sur des passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, *De tempore*, *De diversis*, *Ad monachos*, sur la vie chrétienne, la pénitence, le jugement, la charité, révèlent, avec le zèle éclairé et courageux de l'apôtre, l'étendue de ses lectures et le talent de l'écrivain, qui sait ordonner ses pensées, choisir judicieusement ses emprunts, les adapter, se faire comprendre, et malgré sa simplicité captiver l'auditeur. De l'époque où il suivait les leçons du rhéteur Julien Pomère, il n'a retenu que le souci d'une phrase correcte et de l'ordonnance des idées. Réaliste et pratique, il prend son bien là où il le trouve, mais il sait ce qu'il veut dire et il le dit bien. Du reste, il s'en rendait compte, car il envoyait des copies de ses sermons en Espagne, en Italie, en Gaule, chez les Francs et ailleurs. Cette diffusion de ses sermons, aidée par ses soins, lui assigne une place de choix parmi les inspirateurs de la vie chrétienne médiévale. On pourrait dégager de son œuvre toute une théorie, empiriquement établie, de l'éloquence sacrée, sans parler des ressources que fournit sa langue pour l'étude du parler populaire, la *rusticitas*, auquel il recommande une attention convaincue : *simplici et pedestri sermone, populariter populis loquendum.*

Médiocre styliste, historien crédule, mais précieux informateur, souverainement intéressant du point de vue de la langue, Grégoire de Tours (538-593/4) est le principal auteur des Gaules dans la transition entre l'antiquité et le latin médiéval. De formation grammaticale défectueuse, ce dont il se plaint non sans affectation au début de presque chacune de ses œuvres, le célèbre et indispensable auteur de l'*Historia Francorum* se présente comme le témoin d'une époque qui veut en perpétuer le souvenir pour les générations futures. Sans lui, presque toute source historique sur l'histoire primitive des Francs aurait échappé à notre connaissance. Mal étreinte, simple juxtaposition de faits particuliers, sans lien ni dépen-

dance causale entre eux, de genre naïf et de présentation presque enfantine, l'*Historia Francorum* de Grégoire de Tours est loin d'être un modèle de style; la composition en est faible, le latin incorrect. Il faut en dire autant et plus encore de ses autres récits, vies de saints en groupes ou isolées, comme ses *Miracula*, et qui ont eu beaucoup plus de succès que son *Historia*. Mais la naïveté même de l'écrivain, son naturel de narrateur, sa loyauté candide, donnent un charme spécial de couleur et de vie aux récits qui relatent des faits personnellement rattachés à l'auteur. La critique historique y a trouvé encore de nos jours beaucoup à discuter, entre autres sur la date et les circonstances du baptême de Clovis, et beaucoup d'énigmes à résoudre; mais elle ne manquera jamais d'attacher le plus haut prix à cette œuvre, « une des plus importantes productions de toute la littérature historique ». Il a connu des ouvrages disparus depuis lors; il s'est fait aider par un syrien pour la légende des *Sept Dormants*, et les *Miracula S. Andreae* qu'on lui attribue utilisent une recension manichéenne.

Si Grégoire de Tours rachète par la sincérité ce qui manque à la correction de l'expression et à l'art de la composition, l'italien Venance Fortunat se fait remarquer au contraire, dans sa prose et habituellement dans ses vers, par une pauvreté de fond qui contraste avec la précieuse élégance de la forme. Ses *Biographies* en prose sont déjà dans le genre du siècle : peu d'histoire, mais beaucoup d'éloges et de développements littéraires. Ses poèmes, exception faite de la *Vie de S. Martin* avec ses deux mille hexamètres, sont habituellement des pièces de circonstance, qui témoignent de dons poétiques et d'un réel talent dépensé souvent dans des occasions sans valeur. Sur ses onze livres de poésies, il en est un, le quatrième, composé tout entier d'épitaphes. Parfois la matière se hausse et nous vaut le *Vexilla regis prodeunt*, en vers iambiques, parfois rimés, à l'imitation des hymnes ambrosiennes, et le *Pange lingua gloriosi praelium certaminis*, en graves septénaires trochaïques, à la manière des chants de route du légionnaire romain; entrés depuis dans le cycle liturgique de

la Passion, ces deux hymnes avaient été composées en l'honneur des reliques de la vraie croix obtenues en 569 de Justin II par Radegonde. On peut y ajouter la pièce consacrée à la ruine de la Thuringe, qui ne manque pas de grandeur, la gracieuse description de la Moselle et du Rhin de Metz à Andernach, et quelques élégies d'une note émue. Fortunat rappelle un peu Sidoine Apollinaire, mais il a plus de fraîcheur et de simplicité. D'autre part, Sidoine était riche : c'était le grand seigneur voué à la littérature, à cette littérature artificielle de décadence, semée des restes de la culture latine. Fortunat était pauvre et son long pèlerinage de Ravenne et de Trévise, où il était né vers 530, jusqu'au tombeau de saint Martin à Tours, prélude aux pérégrinations des troubadours et des trouvères médiévaux, qui chantent chez les seigneurs pour ne pas mourir de faim le long de leur route. Ce pèlerinage d'ailleurs suit un itinéraire assez curieux, qui le mène par les Alpes Juliennes et le Norique, puis par une partie de la Suisse jusqu'à Metz, où il est l'hôte de Brunehaut et de Sigebert. Les vers qu'il leur consacre dans un épithalame sont un dialogue entre Cupidon et Vénus. De Metz, il descend jusqu'aux Pyrénées; de là, il remonte vers Poitiers, où il sert de secrétaire à la pieuse reine Radegonde. Comme Sidoine, il finit par l'épiscopat et meurt au début du VII^e^ siècle, quelques années après son élévation au siège de Poitiers. Les deux hymnes sur la Passion, et celle sur la Vierge, *Quem terra, pontus, aethera,* dont l'authenticité n'est pas à l'abri de toute attaque, montrent que les idées chrétiennes savaient se substituer chez le poète aux lieux communs de la muse antique : son œuvre ne pouvait que gagner à pareille inspiration, et son poème élégiaque sur Pâques, *Mollia purpureum,* a avantageusement servi de modèle à l'anonyme auteur du célèbre *Salve festa dies* pour la procession du samedi saint.

En contraste complet avec Césaire d'Arles, mais dans la ligne déclamatoire de Fortunat et d'Ennodius, est un grammairien de Toulouse, Virgilius Maro, dont l'activité littéraire se place entre l'œuvre d'Isidore, qu'il utilise, semble-t-il, et celle d'Aldhelm, qui le mentionne. En partie perdues, ses

quinze *Epitomae*, ses huit lettres au diacre Julius Germanus, quinze à Fabianus d'Afrique et douze à Donatus de Rome, ne mériteraient guère de passer à la postérité, si elles ne se rattachaient pas à toute une classe d'écrits fort curieux, comme la *Cosmographie* d'un *Æthicus Ister* énigmatique, qui montrent les prédilections d'une époque pour le raffinement artificiel et expliquent les *Hisperica famina*, connus du reste de Virgilius. Énigmatique, déconcertant, recherché, mystificateur, les prouesses de ce grammairien, vraies ou supposées, n'ont pas besoin de nous retenir longtemps. Mais sa langue est marquée d'éléments populaires, beaucoup des vers qu'il cite sont de facture rythmique; ce qui corrige un peu l'aspect artificiel de son œuvre, et il est pris au sérieux par Bède le Vénérable et la plupart des grammairiens *Scoti* de l'âge carolingien.

4. **Italie.** — Ennodius de Pavie suivit la première manière de Fortunat. Né au sud de la Gaule, mais élevé dans l'Italie du Nord, il devient évêque de Pavie en 513, après avoir enseigné la rhétorique à Milan. Son œuvre littéraire se ressent de cette préparation, que les usages du temps rendaient très artificielle : il demeure toujours le rhéteur qui regarde comme indigne de sa dignité d'écrire et de parler naturellement. Ses 297 lettres, qui veulent imiter Symmaque, sont souvent de courts billets sans grand intérêt adressés à beaucoup de personnages en vue; sa *Paraenesis didascalica* est une espèce d'exhortation pédagogique à la vertu chrétienne et aux arts libéraux surtout, qui doivent lui servir d'ornement; son *Eucharisticum de vita sua*, sa *Confessio* comme il l'appelle, ses *Dictiones sacrae et scholasticae*, ses *Controversiae ethicae, suasoriae*, dans le genre creux des déclamations antiques, ses vers, de sujet souvent insignifiant et de ton parfois peu chrétien en dehors d'une dizaine d'hymnes aux saints, tout cela révèle un auteur gâté par la recherche de la virtuosité. Sa *Vita* de saint Épiphane de Pavie est peut-être le moins criticable de ses écrits, car elle rachète ses défauts habituels par quelques

réflexions justes, le ton sobre et grave et un certain fond de matière historique.

Un contemporain de Cassiodore donne lui aussi un exemple du goût de l'époque pour les compositions en vers inspirées par la mauvaise éducation rhétoricienne de l'époque. C'est Arator, pour qui Ennodius compose quelques-unes de ses déclamations et qui a ses quatre jours de triomphe lorsque, le 6 avril 544 et les trois jours suivants, il lit devant un cercle de lettrés, en l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, sa longue épopée sur les Actes des Apôtres, *Epos de Actibus Apostolorum*, imitée semble-t-il du *Carmen paschale* de Caelius Sedulius, qui avait pris pour thème les Évangiles un siècle auparavant. Mais tout rhéteur qu'il est, habile d'expression et de riche terminologie, il reste bien en deçà de son modèle, malgré les applaudissements qui interrompent sa lecture et demandent la répétition des beaux passages. Outre Virgile, Ovide, Horace, il connaît et imite Silius Italicus, Stace, Claudien; les écoles du moyen âge lui feront une place dans leurs lectures classiques chrétiennes et apostilleront de gloses en langue vulgaire les marges de ses manuscrits.

Deux œuvres, d'un tout autre genre, mais de féconde survivance, sont encore à rappeler : c'est le *Liber Pontificalis*, repris dans un singulier mélange de renseignements sérieux et de légendes, sur le cadre du catalogue des papes, qu'on avait commencé sous Libère (352-366) au milieu du IVe siècle *(Chronographus romanus)*. Les sensibles progrès d'exactitude de l'ouvrage dénotent comme auteur final un contemporain du pape Hormisdas (514-523), de Félix III (526-530), ou de Boniface II (530-532), « qui présente les choses anonymement comme pouvait les voir un homme du peuple » *(Catalogus Felicianus)*. L'œuvre n'a pas cessé de se grossir de biographies successives, parfois considérables, pour atteindre par ces contributions renouvelées le pontificat d'Honorius II († 872). Après cette date, les continuateurs donnent toujours plus d'ampleur à leurs biographies. Mais déjà bien avant cette date, l'œuvre sert de modèle ou d'inspiration aux histoires

des diocèses et des abbayes, entre autres à celle de Metz, de Ravenne et de Saint-Wandrille, à l'époque carolingienne.

L'œuvre de Denys le Petit, *Scytha natione sed moribus omnino Romanus*, fait connaître aux Occidentaux en trois éditions successives les canons des conciles grecs, et quarante et une Décrétales des papes depuis Sirice (384) jusqu'à Anastase II (496-498). Ses écrits chronologiques, *De Paschate*, etc., eurent une conséquence universelle en histoire, non seulement en faisant adopter par l'Église le cycle pascal alexandrin de 19 ans, ce qui mit fin à de longues discussions, mais en créant l'ère chrétienne qu'il substituait à l'ère de Rome ou à celle de Dioclétien alors courantes, avec comme point de départ l'année de l'Incarnation du Verbe. Il se trompait malheureusement d'au moins quatre ans, en plaçant l'Annonciation en 754 de Rome au lieu de 749. Apprécié de Cassiodore, Denys fut attaché à la fondation monastique de Vivarium, comme traducteur du grec et précepteur de dialectique; il mourut vers 545.

Résumé de celle de Cassiodore aujourd'hui perdue, et écrite en latin vulgaire, l'œuvre historique du goth ou de l'alain Jordanès (vers 551), *Sur les origines et les hauts faits des Gètes*, suscite l'intérêt. Sa chronique universelle publiée en 551, dont l'histoire romaine fait le centre, est une compilation, dont la plupart des sources sont connues.

D'une nature toute différente, et d'un caractère officiel qui ne suffit pas à leur conférer des titres littéraires, les lettres des papes sont un monument singulièrement parlant des préoccupations réelles de leurs signataires, malgré quelques formules stéréotypées et artificielles telles que le *Liber diurnus* en présente pour les occasions solennelles comme l'envoi du pallium (n. 45 et 46), l'annonce d'un décès ou d'une élection (n. 59 et 60). S'il est difficile de dire jusqu'où les détails de leur rédaction remontent effectivement au pape qui les signe, leurs harmonieuses qualités de style et l'agencement euphonique de leurs fins de phrases, surtout sous saint Léon, accusent un travail de chancellerie à long entraînement stylistique

préalable, que malgré quelques fléchissements sous Innocent Ier (402-417) on a voulu faire remonter jusqu'à l'époque du pape Libère (lettre de 355), tandis que pour la chancellerie impériale on croit pouvoir remonter jusqu'à Antonin le Pieux (138-161). Mais la fidélité des lettres pontificales aux lois du *cursus*, plus constante et plus durable que celle de la chancellerie impériale, ne permet pas de les laisser en dehors d'une histoire de la littérature. Contrairement à l'ancienne tradition de la langue du droit mieux perpétuée par les juristes, les constitutions impériales, déjà sous Dioclétien (284-305) et Constantin (306-337), s'étaient laissé envahir par les raffinements de la rhétorique, au point de se voir qualifier par Sidoine Apollinaire de *conclamatissimae declamationes* comme les productions scolaires. Plus haut, on a pu voir comment Cassiodore avait introduit jusque dans la chancellerie de Théodoric le style ampoulé des rhéteurs. Sous Justinien, dont le latin est loin de la correction classique, malgré l'exemple de Valentinien III (425-455) en Occident et de Théodose II (408-450) en Orient, la chancellerie impériale, à Byzance, rompt avec la tradition, comme on peut le voir dans la réponse non rythmée de l'empereur à une lettre du pape Jean II (533) rigoureusement conforme au *cursus* traditionnel. Vers la fin de la période à laquelle est consacré ce chapitre, la tradition se perd, semble-t-il, même à la chancellerie pontificale : elle disparaît après Grégoire le Grand, dont la correspondance du reste déroge de temps à autre aux lois du *cursus*; dans le *Liber diurnus*, livre officiel de la curie, les derniers documents en date présentent la même négligence et si ailleurs, comme dans des décrets des conciles de Tolède en 653 et en 675, le *cursus* est remarquablement observé, avec tous les raffinements de la prose rimée auxquels se laisse fasciner l'Espagne visigothique, il faut attendre à Rome la réforme de Jean Gaetani sous Urbain II (1088) et la *Forma dictandi* de Grégoire VIII (1118-1121), pour assister à la remise en honneur de l'ancien *cursus, ad Leoninum cursum lucida velocitate reduceret*. Le motif de cette négligence à Rome, la nature métrique

ou rythmique des clausules, ainsi que les origines de la prose rimée, objet de discussions nombreuses, sont des questions qui ne peuvent qu'être indiquées ici. Il suffira d'avoir rappelé le haut intérêt présenté par ces lettres officielles dans l'histoire d'un ornement stylistique auquel, depuis l'*Orator* de Cicéron et Cyprien de Carthage, se sont affectionnés les rhéteurs; plus que jamais il sollicite les recherches des philologues et des historiens modernes de la littérature latine.

Au sud de la péninsule, dans cette région de Bénévent, de Naples et du Mont-Cassin, riche en gloires littéraires, se distingue un écrivain longtemps trop oublié, mais qu'Alcuin déjà a utilisé : né en Gaule, Ambroise Autpert devient abbé de Saint-Vincent-du-Vulturne, où il meurt en 778, à l'aube de la renaissance carolingienne. Son commentaire de l'Apocalypse, son *Conflictus virtutum et vitiorum*, sa vie des trois premiers abbés du Vulturne, plus riche en traits d'édification qu'en données historiques, des prières et des sermons éparpillés dans l'héritage pseudépigraphique d'Ambroise ou d'Augustin, révèlent, avec des qualités solides d'esprit, un homme pieux, sage et judicieux, capable de tenir la plume à un moment où les écrivains sont rares.

5. **Péninsule hispanique.** — Si l'on ajoute à cet exposé l'agent de liaison entre l'Orient grec et l'Occident latin qu'est Martin de Bracara (Braga) ou de Dumio, originaire de Pannonie, pèlerin de Palestine, fondateur d'abbaye en Galice, finalement évêque de Dumio (561) et métropolitain de Bracara (572), on aura complété le tableau de l'élaboration religieuse et civilisatrice, par laquelle passaient à ce moment les nouvelles peuplades installées en Europe et en grande partie encore ariennes. L'œuvre de Martin de Braga cependant n'est pas étrangère à la littérature. C'est du reste un des traits de contraste les plus frappants entre les ariens de l'Occident et les catholiques en ce moment : ceux-ci, leurs évêques surtout, ont de la culture et savent écrire; chez les autres, à part Ulfilas et quelques évêques visigoths, il n'en est pas ainsi; le

latin ne leur est même pas toujours connu. Martin de Braga savait au besoin aussi tourner quelques vers, pas toujours bien originaux; mais son style a trouvé grâce devant le prétentieux Fortunat; sa phrase relativement correcte pour l'époque et son expression soignée autant que naturelle, reposent avantageusement l'esprit saturé de la manière artificielle des rhéteurs. En outre, son *De correctione rusticorum* et sa *Formula vitae honestae*, la plus répandue de ses œuvres, seront toujours intéressants pour ceux qui veulent lire un document de première valeur, sur les usages superstitieux des foules à peine touchées de christianisme, ou sur la façon dont l'œuvre de Sénèque inspire un certain stoïcisme chrétien, ou sur les procédés d'adaptation en usage chez le moraliste prédicateur et que Césaire d'Arles, Pirmin de Reichenau dans son *Scarapsus* et le sermon mis sur les lèvres de saint Éloi ne manqueront pas d'utiliser ou de transcrire à leur tour. L'histoire monastique et l'ascétisme puiseront volontiers dans ses écrits de spiritualité, traduits ou inspirés du grec.

Aux côtés de saint Isidore, ou dans le demi-siècle qui le suit, au lendemain de la conversion au catholicisme, on rencontre toute une pléiade d'écrivains, qui assurent à l'Espagne du VII^e^ siècle une place littéraire supérieure à celle de l'Afrique. Après Léandre de Séville et Braulion de Saragosse, Julien de Tolède d'origine juive, mais formé à la romaine, Eugène de Tolède, le meilleur poète hispanique à ce moment, pleinement conscient du reste de sa valeur, et éditeur de Dracontius à la prière du roi Chindaswinth, Ildefonse de Tolède, Tayon de Saragosse, sont des noms que l'histoire littéraire ne peut laisser de côté; on peut leur ajouter celui de l'abbé saint Valère († 695) pour le soin qu'il a de recueillir d'anciens écrits, comme la *Peregrinatio Ætheriae*, et pour l'emploi qu'il fait de l'*Apocalypse* de Baruch : curieux exemple d'une énigmatique survivance littéraire. Mais beaucoup de leurs écrits, mentionnés dans les catalogues anciens, ne sont pas parvenus jusqu'à nous. De Léandre et d'Ildefonse, nous ne possédons que peu de chose; de Julien, qui savait le

grec et qui a composé une *Ars grammatica* tout de suite connue en Angleterre, on a assez pour dire qu'il avait des idées personnelles et qu'il était capable de les défendre, avec succès semble-t-il, contre des accusateurs qui s'étaient tournés vers Rome. De Tayon, on possède une œuvre plus ou moins synthétique, en quatre livres, qui continue le genre des *Sententiae* cultivé déjà par saint Isidore. Jusque dans leur correspondance, ces hommes donnent le spectacle de gens capables de s'arracher, quand il le faut, aux puérilités d'une épistolographie ou d'une rhétorique artificielle. Ils ont quelque chose de beaucoup plus réel dans leurs préoccupations, malgré le minutieux souci littéraire qu'ils étendent jusqu'à leur majestueuse liturgie mozarabe remaniée vers la fin du VII^e^ siècle, dont il sera question plus loin. Rien d'étonnant, par suite, que plusieurs de leurs ouvrages théologiques et autres et quelques détails de leur liturgie aient joui d'un rayonnement dont l'Irlande et la Bretagne ont ressenti les effets, et que dans l'histoire des relations littéraires avec les insulaires on a justement qualifié de *Spanish symptoms*. En revanche, les influences littéraires grecques et même syriennes — celles-ci au moins en liturgie et en ascétisme, — incontestablement subies par l'Espagne visigothique, surtout après l'essai de « reconquista » par Justinien, appelleraient une étude, dont les spécialistes ont fait déjà entrevoir la fécondité.

Ce qui frappe l'attention de l'historien, c'est que ces auteurs, qui s'intéressent à l'histoire littéraire, ont conscience de faire groupe : la suite du *De Viris illustribus* de Jérôme et Gennade a été reprise par saint Isidore; mais après Isidore, elle trouve des continuateurs qui ajoutent régulièrement des compléments et, fait digne de remarque, la plupart, sinon tous, appartiennent à l'Espagne. Une certaine fierté se manifeste notamment chez saint Ildefonse, dont bénéficie le siège de Tolède. Les « Pères de Tolède » y ont la place d'honneur, peut-être un peu plus que de raison; mais dans les grandes assemblées conciliaires de Tolède, nationales autant que religieuses, qui régissaient l'Espagne visigothique jusqu'à la dé-

bâcle inattendue de 711, ce sont eux qui rédigent les chapitres dogmatiques et qui accusent, en science théologique et en netteté d'expression, une incontestable supériorité sur toute l'Europe chrétienne à ce moment; pour compilatrice qu'ait été habituellement cette rédaction, elle dénote avec une vaste lecture une rare sûreté théologique, qui sait choisir intelligemment ses extraits, et la fermeté d'esprits assez maîtres de leur pensée pour unifier leurs emprunts dans un tout homogène.

Avec une santé intellectuelle si manifeste, on s'étonne de voir la persistance d'une versification habituellement artificielle et le goût abusif de l'allégorisme dans l'interprétation de la Bible et dans les exposés liturgiques; des hommes instruits comme Isidore de Séville, ou pondérés comme Bède le Vénérable, cèdent eux aussi à ce travers : les *Quaestiones* d'Isidore *in Vetus Testamentum*, où tout est plein de *mystica sacramenta*, dit-il, ont grandement renforcé le courant qui a emporté tout le moyen âge.

III. — Principaux genres littéraires et caractéristiques

1. Poésie et versification. — 2. Histoire ecclésiastique, mondiale, nationale. — 3. Hagiographie. — 4. Didactique, pastorale, liturgie, sermons, œuvres scolaires.

1. La poésie. — Dans cette période de transition ou des fondateurs, la large place faite au genre poétique réclame l'attention, non seulement à cause du grand nombre de pièces de vers, très inégales de qualité, publiées à ce moment, mais aussi à cause de l'efficacité de cette versification pour la connaissance du latin et le culte des grands poètes. L'énorme quantité de vers latins légués par le moyen âge depuis ses origines et qui nous jette dans la stupeur aujourd'hui, est le fruit de la tradition scolaire antique. L'humanisme a repris et

développé cette tradition et il a fallu attendre la pédagogie contemporaine pour rompre totalement avec elle; nous n'avons pas à discuter ici les motifs ni les effets de cette réaction radicale. Au début du moyen âge, quelques belles pièces métriques, quelques-unes rythmiques et rimées, comme chez les *Scoti* l'*Altus prosator* du VI^e^ siècle, sont sorties de ce vaste effort, à côté d'une longue série d'essais trop souvent informes.

Chez les auteurs d'origine celtique ou germanique, civilisés d'hier, l'effort est louable; car il suppose une connaissance déjà étendue de la langue, de la prosodie et éventuellement de la métrique. Chez les romains de race ou chez les romanisés, on souhaiterait mieux que le genre artificiel de l'école. Ses longs déplacements depuis Ravenne par le haut Danube et le Norique, à travers des pays remplis de misère et de ruines, n'ont pas appris à Fortunat le mépris d'une rhétorique artificielle sans contact avec la réalité. D'autres poètes, comme Arator, Rusticus, Helpidius, etc., tombent dans ce même mauvais goût, ou se sauvent difficilement de la banalité. De sujets très variés, profanes ou religieux, tantôt conformes aux thèmes usuels de la rhétorique, tantôt pénétrés d'une note personnelle, dont l'ère carolingienne recueillera la tradition, les petits poèmes d'Eugène de Tolède ont tout de suite du succès en Angleterre, où Aldhelm les utilise; il en est un sur le rossignol, qu'on peut mettre en parallèle avec celui de Radbod d'Utrecht sur l'hirondelle. Malgré l'imitation assidue de Virgile et des anciens, d'autres poètes trouvent au moins dans l'importance des faits qu'ils racontent, la compensation de leur manque d'originalité et parfois ils sont d'une correction relativement élevée : tel Corippus, qui nous donne les deux meilleurs poèmes de l'Afrique en ce moment; tels encore Dracontius, un autre africain, et saint Avit en Gaule, admiré par Isidore de Séville, *pulcherrimum carmen*, et par tous les médiévaux plus que par les modernes. Les 616 hexamètres de l'*Eucharisticos* de Paulin de Pella et l'*Eucharisticum de vita sua* d'Ennodius ne rappellent que de bien loin la religieuse émotion de l'autobiographie d'Augustin. Dans l'ensemble, l'on

peut dire que le goût continue à s'altérer et que les défauts, déjà visibles chez Prudence, ne font que grandir. On le constate avec regret dans le grand déploiement de versification qui caractérise jusque chez quelques-uns de ses rois l'Espagne visigothique.

Ces défauts grandissent avec l'abondance même des pièces. Un des genres consiste à mettre en vers un livre ou un épisode de la Bible : pièces signées, comme celles d'Arator sur les *Actes des Apôtres*, de Cyprien sur l'*Heptateuque*, de saint Avit sur les *Spiritalis historiae gesta*; ou pièces anonymes, comme le *Carmen de fratribus septem Maccabaeis*, *De lege Domini*, *De resurrectione*, avec des réminiscences de l'*Apocalypse de* Pierre, *De iudicio Domini*, *Metrum in Genesim*, *De evangelio*, *De pascha*, *De Iesu Christo et homine*, etc., qui comprennent des centaines d'hexamètres, habituellement sans attrait et sans élan, quand ils ne sont pas incorrects, en dehors de quelques exceptions comme les beaux vers *De Sodoma* et *De Iona*. Les « centons » formés à l'aide de vers copiés dans Virgile et dont Falconia Proba vers 360 avait déjà donné l'exemple, en racontant la création jusqu'au déluge au moyen d'extraits virgiliens, continuent à jouir de la vogue; leur nullité poétique leur enlèverait tout titre à figurer dans une histoire littéraire, mais leur succès et leur fréquence témoignent du mauvais goût général, et aussi de la place faite dès lors dans la formation scolaire chrétienne à celui qu'Orose appelait déjà le *praecipuus poeta*. Propre à toute époque de stérilité intellectuelle au lendemain d'une ère créatrice, ce goût pour les extraits s'affirmera aussi dans la partie didactique de la production médiévale.

2. **L'histoire.** — Parmi les auteurs qui échappent davantage à cette manière artificielle et factice, se distinguent ceux qui se donnent comme mission d'écrire la relation des événements dont ils sont les acteurs ou les témoins souvent attristés. Comme dans toute époque de bouleversement, où le sol semble manquer sous les pas, ils éprouvent le besoin de transmettre à un avenir incertain, au delà du présent qui leur

échappe, la connaissance d'un passé menacé d'oubli total. Si la nature même du sujet les prémunit mieux contre les dangers de la formation artificielle des écoles, ils ne parviennent pas tous à se dégager de quelques procédés devenus bientôt traditionnels. Pour l'antiquité latine, l'histoire avait une double mission : elle devait exposer le passé *sine ira et studio*, d'après Tacite, mais aussi s'adapter à un genre littéraire, qui, selon l'expression de Cicéron, ne faisait pas seulement de l'historien le *rerum narrator*, mais encore l'*exornator*; on verra la production chrétienne historique se plier, consciemment ou inconsciemment, à la seconde de ces missions plutôt qu'à la première, surtout en hagiographie.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE. — Jusqu'au Ve siècle, l'historiographie chrétienne se faisait remarquer par une triple caractéristique qu'on retrouvera, à des siècles très distants l'un de l'autre, à travers tout le moyen âge. A l'instar des bonnes productions historiques profanes, Eusèbe et après lui Socrate, Sozomène et Théodoret, n'hésitent pas à intercaler dans leurs récits des documents, des lettres, des pièces officielles, sous forme de résumés, d'extraits ou de transcriptions littérales. C'est ce qui donne à l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe surtout et à celle de ses continuateurs une valeur documentaire inappréciable, tandis que Sozomène, dépassé en critique par Socrate, rachète cette infériorité par les qualités de son style. Par sa traduction de la *Tripartita*, Cassiodore, après Rufin, fera connaître aux Occidentaux ce genre extraordinairement utile. Mais aucun des écrivains chrétiens, ni en Orient, ni en Occident, n'avait atteint à la hauteur historique de la préface de Thucydide, bien que l'Orient grec soit mieux resté fidèle que l'Occident à la bonne tradition de la composition historique.

Une autre note de l'historiographie chrétienne est celle de l'idée providentielle qui préside à l'évolution des empires. Eusèbe y avait en somme préludé. Mais l'initiative de traduire sur le terrain de l'histoire les principes entrevus par

Eusèbe — car sa *Præparatio* reste inconnue aux Occidentaux — est due à deux œuvres nées en Occident, le *De Civitate Dei* de saint Augustin, et l'*Adversus paganos historiarum libri septem* de Paul Orose, disciple d'Augustin. L'idée de saint Augustin était de rassurer les chrétiens et de répondre aux accusations des païens, qui voyaient dans le christianisme la cause des désastres de l'empire et de la prise de Rome par Alaric; l'ouvrage de Paul Orose développait dans une trame historique, mais non sans rhétorique, les conceptions d'Augustin. L'un et l'autre comptent parmi les livres les plus lus au moyen âge, le premier surtout qui délecte les théologiens, les penseurs et les chefs d'État comme Charlemagne, tandis que le second est pillé à chaque instant par tous les chroniqueurs médiévaux et trouve avant 900 un royal traducteur en anglo-saxon, dans la personne d'Alfred le Grand.

Une troisième note de la littérature historique chrétienne appartient à un domaine plus technique, celui de la chronologie, intéressante non pas comme question de chiffre ou de millésime, mais comme indice nouveau des progrès de l'idée chrétienne, inspiratrice en littérature et en histoire. Les annalistes romains avaient tout fait converger vers l'empire, à l'établissement duquel était dirigé tout le travail des générations humaines de l'univers. Repris par saint Jérôme, qui les lègue à l'Occident, les travaux chronologiques d'Eusèbe montrent déjà l'importance que prennent dans ses tables synoptiques les annales de la rédemption et de l'Église du Christ. Un pas de plus allait être fait, grâce à la division en six âges que prend l'histoire du monde : l'initiative part de saint Augustin. Fidèle à l'antiquité classique, saint Jérôme parlait encore des quatre âges d'or, d'argent, de bronze et de fer, en progression descendante. Basé sur l'histoire biblique, saint Augustin introduisait le groupement en six âges; le dernier de ces âges avait commencé avec l'incarnation du Verbe et durait encore, celui de l'empire de Rome. Avec la chronique d'Isidore de Séville, cette répartition acquiert droit de cité, grâce à l'autorité qui s'attache au nom de ce « fondateur » : le premier abbé de Corbie

sans doute, en tout cas un certain Théofroy, l'enseigne dans un petit poème de rythme abécédaire attesté par de très vieux témoins. Bède, un autre « fondateur », l'adopte dans ses travaux chronologiques. Mais il y joint un autre résultat, acquis deux siècles plus tôt par Denys le Petit, qui avait substitué en 525 l'ère de l'Incarnation à celle de la Passion, familière à Prosper Tiro (en 433) et à Victorius d'Aquitaine (en 457). Ainsi, il consacre désormais l'usage de l'ère chrétienne, qui compte les années non plus d'après celles du monde, d'un prince régnant, ou de la fondation d'une ville ou d'un empire, mais d'après l'avènement du Christ.

Les tables pascales, qui apparaissent alors en feuillets valables pour dix-neuf ans, ouvrent une nouvelle manière, assez peu littéraire, de comprendre l'histoire. Simples listes qui précisent la date du cycle de Pâques, et popularisées par les groupes insulaires, elles permettent à chaque abbaye d'inscrire dans les vides laissés après chaque date, à peu près comme dans un calendrier-agenda moderne, la mention des menus incidents intéressant son histoire : c'était un pas important vers une chronologie plus sûre, première condition d'un exposé historique solide. A la manière dont Bède avait rappelé les arguments fournis par saint Wilfrid au synode de Whitby de 664, on voit qu'il avait pleinement conscience de l'importance prise dans ce calcul par l'ère de l'Incarnation. C'est de ces modestes débuts que sont issues les annales monastiques, destinées à un développement considérable vers les débuts de l'époque carolingienne.

HISTOIRE MONDIALE. — Aux chroniqueurs des débuts du moyen âge, la voie était désormais tracée : pour les siècles de l'histoire ancienne, régulièrement, ils se copient. Les chroniques qui reprennent l'histoire du monde depuis ses origines sont nombreuses à ce moment. Ce besoin ne se fait pas seulement sentir chez les anciens Romains, érudits comme Isidore de Séville, ou Cassiodore; chez les Goths, chez les Bretons et ailleurs, nous le trouvons aussi. Si le style n'y obéit plus ou

guère aux lois factices des écoles, le procédé de l'imitation se donne libre carrière, habituellement attaquable du point de vue historique. Car les fastes antédiluviens ou postdiluviens qu'ils se complaisent à aligner ne font pas, évidemment, la valeur de ces chroniques, ni du point de vue littéraire ni du point de vue historique : simples récits de faits, sans connexion entre les événements ni recherche des lois générales; ou accumulations de légendes, calquées sur celles des Romains apprises dans les écoles et faisant remonter les Francs aux Troyens (pseudo-Frédégaire et *Liber Historiae Francorum*), les Bretons à un parent d'Énée, les Irlandais à un scythe chassé d'Égypte au moment du passage de la mer Rouge *(Historia Britonum)*. Présage de la vogue qu'aura plus tard le roman d'Alexandre ou les exploits légendaires de Charlemagne, tout cela est apparenté aux adaptations latines des fabuleuses histoires de Dictys de Crète et de Darès le Phrygien, dues à un Septimius du IIIe-IVe siècle et à un anonyme du VIe siècle connu déjà d'Isidore, et toutes deux, la seconde surtout, très répandues dans les bibliothèques médiévales.

HISTOIRE NATIONALE. — Parmi les historiens des peuples nouveaux, l'*Historia gothica* de Cassiodore (entre 526 et 533), très élogieuse pour l'antique passé des Goths, ne nous est malheureusement pas parvenue, si ce n'est sous la forme d'extraits et de résumés faits par le goth Jordanès. Dans une langue à moitié populaire, intéressante pour le philologue plus que pour le styliste, et qui confond les genres, les conjugaisons, les accords, les cas des prépositions, son *De origine actibusque Getarum*, achevé en 551 à Byzance ou en Thrace, fournit un ensemble de matériaux bruts, disjoints ou mal reliés entre eux, déparés par des fautes et des erreurs, mais malgré cela fort précieux. L'œuvre est intéressante également par la psychologie qu'elle révèle chez l'auteur : issu d'une famille apparentée à la race royale des Amales, peu lettré, *agrammatus*, ce que confirme déjà la phrase incorrecte de sa préface qui avoue ses emprunts à ses prédécesseurs,

mais fier de sa nation, l'auteur est encore plus louangeur pour Justinien qui l'a vaincue : *Ad laudem eius qui vicit*. Plus haut, il a déjà été fait mention d'Isidore de Séville qui n'est pas sans éloges pour les Goths, ainsi que des histoires nationales des Francs et des Bretons, par Grégoire de Tours, Gildas et d'autres. De tous les ouvrages historiques consacrés aux nations nouvelles, l'*Historia Gentis Anglorum* de Bède l'emporte même sur celle des Lombards, *Historia Longobardorum*, très lue et très citée, elle aussi, due au lettré de l'ère carolingienne qu'était le lombard Paul Warnefrid.

Dès que les historiens touchent à cette section du passé tout proche, dont ils sont à peu près contemporains, leur œuvre prend une valeur que rien ne remplace au point de vue historique. C'est le cas, déjà signalé, du *Liber Pontificalis*. D'autres auteurs méritent d'être rappelés : Jean de Biclar, par exemple, évêque de Géronda depuis 592 jusqu'après 621, a de réelles qualités d'historien et sait écrire. Tout goth qu'il est, il montre une éducation de lettré et de lettré à la romaine; il a du coup d'œil, de l'impartialité, de la pondération; même vis-à-vis des ariens, il est maître de sa plume. A côté de lui, un autre espagnol fait bonne figure : c'est Julien de Tolède, dont le *Liber historiae Wambae regis*, avec réminiscences de Salluste, dénote un auteur capable d'écrire en style périodique et rythmé, avec vues personnelles et enthousiasme patriotique; il inaugure, semble-t-il, le genre de la chronique rimée, destiné à grand succès plus tard. Faite d'emprunts, et de nomenclature assez sèche, mais comprenant une liste consulaire de mille trente et un ans, la *Chronique* de Cassiodore contient quelques détails contemporains à partir de 490, et des renseignements relatifs aux Goths. Grégoire de Tours, peu correct, doit en partie à sa loyale candeur l'attrait de ses écrits si vivants lorsqu'il expose les scènes qu'il a vues. Gildas le Breton pèche comme Grégoire contre les règles de la grammaire, et il est passionné; mais, malgré ses défauts, il est précieux, lui aussi, pour les choses récentes qu'il nous raconte de son cher peuple breton. C'est ce qui compense le manque d'hori-

zon et d'envergure chez les historiens de ce moment : sans doute, Jean de Biclar sait encore ce qui se passe dans l'Orient grec, mais on ne peut oublier que la conquête justinienne en a rajeuni la connaissance et chez lui et chez Licinien de Carthagène. La plupart des autres concentrent leurs regards sur leur propre pays ou sur leur propre région, comme Marius d'Avenches (Lausanne), qui nous donne quelques bons renseignements sur la fin du VI^e^ siècle, tout en interrogeant au passage les marchands grecs ou syriens qu'il rencontre et en comptant les années d'après le temps de règne des empereurs d'Orient. De tous les historiens occidentaux, un seul se détache avec des traits qui le distinguent de tous les autres. Sa langue est correcte, son exposition est claire, son œuvre ordonnée : c'est Bède le Vénérable, modèle de loyauté, de sincérité et de critique; l'union de ces deux qualités est rarissime à son époque.

3. **L'hagiographie.** — Si chez l'historien, d'après Cicéron, le *narrator* des événements devait se doubler de l'*exornator*, le biographe devait habituellement se doubler du panégyriste. Ici aussi, la tradition scolaire avait ses préceptes : *narrandi et augendi praecepta*, disait Cicéron, *res amplificare et ornare*, disait Quintilien; ce dernier surtout était fortement représenté dans les bibliothèques médiévales. L'on a voulu voir aussi, dans Suétone d'une part, dans Plutarque d'autre part, les représentants de deux conceptions de la biographie, d'une efficacité décisive sur la littérature mondiale. Mais, le recours à Plutarque ne vaut que pour l'Orient grec, car l'Occident latin n'a refait directement connaissance avec son œuvre qu'à l'époque des humanistes. La biographie de saint Antoine, par saint Athanase, qu'on a rapprochée de la manière de Xénophon, et dont l'influence se manifeste déjà dans la vie de saint Ambroise par Paulin de Milan et dans celle de saint Césaire, a servi de modèle en Orient et en Occident; de même, la *Vita Hilarionis* de saint Jérôme et ses *Epitaphia* ont toujours exercé un fort ascendant. Inspirée par les anciens, l'initiation scolaire contribuait puissamment au succès des procé-

dés d'imitation et au développement du caractère factice et artificiel de beaucoup de compositions hagiographiques.

Extraordinairement abondante, au point de dépasser en nombre les *Annales* et les *Chroniques*, cette littérature des vies de saints du VI^e^ au VIII^e^ siècle comprend deux groupes importants : les ouvrages d'ensemble consacrés à la gloire des saints et les *Vitae* isolées. Très abondante à la fin du VI^e^ siècle, la première catégorie de la production hagiographique est surtout représentée par deux noms en vue, saint Grégoire le Grand et Grégoire de Tours. Composés presque simultanément vers 587-594, les *Dialogorum libri quattuor de vita et miraculis Patrum italicorum et aeternitate animarum* du premier et, du second, les *In gloria martyrum*, *In gloria confessorum* et *De vita Patrum* compris dans ses *Octo miraculorum libri*, sont des livres destinés à traverser tout le moyen âge avec honneur et à servir de modèle et d'inspiration aux hagiographes. Il y avait encore, pour tracer la voie à ces recueils collectifs, les récits de Cassien dans ses *Collationes*, l'*Historia Lausiaca* de Pallade et l'*Historia Monachorum* de Rufin, qui dataient d'un siècle et demi plus tôt, puis dans la seconde moitié du VII^e^ siècle, la compilation de l'abbé saint Valère de Galice, plusieurs fois remaniée et augmentée par l'auteur.

Ouvrages d'ensemble et *Vitae* isolées, les deux groupes suscitent un certain nombre de problèmes d'ordre divers, qui ressortissent davantage à la critique historique. De mérite littéraire très souvent inférieur à leur valeur historique, ces vies contiennent certains tableaux, des scènes vécues, des traits de mœurs, des renseignements topographiques ou culturels qui ne manquent pas d'attrait, là surtout où l'auteur a été témoin ou acteur. Jusque dans les détails qu'il se plaît à narrer, et qui relèvent souvent de l'imagination populaire, la mentalité qui s'y affirme offre abondante matière d'études de psychologie religieuse et de folklore. Ce qui intéresse aussi l'histoire de la littérature, si l'on veut retrouver dans celle-ci le reflet de l'esprit humain et l'expression de la société, c'est l'énorme proportion numérique de ces *Vitae*, qui contraste

avec la rareté des autres produits de la vie intellectuelle. Dans la Gaule seule, on en a relevé plus de 40 pour les saints du Ve siècle; pour ceux du VIe et du début du VIIe, plus de 150, et ce chiffre grossit toujours; il monte à plus de 190 pour les saints qui ont vécu durant les cent quarante années entre 613 et 751. Beaucoup de ces vies ont été rédigées, d'autres remaniées, à une époque très distante de leur héros.

Indice de préoccupations d'un genre à part, ce nombre si élevé nous dit déjà que l'attention des écrivains tend à se borner aux événements d'intérêt local, religieux ou autre, sans plus ouvrir leur horizon; il nous dit aussi que ces *Vitae*, œuvres commandées par un but pieux d'édification et non d'information, constituent un genre spécial qui, petit à petit, aura ses règles, comme les autres genres, c'est-à-dire ses conventions : loi fatale de tous les genres littéraires. Dans le grand nombre des vies de saints à cette époque, il en est peu qui n'aient pas été victimes, en partie du moins, de ces règles ou de ces conventions, et l'on peut remarquer que plusieurs de celles qui ont de réelles qualités historiques, comme celle de saint Césaire, ne se distinguent pas par leurs raffinements littéraires. Habituellement, il ne s'agit pas d'écrire l'histoire, mais avant tout la *Vita* doit donner une haute idée du héros et faire valoir ses mérites, entre autres par sa puissance de thaumaturge durant sa vie ou après sa mort. Au point de vue historique, sinon au point de vue littéraire, ce sont des principes peu rassurants. Cette tendance à l'exagération du merveilleux se faisait jour dans les récits des martyres, assez tôt déjà, pour provoquer une prohibition spéciale dans le *Décret* du pseudo-Gélase, au plus tard au début du VIe siècle. L'exemple aussi de quelques modèles était contagieux, dont on imitait les faiblesses plus volontiers que les qualités, surtout celui d'écrivains comme Jérôme dans ses notices biographiques, ou comme Sulpice-Sévère dans ses écrits sur saint Martin, ou celui de Cassien et des autres recueils des Pères du désert, plus tard celui de Grégoire de Tours surtout et des *Dialogues* de Grégoire le Grand. Presque en même temps qu'eux, Ve-

nance Fortunat avait fait une large place aux merveilles opérées par le saint ou sur sa tombe, notamment dans son *De virtutibus S. Hilarii*, en 567, sa *Vita* de saint Germain de Paris, après 576, et sa *Vita S. Radegundis*, après 587. Ce goût du merveilleux n'ira pas en faiblissant à travers tout le moyen âge; chez les Celtes insulaires, même lettrés, il prenait parfois des proportions étranges; il se révèle jusque dans le *Liber monstrorum de diversis generibus*, fait d'emprunts, classiques et autres, d'origine irlandaise peut-être, qui décrit en trois groupes les curiosités monstrueuses de la nature : prélude, à sa façon, des bestiaires du XII^e^ siècle.

Ce qui continue de gâter la valeur historique est l'impuissance ou l'incapacité de beaucoup des auteurs, chargés par une abbaye ou une église de perpétuer la mémoire de son fondateur ou de son protecteur. Sans renseignements sur des saints très authentiques peut-être, ils n'hésitent pas à copier des passages d'autres *Vitae*, avec simples changements des noms propres: prologues, épilogues, chapitres sur les voyages, épisodes divers, miracles, discours. Parfois, ils introduisent une amplification de leur cru : leur conception de la véracité historique était autre que celle de la critique moderne. Ces dépendances littéraires ont été mises en relief notamment pour les vies des saints de Belgique et du Nord de la France, et, en général, pour les saints mérovingiens. On a pu constituer ainsi de vrais cycles littéraires, avec de curieuses différences d'un diocèse à l'autre, et des groupes de thèmes hagiographiques à diffusion très intéressante.

D'autres fois, ces additions ont pour but de hausser la valeur littéraire de la pièce : concession qui perpétue, même dans un siècle illettré, les funestes effets de la rhétorique. Déjà Sulpice-Sévère, dans sa célèbre *Vie de saint Martin*, n'est pas à l'abri de ce reproche. Grâce au bon sens de son correspondant, Eugippe de Lucullanum (Pizzofalcone) ne réussit pas à obtenir d'un de ses amis, le diacre Paschase, le remaniement qu'il avait demandé, pour faire de sa *Vita S. Severini*, saint Séverin du Norique, une œuvre d'éloquence à l'aide de

la *facundia peritorum*; sans cette sage réponse, une des meilleures pièces hagiographiques du début du VI^e^ siècle aurait été irrémédiablement gâtée. Au début du IX^e^ siècle, l'on voit des lettrés comme Alcuin et Walafrid Strabon, au milieu de beaucoup d'autres scribes moins avisés, ne pas hésiter à donner un revêtement littéraire soigné à des vies de saints de l'époque mérovingienne.

Néanmoins, dans ces biographies, il en est un certain nombre qu'il convient de détacher, car elles font exception : par exemple, celle de saint Césaire d'Arles, écrit collectif de contemporains, rude et mal stylé, malgré ses réminiscences de Paulin de Milan et de Sulpice-Sévère. Due aux anciens commensaux du saint, et par suite d'une valeur historique supérieure à son mérite littéraire, elle participe aux qualités de sincérité et de naturel caractéristiques de la prédication de son héros. On peut mentionner aussi les vies de saint Germain d'Auxerre, de saint Amand, celle-ci due à un clerc de Noyon et non pas à Baudemond, de saint Ouen de Rouen, de saint Léger d'Autun, de saint Prix de Clermont († 676), de saint Hubert († 727) surtout pour la dernière partie de sa carrière, de saint Bonit d'Auvergne, de sainte Geneviève, de sainte Gertrude de Nivelles, de saint Arnoul de Metz, celle-ci recopiée par un fils de Charles Martel, âgé de neuf ans, de sainte Bathilde, fondatrice de Corbie, de saint Géry de Cambrai (vers 623), celle de saint Vaast d'Arras, attribuée à Jonas de Suse (vers 640) et qui a fait l'objet de plusieurs discussions; celle de saint Fursy († vers 649), un des principaux représentants des missions irlandaises sur le continent, est déjà connue et utilisée dans sa rédaction ancienne par Bède le Vénérable, puis remaniée et augmentée des visions et des vertus, et très souvent prise comme modèle littéraire.

Ce n'est pas le moment ici d'ouvrir une discussion sur la valeur historique d'un groupe de textes, dans lesquels des critiques exigeants, qui n'admettaient qu'une trentaine de vies strictement mérovingiennes, n'ont voulu voir que des remaniements de l'époque carolingienne. En plus d'un cas,

on ne les a pas suivis, notamment pour les vies de sainte Geneviève et de saint Amand; on est porté de nos jours à leur en adjoindre une vingtaine d'autres. Mais la proportion des vies suspectes, ou fausses et artificielles, demeure toujours numériquement considérable. En dehors de la Gaule et des Mérovingiens, il faut faire une place à part à la vie de saint Séverin du Norique par Eugippe, déjà mentionnée ci-dessus, à celle de saint Colomban par Jonas de Suse ou de Bobbio, composée au plus tard en 641, mais non exempte de rhétorique, à celles de saint Cuthbert par Bède le Vénérable, de saint Fulgence de Ruspe, vraisemblablement par le diacre Ferrand, à celle de saint Germain de Granval par Bobolenus, de saint Grégoire le Grand par l'anonyme de Whitby, témoin en 713 de la tradition britannique, aux deux vies de saint Patrice par Tirechan et par Muirchu, à celles de saint Colomba de Hy par Cummine Ailbe et par Adamnan, à celle de saint Samson de Dol et à celle de sainte Brigitte de Kildare par Cogitosus.

4. **Didactique.** — On aura pu remarquer déjà que dès les débuts de la littérature médiévale, l'élément didactique est abondant; entremêlé à l'élément lyrique personnel, il gagne un charme particulier dans les vers de Prudence par exemple, ou de Dracontius.

RÈGLES MONASTIQUES. — Dans le groupe des œuvres strictement didactiques, morale, ascèse, pastorale, commentaires bibliques, pédagogie, éléments des sciences, etc., le chapitre des règles monastiques occupe une place, qui relève davantage de l'histoire religieuse et sociale que de l'histoire de la littérature : outre Augustin, Cassien et saint Benoît, Césaire d'Arles, Ferréol d'Uzès, Léandre de Séville, Martin de Braga, Isidore de Séville, Colomban d'Irlande et plusieurs autres, nous ont laissé des règles, dont les dépendances littéraires demandent encore une étude et dont l'influence pour le renouveau moral de l'Europe fut décisive dans l'histoire de la culture. Plus discrète et plus suave que celle de saint Colomban, la règle de saint Benoît affirme aussi sa supériorité, peu

après le début du IXe siècle, par son triomphe complet et définitif, dans toutes les anciennes fondations irlandaises continentales; l'action de saint Benoît d'Aniane est pour beaucoup dans ce résultat. Très intéressante pour l'étude de ses sources, de sa langue et de sa transmission, de ton captivant dans sa simplicité, cette règle se distingue par sa brièveté concise et sa gravité toute romaine; non exempte de vulgarismes, sa recension originale reconstituée de nos jours a la valeur d'un document dans l'histoire de la langue latine du VIe siècle plutôt que dans celle de la littérature. Mais les répercussions littéraires dues dès le VIIe siècle à son texte latin et à ses traductions, et son rôle décisif dans la formation monastique et dans la production hymnologique lui garantissent une place en vue dans le développement intellectuel et littéraire de tout l'Occident.

DROIT CANON. — Le genre canonique commence à s'élaborer avec Denys le Petit, à Rome, en Afrique et ailleurs, surtout par des recueils de canons anciens, de décrets conciliaires, de lois civiles ecclésiastiques (*Constitutiones Sirmondianae*, a. 333-425), ou de réponses pontificales, enrichis ensuite de textes patristiques. Substitué définitivement plus tard au classement simplement chronologique, l'arrangement de ces documents par ordre systématique prépare les voies aux codifications mieux ordonnées du XIe et du XIIe siècle, mais n'affecte guère le mérite littéraire de ces pièces. La langue du vieux droit ecclésiastique, qui débute du reste par des textes grecs, ne présente pas les caractères littéraires reconnus aux anciens monuments du droit romain, « le seul élément vraiment original de la littérature romaine », et qui faisaient préférer par Cicéron le simple petit *libellus* des Douze Tables à toute une bibliothèque de philosophie. Pas plus que l'abondante production canonique du moyen âge, une histoire de la littérature latine médiévale ne peut ignorer l'énorme travail de codification juridique, entrepris sous Théodose II entre 429 et 439, *Codex Theodosianus*, ou dans les royaumes barbares,

Lex romana Visigothorum en 506, *Edictum* de Théodoric avant 508, *Lex romana Burgundionum* avant 534, et d'autres encore, qui ouvrent sur la situation culturelle et les vicissitudes des deux systèmes juridiques des perspectives curieuses. Mais le principal monument juridique qu'elle doit rappeler est dû à l'initiative de Justinien, qui en confie l'élaboration à diverses commissions : le *Codex Justinianus*, ou les édits officiels (13 février 528-7 avril 529, édition revisée et promulguée en 534, la seule conservée), les *Digesta* ou *Pandectae* ou les solutions des grands juristes (15 décembre 530-16 décembre 533), les *Institutiones*, manuel didactique (21 novembre 533), outre les *Novellae* postérieures, en grec (depuis 535 jusqu'en 565). Dernier monument officiel de la langue latine dans la Rome de l'Orient et héritage juridique de l'antiquité, ce *Corpus iuris*, qui devient la source du droit mondial européen, intéresse l'historien de la littérature et de la langue, non seulement par ce rôle de témoin dans la diffusion de la langue latine à la veille de la débâcle finale. Mais il mérite doublement l'attention et par la lumière qu'il projette sur les textes de l'ancien droit, que la philologie moderne, à l'aide de certains indices comme les clausules, réussit à dégager des remaniements subséquents, et par l'action qu'il exerce sur la mentalité juridique médiévale et moderne, ecclésiastique et civile; surtout à partir de la remise en honneur du *Digeste* vers le milieu du XI^e^ siècle en Italie, et plus tard ailleurs, en France principalement et en Allemagne avec les légistes, cette action est importante.

Dans cette littérature juridique, surtout dans l'élaboration de sa partie canonique et pénitentielle, le genre d'influence propre à chaque pays, durant la période précarolingienne, ferait la matière d'une étude intéressante. Une des contributions les plus originales et les plus abondantes est celle des écrivains des chrétientés insulaires, celtiques et anglo-saxonnes.

THÉOLOGIE. — Une note plus littéraire, encore que bien discrète, perce parfois dans les écrits théologiques. La théologie

se présente surtout sous sa forme polémique, soit comme corollaire du conflit pélagien, en Gaule ou en Afrique, et de l'arianisme vandale en Afrique, soit surtout comme répercussion en Occident du conflit de 548-53 à Constantinople sur les Trois-Chapitres; les nombreux dossiers, faits de pièces conciliaires et de recueils de documents officiels, impériaux ou pontificaux, à propos des dissenssions christologiques qui suivent le concile de Chalcédoine, méritent à peine d'entrer dans une histoire de la littérature. Mais l'attention donnée à ces conflits, qui en ce moment absorbent à peu près toute l'activité de la pensée théologique, est révélatrice d'un état d'âme intéressant. Un de ces polémistes, Facundus d'Hermiane, brillant au dire d'un contemporain, est lettré, instruit, personnel, au ton chaud et convaincu, et capable au besoin de recourir aux ressources de la rhétorique, à l'exemple de saint Jérôme ou de saint Augustin, pour faire valoir ses arguments.

Souvent, pour les travaux didactiques, on procède par extraits. Déjà visible chez Prosper d'Aquitaine, ce goût continue à régner chez Eugippe de Lucullanum et chez Césaire d'Arles; on le rencontre même dans les décrets doctrinaux des conciles, comme à celui d'Orange (529) et ceux de Tolède (633, 675, etc.). Ce sont les œuvres d'Augustin qui en font habituellement tous les frais; plus tard, celles de Grégoire le Grand, pillées par Paterius, qui a très vite du succès, en Espagne, en Angleterre ou ailleurs; mais son œuvre nous est arrivée amputée à peu près des deux tiers; il suscite aussi plusieurs imitateurs ou continuateurs, connus ou anonymes, qui le complètent, même Isidore de Séville, Martin de Dumio, Tayon de Saragosse, outre un anonyme qui ajoute à l'œuvre de ce dernier un cinquième livre. A toute époque de décadence qui veut vivre du passé, l'exemple devient contagieux. Un nouveau genre littéraire entre ainsi en ligne, appelé à une fortune brillante; car, vers le milieu du XII^e^ siècle, après une longue série d'essais, il donnera naissance au manuel classique de la théologie médiévale.

SERMONS. — Sans renoncer à l'attrait des emprunts faciles, la prédication est moins accessible aux défauts des genres factices, car elle vise directement des situations réelles. Chez Césaire d'Arles, elle prend une note naturelle et réaliste qui défie tout artifice. Immédiatement accueillies par les homiliaires carolingiens, les homélies de Bède le Vénérable ont les qualités foncières de leur auteur : robuste bon sens, inspiration essentiellement chrétienne, sincérité du ton. Des homélies de saint Avit de Vienne, du sermon de Martin de Braga et de l'œuvre homilétique de Grégoire le Grand, qui devait traverser les siècles, il a déjà été question. Les sermons de saint Fulgence, qui fascinait ses auditeurs au dire de son biographe, et que d'après saint Isidore utilisaient les prêtres pour leurs propres prédications, nous rapprochent davantage de la tradition augustinienne à la cadence rimée et au parallélisme antithétique. Plus tard, malheureusement, le sermon aussi devait contracter des défauts que la suppression des écoles des rhéteurs aurait pu faire croire disparus pour jamais.

LITURGIE. — Un genre de productions, qui rappelle souvent les qualités artistiques de la meilleure prose antique et que, pour ce motif, une histoire de la littérature ne peut laisser dans l'oubli, est représenté par ces nombreuses pièces liturgiques, à cadence harmonieuse, au ton solennel, souvent périodique, rehaussées par une richesse de pensée égale à l'éclat de l'expression. On les trouve surtout dans les oraisons des collectes et les nombreuses préfaces des sacramentaires, ancêtres de nos missels actuels. Recueillis ou composés par des auteurs anonymes, ces textes ont traversé le moyen âge sous les noms de *Leonianum*, de *Gelasianum*, de *Gregorianum*, mais il n'y a pas lieu d'examiner ici dans quelle proportion, qu'on tend à grandir de nos jours, ces attributions ont chance d'être légitimes. La part due dans ces textes aux infiltrations dites gallicanes, marquées de plus d'abondance, d'éclat, de mouvement, notamment dans les nombreuses préfaces ou *Contestationes*, est une question qu'il suffira aussi d'indiquer, ainsi

que celle de la nature exacte et de l'origine de leur cadence musicale, dont la discussion met aux prises, ici comme ailleurs, les partisans de la prose métrique et ceux du rythme accentuel ou du *cursus*. Qu'il suffise de rappeler qu'un bon nombre de ces *Collectes* et des autres oraisons, celles surtout du Léonien après la Pentecôte, en prose métrique, sont de vrais petits chefs-d'œuvre de style, mélange de concision et d'harmonie, d'exactitude théologique et d'élévation religieuse. Leur degré de fidélité à la plus pure tradition des clausules intéresse de près la date de leur rédaction; car la prose métrique tend à disparaître définitivement des ateliers littéraires romains au cours du V^e^-VI^e^ siècle, pour céder la place au cursus rythmique basé non plus sur la quantité mais sur l'accent et le mot.

Non moins intéressantes de ce point de vue stylistique, mais plus amples dans leurs formules, plus fleuries dans leurs expressions, plus enthousiastes de ton et d'élan, la liturgie mozarabe et la liturgie ambrosienne ont aussi de belles pages à enregistrer, qui contrastent avec la simplicité et la concision romaine, surtout quand cette redondance devient prolixité. Sans entrer ici dans les problèmes d'auteurs et de sources, car ce qui est relaté d'Eusèbe de Milan, ou d'Isidore et de Léandre, d'Ildefonse, d'Eugène et de Julien de Tolède, de Quiricus de Barcelone, de Braulion de Saragosse, laisse ouvertes bien des questions posées par la date tardive des manuscrits, il faut au moins mentionner pour la liturgie ambrosienne sa composition recherchée qui témoigne d'un soin stylistique très minutieux, le nombre et l'étendue de ses préfaces oratoires, avec toutes les pompes de la rhétorique et l'abondance des oppositions antithétiques, où l'on a voulu voir un des traits favoris de la littérature chrétienne. Dans la liturgie mozarabe, on remarquera ses solennelles préfaces, *Illationes*, ses deux cents hymnes outre celles prises à Prudence, à Ambroise, ou à la liturgie romaine, ses pièces rythmées et richement rimées, antérieures au VIII^e^ siècle, peut-être au VII^e^, ce qui est un phénomène littéraire important dans la littérature latine visigothique, le recours fréquent à une centonisation habilement

combinée, et la tendance didactique très marquée jusque dans ses passages les plus soignés littérairement, surtout pour le dogme trinitaire. Rappelons encore deux pièces liturgiques célèbres, à cadence rythmique (excepté la fin du *Te Deum*), débordantes de louange et d'enthousiasme reconnaissant : l'*Exsultet* du Samedi-saint et le *Te Deum*, formé de trois parties successives. D'origine imparfaitement précisée encore, quoi qu'il en soit de l'attribution traditionnelle de la première, sans preuve, à saint Augustin, elles remontent au début de cette époque de transition; mais elles ne sont pas de facture romaine. Cette expansion du sentiment religieux débordant dans ces riches énoncés littéraires, puis la substitution progressive des textes romains, pénétrés d'éléments gallicans, à la plupart des liturgies régionales, n'est pas sans intérêt pour l'histoire littéraire, si celle-ci veut pénétrer davantage dans les sentiments de l'âme humaine. Car au delà des particularités du style et des détails rituels, elle rencontre l'homme avec ses états d'âme et ses aspirations religieuses qui, en dépit des mérites d'autres liturgies plus pompeuses ou plus sentimentales, ont été satisfaites et apaisées par le génie du rite romain, fait de sobriété, de mesure et de gravité. Mais cette étude ressortit davantage à l'histoire de la liturgie et de l'Église.

LIVRES SCOLAIRES. — On a dit plus haut que maint dossier polémique ou théologique n'avait que faire dans une histoire littéraire. On pourrait proclamer le même ostracisme contre les ouvrages relatifs aux sept arts. Mais, pour qui veut suivre le développement scientifique et littéraire du moyen âge, il n'est pas sans importance que quelques siècles plus tard les études universitaires ont pour base les sept arts libéraux, sur lesquels on élève l'édifice des études supérieures, et que l'une des plus importantes facultés des universités médiévales, même à Paris, a pris son nom aux sept arts. L'on sera plus indulgent surtout, si l'on se rappelle que, grâce à eux, les médiévaux ont pu assurer la continuation de la littérature latine. Sans cet appoint grammatical de Cassiodore, de Bède, de Boniface,

des *Scoti*, de Priscien, le seul qui ait légué la syntaxe, que serait devenue la correction de la langue? On a dit que la syntaxe est une conquête de la philosophie médiévale, qui dépasse les résultats des Romains. C'est peut-être trop reléguer à l'arrière-plan les principes qui semblent avoir de nos jours la préférence dans les conceptions grammaticales, et peut-être aussi oublier les excès de la dialectique dans l'enseignement de la grammaire au XIII^e^ siècle. Mais, ce qui est sûr c'est que cette acquisition médiévale n'a pu se faire que sur la base de l'œuvre de Priscien, dont le succès s'avère dans le millier d'exemplaires qui nous ont conservé son texte. On peut se réjouir qu'avec les lectures classiques que comportait l'ancien programme, la grammaire, « ornement du genre humain, d'après Cassiodore, et maîtresse de la parole », ait eu beaucoup plus de succès alors que la rhétorique : avantage précieux pour une société en formation, composée presque exclusivement dans les pays insulaires et en grande partie en Austrasie, de gens qui devaient s'assimiler un idiome étranger. C'est alors aussi que se forment les glossaires, dont la période carolingienne léguera bon nombre de copies et de remaniements, et qui sont utiles pour l'étude de la composition littéraire, du vocabulaire et de la pédagogie grammaticale et monastique. Sans la dialectique, sans les leçons d'initiation, les « introductions » ou les recommandations d'Augustin jadis, de Boèce ensuite et de leurs plagiaires, de Cassiodore et d'Isidore, la littérature philosophique médiévale aurait difficilement trouvé les points d'appui nécessaires à son essor. Or, la richesse d'une langue s'affirme surtout dans son vocabulaire philosophique. Si, plus tard, les exigences de la dialectique deviennent démesurées, il faut rappeler, à sa défense, que c'est elle qui a commencé à affiner les esprits et les a rendus capables de la ferme maturité qu'ils ont déployée dans la suite : cela lui vaudra son pardon pour s'être servie à cette fin du manuel badin de Martianus Capella, les *Noces de Mercure et de Philologie*, traité d'initiation aux sept arts, surnommé « le Larousse des médiévaux », mais qui ne mérite pas la

vogue dont l'a honoré tout le moyen âge au grand scandale des humanistes.

C'est à ce méchant livre, qu'est due aussi la didactique scolaire de la musique. Mais malgré l'intérêt qu'ils éveillent pour l'histoire de l'art et l'évolution de la technique musicale depuis les Grecs jusqu'à nos jours, les traités médiévaux sur la musique, une des branches du *quadrivium*, ne peuvent être que sommairement rappelés dans cette histoire : c'est sur eux que s'appuie la théorie rythmique et surtout l'efflorescence hymnodique du X^e^ et du XI^e^ siècle. Plusieurs d'entre eux sont signés par les noms les plus illustres, à commencer par celui de saint Augustin et celui de Boèce, qui nourrit tout le moyen âge, pour continuer par ceux de Hucbald de Saint-Amand, de Notker le Bègue, d'Herman le Contrefait, sans parler de beaucoup d'anonymes et de pseudépigraphes, comme la célèbre *Musica Enchiriadis*, qui sont venus indûment grossir l'héritage du même Hucbald, de Bède, d'Alcuin, voire même de Grégoire le Grand.

Conclusion

Survivance et orientation des études classiques. — Humanisme comme but ou comme moyen. — Caractéristique scolaire et ses conséquences.

Pauvre en chefs-d'œuvre, mais riche en travaux qui marquent dans le domaine religieux, historique, didactique et culturel, la littérature latine présente, avant la renaissance carolingienne, quelques caractéristiques destinées à durer, sinon à s'affermir davantage, au cours des siècles suivants. Il suffira d'en détacher deux de l'ensemble avec leurs conséquences. Quels principes président à la culture latine des dirigeants intellectuels de l'époque? Quelles sont les conséquences du caractère essentiellement scolaire de cette formation latine?

Études classiques. Humanisme. — On a vu qu'en dehors de l'Italie, où leur action a pu persister plus longtemps,

les anciennes écoles de rhéteurs qui préparaient le romain à la vie publique, n'ont eu après le Ve siècle qu'une survivance éphémère, dépourvues qu'elles étaient de leur ancienne raison d'être, l'accès aux charges publiques et à l'administration. Le moment était passé où Julien pouvait souhaiter ne nommer aux magistratures publiques que des hommes formés par les écoles. Pratiquement réservé aux clercs, le peu d'enseignement qui subsiste est devenu ecclésiastique. Sans vouloir faire de l'Irlande, au milieu de la barbarie continentale, le refuge exclusif des lettres, car même alors on continuait à transcrire les classiques sur le continent, on peut dire que dans les destinées de la littérature latine les insulaires deviennent bientôt prépondérants : les *Scoti* et peu après, à côté d'eux, les Anglo-Saxons. A partir de Bède le Vénérable, les grands traits de l'éducation intellectuelle des races nouvelles sont fixés.

Reçue ou inaugurée par ces insulaires, cette orientation est-elle celle de l'humanisme, qui se fait un but de l'étude des classiques? La réponse doit être franchement négative. Au moins dans leur énoncé conscient, les principes pédagogiques des dirigeants ne donnent pas cette valeur à l'étude des auteurs antiques. On peut même se demander si les *Scoti* ont dès le début le programme des sept arts libéraux? En théorie, sinon toujours en fait, l'enseignement est subordonné à un but essentiellement ecclésiastique, l'interprétation de la Bible, objet de la lecture sacrée. De là, l'étude détaillée de la grammaire, avec ses *schemata* et ses *tropi*, chers à Bède et que rappellera même le grand capitulaire carolingien *De scolis*. Tout instruit qu'il est lui-même à la romaine, et dans cette Italie beaucoup plus lettrée alors que les Gaules, Grégoire le Grand émet de côté et d'autre des verdicts, qu'on a eu tort peut-être de trop prendre au pied de la lettre, mais d'où il ressort au moins qu'à ses yeux la culture classique n'a pas beaucoup plus que la valeur d'un moyen, tandis qu'Isidore de Séville a pour principe que « la grammaire vaut mieux que l'hérésie » et que pour comprendre pleinement l'Écriture sainte il faut les con-

naissances renfermées dans les lettres profanes. Cassiodore avait laissé percer plus de sympathie pour la culture antique. Mais chez ces trois « fondateurs », elle n'a en théorie que le rôle d'un moyen. En fait cependant, chez les peuples qui n'avaient pas été en contact avec le paganisme romain, se fait jour une tendance pratique plus libérale. A quelles circonstances la doivent-ils? Il serait difficile, et pour ces pages peu utile, de le rechercher, surtout dans l'état actuel des connaissances. Toujours est-il que les insulaires d'Irlande, les *Scoti*, et à leur exemple les Anglo-Saxons, se montrent beaucoup plus accessibles à la culture classique, malgré quelques réserves de Bède pour les moines, et que le mouvement se transmet à l'Europe continentale par ceux-là précisément qui ont vu de moins près les dernières survivances de la culture antique.

Ce fait aura encore une autre conséquence qu'il faut brièvement rappeler ici : chez les *Scoti* et dans un degré à peine inférieur chez les Anglo-Saxons, vainqueurs des Bretons, le contact avec le latin est le contact avec une langue morte, produit d'importation, qui devient pour eux à peu près une langue savante. Contrairement à leurs contemporains du continent, ils ne l'ont jamais ou guère entendu parler. La résurrection ou la survie qu'ils lui procurent n'en est que plus digne d'attention, car c'est à cette circonstance peut-être qu'ils doivent la supériorité de leur formation latine : ils n'ont pas vu déformer par le parler populaire d'un latin dégénéré ce que leur apprenait la théorie à l'école. Ils font refleurir la langue avec une correction de grammaire et de prosodie bien supérieure à celle du continent, jusqu'à produire, chez les privilégiés qui la parlent et l'écrivent convenablement, l'impression de la vie et de la fécondité. La maîtrise de quelques-uns d'entre eux donne parfois même l'illusion du classicisme antique. Car il se rencontre des écrivains qui, en fait, vont beaucoup plus loin que ne le faisaient prévoir les principes de Grégoire le Grand ou même ceux de Cassiodore. Le songe de saint Jérôme à propos de Virgile et des classiques païens peut avoir suscité des

imitations plus ou moins sincères : il n'en est pas moins vrai que quelques-uns se sentent en sympathie profonde avec la culture classique, qu'ils en manient la langue avec un réel bonheur et se trouvent à l'aise dans un idiome correct, qui depuis longtemps n'est plus celui de leurs compatriotes ni de la grande partie de leurs contemporains. Qu'ils ne l'aient abordé que comme moyen en vertu de leurs principes, le mouvement de la vie et l'entraînement scolaire leur en a fait acquérir la maîtrise comme s'il s'agissait d'un véritable but. C'est ce qui fait que, sans l'impulsion insulaire, l'évolution du latin et de la littérature médiévale, par suite de la mentalité médiévale, aurait pris une autre orientation.

Quelle que soit donc la note qu'il faille reconnaître à la tradition romaine, moins ouverte chez Grégoire le Grand que chez Isidore et moins sympathique chez celui-ci que chez Cassiodore, les écoles du continent se sont grandement modelées sur le type anglo-saxon, produit lui-même de la double influence irlandaise et romaine dans l'histoire littéraire. Le premier anglo-saxon homme de lettres, Aldhelm de Malmesbury, résume cette double formation, irlandaise à Malmesbury, romaine à Canterbury sous Hadrien, et à partir de ce moment, renforcée par l'apport des anglo-saxons de Wearmouth-Jarrow, de Ripon et d'York, elle passe sur le continent, à Tours, à Mayence, à Auxerre, à Sens, à Nevers et ailleurs. La filiation généalogique a été remarquée par un moine, Gautbert, qui apostille un manuscrit d'Adhémar de Chabannes de la note suivante : « Théodore le moine et l'abbé Hadrien ont enseigné à Aldhelm l'art de la grammaire, Aldhelm instruisit Bède, Bède (par l'intermédiaire d'Egbert) instruisit Alcuin, celui-ci instruisit Raban (l'annotateur intervertit par erreur les deux noms), Alcuin instruisit Smaragde, celui-ci Théodulphe; après lequel viennent Heiric, Hucbald, Remi, celui-ci avec de nombreux disciples, etc. »

Il a fallu s'arrêter quelques instants à ces premières origines de la formation classique, dans les écoles antérieures à l'ère carolingienne. Car elles aident à mieux comprendre les prin-

cipes dont s'inspire la littérature latine médiévale, ainsi que les sources qui l'alimentent et les modèles qui la dirigent, au moment où les écoles ecclésiastiques et monastiques sont substituées en fait aux anciennes écoles publiques de l'empire dans l'apprentissage des sept arts libéraux. Plus fidèles que d'autres à l'impulsion donnée par Cassiodore et Boèce, c'est en grande partie grâce aux maîtres scolaires insulaires, *Scoti* et anglo-saxons, que le continent européen hérite une nouvelle fois des cadres généraux de la culture classique, de ses méthodes d'instruction et, sous réserve des exigences religieuses, de ses principaux résultats.

Dès ce moment aussi les *Scoti* et les Anglo-Saxons coopérèrent avec le continent à la survivance des bibliothèques. Pâle reflet des riches bibliothèques de l'empire, qui au nombre de 28 faisaient la gloire de la Rome impériale et dont pouvait s'enorgueillir chaque municipe important, comme en témoignent Sénèque, Plutarque, Pline ou Tertullien, elles avaient péniblement traversé la tourmente. Sans les abbayes et quelques grandes églises, ce qui restait de cet héritage aurait achevé de périr. On a vu plus haut ce que dans ce domaine avaient fait Cassiodore, qui organise le travail de transcription, Eugippe de Lucullanum, qui ne voulait que des textes corrects, Isidore de Séville, Braulion de Saragosse et leurs compatriotes, qui témoignent d'un vrai souci bibliophilique. Les abbés de Jarrow-Wearmouth ne revenaient jamais de Rome sans un précieux butin de manuscrits, dont Bède tirera parti; Egbert son disciple pouvait être fier de la bibliothèque d'York. L'apport insulaire, irlandais ou anglo-saxon, de beaucoup de textes, de Martianus Capella entre autres et d'Horace, est manifeste. Désormais la voie était tracée : ces premières bibliothèques, ancêtres de nos dépôts actuels de manuscrits, ont assuré la transmission des écrits de l'antiquité profane ou chrétienne.

Caractéristique scolaire. — Malheureusement, les origines mêmes de cette littérature pèsent d'une autre façon

encore sur ses destinées futures. Produit essentiellement scolaire et chez les insulaires, de formation exclusivement livresque, et chez les continentaux d'Italie et d'Espagne, héritiers de la vieille tradition pédagogique de Quintilien et des sept arts, la littérature latine prend à la source même dont elle émane ce caractère artificiel et ces faiblesses de goût, dont elle aura toujours de la peine à se dégager.

Formés par l'ancienne rhétorique des écoles, la plupart des écrivains de ces siècles ont trop peu le sens des réalités pour s'apercevoir, dans les bouleversements du monde, que ce genre factice ne répond plus aux conditions du moment. Même pendant ses années de service près de Théodoric, Cassiodore ne remarque pas l'anachronisme qu'il commet dans ses *Variae*, en entourant encore des formes creuses de l'ancienne rhétorique les déclarations et les ordonnances de son royal maître. La tradition scolaire ne parvenait pas à adapter sa technique au pas des événements. Les figures de rhétorique, les revêtements de la mythologie devenue à peu près inoffensive, la sonorité de la phrase et le cliquetis des mots ne peuvent y suppléer. Tout cela aboutissait à une formation artificielle, dont le moyen âge ressentira d'autant plus le contre-coup que les circonstances tendaient à priver la langue de mouvement et de vie. L'équilibre fait défaut : ou bien, l'usage parlé n'est plus là pour corriger les écarts dus à l'apprentissage artificiel, ou bien l'usage parlé s'éloigne trop de la langue scolaire traditionnelle pour servir de correctif. Dès lors, la littérature devait en être compromise : du jour où, même incorrectement parlé, le latin classique de la basse époque cessait d'être la langue parlée par les classes de la population plus éduquées qui l'employaient jadis, il était condamné à tomber au rang de langue morte, car il ne trouvait plus autour de lui les conditions nécessaires pour demeurer naturel. Au lieu d'une sage évolution ou d'une adaptation, le souci de l'imitation verbale, souvent servile même, devient prépondérant chez les écrivains et dénature les meilleurs essais.

Moins générales ou moins profondes, mais non moins agis-

santes, deux autres causes s'unissent pour aggraver ce manque d'équilibre, qui se fait remarquer ailleurs que dans la Gaule et atteint aussi l'Espagne et l'Italie : d'une part, la difficulté de retrancher d'un coup tout ce que la mythologie et en général les croyances antiques tenaient de place dans la conception littéraire de l'univers; Ennodius, entre autres, en a des exemples qui détonnent étrangement et les *Romulea* de Dracontius n'y ont pas rehaussé leur inspiration. D'autre part, l'extension abusive déjà prise par l'allégorisme et dont le moyen âge, en plein XI^e^ et XII^e^ siècles, devait encore élargir les conquêtes, était évidemment funeste à la solidité de la pensée. Les germes en sont partout dans cette époque de transition. Si l'exégèse devait en souffrir au point d'en être à peu près atrophiée, la production littéraire non plus ne pouvait qu'y perdre en fraîcheur, en intérêt et en naturel.

Éducation factice, disproportion entre forme et fond, manque de goût, ceux qui ont suivi de plus près les enseignements de la grammaire et de la rhétorique, entendues dans le sens d'alors, ont rarement échappé à ces défauts; c'est la rançon de la correction relative de leur style ou de leur versification. S'il s'agit des premières générations d'une race soumises à l'apprentissage d'une langue antique qu'elles n'avaient jamais entendu parler, cette formation purement artificielle était presque sans remède. Pour se hausser au maniement d'un instrument tout nouveau, elles n'avaient pas l'aide d'une longue tradition réglant par l'usage vécu les abus d'une manière trop scolaire. Cette circonstance explique en partie l'origine de toute cette catégorie d'écrits énigmatiques, ergoteurs ou pédants, auxquels se complaît Virgile le Grammairien, de Toulouse (après 630), dont les *Hisperica famina*, essais peut-être d'écoliers, sont la principale mais non l'unique expression, et dont l'influence se retrouve encore chez Aldhelm et jusque chez Boniface.

Chez les peuples du continent, il y avait longtemps que la recherche du beau langage, perpétuée par les écoles, avait de funestes effets sur la littérature latine. Les cercles littéraires du

haut empire en portent la trace, comme le montrent déjà les déclamations de Sénèque et les lettres de Pline; c'était fatal à partir du jour où, rejetée hors de la vie publique, l'éloquence fut forcée à se cantonner dans l'école. Plus tard, en plus d'une de ses pages, la correspondance de saint Paulin de Nôle et de saint Jérôme n'a pas su résister à ce penchant. Mais à la fin de l'empire, le mauvais goût s'affirme plus que jamais, surtout dans ce genre littéraire qui est fait avant tout de naturel et de mesure. Sidoine Apollinaire, qui survit à l'empire, a beaucoup trop d'imitateurs en épistolographie; l'honnête Grégoire de Tours le reconnaît pour Ferréolus, et saint Avit en fait l'aveu. Ruricius de Limoges et surtout Ennodius de Pavie sont un modèle de ce mauvais genre, et la correspondance officielle, par exemple chez Sisebut d'Espagne, n'échappe pas plus à ce défaut que chez Cassiodore à l'époque de Théodoric. C'était de mauvais augure pour l'*Ars dictaminis* des siècles suivants. Ce même défaut de la recherche, du factice et de l'affectation règne régulièrement dans les préfaces des œuvres. Peu cultivée, l'autobiographie n'a besoin d'être rappelée ici que pour faire constater l'abîme entre les *Confessions* d'Augustin, si humainement vivantes, et celles d'Ennodius de Pavie ou de Paulin de Pella, fruit d'une imitation scolaire dépourvue trop souvent de naturel et de vie.

De temps à autre l'imitation des anciens a atteint plus profondément encore la substance même des écrits de cette époque. Au VI^e^ et au VII^e^ siècle, les travaux didactiques trahissent l'influence scolaire là même où l'on serait le moins porté à s'y attendre : ainsi l'œuvre toute pratique, morale et ascétique de Martin de Bracara utilise largement les écrits stoïciens, surtout les traités moraux de Sénèque, parfois même textuellement, et le goût de ces pièces doit avoir été intense, car il existe plusieurs traités pseudépigraphiques de ce genre, faits très souvent d'extraits de Sénèque : tel d'entre eux traverse le moyen âge sous le patronage de l'archevêque de Bracara, et le quinzième décret du concile de Tours de 567 fournit une citation de Sénèque prise à un ouvrage inconnu. De même, le

De duodecim abusivis saeculi, qui nous ramène en Irlande vers le milieu du VII^e^ siècle, et non pas au III^e^ comme le voudrait son faux titre cyprianique, étreint tout son sujet en douze « abus », présentés dans un ingénieux contraste lapidaire, et fait songer à des rapprochements avec Quintilien et Sénèque, qu'il faudrait examiner de plus près. La collection canonique irlandaise, l'*Hibernensis*, a des chutes de phrase qui trahissent aussi des réminiscences de l'école. Le goût des énigmes légué par l'*Anthologia* et cher aux insulaires, jusqu'à fasciner même le génie apostolique de saint Boniface, révèle cette formation scolaire raffinée. D'autres fois, pour être moins étendu et ne pas dépasser la périphérie, l'emprunt classique n'est pas de meilleur goût : c'est ainsi que dans cette majestueuse liturgie mozarabe, pour la veille de l'Épiphanie, un malencontreux souvenir d'Horace fait changer en « Falerne » le vin des noces de Cana! La désastreuse utilisation de Virgile ou même d'Ovide, pour présenter dans des espèces de centons les récits du Pentateuque, ou l'histoire de Loth ou de Jonas, est un autre exemple de ce mauvais goût, qui a persisté malgré la mise à l'Index, *inter apocryphas scripturas vergilianis compaginatum versibus*, de l'œuvre de Proba. Bède le Vénérable a trop de bon sens pour donner dans de pareils travers et, exception faite pour les écarts de l'allégorisme, la renaissance carolingienne éliminera plus d'un défaut au moins pour un temps. Mais la formation scolaire du latin médiéval continuera toujours à percer dans la littérature du moyen âge.

Malgré ces défauts, à en juger par l'épanouissement intellectuel qui se déploie déjà avant le VIII^e^ siècle en dehors de la Gaule, ce serait en Espagne, s'il n'y avait pas eu la catastrophe de 711, ou dans les Iles Britanniques, s'il n'y avait pas eu les dévastations des Danois, qu'on se serait attendu à devoir placer le principal théâtre du renouveau de la littérature latine aux siècles à venir : on verra au chapitre suivant comment et pourquoi il n'en fut pas ainsi.

CHAPITRE II

LA PÉRIODE CAROLINGIENNE DEPUIS L'AVÈNEMENT DE PÉPIN LE BREF (747) JUSQU'A LA MORT DE CHARLES LE CHAUVE (877)

Introduction

L'œuvre carolingienne : ses origines et ses mobiles. — Première et deuxième Renaissance, leurs contrastes. — Physionomie générale des écrivains.

QUAND on passe de la *Chronique* du pseudo-Frédégaire à la *Vita Karoli magni* d'Éginhard,ou de l'apocalyptique *Sermo de regnum cantium* du pseudo-Méthode à la correspondance humaniste de Loup de Ferrières, il suffit de quelques lignes de lecture pour se rendre compte du changement survenu dans la langue et la littérature latine de l'Europe continentale. Ce n'est pas une nouvelle page, c'est un nouveau livre qu'on commence : orthographe correcte ou peu s'en faut, ce qu'admire un scribe de Saint-Gall déjà avant l'an 800, respect de la syntaxe, structure de la phrase, ordre dans les idées, abondance des réminiscences classiques, souci de la composition, tout y est neuf. Un nom est inscrit en tête, celui de Charlemagne, qui a servi à dénommer la période dite la « renaissance carolingienne ». Préparée indirectement par les maîtres d'écoles insulaires, Irlandais et Saxons, débarqués sur le continent, appelée par vingt ans de réforme organisatrice sous Pépin le Bref, facilitée par l'exemple de l'Italie et de l'Es-

pagne, qui envoient leurs livres en attendant qu'elles envoient leurs maîtres, la renaissance carolingienne n'attend plus qu'un signal pour se produire et une volonté ferme pour s'imposer; c'est Charlemagne qui donnera le signal et, par son exemple non moins que par sa législation, ses questions et ses enquêtes chez les écolâtres, les liturgistes, les computistes et les évêques, fera preuve d'une inlassable ténacité de vouloir. Singulier contraste de l'histoire encore une fois : Charlemagne n'est pas un savant et ce champion du latin, très germain de race, vit dans un entourage très germanique. On a même pu dire qu'il était ignorant, car il n'apprit à écrire que bien tard et ne le sut jamais bien. Mais avec une éloquence naturelle, il avait la soif de savoir, la curiosité d'apprendre et surtout cette intuition géniale qui lui montrait la nécessité de la culture intellectuelle pour hausser son clergé, ses fonctionnaires, son peuple, ce qui devait assurer à son empire l'éclat des grands gouvernements antiques. Cette œuvre est remarquable rien qu'en littérature déjà; mais il ne faut pas que le terme de « renaissance » nous trompe sur son vrai caractère.

Quels mobiles inspiraient Charlemagne dans ses efforts de résurrection intellectuelle? Ses premières visées réformatrices sont modestes. Malgré les pompeuses expressions d'Alcuin et de Notker le Bègue qui parlent d'une « nouvelle Athènes », supérieure à l'ancienne, ce n'est point l'idéal humaniste que l'on perçoit à l'origine; rien ne fait soupçonner que devant son regard s'ouvraient les lointains des perspectives radieuses de la science. Au début, c'est l'idéal de saint Boniface qui préside à sa tentative, comme il s'était présenté à l'esprit de Pépin le Bref : le renouveau intellectuel est indispensable pour la réforme du clergé. Le fameux capitulaire *De scolis*, origine de tout le mouvement, assigne comme motif à l'étude la nécessité de connaître « la grammaire, les tropes et les figures de mots et de pensées, pour comprendre les mystères de la Sainte Écriture »; en même temps, un clergé sans instruction « est impuissant à connaître la loi de Dieu et à la prêcher au peuple ». C'est le double mobile qui le pousse. L'exemple de l'empire

romain rehaussé de toutes les gloires littéraires, qu'il connaissait assurément, et l'expérience de son séjour en Italie en 773-774, qui le met en relation avec les lettrés des cours ducales de Lombardie, lui font renforcer son projet et l'étendre aux administrateurs civils qu'il forme à la fameuse école du palais : jeunes gens d'élite, tel Éginhard venu de Fulda, que lui envoient les prélats et les abbés de son empire et dont l'entretien est pris à sa charge, parfois avec des conséquences onéreuses pour le trésor. C'est Éginhard même qui le rappelle avec gratitude.

Jusqu'où son initiative a-t-elle été originale, ou n'a-t-elle fait qu'accélérer et intensifier un mouvement de progrès qui dessinait déjà une réaction contre le mal? Il n'y a pas lieu de le discuter ici : ce qui est sûr, c'est que la postérité reconnaissante a chaudement apprécié la réforme, en associant désormais le nom de Charlemagne à l'écriture du IX^e^ et du X^e^ siècle, la « caroline », qu'il s'était attaché à promouvoir. Quiconque a eu affaire aux manuscrits du type mérovingien, ou du type de Bénévent ou du type visigothique, appréciera à leur juste valeur les avantages de la réforme calligraphique, dont les imprimeurs italiens du XV^e^ siècle, à la suite des humanistes comme Pétrarque et Coluccio Salutati (1409), ont assuré la survivance en la léguant à notre typographie moderne comme modèle de sa minuscule.

Le point de départ de ce renouveau littéraire est un capitulaire qui nous étonne aujourd'hui. Lorsqu'on lit pour la première fois les quelques lignes de cette *Epistola de litteris colendis*, d'où a surgi l'essor de notre littérature occidentale, on se prend à se demander si ce capitulaire de 780-800, rapproché de l'*Admonitio generalis* de 789 (n. 72) et de l'*Epistola generalis* de 786-800, n'est pas la recommandation ajoutée par un maître d'école ecclésiastique à un programme d'enseignement primaire, plutôt que celle d'un monarque qui voulait faire de l'Europe occidentale un pays de gens cultivés.

Cette renaissance en effet débute par des œuvres bien modestes; de littérature proprement dite il n'est pas encore ques-

tion. L'on ne peut même parcourir sans un sourire de sympathique pitié bon nombre de pièces qu'écrivent alors les nouveaux auteurs dans leur juvénile enthousiasme. Mais c'est peut-être là ce qui doit davantage la grandir à nos yeux; car pour élémentaire et mesquine qu'elle soit à première vue, c'est dans cette œuvre de renouveau, due à Charlemagne, que se trouvent les origines de toute la culture médiévale du continent et, en fin de compte, les sources de la civilisation moderne. Si l'on veut bien se rappeler que c'était déjà un triomphe pour cette époque d'avoir ressuscité le programme scolaire des arts libéraux, et que ni la philosophie, ni la théologie, ni les sciences proprement dites n'étaient en droit comprises dans les sept branches du *trivium* et du *quadrivium*, on en vient à admirer davantage ceux qui ont eu le trait de génie de recommencer par ces éléments l'éducation de l'humanité occidentale, et de poser solidement la base des belles constructions futures. Si la dialectique ne s'était pas réservé la place de sommet dans le *trivium*, qui effrayait par son idéal l'incapacité de Grégoire de Tours, la philosophie n'aurait plus trouvé cette petite porte d'entrée pour pénétrer, et finalement briller, dans le cycle de l'enseignement médiéval à sa belle période. Le contraste avec la culture byzantine et la culture arabe, qui traversent alors une de leurs périodes de grand éclat, garantit un nouvel attrait à cette tentative de Charlemagne pour sortir de la barbarie mérovingienne.

Dans cet effort des Carolingiens, qui concerne l'histoire générale de l'esprit européen tout autant que celle de la littérature, il faut distinguer deux périodes : la première, du vivant de Charlemagne, la seconde, après sa mort, sous Charles le Chauve, surtout durant le second tiers du IX^e^ siècle. Celle-ci, la plus fournie, la plus brillante : les fruits sont mûrs, on n'a plus qu'à les cueillir; celle-là, la plus laborieuse, la plus modeste, mais aussi la plus méritoire, car elle pose les bases du progrès et des résultats durables.

Les traits généraux de ces deux périodes présentent des contrastes et des points communs qui méritent attention. Du

vivant de Charlemagne, la plupart des écrivains qui font parler d'eux viennent de l'étranger : c'est Alcuin l'anglo-saxon, invité dès 786, arrivé définitivement en 793, le visigoth Théodulphe en 798, les lombards Paul Diacre en 781, et Pierre de Pise dès 774, auxquels on doit joindre Paulin d'Aquilée en 776, ainsi que Dungal le reclus et Dicuil, d'origine celtique. Mais ceux-ci, pas plus que les *Scoti* du deuxième groupe, ne peuvent être regardés comme les auteurs de la réforme carolingienne; ils s'y « insèrent », et leur rôle d'agents, surtout au début, n'est pas de premier plan. Ce groupement cosmopolite de lettrés dénote une fois de plus chez le souverain le coup d'œil des hommes de génie qui font l'histoire; la vigueur de son impulsion répond à la justesse de son regard. En dehors de Frédégise, le successeur d'Alcuin à l'abbaye de Tours, d'Angilbert de Saint-Riquier († 814), l'Homère de la cour carolingienne, qui du reste écrit fort peu, et d'Éginhard de Fulda, dont l'œuvre historique se place plus tard, il n'y a du vivant de Charlemagne pas ou guère d'auteurs en vue qui appartiennent à la race franque; tous les autres sont des étrangers. Par contre, entre 820 et 860, la proportion est renversée. Walafrid Strabon, le meilleur poète de l'époque, avec jadis Théodulphe et plus tard Notker I^er^, Raban Maur, le « précepteur de la Germanie », Hincmar de Reims, Paschase Radbert, Ratramne de Corbie, Amalaire de Trèves ou de Metz, Florus de Lyon, Loup de Ferrières, sont tous d'origine franque. A côté d'eux, se placent quelques insulaires celtiques, forcés sans doute par les invasions scandinaves de gagner le continent pour y vivre de leur savoir : tels, l'énigmatique Sedulius Scottus, poète de mérite, sans doute Smaragde de Saint-Mihiel, et surtout le néo-platonicien Jean Scot (Ériugène), qui domine tous ses contemporains. A côté d'eux encore, outre l'aquitain Jonas d'Orléans, se trouvent les espagnols Agobard de Lyon et Claude de Turin, tous deux de marque très personnelle. Si l'on ajoute à ces noms celui d'Anastase le Bibliothécaire († vers 879) et de son groupe, aux multiples capacités, on aura la liste des principaux écrivains, francs et étrangers, qui

brillent pendant la seconde partie de la renaissance carolingienne.

Dans ces deux groupes, à part le lombard Pierre de Pise et en général les Irlandais, *doctissimi magistri* même aux yeux d'Alcuin, l'écrivain se double de l'homme d'action; tous à peu près prennent part à la vie politique et religieuse; souvent, ils y jouent un rôle important, notamment à l'époque des déplorables dissensions de famille qui déchirent l'empire, sous Louis le Débonnaire et après sa mort, ou au moment de la décadence finale des carolingiens. On peut même dire que pour beaucoup l'activité littéraire n'est qu'une des formes de leur activité civile ou religieuse : ce qui donne souvent à leurs œuvres la valeur de documents historiques. Ils sont épistoliers, publicistes, historiens, souvent exégètes, théologiens, polémistes, ou canonistes.

Mais ce n'est pas tout : singulier signe des temps, en dehors de Walafrid Strabon, les meilleurs de ces écrivains, même saint Boniface, sont grammairiens, au moins au début de leur carrière, et quelques-uns persévèrent à l'être jusqu'à la fin de leurs jours, comme Alcuin et Raban Maur, à l'instar de Bède et de Cassiodore. Ils abrègent, résument ou commentent les grammaires antiques, celle de Priscien surtout, plutôt que celle de Donat que saint Jérôme se vantait d'avoir eu pour maître; ils ont un culte pour les sept arts de Martianus Capella, dont nous trouvons un bon nombre de commentaires ou de résumés, surtout chez les *Scoti* éducateurs.

Puis, nouvelle caractéristique, étonnante chez ces hommes d'action, dont les avis décident des destinées du monde occidental, leur production littéraire comprend une proportion énorme de pièces en vers : récits des grands événements ou menus incidents quotidiens, biographies, vies des saints, correspondance et dédicaces, billets d'amitié, inscriptions, épitaphes, questions de grammaire ou de chronologie, il n'est pas un fait, un problème, ou un nom, peut-on dire, auquel ne soit associée une page ou quelques lignes de versification. Il va de soi que dans cette littérature versifiée tout ne peut pas

s'appeler poésie; ce qui est sûr, c'est que l'usage issu de la formation scolaire persistera jusqu'aux temps modernes et que les pièces en vers tiennent une place considérable dans la littérature latine médiévale; non seulement les écoliers, mais pendant tout le cours de leur carrière, jusqu'au soir de leur existence, les écrivains de cette époque feront des vers et les langues nationales imiteront cet exemple. La connaissance de la langue latine en bénéficiait peut-être plus que la poésie, car à la base de cette versification se retrouve l'enseignement grammatical prolongé par la prosodie, plutôt qu'une véritable inspiration poétique. Mais à beaucoup d'entre eux, comme Modoin, Walafrid, Théodulphe, Florus, etc., plus tard Notker, Salomon et Waldon, grâce à un long entraînement scolaire, l'usage du latin versifié est devenu tellement familier qu'ils se plaisent à échanger entre amis de petites pièces de vers et se plaignent de leurs correspondants trop lents à les imiter.

Les conséquences de ce long entraînement scolaire se manifestent encore par un autre trait. Si les productions littéraires dues à la renaissance carolingienne, à l'exclusion des textes de lois et des diplômes, marquent tout de suite un incontestable progrès sur la littérature latine des deux siècles précédents, il ne faut pas se dissimuler cependant le profond effort d'imitation d'où elle émane et où souvent elle s'enlise. Mais, effectuée plus d'une fois avec talent et clairvoyance, cette imitation aboutit à nous donner des œuvres qu'aujourd'hui encore on lit avec satisfaction. Laissons de côté quelques traités théologiques d'Alcuin, comme son *De Trinitate*, simple tissu d'extraits patristiques, qu'on a appelé le premier traité théologique du moyen âge, quelques écrits polémiques de controverse dogmatique ou d'exposé grammatical, et pas mal de pages de Raban Maur, dont les plagiats avérés, surtout dans ses grandes œuvres pédagogiques, méritent les durs reproches de Guillaume de Malmesbury. Mais chez d'autres, en prose aussi bien qu'en vers, l'art des réminiscences classiques ou patristiques est intelligemment mis en œuvre et deux des meilleurs au-

teurs de la renaissance carolingienne, l'un en prose, l'autre principalement en vers, sont passés maîtres dans l'art d'utiliser les mots, les locutions, les phrases, parfois même l'ordonnance des œuvres d'autrui, pour y verser le contenu de leurs propres idées. C'est ce qui fait un des attraits de la *Vita Caroli* d'Éginhard, composée sur le plan de la *Vita Augusti* par Suétone et constamment fidèle aux locutions de l'historien latin, et d'autre part, dans ses œuvres en vers, comme dans quelques-unes en prose, Théodulphe d'Orléans allie à une originalité toute spontanée une étonnante habileté à faire servir les expressions des chefs-d'œuvres antiques à ses propres pensées. Pareils résultats dénotent une longue accoutumance avec les modèles anciens.

I. — Principaux écrivains de la première Renaissance carolingienne

1. Pierre de Pise et Paulin d'Aquilée. — 2. Les « Scoti », Clément, Dungal, Dicuil, etc. — 3. Alcuin. — 4. Paul Diacre. — 5. Théodulphe d'Orléans.

1. **Pierre de Pise et Paulin d'Aquilée.** — Parmi les maîtres éducateurs de l'école du palais, chronologiquement Pierre de Pise vient le premier. Il a été en rapports avec Alcuin à Pavie en 767, et peu après la prise de Pavie (774) et la conquête de la Lombardie par Charlemagne, nous le trouvons à la cour du vainqueur. Son importance dans la littérature tient davantage à sa situation qu'à sa production proprement dite. Il est le premier professeur de grammaire auprès de Charlemagne et lui sert de secrétaire pour ses envois poétiques à Paul Diacre, comme l'était Alcuin pour les envois du même genre à Pierre de Pise. La grammaire qu'il dédie à l'empereur, beaucoup moins développée et moins pratique que celle de saint Boniface, réduit ses leçons à des limites plutôt modestes. Ses poésies, dans le goût de la cour, contiennent quelques « énigmes », mais laissent deviner que sa

présence à l'école du palais ne suscitait pas grande sympathie.

Paulin d'Aquilée rejoint son compatriote Pierre de Pise à la cour de Charlemagne trois ans plus tard environ. Sous le nom de Timothée, il commence lui aussi par la grammaire et continue par la versification, ce qui le met en relations amicales avec Alcuin, rédacteur de son épitaphe en 802. Il est évêque d'Aquilée en 787, ce qui le fait pénétrer davantage dans le domaine théologique et moral. Sur les instances de Charlemagne et d'Alcuin, il écrit son livre contre l'adoptianisme d'Élipand et de Félix d'Urgel, une *Regula fidei* en vers, des hymnes rythmiques répandues ensuite en France mais intéressantes pour les origines des proses dans l'Italie du Nord et un *Liber exhortationis* à Heiric son ami, marquis de Frioul : premier essai d'un *De Regimine principum*, comme l'époque carolingienne peut en enregistrer plusieurs. Mais ils concernent plutôt la conduite personnelle du prince que la politique proprement dite. Celui de Paulin ne pèche pas par excès d'originalité; une bonne partie est prise à Pomerius, *De vita contemplativa*, et à d'autres auteurs. La mort prématurée de Heiric en 799 nous vaut aussi un poème rythmique de Paulin de quatorze strophes, de note assez personnelle.

2. **Les « Scoti ».** — Parmi les insulaires irlandais, dont le rôle paraît actif mais demanderait précision, il faut mentionner Clément, Joseph et Dungal : auteur d'une grammaire, éditée seulement de nos jours, Clément est directeur de l'école du palais et prolonge son enseignement plus de dix ans après la mort de Charlemagne. Arrivé jeune sur le continent et auteur de l'épitaphe de Fulrade de Saint-Denis en 784, Dungal est interrogé sur une question de philosophie et sur les problèmes d'une éclipse par Charlemagne lui-même. Du reste, après la mort d'Alcuin, l'empereur s'adresse volontiers aux Irlandais, dont le nombre, les activités et les « interventions sonores » sont relatées dans les correspondances de l'époque. Avec les *Responsa* envoyés à Charlemagne, le dossier de sa correspondance, peu étendue mais importante, et surtout sa

contribution à la controverse des images contre Claude de Turin, et dans laquelle il utilise souvent Paulin de Nôle, lui assignent une place dans l'histoire littéraire de l'époque. Son compatriote Dicuil, autour duquel l'histoire n'a pas dissipé toutes les incertitudes, mais dont l'héritage littéraire s'enrichit de quelques traités de grammaire récemment identifiés, est connu comme l'un des computistes convoqués en 809 à la cour, et surtout comme géographe par un *De mensuratione orbis terrae* (en 825); c'est dans ce livre, tiré en grande partie de sources grecques et latines, qu'il nous a appris la découverte de l'Islande par des moines irlandais, et l'existence du canal de Memphis à Suez utilisé par un pèlerin de Terre-Sainte; il y rappelle aussi le souvenir de l'éléphant envoyé par Haroun-al-Rashid à la cour de Charlemagne en 802 et vivant encore en 810. D'origine germanique, et successeur d'Alcuin à l'abbaye de Tours, Frédégise passe à la postérité dans l'histoire de la philosophie, pour sa réponse à Charlemagne sur la nature du « néant » et l'essence des ténèbres.

3. **Alcuin.** — De tout le groupe littéraire qui évolue autour de la personne de Charlemagne, le personnage le plus influent, sinon le meilleur écrivain, est assurément le diacre Alcuin; l'œuvre de Charlemagne est marquée de son empreinte. On l'a appelé le « premier ministre de l'instruction publique »; plus exacte, semble-t-il, est l'expression de Guizot qui voit dans Alcuin le « premier ministre intellectuel » de Charlemagne; car son activité organisatrice dépasse le domaine de l'école.

Correction de l'orthographe et de la prononciation, par suite correction et renouveau des livres usuels de l'école et de l'église, retour aux règles grammaticales, intelligence de la Bible et des Pères par l'étude de la grammaire, de la rhétorique et de la dialectique, lecture des auteurs anciens chrétiens et païens, avec l'exemple de leur style et de leur langue pour arriver à s'exprimer correctement, tels sont en résumé, en y ajoutant les éléments du *quadrivium*, remis en honneur

par Bède et par Egbert d'York, les principaux stades par lesquels passe l'œuvre réformatrice intellectuelle et littéraire du siècle carolingien. Ce qui hausse encore l'importance pédagogique d'Alcuin, est son poste à l'école du palais, création originale du grand empereur, qu'on ne peut sous cette forme au moins faire remonter jusqu'aux Mérovingiens. Jadis vers 767, Alcuin présidait à l'école d'York; douze ou quinze ans plus tard, c'est à la cour de Charlemagne qu'il professe, ce qui étend à un bon nombre de laïcs les résultats d'un enseignement qui ne s'était d'abord adressé qu'à des clercs et à des moines. Charlemagne le récompense par les abbayes de Ferrières et de Saint-Loup à Troyes, puis surtout par celle de Tours en 796.

Certains traits d'Alcuin rappellent Bède le Vénérable : il est laborieux, pieux, et de sens judicieux; il s'assimile facilement ce qu'il trouve ailleurs et est cultivé, mais dans ses connaissances il a moins d'étendue que Bède et son savoir est moins profond. Par contre, il a plus voyagé que Bède; il a vu le continent dès avant 778, en compagnie de son maître Albert, successeur d'Egbert; avec lui, il est allé jusqu'à Murbach en Alsace, puis jusqu'à Rome; il a vu Rome une seconde fois en 781; il s'est arrêté à Pavie, où il a entendu Pierre de Pise, à Parme, où il a rencontré Charlemagne, pour s'attacher à lui à partir de 786, date de la première invitation, et surtout à partir de 793 après un nouveau séjour en Angleterre. Remarquablement pratique, il puise dans ces voyages la compréhension nette des besoins et des capacités de ces peuples nouveaux. Son rôle de professeur, avec ses manuels clairs et attrayants dans leur forme souvent dialoguée selon la recommandation de Bède, avec ses nombreux disciples, évêques ou abbés, à York, à Münster, à Sens, à Echternach, à Ferrières, à Fulda, à Mayence, etc., le place entre Bède le Vénérable et le futur « précepteur de la Germanie », Raban Maur, parmi les formateurs les plus efficaces de la culture occidentale; c'est là que réside sa principale originalité. Outre ses qualités personnelles, la longue tradition pédagogique puisée à York et que seul alors

il représentait à pareil degré sur le continent, lui assurait une incontestable supériorité. A l'école du palais, puis à Tours, Alcuin a été un maître pédagogue, pas toujours sans pédanterie. Il a fait aussi beaucoup copier, à son exemple du reste. Par ses soins, la Bible et les livres liturgiques ont été corrigés et recopiés, ceux-ci parfois considérablement remaniés ou augmentés; les auteurs chrétiens et les auteurs païens ont passé par son officine et celles qu'il a créées; on peut citer trois ouvrages au moins, comme les *Categoriae decem* du pseudo-Augustin, dont la transmission dépend de lui.

Peu originale, la production littéraire d'Alcuin présente un réel attrait quand il s'agit du recueil de ses lettres. Dans ses écrits théologiques comme dans ses manuels didactiques, il dépend beaucoup des auteurs qu'il utilise ou qu'il transcrit. Sa polémique emploie surtout l'argument d'autorité, dont toutefois il élargit habituellement la base d'enquête, ce qui lui donne un air de renouveau. Les *Libri Carolini* sont anonymes; mais l'on croit y reconnaître la plume d'Alcuin plutôt que celle de Théodulphe, jusque dans l'emploi de la prose rimée dès la préface; ils lui sont attribués par les *Annales de Northumbrie* et accusent, avec des rapprochements mythologiques curieux, un ensemble de connaissances positives et une capacité d'argumentation qui font honneur à l'auteur, malgré la cause risquée qu'il défend et la véhémence du ton contre les Grecs. En hagiographie, Alcuin est plutôt médiocre et le merveilleux l'attire. Presque exclusivement métrique, de prosodie pas toujours correcte, mais comprenant des pièces historiques précieuses comme l'histoire de l'église d'York, sa poésie pratique l'imitation d'une manière assez artificielle, et sans rien de la spontanéité de Théodulphe. Mais dans ses lettres, dont trois cents environ ont été conservées, il est beaucoup plus personnel, il montre de la lecture, il s'intéresse, comme l'empereur, aux questions d'astronomie; en général il est naturel, malgré quelques formules qui rappellent l'école et qui lui ont valu de la part de Notker de Saint-Gall le reproche d'être trop solennel; il a l'expérience des choses sacrées et profanes, il

sait donner un avis personnel et il reste en contact fidèle avec ses vieux amis d'Angleterre ou du continent : personnalité sympathique, faite de bon sens, de sage savoir, d'expérience et d'attachement. La fin de sa carrière rappelle ses débuts d'York comme ceux du continent : les trois ans qui précèdent sa mort se passent à l'abbaye de Tours, où son activité pédagogique se donne encore une fois libre carrière : l'école de transcription qu'il y a fondée se distingue alors. Il meurt en 804, à un moment où il a déjà pu voir de ses yeux les fruits de son vaste labeur didactique : la renaissance carolingienne prend son plein essor, mais le vieux maître est bientôt éclipsé, comme Aldhelm avait été dépassé par Bède le Vénérable. Si Raban Maur, son élève, le « précepteur de la Germanie », a plus de célébrité qu'Alcuin dans les siècles qui vont suivre, l'histoire doit inscrire le nom du maître anglo-saxon, de son vivant « fameux dans l'univers », comme il le dit dans sa propre épitaphe, au premier rang des civilisateurs, sinon des écrivains, de l'Europe carolingienne.

4. **Paul Diacre.** — Plus variée et plus spontanée, mais d'influence moins étendue, est l'œuvre de Paul Warnefrid ou Paul Diacre. Élevé à Pavie, à la cour de Ratchis, ce lombard de grande famille du Frioul, qui a appris le grec pour l'oublier ensuite presque totalement, est en rapports intimes avec les membres de la famille ducale et dès 763 dédie ses œuvres à une des princesses, son *Historia romana* entre autres, tirée en grande partie d'Eutrope, et complétée par des extraits d'une douzaine d'auteurs depuis Jérôme et Orose jusqu'à Isidore et Bède, réunis sans assez de soin et un peu à la hâte. Devenu moine à Civate, près de Monza, sur les bords du lac de Côme, dont il se plaît à décrire la beauté, comme l'avait fait Cassiodore, il y compose son *Expositio in regulam S. Benedicti*, qui a une note personnelle; plus tard, vers 779, il entre au Mont-Cassin, à 40 ans environ d'âge. La détention de son frère, compromis dans une sédition nationale en 776, l'amène à entrer en rapports avec Charlemagne, auquel il transmet par

l'intermédiaire de Pierre de Pise une supplique sous forme d'élégie, pour obtenir la grâce du coupable. L'accueil dut être favorable, car il a avec le souverain des échanges de pièces poétiques, et est chargé de composer des inscriptions pour épitaphes. Mais il n'aime pas la vie de la cour. Son activité littéraire chez les Francs comprend aussi l'histoire *De episcopis Mettensibus* en prose, — outre une autre en vers — qui servira de modèle à mainte histoire de diocèses, un *Compendium* important de Festus, à peu près tout ce qui nous reste aujourd'hui de cet important lexicographe de Virgile, qu'il dédie à Charlemagne « pour ajouter quelque chose à ses bibliothèques ». Des œuvres de Paul Diacre destinées à l'usage scolaire, outre cet extrait de Festus, il faut mentionner un poème abécédaire en 23 strophes sur une question de conjugaison, *De speciebus praeteriti perfecti*, dont la première partie appartient peut-être à Pierre de Pise, et son explication du grammairien Donat, à but essentiellement pratique, adaptée aux besoins de l'époque et très inégalement développée. Plusieurs de ces œuvres sont dédiées à Charlemagne.

Mais la partie la plus durable de la production littéraire de Paul Diacre est sans contredit son *Histoire des Lombards*, sa vie de saint Grégoire et son homéliaire. L'*Historia Langobardorum* est la principale œuvre de sa vie, qu'il compose au Mont-Cassin et qu'il mène jusqu'à l'année 744, en s'aidant de l'*Origo gentis Langobardorum* écrite vers 671, et de Secundus de Trente qui vit jusqu'à l'époque de Grégoire le Grand : histoire extraordinairement précieuse, due à un écrivain personnel, le plus instruit de son temps, qui se renseigne à des sources multiples, non toujours sans superficialité, et prend intérêt aux anciens récits et légendes de son peuple. La *Vie de S. Grégoire*, dont on a récemment publié le texte non interpolé, est composée aussi au Mont-Cassin et dédiée à Adélard de Corbie avec un choix de lettres du même pape. Enfin le grand homéliaire carolingien, composé par Paul Diacre sur l'ordre de Charlemagne et dédié au souverain qui le consacre par un de ses capitulaires, est une de ces pièces qui traversent tout le

moyen âge avec un succès et une vogue souvent nuisibles à la fidélité de leur transmission. L'idée n'en était pas neuve : peu après l'œuvre encore inédite du prêtre Agimond vers 730, Alain de Farfa, mort en 770, avait composé un grand recueil d'homélies *per circulum anni*, dont le prologue original a été publié par Mgr Ratti, et Éginon de Vérone ou de Reichenau († 802) avait contribué à le répandre sous une forme légèrement renouvelée. Alcuin semble aussi avoir mis la main à une collection du même genre, après celle d'Alain et Agimond. Celle de Paul Diacre, indépendante, élargit davantage le cercle de ses emprunts; comme Alain et Éginon, il fait la place très grande à saint Léon et à saint Augustin; Grégoire le Grand, Maxime de Turin, Chrysostome, Jérôme, Origène et Bède le Vénérable y sont aussi en honneur. Son hymne sur saint Jean-Baptiste, en strophes saphiques est célèbre : *Ut queant laxis*. La belle épitaphe de Paul Diacre est composée par Hildric, moine du Mont-Cassin, abbé en 834 et auteur lui aussi d'un ouvrage grammatical.

5. **Théodulphe d'Orléans.** — Si l'on ajoute à ces noms celui de Théodulphe d'Orléans, on aura passé en revue les principaux écrivains de la première renaissance carolingienne. Théodulphe est un visigoth, le plus lettré peut-être de sa race, légèrement pessimiste, en tout cas le meilleur poète, qui a du goût, de la lecture, une réelle culture classique et de multiples connaissances, le tout doublé d'un sens esthétique qui s'étend aux miniatures de ses manuscrits bibliques, à l'architecture de son église et jusqu'à l'ameublement artistique de son habitation, qu'il se plaît à décrire. A cette supériorité ressentie par ses contemporains, le visigoth banni d'Espagne, *immensis casibus exsul*, doit sans doute la considération dont l'entoure Charlemagne et qui lui fait conférer avec plusieurs abbayes avant 798 un évêché franc, celui d'Orléans, cas unique pour un étranger. Sans atteindre le rang d'Alcuin dans l'intimité du monarque, Théodulphe, qui n'est pas de l'école du palais mais membre de l'académie seulement avec le surnom de

« Pindare », est chargé de plusieurs missions importantes, même après la mort de Charlemagne. Mais en 817, soupçonné d'avoir coopéré à la rébellion de Bernard, roi d'Italie, neveu de Louis le Débonnaire, il est exilé à Angers, dans une abbaye, et dépossédé de son siège; il meurt en 821. Son œuvre comprend deux groupes, dont le premier, celui de ses poésies, est le plus important dans l'histoire de la littérature. Des quatre livres de ses premiers poèmes, tout n'est pas conservé; la description qu'il en donne montre qu'il s'y agit de sujets de dogme et de conduite morale; l'utilisation de Prudence, son compatriote, *noster et ipse parens*, d'Eugène de Tolède, de Fortunat, s'y fait sentir, ainsi que celle d'Ovide, car il a une prédilection pour le vers élégiaque. Dans la suite, règne une beaucoup plus grande variété de sujets; on y trouve, par exemple, un résumé des livres de la Bible en soixante-huit distiques, une harangue aux juges à l'occasion de sa mission à Lyon avec Leidrade, les épitaphes de Fastrade, du pape Hadrien et d'autres, un relevé de ses lectures patristiques et profanes, ou encore des vers sur une représentation des sept arts libéraux, ou le récit de menus faits journaliers, comme le desséchement subit de la Sarthe, ou la description rapide de régions, de villes ou de fleuves, le tout avec mouvement et vie, souvent à l'imitation d'Ovide qui le fascine et chez qui *plurima sub falso tegmine vera latent*; comme beaucoup d'autres médiévaux, il utilise l'*Ars amatoria* et le *Remedium amoris*. Moins considérable, l'œuvre théologique de Théodulphe mérite néanmoins mémoire; car il est assez sûr théologien pour que Charlemagne le charge d'écrire contre les Grecs, pour le concile d'Aix-la-Chapelle en 809, son *De Spiritu Sancto*; il y étend beaucoup les recherches d'Alcuin chez les Pères, mais sans assez vérifier l'authenticité de ses textes; son *De ordine baptismi*, en 812, est une réponse au fameux questionnaire de Charlemagne; Prudence encore une fois y tient sa place parmi les citations. Il suffira de rappeler son rôle dans la diffusion des recensions espagnoles de la Vulgate, qui peut avoir eu son importance, mais qu'il n'y a pas lieu de discuter ici. Sa belle

hymne, *Gloria, laus et honor*, pour la procession du dimanche des Rameaux, a été spécialement populaire à Orléans.

II. — Principaux écrivains de la deuxième Renaissance carolingienne

1. Éginhard. — 2. Raban Maur. — 3. Hincmar. — 4. Walafrid Strabon. — 5. Sedulius Scottus et Jean Scot. — 6. Paschase Radbert, Ratramne, Gotschalc. — 7. Christian de Stavelot, Loup de Ferrières, Heiric d'Auxerre. — 8. Smaragde et Jonas d'Orléans. — 9. Claude de Turin et les Lyonnais. — 10. Italiens et Espagnols. Anastase le Bibliothécaire.

Comme on pouvait s'y attendre, car le moment était venu de recueillir les fruits, la deuxième renaissance carolingienne, c'est-à-dire celle qui se produit sous les successeurs du grand empereur, est beaucoup plus riche en écrivains, les talents sont d'un niveau plus élevé et la grande partie en est d'origine franque. Les efforts de Charlemagne et d'Alcuin ont provoqué une véritable efflorescence des esprits dans leur propre pays. Toujours nombreux, les Scots se rencontrent un peu partout, à Cambrai, à Laon, à Reims, à Reichenau, à Saint-Gall, à Liége, et la plus forte tête du IX^e^ siècle, Jean Scot (Ériugène), sort de leurs rangs; Sedulius Scotius et sans doute Smaragde leur appartiennent aussi. Agobard de Lyon et Claude de Turin ont une note originale et personnelle, qui rappelle ou dépasse même leur compatriote Théodulphe; mais leur vigueur d'action ne se laisse pas prendre comme l'évêque d'Orléans aux attraits de la poésie ou de la versification. Enfin un dignitaire romain, Anastase le Bibliothécaire, à la carrière mouvementée, instruit non moins qu'habile, est un des personnages littéraires et politiques les plus doués que nous offre le IX^e^ siècle. A côté d'eux, nous trouvons Walafrid Strabon, surtout poète, Raban Maur, éducateur au geste puissant, Hincmar, canoniste et politique; Radbert et Ratramne savent penser par eux-mêmes; Loup de Ferrières, bibliophile humaniste, Florus, instruit et

critique, Amalaire, Jonas d'Orléans, Heiric d'Auxerre, Micon, Christian de Stavelot, sont personnels dans leur action comme dans leurs écrits.

1. **Éginhard.** — On peut faire débuter la série par Éginhard, qui a très bien connu Charlemagne. L'histoire d'Éginhard s'ouvre et se clôt par ses attaches avec l'abbaye de Fulda. C'est là qu'il est éduqué et c'est l'abbé de Fulda, Raban Maur, qui écrit son inscription funéraire. Il nous a laissé une œuvre biographique, la *Vita Caroli*, qui compte parmi les meilleures et les plus intéressantes du moyen âge. Doué d'un réel talent et mort en 840, l'auteur avait eu l'avantage de se trouver fréquemment en rapports avec Charlemagne : dès 796, on le rencontre à la cour. L'empereur l'avait préposé peut-être à ses constructions, enrichi d'abbayes, et l'avait mêlé, comme familier, *vester familiaris adiutor*, à beaucoup d'affaires; on le tient en haute considération. Il en fut de même pendant le règne de Louis le Débonnaire, durant lequel sa neutralité avait encore augmenté son prestige. Rien d'étonnant donc si après la mort d'Alcuin (804) et d'Angilbert (814), Éginhard était le plus à même d'écrire une histoire de l'empereur décédé.

Toujours pratiquée au moyen âge, l'imitation des classiques est bienfaisante cette fois, car l'œuvre antique, sur laquelle Éginhard a modelé sa *Vita*, lui a inspiré une biographie qui n'omet aucun des chapitres importants de la carrière de Charlemagne. La vie des empereurs par Suétone a été ce modèle : le cadre général et la structure de la *Vita Augusti* ont dirigé Éginhard dans l'organisation de son plan et le groupement de ses matériaux; très souvent, jusque dans le portrait physique et les habitudes de vie de l'empereur, le détail des expressions est dû à l'auteur classique. D'autre part, il faut le reconnaître avec loyauté, Éginhard n'a pas du tout fait œuvre servile. Sa pensée se meut avec liberté dans les liens qu'elle s'est elle-même imposés : il n'a encouru aucun des inconvénients habituellement inséparables du centon. Ces liens ne se réduisent pas à la simple imitation de Suétone; la sympathie qu'il

éprouve pour Charlemagne empêche Éginhard d'avoir l'esprit parfaitement libre et on peut lui reprocher sa partialité. Par gratitude, il a voulu donner « aux actes glorieux et illustres... du meilleur et du plus grand des rois » les louanges qui lui sont dues. Par endroits aussi, les confusions qu'il commet dans l'utilisation de ses documents demandent qu'on vérifie ses assertions; la partie militaire est la plus faible et la moins originale. Agréable à lire encore de nos jours, cette *Vie* manifeste par son succès même les qualités qui la recommandaient à ses premiers lecteurs. On en possède plus de quatre-vingts manuscrits, dont une demi-douzaine environ antérieurs au XI^e^ siècle, et dès 821 on la voit signalée dans la bibliothèque de Reichenau, où l'abbé Walafrid en 840 en donne une nouvelle édition, divisée en chapitres munis de titres spéciaux. En dehors de cette *Vita*, son principal titre littéraire, l'œuvre d'Éginhard comprend une soixantaine de lettres, qui appartiennent à la fin de sa carrière, et la *Translatio Sancti Marcelli et Petri* en deux rédactions, l'une en prose et l'autre en vers.

2. **Raban Maur.** — La prose de Raban Maur et d'Hincmar de Reims ne connaît pas les raffinements stylistiques que dictait à Éginhard l'attrait de l'antique. La vie pratique, qui réclame toute leur activité, leur enlève ce souci quand ils manient la plume, et ils le font souvent. Né à Mayence en 784, élevé à Fulda, d'où Bangulfe l'envoie à l'école de Tours, comme il avait envoyé Éginhard à l'école du palais, Raban ajoute à son nom celui de Maur, à la prière d'Alcuin qui s'affectionne à son disciple, et rentre de son second séjour à Tours, après 801, pour se voir préposer à l'école de Fulda jusqu'en 822; abbé pendant vingt ans, il passe en 847 au siège épiscopal de Mayence et meurt en 856, laissant à Fulda un renom qui éclipse celui de Tours et l'égale à ce que sont déjà ou deviendront bientôt Corbie, Reichenau et Saint-Gall. Toujours fidèle à Louis le Pieux, il a aussi la faveur de Louis le Germanique et de Lothaire I^er^, mais avec des intermittences. Toute son activité, peut-on dire, est consacrée à l'instruction de la

Germanie, de son peuple, de son clergé et de ses gouvernants; c'est ainsi que même à la fin d'un écrit *De anima*, dédié au roi Lothaire, il donne des conseils tirés de Végèce sur le recrutement de l'armée pour la lutte contre les envahisseurs normands. Raban est grammairien, pédagogue, moralisateur, exégète et encyclopédiste, poète ou tout au moins versificateur : très appréciée par ses contemporains et très goûtée, cette abondante production n'a pas rencontré la même estime chez les critiques modernes, et il faut bien le reconnaître, ce n'est pas sans raison. Avant tout, esprit pratique et personnalité vigoureuse, qui marque son entourage de son empreinte, Raban se préoccupe surtout d'être utile. Son style, dans sa poésie surtout, n'a rien de la note personnelle que retrouvait Alcuin dans ses pièces d'occasion. Sa prose pratique le plagiat sans vergogne, mais en général il choisit bien les passages qui lui servent d'extraits. Il veut instruire et il y réussit, il remanie un même écrit, en donne une édition résumée ou partielle, l'envoie à de nouveaux destinataires avec une nouvelle dédicace. Son *De Institutione clericorum*, qui a traversé tout le moyen âge avec succès, doit une partie notable à Isidore de Séville, aux *Moralia* de saint Grégoire, au *De doctrina christiana* de saint Augustin, à saint Jérôme, à Bède, etc. Si l'on enlevait ces chapitres, il ne resterait que peu de chose. Son *De naturis rerum* est à peu près dans le même cas, ce qu'indiquent encore certains titres anciens de cette œuvre. Mais l'ordonnance, avec le choix, est bien de lui et l'ensemble est bien présenté. Ses commentaires de divers livres de la Bible étendent encore la façon d'Alcuin, qui se servait des extraits préparés par ses élèves; mais l'utilité que leur reconnaissent ses contemporains doit beaucoup sans doute à ces larges emprunts patristiques. D'un tout autre style, les *Allegoriae in Scripturam* ne sont pas de lui. La partie grammaticale de ses œuvres s'inspire fortement de Priscien qu'il a fait connaître, ainsi que Végèce, à la Germanie; l'on trouve un curieux passage sur l'écriture runique dans son *De inventione linguarum.* Dès les débuts, il cultive le vers; mais c'est sans preuve solide

qu'on lui attribue le *Veni Creator Spiritus*. La paternité de beaucoup de ses hymnes, auxquelles on a reconnu plus d'originalité qu'à ses autres œuvres de poésie ou de prose, est sérieusement contestée. Son *De laudibus sanctæ crucis*, avec son raffinement de présentation propre aux *Carmina figurata*, a joui d'un succès inouï, immérité par ce genre tout artificiel. Ses nombreuses pièces de poésie ne sont, pas plus que sa prose, exemptes de plagiats; il imite ou utilise Sedulius, Alcuin, Colomban, il prend des vers aux poètes de l'*Anthologia latina*, il se répète, il se dégage mal de la forme conventionnelle; même ses épitaphes sont inférieures à celles de ses prédécesseurs. Mais ses contemporains et la postérité n'ont retenu de lui que les services rendus; et dans leur souvenir reconnaissant, le « précepteur de la Germanie », qu'il a été en réalité, a largement dépassé la place qui était due à Alcuin. La manière dont parle de ses œuvres, entre autres de ses commentaires bibliques, Rodolphe de Fulda entre 842 et 847, l'ardeur que déploie Raban pendant quarante ans comme maître puis comme abbé pour l'enrichissement de la bibliothèque de Fulda, l'introduction des auteurs antiques profanes et chrétiens dans les milieux germaniques, ce dont témoigne déjà l'œuvre d'Éginhard écrite à Fulda, justifient le renom de l'homme et, malgré les défectuosités de sa composition littéraire, garantissent la valeur durable des services de ce laborieux pédagogue. Les gloses qu'on lui attribue sur les *Categoriae* du pseudo-Augustin doivent se placer à l'époque d'Abélard.

3. **Hincmar.** — Hincmar de Reims a une physionomie un peu différente. Lui aussi est un chef, bien que son action ne s'exerce pas dans le même domaine. Plus jeune que Raban Maur, et issu d'une famille en vue, Hincmar est élevé à l'abbaye de Saint-Denys, où il a pour maître l'abbé Hilduin. A l'âge de moins de 20 ans, on le trouve déjà avec son abbé à la cour de Louis le Débonnaire, et après un moment de disgrâce, qui le relègue à Corvey en 830, il rentre à Saint-Denys. A quarante ans, en 845, la confiance de Charles le Chauve le fait

le successeur d'Ebbon au siège archiépiscopal de Reims, qu'il occupe une quarantaine d'années, et il meurt en 882, après avoir composé lui-même son épitaphe. Dans la production littéraire d'Hincmar, on peut distinguer deux grandes sections: l'une, celle qui comprend ses poésies et ses écrits théologiques, ne suffirait pas à expliquer la haute considération dont il jouit dans la partie occidentale de l'empire carolingien, analogue à celle de Raban Maur dans la partie orientale; l'autre, la partie canonique et politico-ecclésiastique, est le domaine où il se montre vraiment supérieur. Malgré sa formation classique, qui lui fait citer Virgile, Juvénal et Térence, Némésien et Caton, Hincmar n'est nullement fasciné par les modèles de l'antiquité. Il manie aussi des recueils de *glossarii graeci* ou de *lexici*, qui ouvrent quelques perspectives intéressantes sur la formation classique. A ses yeux, la versification se justifie chez un chrétien par l'exemple des poètes Juvencus, Prudence et d'autres. Ses pièces de vers, qui dédicacent habituellement ses œuvres et dont quelques-unes, comme le *Ferculum Salomonis*, rentrent dans la catégorie compliquée des *Carmina figurata*, n'ont pas de quoi nous arrêter longtemps; Raban en avait composé de pareilles à la manière de Porfyre Optatien. De même, la grande controverse sur la grâce et la prédestination, suscitée par le conflit doctrinal de Gotschalc avec son abbé Raban, ne place pas Hincmar au rang des théologiens originaux. Déçu par Jean Scot et par Prudence de Troyes, qui ne prennent pas parti contre les idées nouvelles, il écrit en 856 un long traité dont la dédicace seule est conservée, et un autre en 859 qui fait la critique des dernières décisions synodales en la matière. Il s'y réfère à un ou deux écrits pseudo-augustiniens. Son rôle aussi, un peu suspect, dans la diffusion tout au moins d'un écrit pseudo-hiéronymien, sur l'assomption de la sainte Vierge, provoque des questions d'histoire littéraire qui ne sont pas encore pleinement résolues.

Dans tous ses écrits, Hincmar a le culte des citations. Mais quand il entre dans son vrai domaine, le domaine du droit et du gouvernement politico-religieux, ses écrits manifestent

une réelle maîtrise de son sujet et une forte personnalité. Les cas matrimoniaux, surtout le divorce de Lothaire II, contre qui il prend résolument parti, le mettent en évidence; son *Opusculum LV capitulorum* contre son neveu Hincmar de Laon défend les *Fausses Décrétales*, dont le jeune évêque s'était servi contre les métropolitains. Il n'y montre aucune tendresse pour le neveu, dont les aptitudes scientifiques en grec comme en latin sont traitées sans pitié. Du reste vis-à-vis du faux isidorien et de ses divers éléments, canons ou décrétales, son attitude hésitante a pu justement être qualifiée de « chatoyante ». Parmi les écrits politico-religieux d'Hincmar, qui tient jusqu'au bout pour la dynastie carolingienne, le *De regis persona et de regis ministerio* mérite encore d'être mentionné. Écrit à la demande de Charles le Chauve à l'occasion de la révolte de Louis ou de Carloman, ce n'est qu'un tissu d'emprunts aux écrivains ecclésiastiques; mais il ne fait pas mauvaise figure dans la série des *De regimine principum* dont il a déjà été question. Hincmar est plus personnel dans le *De fide Carolo regi servanda* et, en général, dans ses écrits politiques en faveur de la dynastie carolingienne durant les dernières années de sa vie. Comme historien, si nous n'avions que sa *Vita sancti Remigii*, la note qu'il faudrait lui décerner ne serait guère louangeuse; mais sa participation aux *Annales de Saint-Bertin*, dont il doit avoir été le continuateur, manifeste le politique qui connaît bien les affaires, et l'historien qui a du coup d'œil et de l'envergure, capable de regarder au delà des frontières et d'énoncer un avis personnel ferme. On regrette que le style ne soit pas à la hauteur de ces qualités. Du dossier épistolaire d'Hincmar, quatre-vingts lettres ont été conservées : correspondance politique plutôt que privée, mais précieuse et intéressante comme document, dont une partie seulement a été utilisée par Flodoard, l'historien de Reims.

4. **Walafrid Strabon.** — Avec Walafrid Strabon, nous passons à un autre groupe. On a pu voir déjà la part que les grandes abbayes ont prise à l'essor de la littérature sous les

Carolingiens. Tours et, à côté de l'école du palais, Saint-Denys, Fulda à l'époque de la seconde renaissance, sont des centres d'où rayonne l'instruction et la culture. Fondé par saint Pirmin († 753), un moine venu du Sud de l'Aquitaine, dont les *Dicta* et le *Scarapsus* sont de langue dure et heurtée, un autre centre se constitue au même moment, dans la petite île de Reichenau, à l'extrémité septentrionale du lac de Constance. Puis Corbie au nord d'Amiens, plus tard Corvey, sa filiale, en Saxe, Saint-Gall en Suisse, sont des centres qui groupent quelques importantes personnalités littéraires. Si l'on y ajoute le groupe lyonnais, qui n'est pas monastique, et de côté et d'autre les *Scoti* qui, malgré leurs pérégrinations, se rattachent cependant à quelques îlots irlandais du continent situés à Laon, à Reims, à Liége ou le long du Rhin, on aura les principaux groupes auxquels se rattachent les écrivains qu'il nous faut encore passer en revue.

Walafrid Strabon n'est pas de grande famille comme Éginhard de Fulda ou Hincmar de Reims. Il est pauvre, mais il a du talent. Né en 808 ou 809, à la fin du règne de Charlemagne, il entre à Reichenau devenue vite célèbre par le renom de ses maîtres, la richesse de sa bibliothèque et l'habileté de son copiste Regimbert. Son instruction s'achève à Fulda chez Raban Maur, son maître en théologie et dans les sept arts. A vingt ans, il est précepteur de Charles, le fils de Louis le Débonnaire et de Judith. Abbé de Reichenau en 838, il meurt prématurément à quarante ans, le 18 août 849, noyé en traversant la Loire, dans une mission diplomatique auprès de son ancien royal élève, et Raban compose son épitaphe pour sa sépulture à Reichenau; mais la composition médiocre de l'inscription n'est pas digne de la valeur de Walafrid. Car Walafrid est le meilleur poète de l'époque. A dix-huit ans, il a déjà commencé à composer ses poèmes : la vie de saint Mammas de Césarée, de six cent cinquante vers environ, la *Visio Wettini*, et d'autres pièces. Contrairement à la plupart des écrivains du temps, il ne nous a rien laissé sur la grammaire ni sur la prosodie. C'est peut-être une des causes qui donnent

à sa poésie une note moins artificielle. Par contre, il s'est fait historien, en remaniant ou en éditant à neuf quelques œuvres d'autrui, comme la *Vita sancti Galli*. Jadis aussi les générations qui le suivent ont tenu en honneur, en la rattachant à son nom, la grande glose de la Bible : cousue de textes patristiques, successivement grossie de nouveaux accroissements, on l'a appelée « le pain quotidien des théologiens du moyen âge » (Berger). Fruit de lectures étendues, l'œuvre dans son ensemble, telle qu'elle est éditée, a moins affaire qu'on ne le croit avec Walafrid Strabon, dont la paternité a été assez fortement discutée de nos jours; pour la partie qui concerne les psaumes et les épîtres de saint Paul, elle est rejetée désormais, car la *Magna Glossa* de ces livres est l'œuvre de Pierre Lombard. Des recherches littéraires sur ses sources et la manière dont il les manie, seraient utiles : la *Glossa* prend dans Alcuin, Ambroise, Augustin, Bède, Cassiodore, Chrysostome, Grégoire, un certain Haymon, — ce qui pose un nouveau problème, — Hésychius, Jérôme, Isidore, Origène et finalement Raban, que peut-être elle se contentait primitivement de résumer. Pour nous, l'historien et le théologien ont surtout de la valeur comme liturgiste. Par son entrée en matière, le *Libellus de exordiis et incrementis quarundam in rebus ecclesiasticis rerum*, composé en 841, pourrait faire croire que nous avons affaire à un traité d'histoire des religions. En fait il n'en est rien : il s'agit de la liturgie ecclésiastique, mais l'opuscule est toujours précieux.

5. **Sedulius Scottus**. — Un autre poète de talent, non moins mystérieux que son homonyme Caelius Sedulius du V^e^ siècle dont deux hymnes ont survécu dans la liturgie romaine, est l'irlandais Sedulius Scottus. Il arrive à Liége vers 848 et dix ans plus tard, vers 859, après cette courte apparition en Europe occidentale, on perd de nouveau sa trace; est-il reparti alors? où s'en allait-il? d'où était-il venu? jusqu'à présent, sur ses antécédents et sur les dernières années de sa carrière, le voile continue à demeurer épais : curieux phénomène que cet es-

saimage périodique des *Scoti* sur le continent, dont un trait lumineux éclaire de temps à autre la vie errante, et puis qui disparaissent dans les ténèbres, ne laissant que l'énigme sur leur passage. Comme beaucoup de ses compatriotes, Sedulius doit avoir été notablement instruit déjà avant de passer sur le continent : ce qui situe dans un autre jour la physionomie de Jean Scot, lequel peut être une exception au point de vue intellectuel, mais ne peut plus être considéré comme un isolé. Sedulius savait le grec, moins bien que Scot assurément, mais mieux que Smaragde et beaucoup d'autres : ses poésies en portent la trace par leur prédilection pour les mots grecs. Il avait beaucoup lu les auteurs anciens; il commente les grammairiens, Donat, Eutychès surtout et Priscien, peut-être aussi les *Catégories* d'Aristote. Il utilise le traité de Macrobe sur le verbe, dont Jean Scot a sauvé des extraits. Dans sa supplique à l'évêque de Liége, il se réclame, lui et ses compagnons de route, de fortes connaissances grammaticales : *grammaticos doctos*, et ses œuvres fourmillent de réminiscences antiques. Grâce à ses recueils, on a encore aujourd'hui des extraits des discours de Cicéron *In Pisonem* et *pro Fonteio*. Il imite Boèce en intercalant prose et vers. Il a lu aussi et beaucoup les écrivains patristiques, comme en témoigne son *Collectaneum*, ou livre d'extraits du genre des chaînes, sur les épîtres de saint Paul, sur l'évangile de saint Matthieu, etc. Cette liste d'extraits puise aussi dans une source morale de sentences, *Proverbia Graecorum*, dont la collection canonique irlandaise, l'*Hibernensis*, a fait également usage. Tout cela ouvre des aperçus curieux sur les antécédents de cette riche formation profane et religieuse des migrateurs celtes. Identifié depuis peu et rendu à son véritable auteur, son *Liber de rectoribus christianis*, indépendant du livre analogue de Smaragde et de Jonas d'Orléans, est un des premiers de la série destinée entre 855 et 859 à la formation des princes. Il n'y est pas ou guère question de principes, ce sont des conseils dédiés à Lothaire II; mais à la façon de Boèce, et déjà de Martianus Capella, les chapitres sont coupés par quelques strophes de poésies de

mètres très variés, qui en répètent ou en résument le contenu. Réel chez Sedulius, le mérite poétique n'est malheureusement pas égalé par son désintéressement. Il est peu digne dans ses demandes, un peu à la manière de Fortunat, et cela dès son arrivée à Liége dans l'entourage de l'évêque Hartgar, puis de son successeur Francon (854), où il se fait bien vite des relations. Le philologue et l'historien de la littérature lui pardonnent volontiers ses importunités de besogneux : car c'est à lui et au cercle de ses lettrés compagnons, affamés et bruyants quémandeurs, à Liége, à Laon et ailleurs, que l'on doit la conservation de pas mal de vieux textes, la plus ancienne copie des odes d'Horace par exemple et un fragment du *Peplus* perdu d'Aristophane.

JEAN SCOT. — Beaucoup moins poète que Sedulius, moins humaniste aussi, car il estime médiocrement les classiques, qu'il connaît peu du reste, mais beaucoup plus savant et original, philosophe plus que théologien, « honnête helléniste » dans ses traductions d'écrits grecs, Jean Scot a été comparé à une « colonne basaltique qui se dresse isolée dans une plaine de sédiment ». La comparaison n'est pas à rejeter si l'on veut faire ressortir la supériorité qu'assure à Jean Scot sur tous ses contemporains son esprit spéculatif et son savoir grec. Mais bien que le talent lui ait fait tirer meilleur parti de la formation reçue, cette formation même, commune à ses compatriotes, empêche de le regarder, à son arrivée, comme un isolé, d'autant plus que ses connaissances de grec, médiocres alors, ne se développeront que beaucoup plus tard après un séjour à la cour d'une dizaine d'années. A peu près au même moment que Sedulius, Jean Scot apparaît tout à coup sur le continent, où on le voit en 845 à la cour de Charles le Chauve. A-t-il dû fuir devant l'invasion danoise? Comme Sedulius et plus que lui, il est en rapport avec les grands et les évêques et s'appuie, semble-t-il, sur le groupe celtique de Laon, où se rencontre Martin l'Irlandais († 875), tandis que Sedulius a plus de relations avec ses compatriotes de Liége. Il est vite

fort en vue, si bien que Hincmar de Reims crut bon de s'adresser à lui, à tort d'ailleurs, pour réfuter Gotschalc. Mais son *De praedestinatione*, combattu ensuite entre autres par Florus de Lyon, le rend suspect (851); ce qui explique peut-être qu'il ne nous ait été conservé qu'en un seul manuscrit. Son principal ouvrage, écrit avec un souci d'esthétique littéraire qui s'affirme dès la première ligne, est son *De divisione naturae*, la seule synthèse philosophique et théologique que nous ait léguée le haut moyen âge; achevés dès 866, ses cinq livres sont composés en plusieurs recensions successives dans la forme d'un dialogue entre le maître et l'élève, selon l'habitude carolingienne promue par Alcuin et chère aux meilleurs modèles grecs ou latins. Peu répandue au début, d'interprétation difficile, de fonds néo-platonicien beaucoup plus qu'augustinien, l'œuvre est de tendance toujours discutée, voisine du panthéisme; mais il n'y eut de condamnation qu'en 1225 par Honorius III, bien que Guillaume de Malmesbury un siècle plus tôt rappelle déjà sa réputation d'hérétique : *a Latinorum tramite deviavit, quare et hereticus putatus est.* Par sa terminologie philosophico-théologique, qui crée entre autres un mot important comme *supernaturalis*, il a sa part dans l'élaboration du langage technique des penseurs médiévaux, surtout à l'époque préscolastique jusqu'au début du XIII^{e} siècle. Sa grande vogue durant tout le moyen âge et la part principale de son influence est due à son rôle de traducteur et de commentateur. Entre 860 et 862, il traduit les œuvres de Denys l'Aréopagite grâce à un nouvel exemplaire envoyé de Byzance en 827, tandis qu'Hilduin de Saint-Denis s'était essayé à une première traduction sur l'exemplaire envoyé avec d'autres livres grecs, *omnes grueco eloquio scriptos*, par Paul I^{er} à Pépin le Bref, vers 760. Anastase le Bibliothécaire, le pape Nicolas I^{er}, plus tard Jean IV qui le corrige, ont cette traduction en mains et y émettent des réflexions parfois ironiques. Le commentaire sur la *Hiérarchie céleste*, — celui des autres *Areopagitica* n'est pas authentique — qui doit beaucoup à la connaissance du grec, comme ceux sur saint Jean, ceux-ci fragmentaires seule-

ment, sont moins bien conservés et incomplets. Jean Scot traduit aussi les *Ambigua* de Maxime le confesseur. Recourant au système des gloses réservé jusque-là à l'Écriture et aux grammairiens, il explique Martianus Capella, dans un commentaire riche en sources grecques, dont une partie se retrouve dans un autre commentaire irlandais, celui de Dunchad: mais Remi d'Auxerre, qui utilise Jean Scot, aura vite fait de démoder cette œuvre comme celles de Heiric son maître. Boèce a également attiré Jean Scot, ainsi que Lydus, Macrobe et peut-être aussi Priscien; mais le commentaire sur les *Opuscula sacra* de Boèce, qui eut beaucoup de succès, a toute chance de devoir revenir à Remi d'Auxerre et non à Scot, malgré la confirmation qu'on a cru trouver dans le vieux catalogue de Fulda. Sa *Vie de Boèce*, au point de vue historique, n'est pas son meilleur écrit, s'il est de lui. Par contre, son grand choix de citations, surtout dans son *De divisione naturae*, atteste ses vastes connaissances des Pères latins et des Pères grecs et de quelques poètes, malgré quelques étonnantes confusions. Ses poésies (entre 859 et 869) sont presque toutes de note chrétienne, quelques-unes en vers grecs, ce qu'admire Martin de Laon († 875) son compatriote, mais plusieurs d'une authenticité douteuse. En 870, il est encore en France; après cette date, il disparaît de l'histoire. La légende, sans fondement aucun, le fait mourir martyr en Angleterre. La traduction des *Solutiones* de Priscien est bien antérieure à son siècle.

6. **Paschase Radbert.** — Sans avoir le génie spéculatif de Jean Scot, les deux principaux écrivains théologiens de Corbie dans la littérature latine du IX^e^ siècle, Radbert qui se fait appeler Paschase, et Ratramne, son subordonné qui écrit contre lui, comptent parmi les théologiens les plus personnels et les plus instruits de toute la période carolingienne. Interrompue à peu près durant sa charge abbatiale entre 842 et 847, la production littéraire du premier est variée et choisie, sans être abondante. Elle débute, peu après 826, par la composition du *De fide*, adressée à Warin, abbé de la filiale de Corbie, en

Saxe, à la fondation de laquelle Radbert a pris part et à laquelle s'intéressent vivement Louis le Débonnaire, et les deux frères, Adélard de Corbie et Wala; plus tard, il y ajoute un *De spe* et, finalement, à sa sortie de charge, après 847, un *De caritate* : ce qui complète l'œuvre et en fait une espèce de synthèse de la foi et de la vie chrétienne qui, pour l'époque surtout, n'est pas banale. Le même genre d'interruption distance les quatre premiers livres des quatre derniers de son commentaire *In Matthaeum*, composé en partie d'extraits, mais comme Bède il tient à faire connaître leur provenance et unifie texte et emprunts tout autrement bien que Raban. Le grand travail théologique de Paschase Radbert, le plus important et le plus répandu de ses écrits, le seul mentionné par les histoires littéraires médiévales tellement il a eu de renom, est son *De corpore et sanguine Domini* : premier exposé synthétique de la doctrine de la transsubstantiation, l'auteur a voulu le rédiger en style simple et accessible à tous les lecteurs, en proscrivant à dessein tout le genre énigmatique du grammairien Virgilius Maro. La suite des idées et des chapitres laisse l'impression que le tout a été composé par parties, non sans ordre assurément, mais dans une série de conférences ou d'instructions qui permettent un peu plus de liberté d'allure. De deux genres d'œuvres se dégage une appréciation avantageuse du talent littéraire de Paschase Radbert, de sa souplesse d'adaptation, de son souci de perfectionnements successifs, de sa haute valeur humaine. Composées l'une peu après 826, l'autre en deux livres séparés par un intervalle de quinze années environ entre 836 et 852, les biographies des deux frères qui se succèdent comme abbés de Corbie, Adélard († 826) et Wala († 836), accusent une évolution dans le style qu'on hésite à qualifier de réel progrès littéraire. Écrite sous forme dialoguée, imitée peut-être du *Cato maior* et pièce unique pour cette période, la vie de Wala a été parfois appréciée, non sans exagération, comme l'œuvre la plus mûre de sa production; on en est revenu de cette appréciation. Paschase montre aussi son talent d'adaptation : son explication du psaume XLIV, destinée aux

moniales de Soissons, a une tout autre allure que ses autres œuvres exégétiques. Il faut ajouter que ce théologien, le principal théologien de race franque au IX^e^ siècle, est le plus instruit, le plus riche en lecture, le plus nourri de classiques; ce qu'il montre parfois avec excès, comme dans sa vie d'Adélard, où intervient Orphée et la descente aux enfers. Par contre, il utilise volontiers aussi les écrivains chrétiens anténicéens, rarement cités au moyen âge : il connaît même Irénée et le *De pudicitia* de Tertullien : ce qu'il doit sans doute à la belle bibliothèque de Corbie, digne de rivaliser avec celles de Lyon, de Fulda et de Reichenau. C'est là aussi qu'il trouve à s'inspirer pour la composition de deux apocryphes destinés à un extraordinaire succès durant tout le moyen âge, l'*Historia de ortu sanctae Mariae* (entre 846 et 849), et surtout le *Cogitis me*, le pseudépigraphe panégyrique hiéronymien sur l'Assomption (avant 846), associés depuis les révélations de Flodoard de Reims au nom d'Hincmar, car l'admiration de l'archevêque pour les deux œuvres et son opposition aux critiques d'un moine de Corbie jetait une ombre rétrospective néfaste sur sa véracité. La découverte toute récente d'une lettre d'Hincmar permet d'établir définitivement la paternité de Paschase et le rôle de Ratramne dans les protestations contre l'authenticité.

RATRAMNE. — A côté de Paschase, Corbie possède un autre théologien, moins sympathique peut-être, mais non moins personnel. Esprit vigoureux, très nuancé dans ses réflexions, instruit par de vastes lectures, ce que Flodoard de Reims n'a pas oublié au siècle suivant, et capable de les dominer, Ratramne se rend compte que sa pensée doit s'attendre à la contradiction, entre autres pour son *De Eucharistia*, écrit contre Radbert, et pour son *De prædestinatione*, dans lequel il admet, comme Gotschalc que Charles le Chauve en 850 voulait faire réfuter, la double prédestination. Mais s'il a des vues personnelles qui s'écartent souvent des idées reçues, l'on ne peut le taxer d'hétérodoxie. La totalité de ses écrits, peut-on

dire, sont des œuvres de controverse ou de polémique. Le *De nativitate Christi*, dirigé contre certains moines de Germanie et combattu par Paschase, est présenté comme un jeu d'école qui continuera à lui plaire même si d'autres le dédaignent. Le *De anima* est une rectification, contre le scot Macaire, d'une interprétation du *De quantitate animae* de saint Augustin, à laquelle s'intéresse également Charles le Chauve. L'initiative schismatique de Photius et ses accusations contre les Latins en 866 provoque, à la demande du pape Nicolas Ier, un certain nombre de répliques parmi lesquelles la combativité habituelle de Ratramne donna son plein rendement. Le *Contra Graecorum opposita* fait excellente figure dans la série des polémistes occidentaux. Contrairement à Énée de Paris, qui avait répondu à son métropolitain de Sens par une imposante accumulation de textes patristiques grecs et latins, depuis Origène jusqu'au *Liber Pontificalis* et, à part quelques inédits, détachés en grande partie de Théodulphe et d'Alcuin, Ratramne fait œuvre plus profonde. En élargissant son sujet en quatre livres, il critique les citations de ses devanciers ou les rejette, en ajoute personnellement quelques-unes, discute les témoignages, les répartit judicieusement et les commente. Rien d'étonnant non plus que cet esprit chercheur et instruit ait été interrogé par ses correspondants et à son tour les interroge : par exemple, après 865, sur les mariages consanguins, ou avant cela, sur la nature des cynocéphales d'Afrique, de la conversion desquels parlent les actes orientaux de saint André et de saint Barthélemy.

GOTSCHALC. — Mais on se ferait une idée incomplète de l'homme et de son talent, si l'on oubliait que ce polémiste vigoureux envoyait des poésies à Gotschalc (805-869), et ce qui nous a été conservé atteste que les échanges poétiques entre amis n'ont pas été rares. Walafrid Strabon du reste, qu'il avait connu à Reichenau, et des moines d'Orbais, de Hautvillers et d'ailleurs correspondaient de la même manière avec Gotschalc. Celui-ci prend place ainsi non seulement dans l'histoire des controverses théologiques, par le triste épisode qui

assombrit sa carrière de 822 à 829, et auquel se rapportent divers écrits récemment retrouvés, très intéressants pour l'histoire de sa carrière, de ses voyages et de ses luttes; mais d'autres œuvres, dont la liste tend à s'augmenter, non moins que celles de ses correspondants, le font entrer avec honneur dans l'histoire de la littérature médiévale.

7. **Christian de Stavelot.** — Au groupe monacal appartiennent encore quelques écrivains fort différents de physionomie. D'origine aquitaine et mort après 880, Christian de Stavelot occupe dans l'estime de ses contemporains un rang que justifient pleinement les qualités de l'homme et de l'écrivain : c'est un sage, *sapientissimus*, comme dit Notger de Liége, dont le bon sens, curieux de savoir, mais maître de ses désirs, se fait jour dans ses commentaires sur les Évangiles, celui de saint Matthieu surtout, composé vers 865 et dédié aux moines de Stavelot et de Malmédy. Il connaît les classiques, et montre un esprit ouvert capable d'interroger. L'importance qu'il donne au sens historique de l'évangile, à la personne de l'écrivain sacré et à son temps, mérite d'être signalée.

LOUP DE FERRIÈRES. — Loup de Ferrières, par contre, a le tempérament d'un bibliophile et dans une certaine mesure celui d'un humaniste, dont la correspondance rappelle plus d'un trait des érudits classiques du XV^e^ siècle. Sa place dans la filière des maîtres et par suite dans l'histoire de l'instruction ne manque pas d'importance, car il se rattache par Alcuin à Bède le Vénérable et par les élèves de son meilleur disciple, Heiric d'Auxerre, son action s'étend jusque bien loin dans le XI^e^ siècle. Bavarois par son père, franc par sa mère, il entre avant 828 à l'abbaye de Ferrières, où il a pour abbé Adalbert, disciple d'Alcuin, et vers 828 jusqu'en 836 séjourne à Fulda, où il est en relations suivies avec Raban Maur; il s'y fait des connaissances et des amis, dont plusieurs deviendront célèbres, entre autres le jeune Gotschalc, et se prend d'admiration pour Éginhard. C'est à Fulda que commence la carrière litté-

raire de Loup, d'abord en corrigeant le commentaire de Raban sur les *Nombres*, puis en transcrivant pour le comte Éberhard de Frioul un recueil de lois franques très précieux, enfin en écrivant quelques biographies qui trahissent déjà l'imitateur de Tite-Live et de Salluste; il entre en rapports épistolaires avec Éginhard, qui le fascine. Rentré à Ferrières à la fin de 836, cinq ans après il y devient abbé, parcourt en 844 avec Prudence de Troyes, lui aussi prélat instruit, les abbayes burgondes et fait le voyage de Rome sous Léon IV (847-855), non sans de fortes préoccupations humanistes. Il meurt en 862, semble-t-il. A chaque page des cent vingt-sept lettres de sa correspondance percent les soucis littéraires, la convoitise d'un beau livre, le désir de corriger son exemplaire sur un texte plus correct, de faire rentrer des volumes prêtés, d'avoir la copie d'un ouvrage ancien, un César, un Suétone, un Aulu-Gelle, un Tite-Live, un recueil des lettres de Cicéron, un *De Oratore*, un Quintilien, qu'il ne peut réussir à rencontrer complet; et même des années après son voyage de Rome, il se rappelle les trésors qu'il y a vus et demande le volume en prêt ou une transcription. Parfois, sur une copie faite de sa main, à l'écriture homogène, soignée et ferme malgré sa rapidité, il corrige le texte de Valère Maxime, de Suétone, de Priscien, de Pomponius Mela, de Florus, de Cicéron, de Justin, ou s'occupe de leur transmission manuscrite. Rien d'étonnant qu'un styliste comme Loup de Ferrières, à côté duquel Éginhard qu'il admirait est à peine classique, ait dû intervenir fréquemment pour rédiger les lettres des hauts dignitaires ou les décrets conciliaires. Plus effacé est son rôle théologique, bien que le *Liber de tribus quaestionibus, de libero arbitrio, de praedestinatione bonorum et malorum ac de sanguinis Domini taxatione*, avec son appendice ou *Collectaneum* patristique, provoqué par l'affaire Gotschalc, soit beaucoup mieux qu'une simple juxtaposition de textes.

HEIRIC D'AUXERRE. — Son principal disciple, qui ne lui survit que douze ou quinze ans, est Heiric d'Auxerre. Né en

841, formé à Ferrières, puis à Laon dans la colonie irlandaise par un élève de Jean Scot, il se fait remarquer par ses commentaires de Perse, de Juvénal, d'Horace et de Prudence, peut-être aussi de Caelius Sedulius, par ses divers recueils d'extraits classiques ou théologiques, *Sententiae sapientum, philosophorum, procerum*, etc., par ses gloses sur les *Categoriae decem* du pseudo-Augustin et par la principale œuvre de sa carrière, la *Vita S. Germani* ; composé en vers à l'abbaye de Saint-Germain à Auxerre, il la grossit ensuite de deux livres en prose sur les miracles du saint. Achevée en 873 et dédiée à Charles le Chauve, cette œuvre de Heiric, faite à l'imitation de la poésie épique ancienne, n'a précédé sa mort que de trois ou quatre ans. Son style est simple et aisé : le contraste entre sa lettre à Charles le Chauve et les deux lettres du début du VII^e^ siècle, qu'il y insère, est tout à son honneur. Grâce à son séjour à Laon, chez les *Scoti*, Martin et d'autres, le grec lui était moins inconnu qu'à Loup de Ferrières. Par son enseignement, Heiric établit le trait d'union entre la vieille formation insulaire et carolingienne et celle du siècle de transition. A ceux-ci, il lègue l'humanisme carolingien et les connaissances stylistiques et grammaticales des Scots du continent, dont il a largement profité, car la comparaison de ses recueils d'*Excerpta* avec ceux de Sedulius Scottus et d'autres trahit l'emploi de sources d'origine irlandaise. Mais il est dépassé en renom plutôt qu'en savoir par son élève, Remi d'Auxerre, entré à l'abbaye vers 862, quelque dix ou quinze ans avant la disparition du maître, et qui a bénéficié sans doute de plus d'un des écrits d'Heiric, comme Heiric lui-même avait eu sa part dans quelques-uns des recueils de Loup de Ferrières. Remi, qui ouvre la période postcarolingienne à l'Ouest de l'empire, comme Notker le Bègue à l'Est, trouveront plus avantageusement leur place au début du chapitre suivant.

MICON DE SAINT-RIQUIER. — Un autre moine, à peu près contemporain, Micon de Saint-Riquier, dont la production littéraire se place entre 825 et 853, c'est-à-dire durant l'en-

fance de Heiric, ne nous a pas laissé de grandes œuvres. Mais ses écrits, dont on a reconstitué les principales parties, permettent comme ceux d'Heiric de pénétrer de plus près dans un autre atelier monastique de la prose et de la poésie latine du IX^e^ siècle. Ses recueils d'extraits, avec des citations d'au moins trente poètes, *Exempla diversorum auctorum*, son *De primis syllabis*, ses *Parvae glossae*, outre ses gloses sur les Évangiles, destinées aux écoliers, *Super evangelia glossae... causa puerorum*, malheureusement perdues, nous font connaître la manière dont s'élaborait et se perfectionnait la connaissance du latin chez les écrivains carolingiens, la formation grammaticale, l'utilisation des auteurs et l'analyse détaillée de leurs extraits, l'étude de leurs phrases qui servaient d'exemples, ou des cas difficiles de leur vocabulaire à l'aide des glossaires, dont la multiplication et les relations mutuelles disent le fréquent usage. Sans atteindre l'importance de celles d'un Raban ou d'un Walafrid Strabon, les poésies de Micon se composent surtout de pièces d'occasion, de billets à des correspondants amis, comme Radbert, d'explications de passages des manuels scolaires, comme les *Disticha Catonis*, etc. De latinité relativement pure, bien qu'il prie ses correspondants de jeter au feu ses missives, elles ouvrent souvent un aperçu intéressant sur les conditions intellectuelles de l'abbaye, entre autres sur le *Scriptorium* des copistes et la belle collection de livres formée par Angilbert. Ce mérite d'information, bien plus que celui de la latinité, rehausse davantage encore les poésies de ses contemporains plus jeunes, ses confrères à Saint-Riquier, Frédigard et Odulphe (entre 861 et 867), dont l'un appelle Charles le Chauve la *Monachorum lucerna*.

8. **Smaragde.** — Vers la même époque ou un peu plus tôt, puisqu'en 819 il transfère son abbaye à Saint-Mihiel, se distingue Smaragde comme éducateur monastique dans la région de la haute Meuse; lui aussi commence par des écrits grammaticaux, mais il prolonge son action formative par des traités

de morale et d'ascétisme destinés à un durable succès durant tout le moyen âge. Ce qui est spécialement intéressant chez Smaragde, c'est que son origine et sa première formation aux lettres latines est insulaire et plutôt irlandaise qu'anglo-saxonne, à en juger par son nom, son orthographe et certaines gloses; il s'intéresse à l'hébreu dont il a des notions; puis il donne son attention à divers textes germaniques, pour fournir l'équivalent latin de mots gothiques ou francs avec commentaire, ce qu'il fait avec beaucoup plus de développement que tel autre grammairien anonyme contemporain; enfin, il a plus que d'autres entremêlé l'idée chrétienne aux préceptes antiques et aux citations des poètes. Tout cela a contribué à faire le succès de son *Liber in partibus Donati*, en quinze livres, un des rares traités carolingiens qui commentent Donat et dont la vogue est affirmée par sa présence dans près de vingt-cinq bibliothèques antérieurement au XIII^e^ siècle. Essentiellement pédagogue et éducateur chrétien dans ses œuvres scolaires, Smaragde le reste dans ses autres écrits, qui s'adressent aux laïcs ou aux moines : un commentaire pour les *Lectiones* des évangiles et épîtres des dimanches et fêtes, qu'on trouve à Reichenau et à Cologne avant 838, une *Via regia* destinée à Charles le Chauve et composée surtout de textes pris à la *Sagesse* et aux *Proverbes*, avec comme symétrique son *Diadema monachorum* très répandu, fait d'extraits des *Collations* de Cassien, des œuvres de Grégoire et des *Sententiae* d'Isidore, enfin son *Expositio* de la règle de saint Benoît, visiblement inspirée par le grammairien, mais indépendante semble-t-il de Paul Diacre. Simple et net, coupé de nombreuses citations patristiques, son exposé lui garantit une prompte et large diffusion.

JONAS D'ORLÉANS. — La dernière série d'écrivains qu'il nous reste à voir se compose principalement d'Aquitains et d'Espagnols, que la communauté d'origine ou la polémique permet de rassembler dans un même chapitre. Jonas d'Orléans est un aquitain, né en 780 et qui succède à Théodulphe

en 818 sur le siège d'Orléans. Comme son prédécesseur, il cultive beaucoup la poésie, mais avec moins de talent, bien qu'on l'appelle un autre Homère et qu'il salue Louis le Débonnaire à son passage par Orléans, avant 834, par une ode saphique. Le *Miroir des Princes* et le *Miroir des Laïques*, composés l'un en 833 pour Pépin, fils de Louis le Débonnaire, l'autre à la demande du comte Matfrid d'Orléans, avant 829, lui font une place honorable parmi les auteurs de traités moraux et politiques dont la série, inaugurée par Paulin d'Aquilée montre le souci de la vie chrétienne chez les laïcs. Composés en grande partie d'extraits pris à des sources beaucoup plus nombreuses que l'œuvre similaire d'Alcuin, ces livres eurent du succès, notamment au concile de Paris en 829, où l'intervention de Jonas montre la haute considération dont jouissait l'auteur. En 825 l'évêque de Liége, Waltcaud, lui avait demandé de remanier en bon latin la *Vita* de saint Hubert. On ne s'étonnera donc pas que Jonas ait été chargé par l'empereur de prendre part aux polémiques contre Claude de Turin, qui comprenaient déjà les *Responsa* de l'irlandais Dungal, entré avant 784 à l'abbaye de Saint-Denys et commissionné aussi par l'empereur. L'œuvre est vivante, pas toujours sans digressions; elle réfute pas à pas les phrases de l'*Apologeticum* de Claude de Turin, surtout dans les deux derniers livres, à l'aide des témoignages des Pères; le premier livre, sur les images, est plus nuancé. Mais les citations de Jonas sont beaucoup moins nombreuses que dans ses autres ouvrages. A l'occasion, quelques réminiscences classiques de Virgile et d'Ovide, ou du remaniement en prose de l'*Amphytrion* de Plaute, lui permettent de comparer Claude de Turin à Silène ivre, ou aux personnages Mercure ou Nocturne de la comédie.

9. **Claude de Turin.** — Claude de Turin est peut-être un élève de Félix d'Urgel, l'adoptianiste; en tout cas, c'est un écrivain personnel, qui arrive d'Espagne en France, vers l'année 800, semble-t-il, et que Leidrade de Lyon, qui l'estime, initie aux connaissances bibliques. Peu avant 811, il a achevé

son commentaire sur la Genèse, dont il indique les sources soigneusement comme Bède. Il réside longtemps en Aquitaine à la cour du roi Louis, puis à celle de l'empereur à Aix-la-Chapelle, qui lui demande un commentaire sur les Galates et sur d'autres épîtres pauliniennes. Son commentaire sur saint Matthieu composé après 815 est le plus répandu. Vers 815, il est nommé évêque de Turin pour moraliser le diocèse; mais il conserve son goût pour les travaux exégétiques. De ces années datent les commentaires sur l'Exode et tout le Pentateuque, sur Josué, les Juges, les Rois, etc., et surtout le commentaire sur les épîtres aux Romains, aux Corinthiens et aux Hébreux, pris en grande partie à saint Augustin; car à ce moment, il est réputé le meilleur connaisseur d'Augustin. Tout cela se passe entre 820 et 826. Mais vers le même temps, ses écrits exégétiques sont déférés à Aix-la-Chapelle; ce qui était pire encore, ses attaques en 823 ou 824 contre les images, contre le culte de la croix et des saints, contre les pèlerinages à Rome et contre la position de Pierre dans les temps postapostoliques, avaient fait scandale. L'abbé Théodmir de Psalmody, un ancien ami qui se plaignait en 821 de la rareté de ses lettres, était maintenant du nombre de ses accusateurs. Claude défendit ses idées dans un *Apologeticum*, qui fit mauvaise impression; on en tira des extraits destinés à ceux qu'on chargea de le réfuter; mais la mort de l'accusé vers 827 coupa court à la polémique, « avant même, comme dit Walafrid Strabon, qu'il fût percé par les traits de ses divers opposants ». En partie encore inédites, les œuvres de Claude de Turin ne manquèrent pas de diffusion; elles ont un ton personnel, que la polémique ne fait que renforcer, plutôt que les qualités du lettré classique.

AGOBARD DE LYON. — Le souvenir d'une autre polémique s'associe aux noms d'Agobard de Lyon, d'Amalaire de Metz et de Florus de Lyon, dont la combativité féconde s'affirme aussi par un genre de note personnelle, que possèdent à un degré beaucoup moindre les écrits d'Alcuin ou

de Raban Maur. Né en 769 et venu d'Espagne comme Claude et comme Théodulphe, Agobard s'attache en 792 à Leidrade, archevêque de Lyon, qui fait bon accueil aux réfugiés espagnols. En 804, ordonné prêtre et en 816 successeur de Leidrade, qui s'est retiré à l'abbaye de Soissons, il commence à déployer une forte activité littéraire. La formation en grande partie carolingienne qu'il a reçue, car il avait quitté son pays à treize ans et trouvait chez Leidrade le culte des livres, a-t-elle fait entrer Tertullien dans le cercle de ses lectures? C'est possible, mais une étude s'imposerait pour dégager les traces de cette utilisation dans ses écrits; au moins, le ton général de sa polémique animée et passionnée peut-il trahir l'influence du grand publiciste africain. En tout cas, Agobard est connu pour avoir légué à l'église Saint-Étienne de Lyon un manuscrit des œuvres de Tertullien, *oblatus ex voto Agobardi*, incomplet malheureusement aujourd'hui, qui est à la base de la tradition manuscrite médiévale. Son œuvre littéraire débute, selon le goût du temps, par une pièce acrostiche en vers à son ancien maître Leidrade. Sa participation à la controverse antiadoptianiste se traduit en deux écrits successifs, dont le second, le plus développé, fait largement ou exclusivement appel à l'argument patristique. Comme écrits théologiques, il faut signaler encore la polémique d'Agobard contre Amalaire de Metz, qui applique à Lyon ses initiatives liturgiques, après que le départ d'Agobard, déposé ou démissionnaire en 835, laisse la prépondérance à son adversaire. C'est vers ce moment aussi qu'Agobard prend position contre le culte des images et en vient même à des idées beaucoup plus avancées que celles de Jonas d'Orléans et voisines, sinon identiques, de celles de Claude de Turin.

Mais la grande partie des œuvres d'Agobard a trait à son activité politico-religieuse. Elle se déploie sur des terrains assez divers, à propos de la législation burgonde et de l'unification du droit, à propos des superstitions populaires, où il a quelques informations intéressantes, à propos de la polémique anti-juive, qui le montre au courant d'écrits rabbiniques

et dans laquelle il est très radical à partir de 822, en somme sans grands résultats, à propos de la restitution des biens d'église, enlevés par Charles Martel, enfin à propos des grosses difficultés politiques et religieuses qui commencent sous le règne de Louis le Débonnaire. C'est là que perce le caractère de cet homme d'action et de lutte, qui n'est ni un savant ni un styliste; mais,quelle que soit l'appréciation qu'on doive porter sur chacun des actes de sa politique religieuse, on doit reconnaître dans sa manière d'écrire, les qualités de clarté, de précision et en même temps de chaleur et de passion qui lui font dire en conscience ce qu'il pense et ce qu'il voit. Les innovations liturgiques d'Amalaire et l'opposition d'Agobard intéressent spécialement les historiens de la liturgie. Dans ses écrits théologiques, Agobard montre une grande connaissance de la patristique, mais peu d'intérêt pour les classiques; en dehors d'un passage de Priscien, les citations ou allusions à l'antiquité ne se rencontrent pas ou guère sous sa plume. Il meurt en 840.

AMALAIRE DE METZ. — Amalaire de Metz ou de Trèves, car désormais on est porté à ne plus dédoubler le personnage, se rattache directement à l'enseignement d'Alcuin, dont il est l'élève. En qualité d'évêque de Trèves (809-814), il est envoyé en ambassade à Byzance avec Pierre, abbé de Nonantolee, ce qui nous vaut sur son voyage et sa traversée par mer une poésie assez médiocre et qu'on a dite « la plus difficile à comprendre » de toute la production poétique carolingienne. Vers 814, démissionnaire de son évêché et devenu moine, il interroge Hilduin de Paris sur les divergences entre Grecs et Latins. A partir de 820 environ, il publie son premier *De ecclesiasticis officiis*, augmenté ensuite d'un quatrième livre; il le remanie en 831 après des voyages à Rome puis à Corbie, où il espère retrouver les exemplaires rapportés de Rome par l'abbé Wala. Après la disgrâce d'Agobard, il est chorévêque de Lyon en 835 et y introduit ses réformes liturgiques, mais Florus de Lyon appuyé par le clergé en général s'en fait l'ad-

versaire décidé. Peu après, au concile de Quercy, on l'accuse de diverses erreurs. Ces suspicions et les oppositions violentes d'Agobard et de Florus n'empêchent pas le succès de son *De ecclesiasticis officiis*, dont il avait donné plusieurs éditions et rééditions, et dont les renseignements précieux sont grandement utilisés par les liturgistes suivants. Quelques lettres, dont plusieurs dogmatiques, complètent ses exposés liturgiques. Il ne semble pas qu'il ait pris part à la lutte contre Gotschalc, dans laquelle veulent l'engager Hincmar de Reims et Pardulus de Laon. Il meurt avant 853, peut-être à Metz.

FLORUS DE LYON. — Agobard n'a guère eu le temps de s'adonner beaucoup à la poésie, et Amalaire pas davantage depuis son retour de Byzance. Mais un lyonnais de talent varié, instruit et cultivé, qui se tient aux côtés d'Agobard dans ses luttes et lui survit de vingt ans († 860), continue les bonnes traditions de la formation carolingienne. C'est Florus, diacre de l'église de Lyon, qui prend part à toutes les polémiques de l'homme d'action qu'était Agobard et lui donne le secours de sa plume sur la question juive, sur l'élection épiscopale, sur l'immunité juridique du clergé, sur des questions canoniques, sur les innovations liturgiques d'Amalaire, sur l'unité de l'empire, etc. Sa plume est assez féconde pour écrire encore sur d'autres sujets : un *De officio Missae*, fait surtout d'extraits, mais sobre et pieux, une correction du psautier, à la demande de l'abbé de Novalesc et qui se base sur une collation minutieuse de la version hiéronymienne du grec des Septante et du texte hébreu, celle-ci faite sans doute avec l'aide des Juifs de Lyon, un vaste commentaire des épîtres pauliniennes, dont la première partie inédite s'appuie sur les textes de douze Pères de l'Église, la seconde sur le seul Augustin. Enfin, deux ouvrages écrits à la demande de l'évêque Amulon, successeur d'Agobard, l'un contre Gotschalc, l'autre contre Jean Scot qu'il traite de haut, font entrer Florus dans la grande controverse de l'église franque sur la prédestination au milieu du IX^e^ siècle. L'œuvre poétique de Florus,

car l'auteur était multiplement doué, ne vaut pas son œuvre en prose; mais elle le montre en relations d'estime et d'amitié avec de nombreux évêques et abbés de l'empire : Walafrid Strabon, entre autres, lui donne des éloges « fleuris » comme son nom. Non encore réunie en recueil, la correspondance du diacre serait plus importante, car il a été mêlé à tous les événements politico-religieux de son église et de l'empire. Ce qui achève de caractériser sa physionomie littéraire et scientifique est son culte de l'exactitude; sa formation classique est solide; il cultive les synonymes un peu à la manière de Cyprien et des anciens rhéteurs chrétiens, mais surtout il en a retiré à un degré supérieur pour son époque ce que l'on appellerait aujourd'hui le sens philologique et critique. Il veut des textes sûrs; il se fait une bibliothèque d'écrits patristiques bien choisis et bien corrects; si Agobard lègue Tertullien au moyen âge, c'est à Florus que nous devons Irénée, et sa préface de l'exemplaire transmis nous indique les motifs qui justifient sa transcription. Ses contemporains, comme Wandalbert de Prüm, savaient le souci qu'il avait des bons textes et de nos jours encore les connaisseurs d'Augustin et de la patristique en général n'ignorent pas que l'exemplaire qui a passé par les mains de Florus est un garant d'authenticité et de correction critique. Sa *Querela de divisione imperii* est impressionnante.

Il resterait à signaler quelques auteurs moins en vue, comme Ermold le Noir, vraisemblablement aquitain, dont le poème écrit en 826 est plus qu'un simple récit poétique d'histoire : c'est une pièce tendancieuse qui vante les actes et les qualités de Louis le Débonnaire. Totalement ignorée des contemporains, elle n'est que faiblement représentée dans la transmission manuscrite. Il en sera question dans la section suivante.

10. **Italiens. Anastase.** — A côté de ces groupes d'écrivains carolingiens, se présentent loin de la Gaule, vers la fin de la période, quelques écrivains d'Italie. Ils sont peu nombreux, car l'Italie n'a pas bénéficié autant que l'empire franc de la réorganisation due à saint Boniface, et vers le milieu du IX^e^ siè-

cle, les invasions sarrasines qui poussent leurs raids jusqu'à Rome en 846, à Farfa, à Saint-Vincent-du-Vulturne, au Mont-Cassin en 883, puis les guerres intestines et les troubles politiques, à propos de la succession carolingienne comme des élections pontificales, sèment le désarroi et l'insécurité dans tout le pays, surtout dans les centres monastiques et ecclésiastiques. Parmi ces écrivains se détache une individualité à part d'helléniste, d'érudit, d'intrigant retors, Anastase le Bibliothécaire, car c'est sous ce nom que le cardinal-prêtre de Saint-Marcel est passé à la postérité. Comme helléniste, il joue à peu près le rôle que les Pères grécisants remplissent au IVe et au Ve siècle, et cela avec d'autant plus d'efficacité que les rapports entre l'Orient grec et l'Occident latin se raréfient ou se compliquent plus que jamais, à cause de l'ignorance de la langue et des nouvelles conditions politiques et religieuses. Neveu de l'évêque d'Orta, cardinal en 847, déposé ensuite pour être resté absent de son diocèse, Anastase est grâcié sous Nicolas Ier (858-867), puis devient moine à Sainte-Marie du Trastévère; bibliothécaire du Saint-Siège sous Hadrien II (867-872), il est gravement soupçonné de méfaits en 868, mais rentre en grâce peu après. Sa carrière, entremêlée de vicissitudes pénibles et de chances inespérées, est aidée par un réel talent et une habile souplesse, qui lui font remplir un grand rôle sous trois pontificats au moins. En 869, à peine justifié des graves soupçons qui pèsent sur lui, il est envoyé en ambassade à Constantinople et par l'empereur et par le pape en même temps. C'est le moment du VIIIe concile et de l'affaire de Photius. A son retour, l'ambassade se voit dérober par des pirates l'exemplaire officiel des actes du concile. Mais Anastase est parvenu à sauver son exemplaire particulier et le traduit pour Hadrien II. Il en fait autant sur l'ordre de Jean VIII (872-882) pour les actes du VIIe concile, celui de Nicée de 787. Tout cela le met en relief : ce qui le maintient à son poste sous deux pontificats. Cette situation et son voyage en Orient décident, peut-on dire, de toute l'orientation de sa carrière littéraire : Anastase est avant tout l'intermédiaire

entre la littérature grecque ecclésiastique et la littérature latine occidentale. A ce point de vue, sa correspondance est fort utile à l'histoire littéraire, car elle tient lieu de préface à beaucoup de ses travaux de traducteur. A peine a-t-il fini ses traductions des conciles, qu'il collabore, pour les parties grecques, à un projet d'histoire de l'Église, formé par le diacre Jean. C'est de là que sortent sa *Chronografia tripartita*, composée de la *Chronographie* ou *Cosmographie* de Nicéphore, de la *Chronique* de Georges Syncelle et de la *Chronographie* de Théophane, puis en 875 ses *Collectanea*, extraits grecs divers, entre autres sur les conflits monothélistes et le cas d'Honorius.

Il remplit le même rôle d'intermédiaire dans ses écrits hagiographiques. A Sainte-Marie du Trastévère, après sa rentrée en grâce sous Nicolas I^er^, il avait déjà commencé à traduire quelques vies grecques, entre autres celle de saint Léonce de Neapolis, seule œuvre d'Anastase connue par Sigebert de Gembloux. Désormais, stimulée par des demandes continuelles, l'activité hagiographique d'Anastase se donne libre carrière. On doit signaler ses écrits relatifs à Denys l'Aréopagite (vers 876), dus en partie à l'intervention de Charles le Chauve; il loue d'abord la traduction de Jean Scot, puis, instruit par quelques commentaires grecs qu'il traduit, il lui reproche sa littéralité excessive et sur une demande pontificale corrige la traduction; il traduit ou compose lui-même une *Vita* de saint Denys, qu'il attribuait au patriarche Méthode. Il s'occupe aussi de l'apôtre saint Barthélemy à propos des reliques de Lipari et de Bénévent, ainsi que de saint Clément de Rome, à la demande de l'évêque de Velletri. Sa collaboration au *Liber Pontificalis*, qui prend un ton tout différent et une meilleure allure latine, à partir de la biographie de Nicolas I^er^, semble établie sur indices assez sûrs; pour la vie d'Hadrien II, le doute est plus motivé. On a voulu voir en lui aussi, sans preuve décisive toutefois, l'érudit faussaire de la donation constantinienne, *Constitutum Constantini*, qui apparaît clairement vers 852. Cette abondante production d'Anastase soulève pas mal de questions critiques, aussi bien sur sa

probité historique que sur la valeur des documents qu'il utilise et la fidélité des traductions qu'il en donne. Sur la méthode et les conditions d'une bonne traduction, l'histoire littéraire doit rappeler avec honneur les excellents principes qu'il énonce de côté et d'autre, habituellement sous la forme de critiques pour ses prédécesseurs : il tient à maintenir les droits de l'intelligence, *sensum ex sensu*, et les exigences du génie de la langue, comme l'avait fait Cicéron, en condamnant les versions d'un mot à mot servile, souvent inintelligibles et peu ou pas latines, où le moyen âge s'est trop complu. Malgré cela, son style, qui ne manque pas de lourdeur, est souvent artificiel et pas toujours aisé à suivre. Mais ses œuvres font le trait d'union entre les deux parties de la chrétienté qui tendent de plus en plus à se dissocier, et à ce titre ses services lui assurent dans la littérature ecclésiastique une place considérable; il meurt en 897.

JEAN DIACRE. — Son contemporain, un peu plus jeune que lui et un de ses compatriotes, pour autant qu'on peut en juger par les rares renseignements sur son origine, Jean Diacre Hymmonide, né vers 825, mort vers 880, est dans une mesure analogue associé à l'activité littéraire de la curie romaine sous Jean VIII. Ses vastes projets historiographiques, auxquels coopère Anastase, sont suscités par le désir de rivaliser avec la fécondité des historiens de l'Orient grec, qui font honte à l'Occident. Il s'occupe de biographies et en particulier de celle de Grégoire le Grand à la demande de Jean VIII, qui en désire une composée par sa propre église, puisque les Anglo-Saxons et les Lombards lui ont déjà donné la leur; cette *Vita* en quatre livres est bien documentée. Il travaille aussi à une *Vita Clementis*, qu'achève et qu'édite en trois livres Gaudrich de Velletri. Mais, dans l'histoire de la littérature latine, son œuvre la plus curieuse se rattache à la *Caena Cypriani*, énigmatique pièce anonyme de la fin du IVe ou du Ve siècle, conservée dans près de soixante manuscrits et entrée dans le *Corpus* des œuvres de Cyprien vers le VIe-VIIe siècle. Parodie

mnémotechnique médiocrement adaptée à l'usage scolaire, ou critique malicieuse ridiculisant les visées religieuses de Julien l'Apostat, la pièce avait été transmise par Raban Maur à Lothaire II avant 855 sous une forme passablement modifiée et souvent aussi recopiée au moyen âge; le curieux « Banquet », qui met en scène une foule de personnages connus par les textes bibliques et les *Acta Pauli*, avait été lu à Rome avec grand succès, durant les festivités du couronnement de Charles le Chauve, à la Noël de 875, puis à Pâques de l'année suivante. De lecture difficile, Jean Diacre fut amené à transformer cette prose en 324 vers rythmiques de quinze syllabes; un prologue, un épilogue et une dédicace, de 56 vers en plus, donne, croit-on, la clef de l'interprétation, qu'Anastase avait déjà tâché de fournir durant la seconde lecture. Très compliquée et diversement interprétée, l'exégèse de cette pièce fort répandue au moyen âge dans ses divers remaniements ne peut nous retenir en ce moment, malgré son retentissant succès d'un jour. On peut mentionner encore le diacre Jean de Naples, qui dédie à Charles le Chauve en 876-877 sa traduction de la légende grecque de Théophile, vendu au diable.

ESPAGNOLS. — Au sud-ouest, en dehors de l'empire carolingien, quelques compatriotes de Théodulphe continuent les traditions littéraires de la péninsule ibérique. Dominée presque complètement par l'Islam et les califes de Cordoue, l'Espagne du IX^e^ siècle compte quelques écrivains qui mériteraient une étude plus étendue, car leurs écrits nous éclairent non seulement sur les conditions pénibles que traverse en ce moment l'église espagnole persécutée par 'Abd er-Rahman II et déchirée par des divisions intestines; mais ils montrent aussi la persistance de la culture littéraire en dépit des circonstances. La production théologique n'y a pas pris fin avec les écrits de Félix d'Urgel et d'Élipand de Tolède relatifs à l'adoptianisme. Outre quelques chroniques latines, trop laconiques, dont l'une allant jusqu'à 866 a été faussement attribuée à Alphonse III, on peut signaler en 780 le long commentaire de

Beatus de Liebana sur l'Apocalypse, qui emprunte beaucoup à celui d'Apringius de Béja retrouvé seulement en 1895.

Plusieurs de ces écrivains connaissent l'arabe et écrivent contre l'Islam, ce qui n'est pas fréquent dans la littérature théologique. Au juif converti, Paul Alvare, polémiste de valeur, bien que laïc, on doit en 854 un *Indiculus luminosus* contre l'Islam, qui n'est pas sans originalité, et un certain nombre de lettres intéressantes pour l'histoire littéraire d'Espagne, des poésies surtout métriques, assez recherchées, dont une sur le rossignol, outre une *Vita* d'Eulogius, martyrisé en 859, et une *Confession* touchante qui rappelle Isidore. Le *Liber scintillarum*, qui date déjà du VIII^e^ siècle et a été transmis avec les œuvres pseudépigraphiques de Bède, n'est pas de lui. Sa polémique antiislamique et antijuive (lettres XIV-XX) est énergique. Pour l'histoire de la littérature latine en Espagne, il n'est pas sans intérêt de noter que, parmi les auteurs utilisés, on trouve chez lui la grammaire de Donat, qui ailleurs est moins répandue, Claudien Mamert, Arator, Eugène de Tolède dont il dépend souvent, Aldhelm, Martial, ainsi que les vers d'Isidore de Séville et de Théodulphe sur leurs bibliothèques. Malgré ses réelles connaissances et son souci du style, ce lettré se déclare contre la formation des sept arts, *errores sordesve*, ce qui est rare alors.

Instruit comme lui par l'abbé Spereindéo, son ami Eulogius partage les mêmes goûts pour la poésie, dont il cultive le genre rythmique et le genre métrique avec peut-être plus d'ardeur que de succès. Il a aussi toutes les préoccupations du lettré et rapporte de Gaule à Pampelune une série d'ouvrages inconnus en Espagne et qu'on retrouve presque tous en 882 à la bibliothèque d'Oviédo. Pour soutenir les chrétiens et s'opposer aux persécuteurs 'Abd er-Rhaman II et Mahomet, il compose un *Memoriale sanctorum* et un *Documentum materiale*, continués par un *Apologeticus martyrum sanctorum*, ce qui lui vaut d'être jeté en prison, pour être finalement exécuté en 859.

Le nom de Samson de Cordoue est associé à l'histoire des

dissensions de l'église de Malaga et de son impérieux évêque Hostegesis. Polémiste violent, il rédige son *Apologeticus* contre son adversaire et les anthropomorphistes. Il a aussi le culte de la poésie et compose entre autres des épitaphes; la sienne, après sa mort en 890, est composée par l'archiprêtre Cyprien de Cordoue. Ces trois champions du catholicisme contre les Musulmans, Alvare, Euloge et Spereindéo, sont des représentants en vue de la prose rimée, toujours fascinatrice en Espagne visigothique : Paul Alvare est plus passionné et surtout plus pompeux, et on a cru pouvoir expliquer par ses origines sémitiques quelques-unes des particularités de son style.

III. — Principaux genres littéraires

1. Grammaires et livres scolaires. Glossaires. Les « Sept Arts ». *Disticha Catonis*. Bibliothèques et transmission des classiques. — 2. Littérature épistolaire. — 3. Théologie et Droit canonique. — 4. Histoire. Biographie. Hagiographie. — 5. Poésie et versification. Épitaphes et *Carmina figurata*. Énigmes. Walafrid Strabon, Sedulius Scottus, Théodulphe, Gotschalc. Poésies métriques et rythmiques.

Les pages qui précèdent ont fait voir l'intensité de la vie littéraire durant la période qui s'étend de 780 environ jusque vers 870, et dont la seconde moitié surtout accuse un fort essor intellectuel. Il ne reste plus qu'à grouper les principaux genres auxquels s'adonnent ces écrivains, en dégager les caractéristiques et en retracer l'évolution ou éventuellement le progrès. L'attention se concentrera sur la part faite aux traités didactiques, au genre épistolaire, à l'histoire et à la théologie, enfin aux œuvres poétiques.

Pour peu qu'on examine par le détail la production littéraire du siècle carolingien, un double fait frappe les yeux. C'est, d'une part, le nombre, la variété et la fréquence des pièces poétiques : genre essentiellement factice, mais pas uniquement scolaire, malgré les attaches qui l'unissent à l'école,

car ces écrivains recourent à la poésie pour des buts et des objets souvent de haute importance dans la vie réelle. A côté de cette prépondérance des pièces poétiques, il faut relever une autre classe d'écrits à première vue peu brillante, mais en dépit de leur niveau modeste et de leur rôle caché, d'importance capitale dans le développement de la littérature latine médiévale : il s'agit des traités et des livres scolaires de toute nature placés à la base de la formation littéraire du moyen âge. On doit s'y arrêter un instant, car c'est par eux que commence le mouvement de progrès.

1. **Grammaires et livres scolaires.** — D'abord, l'exposé des règles grammaticales. On l'a vu plus haut, l'activité de presque tous les écrivains carolingiens a commencé par se jeter sur l'enseignement de la grammaire : les maîtres d'écoles sont à l'honneur. Les exceptions sont rares : on a déjà signalé celle de Walafrid Strabon, mais en règle générale tous les autres ont débuté par l'enseignement grammatical, auquel ils ont ajouté assez souvent l'enseignement des autres arts libéraux. Même des hommes d'action comme saint Boniface, des écrivains de grand talent comme Paul Warnefrid, des humanistes comme Loup de Ferrières, ont enseigné les éléments de la langue latine; c'était la vieille tradition de Cassiodore, d'Isidore de Séville, de Bède le Vénérable, que le XI^e^ siècle et les suivants semblent avoir voulu authentiquer en plaçant sous le patronage du nom de Bède un *Liber de grammatica*. Cette activité grammaticale n'est pas sans importance dans le développement de la littérature. Qu'elle ait renforcé la note scolaire caractéristique de toute la production carolingienne, il n'y a pas moyen de le nier, et ce résultat n'est pas nécessairement à sa louange. Mais, d'autre part, c'est à elle que nous pouvons sûrement attribuer le grand progrès de correction qui se manifeste dans la latinité des écrivains carolingiens. De là aussi, l'attention donnée à certaines questions ou à certains écrits qui eussent passé inaperçus. De là très vraisemblablement, le remaniement en un latin d'allure plus classique d'un

bon nombre des produits de l'hagiographie. De là encore, la place que prend dans la production littéraire la composition versifiée, car celle-ci, par l'étude de la prosodie ajoutée à la grammaire, n'est que le prolongement de l'enseignement grammatical, basé lui-même sur les exemples étudiés chez les prosateurs et chez les poètes.

L'ambition des maîtres visait beaucoup plus au pratique qu'à l'original; aussi, la plupart de ces grammaires sont des remaniements, des résumés ou des extraits des grammaires léguées par l'antiquité. La plupart prennent pour base celle de Priscien, sans doute parce que son œuvre, datant d'une époque de décadence, s'harmonisait mieux avec les besoins nouveaux et enseignait bien la syntaxe, tandis que celle d'Aelius Donat, le principal maître romain du milieu du IV^e^ siècle, vanté par saint Jérôme, est beaucoup moins répandue; mais celui-ci reprendra plus tard tous ses avantages, surtout avec les humanistes, quand la typographie des incunables fera beaucoup pour le maintenir à l'honneur, et pendant longtemps on appellera « donatistes » les élèves des classes de grammaire. Mais à l'époque carolingienne, en dehors de saint Boniface, qui suit surtout le deuxième livre de l'*Ars Donati*, de Clément l'Irlandais, disciple d'Alcuin, dont l'*Ars grammatica* se réfère souvent à Donat ou à un commentateur anonyme, et de Smaragde de Saint-Mihiel, qui intitule son œuvre *Liber in partibus Donati*, la vogue est à Priscien qu'on utilise, qu'on résume, qu'on copie; on le retrouve dans mainte bibliothèque carolingienne; même Clément l'Irlandais en tire parti plus encore que de Donat. La grammaire de Diomède, celle de Charisius, fournissent aussi quelques chapitres, entre autres chez le pseudo-Bède et chez Boniface. Malgré cette note compilatrice de leur œuvre, il est des auteurs qui restent personnels, par l'effort qu'ils déploient pour simplifier leur traité et le rendre accessible aux débutants : cette qualité donne un relief spécial, là comme ailleurs, à l'œuvre de saint Boniface. Les grammaires de cette époque ont au moins ce mérite de recourir à la doctrine correcte de leurs devanciers, plutôt que

se mettre à l'école de la dialectique, comme le feront leurs successeurs du XIII^e^ siècle sans grand profit pour la latinité.

GLOSSAIRES. — Cet enseignement grammatical nous a valu un genre spécial de livres, qui appartient sans doute beaucoup plus à l'histoire de la langue latine qu'à celle de la littérature proprement dite. Mais dans la littérature latine médiévale, les deux éléments sont tellement en fonction l'un de l'autre qu'il est souvent permis de ne pas les dissocier dans leur histoire. Les nombreux glossaires, élaborés ou utilisés bien avant la renaissance carolingienne, alimentèrent pendant longtemps l'enseignement scolaire et préparèrent l'écolier à devenir écrivain. La participation d'un certain nombre de maîtres à la confection de ces recueils leur donne déjà des titres à figurer dans une histoire de la littérature; on peut en dire autant de la studieuse accoutumance que manifestent leurs auteurs avec les modèles classiques; enfin, l'influence qu'ils ont exercée jusque sur la composition et le style leur mérite également une mention. Or, le moyen âge carolingien nous a légué une vingtaine au moins de glossaires, provenant en tout ou en partie de sources précédentes; leur nombre et l'abondance relative des exemplaires encore conservés, remontant au IX^e^ et au X^e^ siècle, sans parler des siècles suivants, ou signalés dans les vieux catalogues des bibliothèques dès le IX^e^ siècle, montrent l'intensité de ce travail lexicographique des premiers maîtres des écoles carolingiennes. La plupart du temps, leurs auteurs nous sont inconnus, ou si l'on cite quelques noms, comme le glossaire d'Ansileubi, le glossaire de Placidus, de Philoxène, etc., plus tard celui d'Aynard ou celui de Salomon, en dehors de celui de Festus, résumé par Paul Diacre, nos connaissances ne vont guère beaucoup au delà, et la paternité d'Ansileubi est si peu établie qu'en beaucoup de pays son œuvre n'est connue que sous le nom de *Liber Glossarum*. En général d'ailleurs, le nom des auteurs, l'époque et le lieu de composition originale est entouré d'incertitudes et d'hypothèses. Ont-ils pris naissance dans l'Espagne visigothique,

à laquelle les rattacherait Isidore? En Aquitaine, ou dans les Iles Britanniques, où on en a très tôt fait usage? Il serait difficile de répondre par des affirmations précises.

Si nos copies les plus anciennes remontent au IXe siècle, cela veut dire qu'on en a multiplié les exemplaires à ce moment, notamment à Corbie; mais cela ne permet pas de nier leur origine antérieure ou étrangère. Composées à un moment et dans des conditions difficiles à déterminer avec certitude, augmentées, résumées en *Epitome*, ou remaniées ensuite, beaucoup de ces compilations anonymes sont désignées par les premiers mots de leur contenu, les glossaires *Abba*, *Abavus*, *Abstrusa*, *Abolita*, etc. Ce n'est que plus tard qu'apparaissent les signatures d'auteurs, bien identifiés, comme Papias à la fin du XIe siècle, Huguccio au XIIe, plus tard Osbern, Britton, Jean de Gênes *(Catholicon)* au milieu de beaucoup d'autres, etc. Du reste, ce serait faire erreur que de mettre dans la même catégorie les écrits du IXe siècle et ceux qui viennent après le XIe. Ceux-ci se rapprochent beaucoup plus de ce que nous appellerions un lexique, c'est-à-dire la nomenclature et l'emploi des mots de la langue par ordre alphabétique. Autre est la nature et surtout la genèse ou la provenance des glossaires. Ce ne sont point des lexiques, mais c'est le relevé des mots peu fréquents, ou peu connus, de traduction difficile, rencontrés chez un auteur; bref, en dehors de quelques glossaires gréco-latins, originaires au moins de la même époque puisque Hincmar en parle déjà, et de glossaires latins-germaniques, comme le glossaire kéronien formé en Bavière vers 750 ou le IXe siècle, c'est la liste des difficultés du vocabulaire qu'un débutant devait rencontrer dans la lecture d'un auteur utilisé comme modèle dans les exercices scolaires. Inscrits habituellement dans les marges du texte, en face du passage en prose ou en vers qui demandait un mot d'explication, ces gloses dues à un maître plus ou moins intelligemment inspiré étaient recopiées ensuite dans l'ordre alphabétique, réunies à celles d'un autre exemplaire, et entremêlées à celles d'un autre auteur. Un grand nombre sont des notes destinées

aux textes de Virgile ou de Térence, d'Horace, de Cicéron aussi ou d'autres, parfois aussi de la Bible; beaucoup sont prises à Festus, à Paul Diacre, à Isidore de Séville, ou à des glossaires anonymes. Mais la forme alphabétique qu'ils ont finalement prise n'est pas du tout celle de leur composition initiale. Peut-être un peu trop oubliée de nos jours, avant que Lindsay y eût attiré l'attention, cette distinction a son importance et il était bon de la rappeler ici. Plus tard encore, au moyen âge, mais à un moment où la latinité n'est plus celle de la période carolingienne, ces glossaires semblent avoir été utilisés à l'instar des lexiques; le vocabulaire d'un certain nombre d'écrits, singulièrement recherchés et parfaitement artificiels, révèle dans l'atelier de leur fabrication l'emploi d'instruments de travail pareils à ces recueils. Ces ancêtres de nos dictionnaires actuels, dont dépend entre autres le *Glossarium* de du Cange, et ces premiers essais de l'énorme travail lexicographique effectué à partir du XVI^e^ siècle pour arriver à l'aube du XX^e^ siècle à une gigantesque élaboration aussi minutieuse qu'étendue, méritaient bien de retenir un moment le regard de l'historien de la littérature.

LES « SEPT ARTS ». — Dans ce travail des substructions scolaires, sur lesquelles devait s'édifier la production stylistique du IX^e^ siècle et des siècles suivants, on a pu remarquer aussi la place assignée à Martianus Capella par la formation littéraire de l'époque carolingienne. La vogue et l'ascendant de ce méchant traité des sept arts, qui provoquait un peu plus que de raison peut-être l'indignation des humanistes du XV^e^ siècle, est attestée par le grand nombre des commentateurs dont il a exercé la fécondité. Il avait été pris en honneur par Cassiodore, par Isidore de Séville, par Bède le Vénérable, même par Grégoire de Tours, qui s'effrayait de devoir mettre sa propre *rusticitas* en regard de cette formation savante de Capella. Les *Hisperica famina* y avaient trouvé l'inspiration de quelques-unes de leurs énigmes terminologiques. Puis à l'époque carolingienne, il est glosé ou commenté non seule-

ment par des génies philosophiques comme Jean Scot, mais par des poètes comme Walafrid Strabon, par des géographes comme le scot Dicuil, qui s'en inspire, par des philologues comme Heiric d'Auxerre, et à la fin de la période carolingienne par un maître comme Remi d'Auxerre, qui en donne des commentaires sous forme de leçons, dont Odon de Cluny se fera l'auditeur. Par Remi d'Auxerre, nous voyons aussi que la pédagogie irlandaise s'était occupée, elle aussi, du manuel de Martianus Capella. Le scot Dunchad en avait fait un commentaire. Il n'y a pas lieu d'examiner de plus près par le détail la part que ces *Scholars* migrateurs ont pris à la diffusion du célèbre manuel de Martianus Capella; mais par les études faites sur les vieux fonds de manuscrits, l'on peut constater combien le maniement de ce livre a été fréquent dans les écoles des *Scoti* et en partie grâce à eux chez les *Scholars* continentaux; il en ressort que la tradition manuscrite de l'œuvre sur le continent remonte très vraisemblablement aux *Scoti* insulaires. De tous côtés, on en retrouve des fragments de commentaires, des extraits, des remaniements, dont on a étudié avec soin les origines et les relations mutuelles : indices toujours plus nombreux et plus forts de la part prise par ce manuel et ses commentaires à la formation littéraire du passé carolingien.

« DISTICHA CATONIS ». — Les *Dicta Catonis* ou les *Catonis Disticha moralia* appartiennent plutôt à l'histoire de la pédagogie qu'à celle de la littérature latine du moyen âge. Mais le rôle qu'a eu sur la formation médiévale ce petit recueil de trois cent vingt hexamètres, assez monotones de facture, et de frappe stoïcienne christianisée, ne permet pas de passer outre sans lui donner une brève mention. D'origine et de date inconnue, fragmentairement utilisé dans une inscription du IIe siècle et dans une lettre à l'empereur Valentinien au IVe siècle, le recueil eut bientôt, comme livre scolaire, la diffusion la plus étendue, pour l'enseignement de la grammaire, de la poésie et de la morale. Ce qui atteste son succès est sa pré-

sence répétée dans les bibliothèques, à commencer par celle de Reichenau dès 821, le nombre des manuscrits du IXe siècle qui nous l'ont transmis, les interpolations qui l'ont grossi, son utilisation monacale, déjà bien affirmée au IXe siècle et sa mention dans l'éloge de Charlemagne de l'époque d'Angilbert. Sous la forme des *Praecepta vivendi per singulos versus quae monastica* (c'est-à-dire *monosticha*) *dicuntur*, au moins le quart de ses trois cent vingt hexamètres est contenu dans ces vieux *Praecepta*, qu'on attribue à Alcuin ou, avec plus de raison, à Colomban bien connu par son goût pour la poésie gnomique. Traduite en vieil haut allemand dès le début du XIe siècle à Saint-Gall, en anglo-saxon vers l'an 900, en moyen allemand et en bas allemand plusieurs fois, comme en moyen anglais quatre fois, en français en 1145 et plusieurs fois ensuite, en italien de Venise et de Naples, en provençal, en tchèque, en celtique, et finalement en grec par Maxime Planude, cette petite somme de sentences ou de proverbes moraux a traversé tout le moyen âge avec honneur, et la typographie du XVe siècle, entre 1470 et 1500, a couronné son succès par plus de cent trente-cinq éditions, dont la moitié en langue vulgaire : indices de la durabilité de son action sur la mentalité scolaire et littéraire médiévale, si bien que l'ignorance des *Disticha* passait aux yeux de Chaucer dans ses *Canterbury Tales* pour le signe de l'illettré. Moins répandues, mais de grande influence aussi et de durable succès jusqu'au XVIe siècle dans l'enseignement scolaire, sont les quarante-deux fables d'Avien et celles de ses imitateurs directs et indirects, nombreux comme ceux de Phèdre et d'Ésope.

BIBLIOTHÈQUES. — Ce court aperçu sur l'atelier de préparation de la littérature médiévale serait déficient, s'il ne mettait en lumière un autre genre d'instruments de travail, dont l'abondance ou la pénurie est l'indice, sinon la source, du progrès ou du déclin de la culture latine à ce moment : ce sont les bibliothèques carolingiennes. Sans entrer dans les détails de leurs origines et de leur contenu, il suffira de s'ar-

rêter à quelques grandes lignes de leur histoire. A l'exemple de Bède et d'Isidore de Séville, Alcuin avait insisté sur le trésor de livres classiques et autres qu'il avait pu utiliser à la bibliothèque de son maître Egbert, à York. Charlemagne avait une belle bibliothèque, où il avait fait placer les recueils des vieilles légendes germaniques; pour l'enrichir les auteurs lui adressaient leurs ouvrages avec une dédicace, et son sort avait été fixé au dire d'Éginhard par le testament même de l'empereur. En fort peu de temps, grâce à l'impulsion partie de haut et continuée par les successeurs de Charlemagne, car le relevé des livres, prélude de nos catalogues, fait partie de l'inventaire officiel des abbayes exigé par Louis le Débonnaire et Lothaire, les bibliothèques carolingiennes prennent une physionomie qui les différencie de toutes les autres du moyen âge. Leur richesse en classiques anciens est significative : grammairiens et autres livres scolaires, auteurs profanes, prosateurs ou poètes, écrivains ecclésiastiques, recueils divers, les catalogues du IX^e^ siècle révèlent une situation nouvelle dans la transmission des ouvrages profanes ou ecclésiastiques de l'antiquité. Les enquêtes patristiques ordonnées sur divers sujets par Charlemagne et ses successeurs n'y sont sans doute pas étrangères. Quelques-unes de ces bibliothèques donnent l'exemple : celle de Fulda, aujourd'hui disparue, mais qui possédait alors un Suétone, un Ammien Marcellin, un Tacite et vraisemblablement un Lucrèce, celle de Lorsch, le long du Rhin, où se reconnaît la tradition lettrée des *Scoti*, celle de Reichenau, qui se hâte d'acquérir les nouveaux livres et qui possède un scribe réputé, celle de Saint-Gall, qui sera au premier rang encore après l'époque carolingienne, celle de Corbie enfin, dont la réputation survivra longtemps, comme celles de Bobbio et du Mont-Cassin en Italie. Celles de la Seine Inférieure, de la Loire et de la Somme, Jumièges, Saint-Wandrille, Fleury-sur-Loire, Saint-Riquier, où Angilbert réunit plus de deux cents volumes, sont riches en livres jusqu'au moment du passage des Normands qui les dévastent (862 et ensuite). Située dans la partie occidentale de l'empire, une

bibliothèque qu'on n'a pas pu identifier, devait être remarquablement fournie de classiques pour permettre à son énigmatique bibliothécaire Hadoard, dont on ne connaît que le nom, de transmettre à la postérité le plus riche ensemble d'extraits de Cicéron qu'ait connu le moyen âge, principalement du *De Oratore*, des *Tusculanes*, du *De natura deorum*, du *De divinatione* et des autres œuvres philosophiques, outre du Salluste, du Servius, du Macrobe, etc. Comme à Alexandrie et Césarée, ces bibliothèques sont en même temps des centres de transcription. Le *scriptorium* de Reichenau, celui de Saint-Gall, celui de Corbie, et avant eux celui de Tours, puis ceux de Lyon sont bien connus; celui de Fulda provoque des demandes éplorées de la part de Fréculphe, désolé de la pénurie de Lisieux. Les soucis pédagogiques de Raban Maur en font un ardent collectionneur de livres, malgré l'opposition momentanée (802-817) de l'abbé Ratgar; à Vérone, avant 846, l'archidiacre Pacificus ajoute deux cent dix-huit volumes; à Reichenau, déjà avant 821, Regimbert est un bibliothécaire doublé d'un copiste qui forme des disciples comme Tatton et Grimald capables de continuer le mouvement; Loup de Ferrières, dans le Gâtinais, prélude au « book-hunter », comme un bibliophile moderne; à Lyon, telle bibliothèque ecclésiastique doit beaucoup à un écrivain critique comme Florus, ou à des prélats comme Agobard et son prédécesseur Leidrade, qui se réclame auprès de Charlemagne de ses nombreuses transcriptions de livres. Il serait facile d'augmenter la liste de ces fervents du livre, à laquelle il faudrait encore ajouter la part due aux *Scoti* errants, dont le bagage très varié n'allait pas sans quelques *grammata* intéressants : c'est chez eux notamment que se concentre la transmission d'Horace et de Martianus Capella. Religieusement recueillis par les bibliothèques modernes du Vatican, de Paris, de Pétrograde, de Vienne, de Milan, de Karlsruhe, etc., les restes de ces trésors partiellement échappés à la destruction portent encore, dans les laconiques inscriptions de leur feuille de garde, le témoignage de leur provenance et de leur lamentable odyssée. Avec leurs parchemins habituellement

épais, aux feuillets parfois composés de segments parcimonieusement ajustés, leurs manuscrits de marque insulaire ont droit à toute notre reconnaissance.

TRANSMISSION DES CLASSIQUES. — Suscitée par l'école palatine de Charlemagne et les maîtres du centre calligraphique de Tours, de Corbie et d'ailleurs, cette clairvoyante initiative de la fin du VIII^e^ siècle eut pour résultat d'ouvrir avec les bibliothèques carolingiennes un stade nouveau dans la tradition manuscrite de la plupart des auteurs antiques païens ou chrétiens; la conséquence pour le développement de la littérature latine saute aux yeux. Rares en effet, même s'il s'agit d'auteurs chrétiens, sont les manuscrits qui permettent de remonter au delà du VIII^e^-IX^e^ siècle, et s'il s'agit des auteurs classiques, en dehors de copies fragmentaires, il n'y en a que trois de premier rang, Virgile, Térence et Tite-Live, qui nous soient connus par des manuscrits de la période classique. Le reste date de l'âge postérieur. Instructive à cet égard est la belle publication des *Codices latini antiquiores* de Lowe (1934), ou de la *Paléographie des Classiques latins* de Châtelain (1884), comprenant la description et un spécimen de l'écriture de tous les volumes encore existants antérieurs à l'année 800. Or déjà parmi ceux-ci, une bonne part, qui appartient à la fin du VIII^e^ siècle, a subi l'influence de la renaissance carolingienne. Il est permis de comparer le travail de transcription effectué en écriture « caroline » à celui qu'avait connu la deuxième moitié du IV^e^ siècle, au moment de la retranscription de bibliothèques entières par la substitution du parchemin au papyrus. Mais le IX^e^ siècle est tout autrement conservateur, car il n'a laissé perdre que peu de chose de ce qui lui avait été légué; c'est l'âge précédent qui porte la responsabilité des disparitions, et au IV^e^ siècle, il ne semble pas qu'on se soit beaucoup soucié de retranscrire sur parchemin, de nature plus durable, beaucoup des œuvres démodées conservées jusque-là sur les périssables papyrus. Si l'on songe que des sept cent quatre-vingt noms environ d'auteurs connus par l'histoire

littéraire latine, un peu plus de cent quarante seulement ont eu quelques-unes de leurs œuvres sauvées de la destruction et que, de ces cent quarante, il n'en est qu'une quarantaine dont l'ensemble des écrits soit parvenu jusqu'à nous, on pourra apprécier à sa juste valeur le service rendu à la littérature latine par les bibliothèques carolingiennes : elles ont sauvegardé la tradition manuscrite, dont Cassiodore trois siècles plus tôt, comme l'ancienne aristocratie païenne, avait assuré la survivance dans les *scriptoria* monastiques, et déjà alors les pertes étaient considérables, à en juger par le nombre et la variété des auteurs encore connus au IV^e^ siècle par les *Saturnalia* de Macrobe et disparus depuis lors.

Parfois même, cette transmission est unique, car il y a des ouvrages qui ne nous sont parvenus que grâce à une seule transcription carolingienne encore survivante. Le seul manuscrit ancien de Catulle est à Vérone, sa patrie, où Rathier a seulement appris à le connaître au X^e^ siècle; quelques pages de l'*Agricola* de Tacite sont dues à l'abbaye d'Hersfeld; le texte du grammairien Charisius, du VIII^e^ siècle, vient de Bobbio; les livres I-VI des *Annales* de Tacite sont conservés grâce à Corvey, et Lactance, *De persecutoribus*, Minucius Felix et Arnobe nous sont transmis chacun par un seul manuscrit du IX^e^ siècle; de même, l'abrégé de Festus ne subsiste que chez un seul témoin provenant très vraisemblablement d'un ancêtre carolingien. Pour les grammairiens et les manuels scolaires la chose est manifeste; les *Dicta Catonis*, rappelés plus haut, n'ont pas de plus anciens témoins textuels que les copies du IX^e^ siècle. Il serait superflu de s'arrêter aux poètes : le succès des œuvres de Virgile, d'Ovide, de Lucain, de Martial, de Juvénal, de Térence, plus que de Plaute, et d'autre part de Juvencus, de Prudence, de Fortunat, et des autres poètes chrétiens, est un fait trop connu pour nous arrêter. Parmi les prosateurs chrétiens, la moisson due aux bibliothèques carolingiennes n'est pas moins abondante; sans elles, nous n'aurions probablement rien d'Irénée, ni de Tertullien, qui se trouve à Lyon et à Fulda, ni des traductions latines d'Her-

mas, de la *Didachè*, de la lettre de saint Clément de Rome, ni le commentaire de Pélage sur saint Paul, etc., etc. En ce genre encore une fois, les centres qui ont été en rapports avec les *Scoti* vagabonds ont conservé plus d'un écrit intéressant, surtout du genre profane ou du groupe pélagien. Malheureusement, les textes grecs sont rares dans ces bibliothèques; il y a bien quelques glossaires gréco-latins, comme ceux de Cyrille et de Philoxène, qu'on peut repérer dans la région de Laon, et quelques livres venus de Rome ou de Byzance. Mais c'est l'exception, et cette pénurie sans doute arrête le progrès des études grecques un moment poussées par Jean Scot et ses contemporains.

Par contre, quand il s'agit des textes latins, l'intérêt intellectuel, inhérent à ces transcriptions carolingiennes, fait reconnaître aussi une haute valeur à l'écriture des copistes dans les différents milieux : les progrès des études paléographiques n'en sont pas encore à leur dernier mot, mais les résultats déjà obtenus permettent de reconstituer des groupes, comme par exemple Fulda, Mayence et Wurzbourg, qui montrent leur dépendance vis-à-vis des exemplaires insulaires introduits sur le continent par les missions de Boniface ou l'activité pédagogique d'Alcuin. Ainsi, notre connaissance actuelle du texte d'Ammien Marcellin dérive d'un exemplaire insulaire, et nous sommes redevables à Alcuin des *Catégories* d'Augustin, de la correspondance apocryphe d'Alexandre avec Dindyme, le roi des Brachmanes, et de celle de saint Paul avec Sénèque, toutes œuvres intensément utilisées plus tard. Pour l'intelligence des textes et la sûreté des transcriptions, la séparation des mots est aussi un progrès de la minuscule carolingienne, qui coïncide à peu près avec l'initiative analogue des grecs.

La répartition de ces volumes dans les diverses parties de l'empire montre la vogue dont jouit un ouvrage en raison de ses attaches littéraires avec une région ou avec un objet spécial : ainsi, les deux abbayes germaniques, Corvey, la filiale de Corbie, et Fulda, l'une en Saxe, l'autre en Hesse, nous lèguent la *Germania* de Tacite et une partie de ses *Annales*;

ainsi encore, le *De Bello gallico* de César se retrouve surtout dans la partie occidentale de l'empire, qui du reste l'emporte considérablement en classiques sur la partie orientale; Suétone, utilisé par Éginhard, est retrouvé alors et conservé; Vitruve revient à l'honneur, à cause d'Alcuin et du même Éginhard, qui s'en inspire pour ses constructions; Végèce, comme Frontin, attire l'attention de Raban et de Fréculphe de Lisieux (vers 840), qui n'en a qu'un mauvais texte, pour les problèmes militaires du recrutement et de l'armement des armées carolingiennes contre les Normands; les poésies d'Aldhelm voyagent jusqu'en Espagne et celles d'Eugène de Tolède jusqu'en Angleterre; l'*Amiatinus* de la Vulgate quitte Wearmouth dans le bagage de son abbé Céolfrid et revient longtemps après échouer à Florence : singulières pérégrinations occultes, révélatrices des soucis d'anonymes lecteurs et auréolées de la poésie spéciale propre à l'inconnu et au mystère! Il y a plus qu'un intérêt purement intellectuel dans cette résurrection des vieux auteurs et le choix qu'on en fait. Ainsi, le Quintilien complet, dont Loup de Ferrières cherchait en vain une copie en France, et qu'il ne parvenait pas à obtenir de Rome ou d'York, ne se répand que plus tard sur le continent et c'est de Fulda, grâce peut-être à un exemplaire insulaire, qu'au x^e^ siècle l'œuvre commence à se rencontrer complète en Allemagne.

Enfin, pour achever de caractériser les progrès de la littérature jusque dans les cadres qui servent à sa conservation, il faut rappeler d'un mot les transcriptions en lettres d'or et d'argent, comme en décrit Théodulphe pour la Bible, et les belles miniatures de quelques grands manuscrits carolingiens, dont s'enorgueillissent encore aujourd'hui les grandes bibliothèques contemporaines qui en sont dépositaires. L'on aimait les beaux livres à l'époque de Charlemagne et le goût n'y pouvait que gagner; la tradition occidentale était en voie de se renouer, de manière à pouvoir rivaliser avec l'Orient grec ou même avec les miniaturistes orientaux, manichéens et autres, dont l'art ornemental livresque, rappelé jadis par saint

Augustin, est devenu un nouvel objet d'admiration depuis les découvertes de Turfan. Même un Térence, dont au xᵉ siècle, une moniale de Saxe nous attestera la fascination inquiétante, jouit de cette faveur, comme on peut le voir dans un des plus beaux manuscrits à miniatures du Vatican et dans les éditions illustrées que donnent de ses comédies les incunables du xvᵉ siècle.

2. **Littérature épistolaire.** — D'allure très scolaire et souvent artificielle, en raison même de son origine et de son emploi, la littérature didactique a un contre-poids dans la littérature épistolaire : celle-ci nous fait beaucoup mieux saisir les auteurs au naturel. Non pas que la lettre carolingienne soit exempte de toute recherche : le genre lui-même se prête facilement à des tournures factices, que suscite l'imitation voulue des modèles et des formes reçues. Le guide de lectures composé peu après par Notker le Bègue ne pourra s'empêcher de faire ce reproche même à Alcuin. Le recueil de trente-deux épîtres réunies en guise de modèles par Frothaire, évêque de Toul (823-849), n'était pas fait pour endiguer l'envahissement du style conventionnel. Mais la prose épistolaire remet les auteurs dans un milieu concret et vécu; elle s'occupe de tant de sujets réels, d'événements religieux ou profanes, d'importance primordiale ou d'intérêt quotidien, que le style même y prend quelque chose de plus ferme et de plus vivant. Qu'il s'agisse d'un pauvre scot errant à accueillir, d'un livre rare à emprunter, à dédier ou à transcrire, d'une consultation de morale ou d'ascétisme, de l'éducation d'un moine ou d'un prince, d'une mesure générale à prendre, d'une élection épiscopale, ou des grandes affaires de l'empire et de l'église, ces dossiers épistolaires d'Alcuin, de saint Boniface, de Paul Diacre et de Paulin, de Raban Maur et d'Hincmar de Reims, de Loup de Ferrières, de Paschase ou de Gotschalc, de Leidrade, d'Agobard, d'Amalaire ou de Florus, de Dungal, d'Ermenrich d'Ellwangen, des rois et des empereurs francs, des papes Léon III, Grégoire IV, Hadrien, Léon IV ou Nicolas Ier,

sont du plus haut intérêt, non seulement par la nature des objets qui les provoquent et dont beaucoup sont décisifs pour l'histoire, mais aussi par les qualités de leur latinité, habituellement correcte, et de leur ton simple et naturel. L'introduction et la finale, surtout s'il y entre des remerciements, des formules d'excuse, des aveux d'impuissance devant une œuvre à entreprendre ou un conseil à donner, sont assez souvent d'empreinte plus artificielle. Réunies déjà en recueil sur l'ordre de Charlemagne en 791, ou copiées du registre original comme celles de Jean VIII, les lettres qui émanent des papes ou celles des souverains régnants ont passé par la chancellerie pontificale ou impériale, et y ont pris les tournures de convention habituelles à ces relations officielles, bien qu'elles trahissent régulièrement la caractéristique de chaque gouvernant. Les autres sont d'une frappe tout autrement personnelle, parfois sans apprêt, comme les billets d'Éginhard pour arranger un mariage, ou de Paulin d'Aquilée à Charlemagne sur les devoirs du prince et du clergé. Moins stylées que celles d'Amalaire, les lettres d'Agobard vont habituellement droit au fait, comme celles de Claude de Turin, qui est souvent bref et incisif; le style d'Hincmar est net et ferme, mais n'atteint pas le niveau de qualités qu'on attendrait de sa compétence. Les lettres de Loup de Ferrières ont le charme de l'humanisme; judicieux, sage et clair, Alcuin est un peu recherché dans ses formules d'exorde et dans ses assurances d'amitié, ce qui peut expliquer les reproches de Notker de Saint-Gall; Dungal est souvent abondant, avec la *copia verborum* propre au lettré doublé du celte. Les lettres officielles, les lettres directes à l'empereur, la correspondance privée, et dans celle-ci les différentes classes, dédicaces, félicitations, suppliques, conseils, condoléances, etc., mériteraient une étude stylistique, comme prélude déjà plutôt que comme contraste à l'*Ars dictaminis* des siècles suivants, dont Dante avait en trop haute estime les *illustres dictatores*, au style *sapidus*, *venustus* et *excelsus*, très éloigné de l'*insipidus*. La chancellerie pontificale ne reprendra que plus tard, vers la fin du

XI[e] siècle, l'ancienne tradition du *cursus*. C'est avec Frédégise (819), chancelier de Louis le Pieux, que les chartes et les diplômes carolingiens améliorent leur latinité.

3. **Théologie.** — Le renouveau de l'antique, dont est marquée toute la renaissance carolingienne, se fait sentir aussi dans sa littérature théologique. Au besoin d'ailleurs, les directives impériales auraient suffi pour lui imprimer cette note impersonnelle : attachement à la tradition antique « des Pères catholiques et orthodoxes », *catholicorum et orthodoxorum Patrum*, et cela non seulement dans le champ des idées et des croyances, ce qui est évidemment dans la ligne même de la foi de l'Église, mais jusque dans le choix des expressions et des phrases des auteurs patristiques. La fidélité à la tradition de l'Église venait cette fois consacrer une tendance inhérente à l'impuissance créatrice de ces nouvelles générations et conforme au niveau intellectuel d'où commençait à les faire sortir l'apprentissage élémentaire de l'école : à quelques exceptions près, dont quelques-unes brillantes comme Jean Scot et dans un degré moindre Paschase Radbert ou Ratramne, il en est ainsi pendant les deux phases de la renaissance carolingienne, et cet état de choses se prolongera ensuite pendant deux siècles environ. Charlemagne, Louis le Pieux, Charles le Chauve s'enquièrent de la tradition des *orthodoxi et catholici Patres* et par leurs questionnaires, sur diverses matières de morale, de liturgie et de dogme, provoquent de vastes enquêtes patristiques. Le *De dialectica* d'Alcuin n'est lui-même qu'un centon de textes de Cassiodore, d'Isidore, du pseudo-Augustin et de locutions de Boèce. Même chez Ratramne, aux réflexions sages et modestement exprimées, le *De anima* se base sur une ample tradition patristique.

Ce même caractère de répétition du passé se retrouve jusque dans les controverses théologiques de l'ère carolingienne. Toutes, peut-on dire, sont le renouveau, souvent bien affaibli, des discussions anciennes sur la christologie, sur la grâce et la prédestination, sur l'Eucharistie, sur la Trinité et le *Filioque*.

Ce dernier débat, avec le conflit sur les images, présente quelques traits originaux, et à ce point de vue les idées énoncées, sans grands développements du reste, dans l'attaque ou la défense des images, mériteraient une étude théologique. S'il suffit, pour être réputé original, d'énoncer des idées erronées dogmatiques, on peut dire que Claude de Turin mérite ce titre. Comme document théologique de cette époque, un des livres les plus importants est assurément le *Capitulare Caroli Magni de Imaginibus*, autrement dit les *Libri Carolini* (avant 794), composés, revus et corrigés en une double rédaction sous les yeux de l'empereur, puis envoyés au pape Hadrien, en protestation contre le second concile de Nicée, et dans lesquels, semble-t-il, s'entremêle, à la discussion des principes théologiques et des textes positifs, une pensée politico-religieuse intéressante sur laquelle le dernier mot n'est pas dit. Mais dans l'ensemble, les luttes dogmatiques du siècle carolingien sont une reprise du passé; les arguments mis en avant sont avant tout extraits des écrits antérieurs. C'est à l'aide des textes patristiques intelligemment choisis et habilement alignés, que se combattent les adversaires; parfois même, les textes sont simplement accumulés, dans des citations disposées en séries sans beaucoup d'ordre. Même dans des écrits qui n'ont pas l'allure polémique, se retrouve cette marque de fabrique : tel par exemple le *De Trinitate* d'Alcuin, en réalité une somme de la théologie chrétienne, comprenant la Trinité, la création, l'Incarnation, les fins dernières. Malgré les appels à la dialectique, et la justification de cette méthode dès le début, conformément aux idées de Boèce, l'œuvre est en grande partie un tissu de phrases transcrites textuellement d'Augustin. On a vu plus haut comment les traités *De Spiritu sancto* contre les Grecs, en dehors de celui de Ratramne, se composent surtout de citations accumulées. Sur la prédestination et la grâce, le procédé est plus compréhensible, puisqu'il s'agissait de l'interprétation d'Augustin : sans doute, la discussion menait plus loin quelques auteurs, comme Prudence de Troyes, comme Ratramne, comme Jean Scot surtout, ou comme les

Pères des conciles de Valence, de Langres, de Toul et de Toucy, chez qui les textes servent à étayer des avis plus personnels. Mais d'autres, comme Amolon de Lyon, se contentent d'une pure juxtaposition de textes, *Beati Augustini Sententiae de ... gratia Dei*, de la manière inaugurée jadis par Prosper d'Aquitaine et Eugippe de Lucullanum, et imitée encore vers la fin de l'époque carolingienne par un anonyme, un certain Walcaudus, qui « excerpte » le *Contra Julianum (imperfectum)*. Très peu littéraire, le genre des *Sententiae* prenait de plus en plus droit de cité dans la théologie médiévale.

Le procédé avait donné ses premiers fruits dans des recueils tirés des écrits d'un même écrivain; saint Augustin et saint Grégoire étaient les plus favorisés. Après Prosper, Eugippe et Paterius, Isidore de Séville, puis Tayon de Saragosse avaient fait faire un pas de plus à la méthode en groupant leurs emprunts d'après l'ordre des idées, dans un plan plus ou moins méthodique. L'ère carolingienne les utilisa, mais transporta surtout ce procédé de composition dans le domaine de l'exégèse. Là se rencontrèrent, dans une même idée, sans s'être influencés mutuellement l'un l'autre, semble-t-il, les auteurs grecs et les auteurs latins des chaînes; de part et d'autre les chaînes chez les Grecs, les *Glossae*, c'était le nom plus habituel que *Catenae* chez les Latins, empruntent d'abord leurs extraits à un seul écrivain; petit à petit, elles arrivent à multiplier les sources auxquelles elles puisent, et la grande glose de l'époque carolingienne, qui porte le nom de Walafrid Strabon, et fortement augmentée ensuite, surgit comme naturellement de ce long et universel effort. C'est un procédé de style, ou mieux un mode de fabrication, dont la littérature exégétique sera pour longtemps coutumière et qui ouvrira aux théologiens une mine de textes en guise de preuves positives ou d'*auctoritates*. Continuellement utilisé, surtout pour les commentaires des épîtres pauliniennes, le genre aura encore d'illustres représentants au XII^e^ et au XIII^e^ siècle, qui voit naître la *Catena aurea* de saint Thomas. En outre, les vieux résumés de doctrine composés au moyen d'extraits des Pères, mais de niveau très

élémentaire, se rencontrent nombreux dans toutes les bibliothèques qui contiennent des manuscrits post-carolingiens. C'était le premier stade de la littérature et de l'enseignement théologique à partir de la renaissance du VIII^e^-IX^e^ siècle. Ceux qu'a publiés récemment dom Wilmart sous le titre de *Catéchèses celtiques* et qui utilisent même des auteurs carolingiens comme Paschase Radbert, ont l'avantage, au point de vue littéraire, de montrer quels ouvrages apocryphes et apocalyptiques, à côté des œuvres patristiques, étaient en honneur chez les *Scoti* : nouvel exemple de leur goût pour ce genre.

Deux traits sont encore à relever dans ces premières ébauches de la littérature théologique. Introduite, ou tout au moins vulgarisée par les livres scolaires d'Alcuin, la forme dialoguée est souvent employée en théologie, parfois non sans succès. Mais ce n'est pas la forme littéraire du dialogue à la façon des imitateurs de Platon, ou à la manière si prenante d'Anselme et de Hugues de Saint-Victor au XII^e^ siècle. C'est avant tout un procédé didactique ou pédagogique, qui s'adapte avantageusement à l'enseignement élémentaire et qu'adoptera plus tard, avec l'efficacité que l'on sait, le style des catéchismes. Pour soutenir l'intérêt sans doute, Alcuin et ses contemporains y introduisent souvent des questions qui rappellent les « énigmes » des insulaires celtes et anglo-saxons décrites plus haut.

Par un autre trait encore, la littérature théologique manifeste l'influence des écoles : c'est l'utilisation de la dialectique, que le recours aux directives de saint Augustin et de saint Isidore de Séville met en honneur. Évidemment le style s'en ressent; mais au début, l'exemple des écrits patristiques continue à se faire sentir dans le développement que prend un raisonnement. Petit à petit, attestée jusque dans les réflexions admiratives consignées dans les notes marginales des manuscrits, la fascination exercée par la facture technique du syllogisme se traduit jusque dans l'énoncé, en faisant disparaître de la forme littéraire l'ampleur et la variété.

DROIT CANONIQUE. — Un genre d'œuvres, qui ne figure qu'avec peine dans une histoire de la littérature, mais qu'il faut connaître pour s'expliquer la manière de penser et d'écrire de ces auteurs, est celui des recueils de tarifs pénitentiels, dont le nombre augmente sans cesse à l'époque carolingienne. Importés primitivement des Iles Britanniques, et rapidement imités sur le continent, les *Pénitentiels* mettent ensemble des décisions des conciles, des textes de l'Écriture, des décrets des Pontifes romains et des citations des Pères, pour régler l'administration du sacrement de pénitence et assigner à chaque délit une peine correspondante à sa gravité. Ces recueils n'ont pas ou guère de mérite littéraire; l'originalité de l'auteur ne se traduit que dans le choix des extraits, parfois dans la préface ou dans les titres, et dans les remarques ajoutées en guise de commentaires. Souvent aussi, l'écrivain, ou mieux le compilateur, en prenait à l'aise avec son modèle : l'interpolation, la pseudépigraphie, l'abréviation, les modifications allant jusqu'à la déformation, n'étaient pas rares. Des décisions conciliaires de Châlons en 813, de Paris en 829, de Reims en 830, de Mayence en 847, mirent un terme au succès de ces livres *quorum auctores incerti, errores certi*, au profit des anciens recueils et des nouvelles collections, comme celles d'Halitgaire de Cambrai et de Raban Maur et plus tard celle de Burchard de Worms, le *Corrector*. Vers la fin du XII^e^ siècle, la littérature théologique inaugura un autre genre, sous le titre de *Summae Confessorum*, prélude de nos livres modernes de *Theologia moralis*, et destinés primitivement à guider le confesseur dans l'appréciation des péchés, beaucoup plus qu'à enseigner l'ensemble de la morale chrétienne.

Ce qui a été dit des *Pénitentiels* s'applique également aux collections canoniques; dans ce domaine, se produit le même genre de travail de compilation déjà constaté dans les commentaires bibliques. Dans la suite, les préfaces ou introductions destinées à orienter l'interprétation apporteront quelque contribution originale; à l'époque carolingienne, on n'en peut discerner encore que les premières manifestations. En atten-

dant, une pensée plus ordonnée commence à se faire jour, qui fait ranger dans un ordre méthodique les textes qui jusque-là restaient habituellement fidèles à la suite chronologique. On ajoute ainsi une table méthodique à l'*Isidoriana*, ou *Hispana*. L'exemple de la collection irlandaise, l'*Hibernensis*, introduite sur le continent au VIII^e^ siècle, est encore sans effet sur les *Fausses Décrétales*, issues vers 850 dans la région voisine du Mans; mais, la vogue dont elle jouit très vite assurera bientôt la prépondérance à peu près exclusive à la classification méthodique.

Si des recueils scolaires théologiques, on voulait passer à l'étude des œuvres de piété et de dévotion, on dégagerait sans peine un autre trait de la littérature théologique médiévale. Occasionnellement mentionnée plutôt qu'étudiée jusqu'ici, en dehors des récents travaux de dom Wilmart, l'histoire de cette littérature apporte à la physionomie littéraire médiévale un complément précieux qu'on ne peut négliger sans risquer de se méprendre sur son vrai caractère. Les études de détail n'étant pas encore suffisamment poussées, qu'il suffise de rappeler brièvement ici les prières qui circulent sous le nom de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Augustin et d'autres. Il en est qui sont dues à l'abbé Ambroise de Saint-Vincent-du-Vulturne, que le bréviaire conserve encore aujourd'hui; d'autres remontent à Alcuin ou au moins à ses contemporains; la grande partie est anonyme, souvent d'inspiration monastique, mais s'abrite volontiers sous le nom d'un Père de l'Église, d'un docteur ou d'un abbé illustre. Prières dévotes appropriées à divers versets des psaumes, prières spéciales aux nécessités personnelles du récitant, prières adressées à la Trinité, à Jésus-Christ, au Saint-Esprit, à la Sainte-Vierge, aux anges, à la sainte croix, aux apôtres, aux saints, ces compositions pieuses ont été diverses fois réunies en recueils, dont un des plus célèbres, récemment étudié par dom Wilmart, est formé dans l'abbaye de Nonantole ou aux environs, dans le second quart du IX^e^ siècle, et entre deux siècles plus tard dans le fameux *Manuale precum* de Jean Gualbert

(† 1073). Rattachée aux élans de la piété augustinienne esquissés dans quelques phrases fugitives des *Confessions* ou des *Enarrationes in psalmos*, continuée à l'époque carolingienne dans divers centres monastiques, cette riche tradition de prières personnelles et d'élévations pieuses qui reprendra plus tard nouvelle vie dans l'entourage de Pierre Damien (1072), de Jean de Fécamp (1079), de saint Bernard et de saint Bonaventure, décèle un vivace sentiment religieux et se traduit par une forme littéraire d'un captivant attrait, souvent avec des préoccupations dogmatiques qui unissent, comme dans la liturgie mozarabe et dans les hymnes métriques ou rythmiques du XI^e^ siècle, en un touchant mélange, dogme, louanges et confiante supplication.

4. **Histoire.** — Dans l'histoire littéraire du moyen âge, grâce à quelques annales célèbres et à un groupe important de biographies, dont la *Vita Karolini* d'Éginhard est une des pièces les plus en vue, la production historique de l'époque carolingienne s'impose à l'estime de l'historien moderne. Mais les mérites littéraires de cette littérature n'atteignent pas les richesses de sa documentation, que vient encore grossir une abondante série de dossiers épistolaires, ou polémiques, et de pièces versifiées. L'originalité des œuvres et les qualités de l'exposé se différencient assez notablement d'un auteur à l'autre. Une étude critique relèverait d'un livre d'histoire; mais un bref aperçu sur les procédés littéraires, plus d'une fois du reste intimement liés à la valeur historique des ouvrages, est à sa place dans une histoire de la littérature latine médiévale. L'essor intellectuel dû aux carolingiens et les premiers essais historiques d'un Paul Diacre et d'un Éginhard de Fulda, auraient pu faire espérer que l'histoire, elle aussi, allait affirmer cette renaissance par des productions d'un mérite littéraire de plus en plus élevé. Remises en contact encore une fois avec les traditions romaines, dont Suétone et Ammien Marcellin avaient été les derniers représentants de renom, et stimulées par l'exemple de l'*Historia Anglorum* de Bède le Vé-

nérable, les écrivains de la période carolingienne, on pouvait le croire, n'avaient qu'à suivre l'impulsion donnée pour continuer la tradition et dépasser leurs devanciers par des créations originales, dignes de la période d'éclat qu'ils traversaient et des nations nouvelles qui se formaient sous leurs yeux. L'arrêt ou l'échec est-il dû aux dissentiments qui règnent dans l'entourage des empereurs et des rois et qui leur font apprécier très diversement comme à Hilduin, à Paschase Radbert, à Ermold Nigelle et à Éginhard les mêmes personnages et les mêmes faits? Sont-ce plutôt les conditions troublées contemporaines de la succession de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, puis les catastrophes du règne de Charles le Gros et des invasions normandes, qu'il faut rendre responsables de cet échec? Toujours est-il que la grande histoire n'est pas encore née.

Si l'on met à part Éginhard et quelques rares exceptions, deux genres surtout s'imposent tout de suite à l'attention : le genre biographique, c'est-à-dire presque exclusivement les vies de saints, et d'autre part le genre annalistique. Malgré d'illustres patrons comme Jérôme ou Isidore, et les nombreux exemples du VII^e^ siècle, qui en faisaient un genre traditionnel, la chronique ne prend pas encore la place des annales. Le genre annalistique était peut-être celui qui s'harmonisait le plus avec le morcellement régional et le désarroi politique, économique, social et intellectuel, engendré par la désagrégation de l'empire et les invasions des Normands à la fin du IX^e^ siècle. Sans cette situation de malaise et d'angoisse, l'exposé de la belle période qu'on venait de traverser et qui exigeait d'ailleurs du recul pour être jugée par le regard de l'écrivain, aurait peut-être trouvé son historien dans une œuvre de grand style, et le passage des « Annales » à la « Chronique », puis de la « Chronique » à l'« Histoire », comme Gervaise de Cantorbéry en esquissait l'évolution vers la fin du XII^e^ siècle, aurait pu être observé dans sa réalisation concrète et dans un mouvement ascensionnel de progrès. Mais jusqu'à la fin de l'ère carolingienne, l'on en demeure encore aux « Annales », et plus

tard, au XI^e^ et au XII^e^ siècle, le souvenir de l'apogée carolingien n'engendre plus que le merveilleux de la légende, parallèle au roman d'Alexandre.

La rédaction des annales était facilitée par la diffusion sur le continent des tables pascales dues aux missionnaires anglo-saxons : rédigées par séries de 14 feuillets ou 28 pages, elles étaient valables pour cinq cent trente-deux ans, l'*annus magnus*, à raison de dix-neuf années par page, comme on l'a vu plus haut. L'annaliste pouvait inscrire à l'année correspondante l'événement qui lui semblait digne de rappel, un peu comme à Rome on fixait l'ordre des faits en les intercalant dans la liste des consuls, les *Fasti consulares*. A la judicieuse sélection entre les événements importants et les menus incidents sans conséquences, on peut juger parfois des qualités de l'historien. Dans ces listes, au début, les rappels d'événements n'ont rien de littéraire : simples indications de décès ou d'avènement des souverains, des évêques et des abbés, mentions de visites et de voyages, faits divers de l'abbaye ou de la région, et autres incidents de ce genre, enregistrés dans un libellé impersonnel et sans style. Puis, les notices s'allongent, surtout si l'abbaye intéresse un puissant voisin, ou si elle entre en contact avec une famille régnante qui grandit en considération et en gloire, comme celle des Carolingiens; dans une gradation visible, l'annaliste multiplie alors les mentions données à Charles Martel, à Pépin le Bref, à Charlemagne. Parmi les annales monastiques carolingiennes, dont le nombre dépasse la soixantaine, de longueur et d'importance très diverses, les Annales de Lorsch, *Annales Laurissenses maiores* 741-829, appelées jadis *Annales Einhardi*, parce qu'on les attribuait à Éginhard, les Annales de Saint Bertin, *Annales S. Bertiniani* 741-882, continuées par Hincmar, celles de Fulda, *Annales Fuldenses* ou de Mayence (651-814 et 742-822), dont le début provient de Lindisfarne, comptent parmi les plus considérables de l'époque. La composition de quelques-unes de ces pièces gagne en mérite littéraire avec le coup d'œil historique du narrateur, au fur et à mesure qu'on s'écarte du début.

Habituellement émanées d'auteurs anonymes, rédigées par sections et complétées par la mise bout à bout d'œuvres de rédacteurs successifs, elles utilisent, comme jadis les *Chroniques*, le travail de leurs devanciers ou de leurs voisins, qu'elles remanient. Mais, quand elles arrivent à la période vécue par le narrateur, surtout si elles sont écrites au jour le jour, elles atteignent une valeur historique considérable et prennent un ton plus personnel, qui en fait selon la personne du rédacteur ou selon l'inspiration qui le guide, une chronique officielle du gouvernement, ou un journal politique de la cour, ou un écrit tendancieux contre un clan d'adversaires. La critique de ces nombreux documents historiques a suscité une foule de travaux, dont les résultats, fixés dans leurs grandes lignes malgré un bon nombre de solutions hypothétiques, intéressent en premier lieu l'historien.

Le genre de la chronique a eu beaucoup moins de succès, bien que certains développements entrés occasionnellement dans les annales pussent aussi bien lui convenir. En dehors de quelques essais médiocres, l'ère carolingienne ne connaît que deux ou trois écrits qui méritent ce titre de chronique, car le *Chronicon* d'Uzès (701-820), malgré ses mérites, rentre dans le genre des annales, et le *Chronicon* de Moissac (741-818), malgré qu'il se rattache, pour commencer, au *De sex mundi aetatibus* de Bède le Vénérable, prend bien vite dans ses deux versions l'allure annalistique. Le *Chronicon universale anni* 741, qui revient à la forme d'annales à partir de 710, est de trop peu de valeur pour nous arrêter. Ce n'est qu'à partir du règne de Louis le Débonnaire que la chronique ou l'histoire universelle reprend ses droits chez les écrivains carolingiens, avec Fréculphe de Lisieux (835) et Adon de Vienne (874). Fidèle aux sages principes historiques d'Hélisachar, le premier compose les *Chronicorum libri duo*, chronique universelle allant jusqu'à l'an 607, dont le second livre commence avec l'ère chrétienne et ne fait pas de l'empire carolingien la prolongation de l'empire romain. Adon rédige le *Breviarium chronicorum* des six âges du monde, depuis Adam jusqu'à

l'année 869, avec Bède, Isidore, Orose comme premier fond. Destinée à l'instruction de Charles le Chauve, la seconde partie de l'œuvre de Fréculphe, la plus intéressante et la plus personnelle, a pour but d'écrire une histoire universelle depuis l'ère chrétienne jusqu'à la mort de Grégoire le Grand (604), avec quelques additions sur le pape Boniface III (607), c'est-à-dire jusqu'à la disparition du pouvoir byzantin en Occident. Les idées inspiratrices, qui en font plutôt une histoire de l'Église qu'une chronique universelle, sont prises à la *Cité de Dieu* de saint Augustin et à Orose, les sources dans les ouvrages antérieurs bien connus. Œuvre compilatrice comme celle de Fréculphe, le *Brev'arium chronicorum* d'Adon de Vienne, qui ajoute comme sources aux anciennes chroniques universelles diverses annales monastiques du groupe de l'abbaye d'Elnone (Saint-Amand) et de Lorsch, ainsi que la *Vita Karoli* d'Éginhard, a le mérite de fournir à la fin de son œuvre, quand viennent à manquer les guides ou les modèles, quelques contributions personnelles sur l'église de Vienne ou sur les contemporains.

Les autres productions historiques de l'ère carolingienne continuent les genres précédents, dont ils accentuent certaines lignes appelées à toujours se développer. L'histoire spéciale des abbayes et des diocèses s'affirme autrement encore que par les *Annales* monastiques : la série des abbés et des évêques est passée en revue, à l'exemple de Bède le Vénérable et de Paul Diacre, qui avaient ouvert la voie, l'un dans les *Gesta Abbatum* de Jarrow-Wearmouth, l'autre dans le *Liber de Episcopis Mettensibus*. Dans la série figurent avec honneur les *Gesta abbatum Fontanellensium*, histoire de l'abbaye plutôt que des abbés de Saint-Wandrille, la plus ancienne chronique monastique du continent. Finie après la mort de l'abbé Anségise (833) et émanant d'un auteur qui a de la lecture, elle est visiblement basée sur des pièces d'archives et révélatrice de l'effort de réforme monastique sous Louis le Débonnaire. Désormais les *Gesta Abbatum* et les *Gesta* ou *Actus Pontificum* vont gagner rapidement en vogue. Leur succès n'est pas compromis

par le peu de valeur des *Acta* des évêques du Mans, qui se placent à peu près au début de cette littérature sur le continent, ni par le médiocre mérite de style des *Gesta Episcoporum Neapolitanorum* anonymes. Plusieurs de ces recueils d'*Acta* ou de *Gesta* sont dus à des auteurs tendancieux, dont quelques-uns ne reculent pas devant l'altération des documents : exemple pernicieux pour la littérature historique ultérieure.

Un italien a droit à une mention à part : c'est Agnellus de Ravenne, né vers 805, mort vers 854. De haute famille, riche, nanti plus ou moins légitimement à douze ans de gros revenus abbatiaux, il nous donne un modèle de travail historique pour l'histoire d'un diocèse. Son œuvre n'aura son parallèle qu'aux Xe et XIe siècles dans l'histoire de l'église de Reims par Flodoard et dans celle des évêques de Hambourg et Brême par Adam de Brême. Prié d'écrire une histoire des archevêques de Ravenne, correspondant au *Liber Pontificalis* du siège de Rome, il se défend contre ceux qui sont pour le travail rapide. Privé de tout modèle ou essai antérieur de ce genre, il prend son temps, pour réunir sa documentation et interroger toutes les sources possibles d'information, listes archiépiscopales, chartes, bulles, lettres et documents quelconques, inscriptions de toute nature, détails éparpillés dans les annales et les chroniques, puis réunir le tout dans un ensemble lisible. Au point de vue de la technique d'une composition historique au milieu du IXe siècle, l'œuvre est remarquablement intéressante et, en un sens, unique, si l'on met à part le résumé de l'*Historia Langobardorum* de Paul Diacre fait par André de Bergame et continué jusqu'en 877, puis par Erchempert du Mont-Cassin jusqu'en 889. Malheureusement l'exécution est demeurée inférieure : le style est médiocre, la langue dure et de latinité fautive, l'expression trop colorée de biblismes, ou à l'occasion, surtout dans les exposés de batailles, cousue d'emprunts virgiliens.

BIOGRAPHIE. — Il semble que les écrivains carolingiens aient eu une prédilection marquée pour les biographies de la

dynastie régnante. Mais aucune n'atteint à la valeur de celle d'Éginhard, la plus importante et la meilleure biographie de toute la renaissance carolingienne, souvent imitée, toujours recopiée jusqu'à la fin du moyen âge. Entre 888 et 891, elle a pour parallèle, en vers d'une facture correcte, la *Vita Karoli* du *Poeta Saxo*, dont le cinquième livre en distiques s'inspire beaucoup d'Éginhard, tandis que les trois premiers se basent sur les *Annales Laurissenses maiores* ou *Annales regii*, et le quatrième, en hexamètres comme les trois premiers, sur des annales saxonnes. Écrit entre 884 et 887 à Saint-Gall, à la demande de Charles le Gros, et dû à Notker le Bègue, le *De Gestis Caroli Magni Libri duo* du moine de Saint-Gall est intéressant par ses nombreux récits anecdotiques, fort mélangés déjà de traits légendaires. Plus tard, au XI^e^ et au XII^e^ siècle seulement, apparaît ce qu'on a appelé l'histoire légendaire de Charlemagne.

Par contre, l'histoire du règne de Louis le Débonnaire a tenté divers écrivains contemporains, dont la valeur historique n'est pas toujours à la hauteur de leurs sympathies : l'un, qui écrit en vers peu après 824, est Ermold Nigelle. Un autre, Thégan de Trèves, recourt à la forme annalistique vers 837, tendancieux pour Louis le Germanique contre Lothaire et Ebbon, partial pour Louis le Débonnaire. Un troisième, anonyme, désigné sous le nom de l'« Astronome », car il s'intéresse aux phénomènes célestes, écrit après 840 une *Vita Ludovici Pii*, moins partiale que la précédente, meilleure de fond que de style, et très estimée pour sa dernière partie de 830 à 840. La guerre civile de 840 à 843, avec ses origines, est racontée à la demande de Charles le Chauve par Nithard de Saint-Riquier, fils d'Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne. Mort en juin 844 et partisan de Charles, pour qui il combat brillamment et est blessé, il écrit avec franchise, sans beaucoup de style, ni sans incorrections. Il n'est pas dans la ligne de la tradition stylistique qui va d'Éginhard par Loup de Ferrières à Heiric d'Auxerre; mais son *Historiarum libri quattuor* est un des témoins les plus importants de cette malheureuse période.

C'est elle aussi qui nous a conservé les célèbres serments de Strasbourg de février 841.

L'histoire nationale n'a que peu de représentants, malgré l'exemple de l'*Historia Langobardorum* de Paul Diacre, qui vient au premier rang après celle de Bède pour les Anglo-Saxons. Écrite par un gallois en 822, l'*Historia Britonum*, qui circule sous le nom de Nennius, est dictée par un sentiment patriotique intense, funeste évidemment à la vérité historique, quand il s'agit des luttes contre les envahisseurs saxons, mais précieux pour la survivance des vieilles légendes celtiques relatant les gloires passées de la race et les fantastiques coups d'épée du roi Arthur contre ses neuf cent soixante agresseurs; l'œuvre prend place entre la complainte amère de Gildas, décrite plus haut, et les merveilleux récits celtiques transmis par Geoffroy de Monmouth trois ou quatre siècles plus tard. Le *Breviarium* d'Erchambert, tiré en 826 de l'*Historia regum Francorum*, sera repris plus tard à Saint-Gall; les récits légendaires y prennent trop la place des événements les plus importants. Les notices des annales monastiques de l'époque carolingienne s'étendent souvent avec prédilection sur les événements de l'Est ou de l'Ouest de l'empire, d'après la situation géographique et les sympathies politiques de l'abbaye à laquelle appartient l'annaliste; mais aucune ne constitue une histoire nationale des Francs de l'Est ou de l'Ouest.

HAGIOGRAPHIE. — En dehors de ces vies d'empereurs, de rois ou de princes, le genre biographique comprend surtout des vies de saints. On croirait volontiers que le vieux genre de la *Vita*, jadis à peu près réservé aux saints, a été étendu jusqu'aux personnages purement laïcs et politiques, et cela en passant par l'intermédiaire des personnages ecclésiastiques, souvent saints évêques ou abbés, intimement mêlés aux événements politiques du moment; plus loin, on en trouvera maints exemples. A côté de ces vies de saints, originales ou remaniées, on peut ranger les récits de *Translatio* des reliques et les recueils de *Miracula*. Mais en tête de cette abondante littérature

hagiographique, *Vita*, *Translatio*, *Miracula*, il faut placer la série des martyrologes dits « historiques », que nous a légués l'ère carolingienne, et qui ajoutent des notices biographiques plus ou moins condensées aux indications très sommaires ou aux simples listes du recueil pseudo-hiéronymien.

Ici, encore une fois, Bède ouvre la marche avec son *Martyrologium de nataliciis sanctorum*, dont il revendique la paternité à la dernière page de son *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, et qui précède de trois quarts de siècle environ le *Felive Œngusso*, martyrologe versifié en vieil ou en moyen irlandais du culdée Œngus, resté fidèle au genre de pure nomenclature pseudo-hiéronymienne et rédigé en 365 quatrains (vers 800, plutôt que vers la fin du Xe siècle). Le développement ultérieur de la littérature des martyrologes s'explique non seulement par l'intérêt attaché au culte des saints dès les débuts du moyen âge, mais par les stipulations conciliaires et épiscopales, rencontrées dès le commencement du IXe siècle : Gerbald de Liége, par exemple, oblige tout prêtre à se procurer un martyrologe, c'est-à-dire au moins un calendrier des fêtes, et le concile d'Aix-la-Chapelle en 817 (can. 69) introduit ou généralise la lecture du martyrologe à la fin de l'office de prime dans les monastères. Les auteurs carolingiens qui continuent Bède ne se maintiennent pas au niveau des qualités de conscience, de judicieux équilibre, de cohérence du moine anglo-saxon. L'un d'eux est Raban Maur, vers 842, qui dans ce cas-ci encore une fois se fait compilateur, sans écarter discrètement les histoires de merveilleux exagéré ou de caractère grossier. D'autres auteurs de la haute Germanie utiliseront ce travail de Raban Maur surtout au siècle suivant : tels Notker le Bègue de Saint-Gall à la fin du IXe siècle et Herman le Contrefait de Reichenau au XIe siècle. Mais à l'époque carolingienne, c'est dans la région lyonnaise que se multiplie l'activité des rédacteurs de martyrologes. Malgré l'enchevêtrement de la tradition manuscrite qui connaît déjà deux recensions de Bède antérieures à l'an 800, on peut distinguer un martyrologe lyonnais anonyme vers l'année 806, qui augmente de nombreu-

ses additions la deuxième recension de Bède; un martyrologe attribué à Florus de Lyon et qui connaît au moins deux ou trois états successifs; enfin le martyrologe d'Adon de Vienne, en trois éditions successives, composé entre 850 et 860 après son voyage à Rome, dont il rapporte des matériaux, et durant son séjour à Lyon, avant son élévation au siège de Vienne. Cette ligne directe de transmission, qui de Bède le Vénérable descend par des anonymes, puis par Florus de Lyon, jusqu'à Adon de Vienne, ne concerne que la série principale, composée de travaux personnels grâce à un recours direct aux sources. C'est de là que sortira avant 875, c'est-à-dire avant la nomination de Charles le Chauve comme empereur, le martyrologe d'Usuard, moine de Saint-Germain-des-Prés, qui abrège les notices et complète les mentions de la première édition d'Adon. D'autres rédactions ou compilations secondaires, comme celles de Wohlfart de Herrieden (vers 896), outre celles de Fulda et de Saint-Gall citées plus haut, n'eurent guère la même diffusion et influence. Il est regrettable qu'Adon de Vienne ait entremêlé son travail de notices prises d'après lui à un *venerabile perantiquum martyrologium* romain, rencontré par lui dans la haute Italie et appelé souvent le *vetus* ou *parvum romanum*. Les études critiques récentes obligent de le regarder comme un faux dont Adon lui-même est responsable : responsabilité d'autant plus grosse de conséquences que le martyrologe d'Usuard, fermant la liste des martyrologes dits historiques ou à notices développées, s'est répandu partout en supplantant tous les autres et est passé finalement dans le martyrologe romain actuel, où toutes les difficultés critiques se concentrent sur tous les détails extraits par Adon de son *vetus romanum*. Mais, quoi qu'il en soit du sort final de l'œuvre de Bède et de ses continuateurs, on voit la part qu'a eue l'époque carolingienne dans la rédaction de ce livre si important dans la littérature hagiographique. L'œuvre organisatrice directement effectuée par Charlemagne et ses descendants ne s'affirme pas seulement dans le domaine scolaire et intellectuel en général; les livres liturgiques et leurs remaniements,

le choix et le texte des homélies, la discipline monastique, le renouveau canonique et pénitentiel, le martyrologe, et en général toute la littérature théologique, polémique et autre, porte la trace de leur intervention, de leurs conseils et de leur inspiration, ou au moins de leur efficace patronage.

La biographie, a-t-on dit déjà, est avec les *Annales* le principal genre historique du siècle carolingien, et dans ce genre c'est aux vies des saints que revient la prépondérance numérique, bien que leur nombre n'atteigne pas celui des *Vitae* consacrées aux saints de l'âge mérovingien. L'écart numérique est considérable : on a calculé que pour trois cent cinquante saints mérovingiens on n'en compte qu'une cinquantaine à l'époque carolingienne. Il n'y a guère d'ouvrage d'ensemble en dehors des martyrologes, mais on se met en devoir, en ce moment, beaucoup plus qu'auparavant, de réunir en collections les biographies ou *Vitae* déjà existantes et à former, selon l'ordre du calendrier, ce qu'on appellera plus tard des passionnaires ou des légendiers, issus de la juxtaposition de ces vies, exactement transcrites par un copiste ou abrégées et remaniées. Sulpice-Sévère, avec sa *Vita S. Martini*, et saint Jérôme, avec ses *Vitae* et ses éloges funèbres disséminés dans sa correspondance, attirent davantage les imitateurs et les copistes.

Plusieurs de ces vies se recommandent à l'historien par leur ton sérieux; d'autres ont moins de valeur, ou même descendent au niveau inférieur de la littérature hagiographique. Parmi les premières, doit prendre place celle de saint Sturm, abbé de Fulda, écrite par Eigil, son disciple durant vingt ans et abbé de 818 à 822 : récit de haute valeur pour l'histoire de la fondation de Fulda et de la prédication de saint Boniface, l'œuvre se distingue de la plupart des *Vitae* par son ton simple et sans apprêt, empreint de chaude sympathie, mais éloigné de toute surcharge panégyrique. On voudrait pouvoir lui joindre la vie de son contemporain Burchard de Wurzbourg, mais elle est sans valeur, et surtout celle de son fidèle ami Lull, *S. Lulli archiepiscopi moguntini vita*, datée de deux siècles plus tard,

puisqu'elle est due à Lambert de Hersfeld entre 1063 et 1074; mais, malgré les données contemporaines du VIII^e^ siècle sur lesquelles elle s'appuie, les remaniements littéraires que leur a fait subir la plume du rédacteur lui enlèvent sa valeur. Moins sûre encore est celle de saint Guillaume de Gellone († 812), refaite au XI^e^ siècle, à l'aide de sources antérieures, mais entremêlée de légendes carolingiennes.

Par contre, dans le cercle des relations de saint Boniface, une autre vie attire l'attention, celle de Lioba, sa parente, *S. Liobae Abbatissae Bischofheimensis vita*; écrite avant 838 par Rodolphe de Fulda, élève de Raban Maur lui aussi, bon écrivain et historien, *insignis historiographus et poeta*, elle se fait remarquer comme les autres œuvres de l'auteur par la correction et la clarté de l'expression. Basée sur des traditions orales, elle découvre certains côtés curieux de l'histoire de Pépin le Bref et de Charlemagne, car Lioba était en relations suivies avec Fulda et avec la cour, où elle voyait souvent la femme de Charlemagne, Hildegarde. Du même auteur, la *Vita Rabani*, qui dément son titre, est moins la biographie du célèbre abbé, que l'exposé de son œuvre dans l'acquisition de reliques pour Fulda et ses dépendances, le récit des miracles opérés, et l'origine des fondations. De réel mérite sont la vie de saint Willibald d'Eichstätt, écrite vers 780 par une moniale d'Heidenheim, avec l'*Hodœporicum*, espèce de journal de voyage de Waltham à Rome, celle de saint Lébuin, l'anglo-saxon de Deventer († vers 775), précieuse pour la connaissance des usages saxons et qui aura, après le remaniement par Hucbald, comme mauvais dédoublement au XI^e^ siècle la *Vita S. Livini*, celles de saint Emmeran et de saint Corbinien de Freising (vers 730), écrites entre 764 et 783 par Aribon de Freising. De réel mérite aussi, écrite par son successeur Altfrid avant 859, est la *Vita* de saint Liudger, premier évêque de Münster († 809), qui avait lui-même laissé une bonne biographie de son maître saint Grégoire d'Utrecht, l'une et l'autre fort utiles pour l'histoire de l'évangélisation de la Frise et de la Westphalie, malgré les concessions

de la seconde au style conventionnel de l'hagiographie.

Dans le cycle des missionnaires du Nord de l'Allemagne, se présente saint Anschaire (Oscar), premier évêque de Hambourg qui avait lui aussi écrit vers 838 la vie d'un autre missionnaire, saint Willehad, premier évêque de Brême († 789), et qui eut lui-même pour biographe, onze ou douze ans après sa mort (865), son disciple Rimbert; l'une et l'autre sont précieuses. Pour stimuler ces productions littéraires, l'abbaye de Corvey, ou de Corbie la Neuve, occupe dans le Nord la place qu'occupait Fulda dans le Sud. On peut rappeler encore la vie de saint Remi de Rouen († vers 771), assez peu précise, celle de saint Aldric, archevêque de Sens († 836), avant cela abbé de Ferrières, utile malgré quelques inexactitudes, celles de saint Ursmer et de saint Ermin de Lobbes, avant 768 et 776, par Anson de Lobbes, sans grande qualité de style, mais de bonne foi, celle de saint Trudon (Trond), avant 791, par Donat, un hesbignon devenu diacre de Metz, qui se ressent de la bonne formation littéraire messine, et surtout, à cause de sa note impartiale, sympathique et sans prétentions grammaticales ni stylistiques, celle de saint Benoît d'Aniane († 821), le grand réformateur des abbayes, le restaurateur des écoles et le conseiller de Louis le Pieux : elle est écrite (822) par Ardon Smaragde, son successeur à Aniane, pour la consolation des moines de la nouvelle fondation d'Inda près d'Aix-la-Chapelle, où était mort Benoît. La vie d'Euloge de Cordoue, écrite par son ami Paul Alvare, entre 859 et 861, est précieuse pour l'histoire de la persécution musulmane en Espagne.

D'autres vies demandent encore mention, notamment la *Vita Alcuini*, ne fût-ce que pour signaler son insuffisance, malgré les relations orales que fournissait à l'auteur vingt ans après la mort de son héros, son maître Sigulfe, abbé de Ferrières, un des plus chers disciples d'Alcuin. Le souci d'édification altère la physionomie de l'écolâtre et du lettré. Les deux œuvres biographiques de Paschase Radbert, la vie de saint Adélard († 826), fondateur de Corvey, et celle de Wala de Corbie (836*), l'une la *Vita S. Adalardi* († 826), espèce de

complainte et d'éloge, écrite aussitôt après le décès, l'autre sous le titre d'*Epitaphium Arsenii*, en deux livres écrits respectivement en 836 et vers 851, fournissent des renseignements utiles sur ces deux personnages qu'il connaissait bien, sur la fondation de Corvey et sur la guerre civile de 828 à 834. La satire violente de la cour et de la politique impériales a fait recourir l'auteur de l'*Epitaphium* au procédé des livres à clef : Justinien désigne Louis le Pieux, Honorius Lothaire, Justina Judith, etc. Avec ses réminiscences qui rappellent le *Cato maior* de Cicéron, la forme dialoguée contribue à rendre l'écrit prolixe et verbeux, d'allure traînante; mais il devient véhément et même agressif quand il en arrive à défendre la réputation de Wala par une interprétation tendancieuse des événements.

Les récits des translations de reliques, devenues très fréquentes alors, et des miracles opérés en ces occasions, commencent à se faire nombreux, pas toujours au profit de la vérité historique : le genre est créé et impose ses conventions. Éginhard n'avait pas pris l'initiative de ces récits; mais l'exemple qu'il avait donné en composant la *Translatio SS. Marcellini et Petri* et qu'un faussaire devait imiter dans la *Translatio SS. Tiburcii, Marcellini, etc.*, à Saint-Médard de Soissons, deux siècles après l'événement (828), assurait à cette classe d'écrits toute la considération dont jouissait l'œuvre du biographe de Charlemagne, et affermissait les signes distinctifs du genre : un résultat parallèle, pour les *Vitae*, était dû aux productions biographiques de Paschase Radbert. Avec ses développements de ton populaire et de latin vulgaire, le récit d'Éginhard est dicté par le souci de l'édification, mais il a une réelle fraîcheur et vivacité d'exposé, traversée trop souvent par une conviction naïve, qui ne manque pas d'étonner chez ce lettré. De valeur littérairement médiocre, la pièce devient intéressante au point de vue de l'histoire de la culture; on peut en dire à peu près autant de la plupart des autres récits du même genre. De temps à autre, le récit d'une translation s'accompagne de données historiques précieuses, comme dans le cas de la *S. Viti translatio Corveiam Novam* en 837, qui a

de la valeur pour les origines de Corvey; ou des *S. Goaris Miracula*, dus en 839 à la plume simple et claire de Wandalbert de Prüm, et qui sont curieux pour le caractère de Charlemagne. Des *Miracula S. Dionysii*, le livre II, antérieur comme le premier à 835, contient les miracles de l'époque de l'abbé Hilduin, celui qui à la demande de Louis le Débonnaire s'était occupé de la traduction des œuvres aréopagitiques et avait composé une *Vita*, sans valeur historique, destinée à faire foi durant tout le moyen âge : prélude des écrits sur l'apostolicité des églises de France. Ajouté quarante ans plus tard, après 877, le livre III des *Miracula* contient aussi dans ses récits de précieuses données sur l'époque. On peut mentionner encore les *Miracula S. Vedasti*, dus à Haimin, élève d'Alcuin, et à d'autres moines de Saint-Vaast d'Arras, vers 850 et 875, le tout riche en traits historiques, les *Miracula* de saint Wandrille, ceux de la *Translatio S. Reginae* d'Alise à Flaix, en 864, et les *Miracula sancti Remacli*, commencés entre 851 et 861 et poursuivis jusqu'au début du XI^e^ siècle, avec des pages vivantes sur les incursions normandes et un réel souci littéraire dans les vingt premiers chapitres du IX^e^ siècle (livre I, 1-19). A signaler enfin le premier livre des *Miracula S. Benedicti*, écrit vers 875 en grande partie par un moine de Fleury, Adrevaldus († 875-879); l'abondance suspecte du merveilleux dans les récits est largement compensée par de précieuses données historiques sur l'histoire des origines de Fleury-sur-Loire, sur l'anarchie aristocratique qui désole l'empire sous les successeurs de Charlemagne, et sur les désastres de l'invasion normande dans la région de la Loire.

Comme on a pu le voir, le mérite historique de ces *Vitae* est souvent supérieur à leur mérite littéraire. Le genre conventionnel, qui remonte en fin de compte aux préceptes des anciens rhéteurs et se renforce du souci de l'édification, se donne de plus en plus carrière. Du point de vue littéraire, un certain nombre de vies antérieures ont été corrigées à l'époque carolingienne. Dans le prologue très soigné de sa *Passio SS. Rufini et Valerii*, Paschase Radbert avait tracé les règles

du genre pour ces remaniements qu'il voulait parallèles à la riche ornementation des reliquaires, par honneur pour le saint : règles théoriquement justifiables peut-être, mais en fait destinées à couvrir toutes les falsifcations. Si la langue y a pu gagner en pureté et en correction, le style conventionnel n'y a rien perdu de ses prétentions et les problèmes historiques en renaissent plus compliqués qu'auparavant. Parmi ces remaniements célèbres, il en est qui doivent leur vogue au grand renom de leur auteur : par exemple celui de la *Vita* de saint Gall dû à Walafrid Strabon, celui de la vie de saint Hubert par Jonas d'Orléans, ou celui de la vie de saint Maximin par Loup de Ferrières; la vie de saint Riquier, la *Vita Richarii*, remaniée par Alcuin, sur un texte plus ancien, simple et inculte, récemment retrouvé, eut un rayonnement plus étendu que mérité dans les cycles hagiographiques des diocèses du Nord et du Nord-Ouest de l'empire. La *Vita* de saint Fursy († vers 649), le plus célèbre après Colomban des grands missionnaires irlandais, fut aussi beaucoup utilisée dans ses divers remaniements, grâce entre autres aux *Scoti*, ses compatriotes lettrés sur le continent.

5. **Poésie et versification.** — L'hagiographie et en général les biographies de l'ère carolingienne, on se le rappelle, présentent un certain nombre de pièces en vers. C'est l'ensemble de la littérature versifiée de la période qui réclame maintenant considération. Qu'on l'envisage avec satisfaction, regret ou pitié, le fait est là : sous Charlemagne et ses successeurs, une partie considérable de la production littéraire est en vers, si bien que ce serait tronquer l'histoire du mouvement littéraire médiéval que de ne pas tenir compte de ce phénomène, qui pour nous est matière d'étonnement plutôt que d'admiration. Assez abondante sous les carolingiens pour remplir déjà près de six volumes in-quarto des *Monumenta Germaniae historica*, cette multiplication des pièces de vers trouve son explication dans les origines essentiellement scollaires de la littérature atine médiévale, rappelées dès le début

de ces pages. La formation latine des écoles donnait comme complément à la grammaire l'étude de la prosodie et de la métrique; les exemples étaient pris aux poètes. Virgile surtout et Ovide, Lucain souvent aussi, parmi les chrétiens Prudence, jouirent d'un succès constant, dont on a la preuve dès le IVe siècle de l'ère chrétienne. Rien d'étonnant donc, si cette longue accoutumance du vers latin produit un double résultat chez l'écrivain médiéval : elle lui a assuré une connaissance de la langue très étendue, avec une richesse de vocabulaire, la *copia verborum*, comme aurait dit Cicéron, une souplesse de construction et une aisance de mouvement indéniables. En outre, en partie du reste grâce à cette connaissance familière de la langue, elle a fait passer le vers latin pour l'expression naturelle de la pensée, plutôt que pour un exercice artificiel et factice dont on peut se dispenser dès qu'il a atteint son but pédagogique; ce dont on trouve aussi la preuve dans la variété des sujets, pures banalités quotidiennes ou événements de conséquence, pour la description desquels on recourait à la poésie. L'admiration professée pour les maîtres de la poésie antique n'allait pas du reste sans rejaillir sur les virtuoses de la versification, comme en témoignent les mentions élogieuses données aux poètes par les écrits du temps : *insignis poeta*, *divini poetae*, *mire rutilat*. L'estime qu'on faisait de ces pièces s'affirme dans le grand nombre des manuscrits qui nous en ont transmis le texte.

Parmi les traits intéressants que présente l'histoire de la poésie latine médiévale, il en est un ou deux qui doivent passer au premier plan. Rappelée au respect de la grammaire et de la prosodie par la forte impulsion du début du règne, la période carolingienne revient à la métrique classique avec beaucoup plus de fidélité que les auteurs précédents, les uns avec une variété de mètres qui utilise à peu près toute la gamme de la facture antique, ou tout au moins tous ceux qu'a légués Prudence, tel Théodulphe d'Orléans, les autres, comme Alcuin, avec une rigidité qui ne sort guère de l'hexamètre et du distique. En fait, inaugurée déjà bien avant la fin de l'ère

patristique, la poésie rythmique subit un arrêt ou un retard au moins dans son développement : conséquence de l'initiative carolingienne décisive pour toute l'évolution de la langue latine. Beaucoup plus livresque que populaire, la renaissance du latin à ce moment avait trop la hantise du passé classique pour s'écarter des formes poétiques traditionnelles. On ne semblait pas se douter alors que l'avenir était au genre rythmique plus vivant, plus conforme à la prononciation populaire, plus susceptible de fraîcheur et d'élan, en un mot moins artificiel. Mais l'arrêt ne sera que momentané : les mêmes causes qui avaient déclenché le mouvement ne cessant pas de demeurer opérantes, il ne faudra pas attendre le XI^e^ siècle pour assister à une reprise, définitive cette fois, de la poésie rythmique. Intéressante à suivre dans son évolution interne, la poésie latine du moyen âge ne l'est pas moins dans ses rapports avec la poésie en langue vulgaire. Car des réactions se font sentir dans le domaine des langues romanes et germaniques, sur la facture du vers, sur la rime, sur la nature des sujets versifiés. Cela se réalisera surtout durant la période suivante; il faut se contenter de l'indiquer brièvement, la matière étant plutôt du ressort des romanistes et des germanistes.

ÉPITAPHES. — Dans cette pléthore de pièces de vers, les épitaphes jouent un grand rôle : l'exemple de Fortunat, qu'on a appelé le premier poète de l'ère médiévale, avait été contagieux. On en compose non seulement pour les gouvernants laïcs, pour les ecclésiastiques, évêques et abbés, mais pour beaucoup d'autres personnages de moindre importance dans le monde ou dans le cloître : Sedulius Scottus, Raban Maur, ainsi que Micon de Saint-Riquier, en composent toute une série conservée dans leurs œuvres. L'héritage datait de loin : il remontait aux siècles de l'empire, Venance Fortunat, après Damase, l'avait transmis jadis et l'on ne s'étonnera pas de voir Micon s'adresser à Radbert de Corbie et à d'autres, à plusieurs reprises, pour se procurer un exemplaire de ses poésies. A l'exemple des inscriptions de la décadence latine,

on recourait volontiers à des réminiscences d'épigrammes antiques. Il y avait des personnages qui eux-mêmes faisaient leur épitaphe; tels, semble-t-il, Dungal, sûrement Angilbert de Saint-Riquier, Raban Maur, qui résume sa carrière, Alcuin surtout, qui développe assez longuement la sienne en humaniste et en chrétien. Raban compose aussi l'épitaphe de Walafrid Strabon, qui méritait mieux, et celle d'Éginhard, qui est passable. Celle de Paul Diacre est composée avec goût par l'abbé du Mont-Cassin, Hildric (834), son ancien élève, qui est aussi un grammairien. Celle de Milon de Saint-Amand est due, semble-t-il, à son élève Hucbald. Alcuin a fait celle de Paulin d'Aquilée, Micon celle de Nithard, Théodulphe celle de Fastrade, Dungal celles des abbés Fulrade et Fardulfe; pour le tombeau du pape Hadrien II, Théodulphe et Alcuin, celui-ci au nom de Charlemagne, en font chacun une, mais la seconde seule est burinée dans le monument.

Alimenté ou inspiré d'un groupe de pièces conservées par un manuscrit du VIII^e^-IX^e^ siècle, et entrées plus tard dans l'*Anthologia latina*, ce goût des épitaphes va sans doute de pair avec le souci épigraphique des pèlerins de la Ville éternelle, qui leur fait recueillir en « Sylloge », singulièrement précieux pour les archéologues modernes, les inscriptions rencontrées à Rome sur les tombes des martyrs ou dans les basiliques.

« CARMINA FIGURATA ». — Moins sérieux, un autre genre est celui des *Carmina figurata* : jeu factice, dont on pourrait comparer l'attrait à celui de nos mots croisés actuels, mais qui en dit long sur les déviations du goût littéraire d'alors. Trop exclusivement dominé par les exercices d'écoles, le versificateur retors ne s'apercevait pas que pareils tours de force n'ont plus rien à voir avec la littérature. Au moins, cette virtuosité dans le maniement des mots suppose-t-elle une connaissance minutieuse de la langue et du vocabulaire latin. L'exemple, cette fois encore, remontait loin, car il datait de l'époque de Constantin qui avant 326 avait consenti à rappeler

de l'exil Porfyre Optatien, auteur d'une supplique en vers combinés de la façon la plus compliquée. L'acrostiche était depuis longtemps connu; les pièces abécédaires, avec les initiales de chaque vers ou de chaque strophe disposées dans l'ordre alphabétique, n'avaient jamais été rares; saint Augustin lui-même les avait cultivées jusque dans sa polémique anti-donatiste. Mais Porfyre Optatien allait plus loin; non seulement il joignait l'acrostiche, le mésostiche et le télestiche, c'est-à-dire que les lettres initiales, médianes et finales de chaque vers, lues de haut en bas, parfois aussi de bas en haut, formaient elles-mêmes une phrase en vers. D'autres figures s'y ajoutaient encore; on pouvait lire les mots en forme de lignes parallèles perpendiculairement disposées comme un treillis, *cancellati flexus*; on pouvait les lire en lignes diagonales, ou d'autres façons encore, toujours avec un sens nouveau, exposées chaque fois dans une notice explicative. Si l'exemple venait de loin, il venait aussi de haut. Toujours pondéré, Alcuin avait eu la sagesse de se contenter des acrostiches, qui rappelaient Fortunat. Malgré son talent, Théodulphe était allé aussi loin que Porfyre dans une pièce de ce genre raffiné offerte à Charlemagne. Poétiquement beaucoup moins doué, Raban Maur avait déjà atteint l'âge de trente ans lorsqu'il composa un poème *De laudibus sanctae crucis*, où toutes les finesses des *Carmina figurata* se donnaient rendez-vous. En haute estime et admiration chez les contemporains, l'œuvre fut plusieurs fois rééditée par son auteur et munie d'une nouvelle dédicace adressée à divers illustres destinataires. Il fallait rappeler cette pièce, qui nous fait sourire aujourd'hui, pour donner une idée des tendances stylistiques de ces jeunes générations. Plus tard, Milon de Saint-Amand aura pour Charles le Chauve une dédicace de facture similaire en trente-sept hexamètres contenant chacun trente-sept lettres; la combinaison des lettres initiales, médianes et finales, lues perpendiculairement, avec les vers de la première, de la dix-neuvième et de la dernière ligne lues horizontalement, le tout écrit en caractères plus grands ou rubriqués, figuraient un carré avec

croix inscrite. Suivaient alors les 1818 hexamètres, d'imitation virgilienne assez prononcée, sur la vie du héros prise à une biographie déjà existante. On ne dit pas si Charles le Chauve goûta la virtuosité de la dédicace. Même le grave et sévère Hincmar s'était laissé fasciner par ces tours de force et son *Ferculum Salomonis*, en distiques compliqués, lui avait valu, avec une notice explicative, les éloges de Flodoard dans son *Historia Remensis*. Avant lui, Charlemagne ne semble pas être demeuré indifférent à ce genre de versification; car un irlandais entre autres, qui avait eu Alcuin pour maître et l'avait accompagné sur le continent, Joseph Scottus († vers 795), avait adressé à Charlemagne, à peu.près vers le même moment que Théodulphe, quatre petits poèmes de ce genre recherché et compliqué, sur le parallèle d'Ève et de Marie, sur les vertus princières, sur la croix, sur les noms du Christ, et expliqué la manière de les lire. D'autres fois encore, le versificateur préférait la lecture en losanges, ou en diagonales, ou de n'importe quelles autres façons, pourvu qu'elles fussent compliquées. Il est inutile de s'arrêter davantage à ces tours de force.

ÉNIGMES. — Les pièces de vers du genre énigmes et fréquemment intitulées *Ænigmata* présentent habituellement une note un peu plus sérieuse. Souvent aussi elles cultivent l'acrostiche, comme on le voit déjà chez Ennodius de Pavie et chez Venance Fortunat. Les Iles Britanniques ont eu une prédilection marquée pour ce genre des énigmes, dont l'*Anthologia latina* dans une de ses sources du VIII^e^-IX^e^ siècle donne de nombreux exemples. Grâce au recueil de Symphosius, imitateur d'Ausone, *poeta versificus metricae artis peritia praeditus*, Aldhelm s'y était adonné avec goût, Alcuin aussi, Joseph Scottus également, croit-on : ce qui correspondait à leurs soucis éducateurs. On s'étonne davantage de voir saint Boniface leur donner son temps : ce qui nous a valu une vingtaine de pièces en hexamètres, mais christianisées, comme l'étaient celles d'Aldhelm. Transmis primitivement d'Angleterre, ces

recueils seront en honneur sur le continent auprès des générations qui suivent Charlemagne; on constatera le culte de ce genre encore chez Notker de Saint-Gall, chez Remi d'Auxerre et dans l'*Ecbasis captivi*, qui nous placent au Xe siècle. Plusieurs de ces pièces sont intéressantes par leur portée morale, beaucoup sont curieuses par leur ingéniosité; mais il faut reconnaître qu'elles relèvent de la versification plutôt que de la poésie.

THÉODULPHE. — C'est dans des pièces d'un autre genre qu'il faut chercher la véritable inspiration poétique. On a dit plus haut que pour s'être trop attaché aux sources antiques ou aux sujets sans envergure, Ennodius de Pavie ne fait pas grande figure dans l'histoire de la poésie proprement dite. A l'époque carolingienne, deux noms surtout méritent d'être placés en relief, ceux de Théodulphe d'Orléans et de Walafrid Strabon, qui peuvent se disputer la gloire d'être les meilleurs poètes de la période : le « Pindare » de la cour palatine, Théodulphe, a une facture très soignée, une fidélité constante aux locutions antiques, une étonnante facilité à y verser ses propres pensées, si bien qu'à certains moments on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, ce rare bonheur d'imitation ou cette maîtrise personnelle de l'expression et de l'idée. Principal représentant de la formation visigothique, il dépasse tous ses prédécesseurs espagnols, qui s'escrimaient à versifier sans cesse, et domine tous ses rivaux dans sa nouvelle patrie, dont aucun n'atteint à sa fécondité ni à sa souplesse. Walafrid a quelque chose de plus spontané peut-être; mais Théodulphe est un artiste, au goût personnel pour tous les arts, qui pense, qui parle, qui vit dans ses vers et, avec aisance dans les sujets les plus divers, se joue des exigences de la description et de la technique. L'étude du verbeux Ovide, *Naso loquax*, comme il l'appelle, lui a acquis la facilité de la composition, Prudence lui a montré les richesses, parfois un peu creuses, de l'adaptation allégorique, Virgile le fascine par l'enchanteresse douceur de ses vers harmonieux. Cela le rend apte à tous les

genres. Par leur note intime, ses complaintes pendant sa disgrâce à Angers contrastent avec son poème de bienvenue à Orléans adressé à Louis le Débonnaire ; ses missions officielles, ses souvenirs d'études ou de lectures, ses goûts artistiques pour les beaux livres et les beaux meubles, son estime de la Bible, la tombe d'un saint, d'un roi, d'un ami, tout est matière à ses vers. Son hymne pour le dimanche des rameaux, *Gloria laus et honor*, bien supérieure à celle de Pâques, *Eia Camena libens*, se lit encore avec admiration.

WALAFRID STRABON. — Chez Walafrid, qui commence à versifier quand Théodulphe vient de finir, le talent poétique pour se déployer n'a pas attendu les années. A dix-huit ans, ce petit paysan de Souabe, doux et sympathique, *carus super omnes*, éduqué à Reichenau, puis à Fulda, a mis en vers la *Visio Wettini*. D'abord écrite en prose par l'abbé Haiton, mort évêque de Bâle († 836), elle rappelle les choses vues à son lit de mort par son maître Wettin : visions célèbres, tantôt sombres, tantôt radieuses, sur l'enfer, le purgatoire, le paradis, sur les contemporains châtiés ou pardonnés, dont parfois un acrostiche donne le nom, ce qui est spécialement intéressant dans le cas du voluptueux *Carolus imperator*. Déjà utilisé dans la *Vita* remaniée de saint Fursy, et souvent imité plus tard, le même thème est finalement repris par Dante dans sa *Divine Comédie* : c'est assez dire la valeur de l'inspiration poétique. Comme poète, Walafrid est spécialement doué; l'étude de Virgile et d'Ovide, avec celle de Prudence, plus que les leçons de Raban, ont fait fructifier son talent. Sa très grande richesse de versification ne l'empêche pas, évidemment, de faire quelques concessions au genre scolaire; mais dans certaines pièces, comme le *De imagine Tetrici*, à propos de la statue de « l'arien » Théodoric, transportée de Ravenne à Aix-la-Chapelle par Charlemagne, il ne donne pas du tout dans ce genre artificiel. La forme dialoguée de ce poème introduit une discussion originale entre le poète et son génie, sa *Scintilla*, et amène un parallèle entre les souverains ariens, comme l'ostrogoth, et

les sages Carolingiens : nouveau tribut d'hommages à la dynastie, en poésie comme en histoire. Walafrid a de l'inspiration, inspiration très chrétienne et très humaine tout à la fois. Il a aussi le sens de la nature, ce qu'il manifeste dans ce poème de quatre cent quarante-quatre hexamètres, l'*Hortulus*, dédié à son ancien maître Grimald devenu abbé de Saint-Gall, et qui décrit les arbres, les plantes et les fleurs cultivées dans le jardin de l'abbaye. Malgré ses allusions mythologiques qui rappellent Ovide, et ses réminiscences de Columelle et des *Géorgiques* de Virgile, la pièce, fort admirée par les humanistes, est originale; la description du lis et de la rose lui donne une conclusion toute chrétienne.

SEDULIUS SCOTTUS. — Une idée du même genre se fait jour dans une poésie de Sedulius Scottus, qu'il faut placer à côté de Théodulphe et de Walafrid parmi les trois principaux poètes latins de l'ère carolingienne : c'est le *Certamen Rosae Liliique*, la discussion entre la rose et le lis, qui inaugure ou consacre un genre, celui de l'*Altercatio* ou du *Conflictus*, très en honneur jadis et destiné à beaucoup de succès dans la poésie latine du moyen âge et dans celle en langue vulgaire grâce au « jeu-parti ». Alcuin y avait déjà préludé dans son *Conflictus veris et hiemis*, dialogué à la façon de l'école antique. Dans le choix du mètre, Sedulius est beaucoup plus varié que la plupart de ses contemporains, même dans les résumés en vers qui coupent les chapitres de son *Liber de rectoribus christianis*; son *De strage Normannorum* est une ode saphique, de sentiment passablement combattif. Ce que Sedulius a en plus que ses deux rivaux, c'est l'humour : il est le fils de sa race, qui prélude à l'*Irish Wit* proverbial des Celtes insulaires. Quand il implore ses protecteurs pour un besogneux comme lui, qui a faim et surtout soif, il n'a guère moins de cynisme que Fortunat; mais la note humoristique et pittoresque, qui relève la supplique, arrache un sourire au lecteur, et la cause est gagnée. Sous ce rapport, les poésies goliardiques au XIII^e^ siècle ont hérité de sa verve.

POÉSIE MÉTRIQUE ET RYTHMIQUE. — Les œuvres de ces poètes demeurent en général fidèles aux mètres classiques : conséquence de la renaissance carolingienne qui reprend, avec le souci d'une prosodie en général correcte, la vieille tradition antique, par delà les deux siècles de l'évolution rythmique due à la négligence de la quantité; il n'y a pas de solution de continuité. L'hexamètre et le pentamètre sont les formes métriques cultivées avec prédilection; la strophe saphique et la strophe hymnique ambrosienne, toujours très populaire, à quatre diamètres ïambiques, viennent ensuite. Une grande variété règne chez Walafrid et chez Sedulius. Formé de deux membres rimant ensemble, le vers léonin cher à Caelius Sedulius dans son *Carmen Paschale* et destiné à grand succès plus tard ne se présente que rarement. Commune aux poètes lettrés carolingiens, cette forte prédilection pour la versification métrique ne parvient pas cependant à tarir le courant rythmique qu'elle endiguait. Ce genre rythmique va devenir le trait distinctif de la poésie latine médiévale : changement beaucoup plus profond que dans la prose latine, dont les changements ne dépassent pas les détails du vocabulaire et de la construction. Chez les carolingiens, l'imitation livresque avait remis en honneur le genre métrique, de même que la fascination des modèles grecs avait fait abandonner aux vieux romains leur manière primitive rythmée connue encore de Plaute. Vers le milieu du IX^e^ siècle et surtout au X^e^, s'accuse le retour au rythme. L'exemple d'Ambroise, qui harmonisait métrique et rythme pour satisfaire le goût de la foule, allait donner bientôt tous ses résultats. Plus conforme aux tendances du parler populaire qui se dérobe aux complications de la quantité, la poésie rythmique a gardé trop de vitalité pour ne pas entremêler ses produits à ceux de la poésie savante. D'une correction grammaticale et même accentuelle assez inégale, ces pièces sont assez souvent enrichies de rimes, surtout lorsque la cadence du vers mal rythmé n'est fixée que par un nombre déterminé de syllabes, comme dans plusieurs pièces irlandaises (*Versus amiliae Benchuir*, de 680-691). Mais, traversées d'une émotion

de sentiment qui dénote une vie intense, ces poésies souvent anonymes répondaient tellement au goût des lecteurs qu'on les réunit en recueils déjà vers l'année 800; on peut signaler ces recueils durant le IXe siècle, à Saint-Gall surtout, à Vérone et à Saint-Martial de Limoges, plus tard à Fulda. Le genre désormais pouvait être sûr de la fécondité de son avenir et suscite de nos jours un intérêt grandissant.

Beaucoup de ces pièces carolingiennes sont des strophes abécédaires. Qu'il nous suffise ici de rappeler la pièce abécédaire antiadoptianiste, *De Trinitate et de Christo Deo homine*, due à Alcuin ou à un de ses disciples et résumant son *De Trinitate*, un éloge de Vérone vers l'an 800, qui fait pendant aux strophes abécédaires de 721-739 sur Milan, des chants de printemps et d'amour, le *Liber manualis* de Dhuoda, recommandations de la mère à son fils vers 841-843, pendant le dur exil d'Uzès que lui impose son mari Bernard de Barcelone, le remaniement par Jean Diacre, plus tard par Azelin de Reims, de la *Caena Cypriani*, qu'on a rapprochée d'un sermon de saint Zénon de Vérone, celui-ci beaucoup plus édifiant, et sur l'origine et l'interprétation de laquelle la discussion ne semble pas close, et finalement l'*Hymnus de die iudicii*, de strophes abécédaires lui aussi et malgré sa facture inégale et peu correcte, de réel intérêt comme un des premiers essais, non sans valeur, après les strophes de l'*Altus prosator* celtique, du *Dies irae*. La facture rythmique de plusieurs de ces pièces, comme la note populaire de leur langue, entre autres chez Dhuoda, demanderait toute une étude. Pour d'autres, sur la description cosmographique de l'univers, sur les six âges du monde, etc., la date de composition mérovingienne ou carolingienne est toujours incertaine.

GOTSCHALC. — Une facture beaucoup plus ferme et beaucoup plus soignée rehausse les essais d'un auteur auquel ses malheurs, malgré ses torts, ont valu une sympathique pitié : il s'agit de l'infortuné Gotschalc. Autodidacte en la matière, s'il faut l'en croire, *nemo fuit mihi dux*, il avait certes de belles

dispositions pour la poésie. En ce domaine comme en théologie, ses initiatives sont personnelles. Adressés à Ratramne, ses hexamètres ont la rime léonine, un des premiers exemples d'importance de son emploi; mais trente-deux vers anacréontiques leur servent d'introduction. Il connaît aussi le mètre saphique, à strophes rimées trois par trois, comme dans sa prière au Christ, *Christe rex regum*. Il connaît le vers adonique, avec rime unique par strophes : *Christe mearum*, *Spes mea Christe*, *etc.*, pièces composées à Orbais. Gotschalc cultive la rime avec prédilection, pas toujours avec pleine correction. Certaines de ses pièces sont d'une vibrante prière qui émeut et d'une touchante sincérité de sentiment : telle l'*Oratio rythmica*, à un ami qui lui demande une poésie durant son séjour dans le Frioul. Le rythme accuse chez l'auteur un instinct musical, dont bénéficiera la poésie rythmique des siècles suivants. Sous le voile d'un pseudonyme, une pièce en hexamètres à rime habituellement léonine, l'*Ecloga Theoduli*, dont le nom grec traduit celui de Gotschalc, et qu'on a cru un moment devoir lui restituer à cause de ses accointances métriques, eut pour les exercices de lecture dans les écoles un succès analogue à celui des *Disticha Catonis* ou des fables d'Avien : recommandée déjà par le *Dialogus super auctores* de Conrad d'Hirschau pour les classes, elle eut plus de cinquante éditions dans les vingt dernières années du XV^e^ siècle. Mais toujours mystérieux sous le nom de Theodulus Italus, l'auteur de cette *Ecloga*, qui opposait dans un débat dialogué entre Alithia (vérité) et Pseustis (trompeur) les miracles de l'Évangile aux fables des poètes, serait à placer non plus au X^e^ siècle mais vers le milieu du IX^e^. Le développement de la poésie rythmique viendra mieux à sa place au volume suivant, après le renouveau carolingien. Mais dans la poésie rythmique de Gotschalc, comme dans la poésie métrique de Sedulius et de ses contemporains, perce le goût des beaux vers, le sentiment intime de leur musique et de leur douce harmonie, la *dulcedo versuum*, comme le dit l'un d'entre eux, apprise au contact des classiques et reproduite non sans succès à mainte page de leurs écrits.

ŒUVRES DIVERSES. — Les autres productions versifiées des lettrés sont en général inférieures à celles de ces maîtres. Relativement correctes, elles n'ont pas grande spontanéité ni élan. Mais quand la facture en est aisée, il en est qui se font lire avec attrait. Souvent la construction de la phrase est compliquée : elle rejette trop facilement au delà des deux ou trois premiers mots la conjonction ou le pronom relatif qui aurait dû normalement introduire une proposition subordonnée; Paulin d'Aquilée a plus d'une fois ce défaut. La tmèse qui coupe un mot en deux, comme *Cassio libri potens dorus*, ou *Marga fraterna per oscula rita*, est fort répandue et fait un effet curieux; on peut y voir la conséquence d'une formation livresque mal appliquée, puisée chez de vieux grammairiens comme Ennius. L'abus des mots grecs à peine latinisés, chez tous ceux qui sont dans la mouvance des *Scoti*, laisse l'impression d'une recherche affectée, de nature trop livresque encore une fois pour pouvoir plaire. Les sujets eux-mêmes, trop fréquemment, ne facilitent pas l'inspiration : des vies de saints ou des translations de reliques, calquées sur de longs récits en prose, la traduction en vers d'un martyrologe comme chez Wandalbert de Prüm, ou de directives sacerdotales comme dans le *Libellulus sacerdotalis*, en 565 vers, de l'énigmatique breton Lios Monocus, des démêlés politiques ou religieux, les six âges du monde, des biographies, des récits de voyage, outre les mille menus événements de la vie quotidienne, ne se prêtent guère à de beaux accents poétiques. Rendu plus aisé par un contact assidu avec Ovide, le vers élégiaque exprime souvent avec succès les sentiments du cœur. Ainsi les soixante-six distiques de condoléances, envoyés par Modoin d'Autun en 820 à Théodulphe d'Orléans durant sa disgrâce à Angers, ont de l'émotion et de la vie. Il faut reconnaître aussi que lorsque les événements, surtout les événements tristes, comme le décès tragique d'un souverain, d'un prélat, d'un bienfaiteur ou d'un ami, font une profonde impression sur l'auteur, les pièces qui recourent à la poésie rythmique, de facture plus accessible et plus populaire, ne sont pas dépourvues de mérite

poétique; la sincérité du sentiment et le mouvement du vers font contraste alors avec la note livresque de beaucoup d'autres poésies. Outre les exemples rappelés plus haut, le *Planctus* sur la mort de Charlemagne, dû sans doute à un moine de Bobbio, les malédictions en strophes abécédaires sur le champ de bataille fratricide de Fontanet, qui rappellent celles de Job contre le jour de sa naissance et celles du livre des Rois contre la colline de Gelboë, se rangent parmi les pièces qui méritent une mention à part.

Conclusion

Principaux traits caractéristiques. — Services rendus et fécondité de cette renaissance. — Langue latine cosmopolite et littérature internationale.

En somme, malgré sa fidélité au passé et son culte tout scolaire pour l'imitation, en général nuisible à l'éclosion d'individualités littéraires, la période qu'on vient de décrire présente quelques traits originaux qui lui assurent une physionomie à part dans l'histoire de la littérature latine du moyen âge. Elle n'est guère créatrice, mais elle prépare l'avenir : ce qui n'est pas banal et assure l'unité de la culture européenne avant que les forces centrifuges n'entrent en action. Des grands centres monastiques, elle fait les continuateurs des grammairiens et des rhéteurs de l'antiquité. Elle y accumule les écrits antiques qu'elle sauve de la destruction. Elle réintroduit dans la prose la correction grammaticale, le respect de la syntaxe et l'agencement logique des idées. Dans le domaine du style, malgré ses tendances au raffinement, elle ne semble pas se soucier beaucoup de revenir au *cursus* classique de l'âge de saint Léon ou de Théodose II. A la poésie latine, elle donne une impulsion nouvelle, principalement à la poésie métrique, à laquelle elle rend la correction prosodique, mais sans abandonner la poésie rythmique, dont elle facilite l'essor par une connaissance beaucoup plus étendue de la langue, une fraî-

cheur de sentiment plus personnel et le culte de la rime hérité des *Scoti*, de Boniface et d'Aldhelm. Au genre épistolaire, elle assure un épanouissement depuis longtemps inconnu en Occident : c'est en ce domaine surtout que les auteurs redeviennent personnels, même Alcuin et Raban. Par contre, elle ne produit encore rien en latin pour renouveler le sermon ou l'homélie, ce qui ne viendra qu'au XI^e^ siècle. De quelques-uns de ses représentants, elle fait d'excellents stylistes, elle en hausse un ou deux à peu près au niveau des humanistes. La situation générale de l'Occident, même en dehors des conditions religieuses, et le caractère de langue savante que revêt le latin, s'oppose à l'équilibre parfait entre les éléments d'une culture faite pour d'autres temps et les circonstances profondément changées de l'humanité occidentale ; il y a des anachronismes et des puérilités dans plus d'un essai. Mais la tentative est non seulement digne d'estime et de louange; elle est féconde, car c'est de cet effort de la littérature carolingienne qu'est sortie notre culture littéraire actuelle. Les essais les plus modestes gagnent en valeur dès qu'on les envisage sous cet angle. Peu intéressantes en elles-mêmes pour l'histoire de la littérature latine médiévale, les gloses en langue vulgaire, bibliques, patristiques, grammaticales, dialectiques et autres, sous forme de lexiques ou de notes marginales, les interrogations baptismales, les formules de professions de foi, de prières, de pénitences, les formulaires de confessions, les expositions doctrinales ou morales prescrites par les empereurs et les conciles, tout élémentaires qu'elles sont et étrangères à l'art d'écrire, présentent un intérêt palpitant à quiconque veut y suivre de près la manière dont les concepts religieux et les idées de culture et de civilisation ont pénétré dans les nouvelles populations, à peine converties de la veille, en Angleterre et au delà du Rhin. Avec les traductions, comme celle du *De fide contra Iudaeos* d'Isidore, faite à Murbach, sous l'impulsion d'Alcuin, elles permettent de constater une fois de plus quels secours a fournis la littérature latine, surtout ecclésiastique, à l'éclosion des premières compositions en langues nationales.

Puis viennent des œuvres plus importantes. Presque au même moment où à Fulda se transcrit l'*Hildebrandslied*, sauvé du patrimoine poétique des Germains, paraît déjà avant 840 le poème populaire du *Heliand*, calqué sur un *Diatessaron* remanié, et en 868, pour remplacer le *laïcorum cantus obscaenus*, le *Krist* ou *Liber Evangeliorum theoctisce conscriptus* d'Otfrid de Weissenburg, d'une versification plus raffinée qui substitue la rime à l'allitération, et de contenu théologique plus savant pris à Raban et à Radbert, avec des réminiscences poétiques de Juvencus, d'Arator et de Prudence.

Malgré les qualités parfois brillantes de quelques écrivains, prosateurs ou poètes carolingiens, le premier résultat de la renaissance littéraire carolingienne a porté avant tout sur la langue elle-même, et par la langue elle a exercé une action extraordinairement durable sur tout le développement de la littérature et de la pensée médiévales. Assurément captivant au point de vue linguistique, et prépondérant dans la physionomie littéraire du moyen âge, ce résultat mérite de retenir un instant toute l'attention du lecteur, car avec la renaissance carolingienne le latin médiéval est définitivement constitué : durant des siècles désormais, il sera le moyen véhiculaire de la pensée scientifique et religieuse.

Continuation normale du latin tel que le pratiquent les auteurs de la basse latinité, fortement influencée alors par le latin ecclésiastique, par la liturgie, la Vulgate ou les Pères, sans cesse entremêlée de mots et de constructions pris au latin populaire ou vulgaire, soit à l'époque patristique, soit surtout à l'époque de Grégoire de Tours et après lui, la langue latine du haut moyen âge, ou mieux la *lingua romana*, comme on disait alors pour la distinguer de la *lingua latina*, suivait une ligne d'évolution qui l'éloignait de plus en plus de l'ancienne langue classique. Par un écart toujours grandissant entre le langage parlé constamment nourri de mots celtiques ou germaniques, et le langage privé écrit de ses anciens maîtres et des écoles destinées à le maintenir dans sa pureté, cette langue romaine tendait à s'altérer toujours plus profondément non seulement dans

son vocabulaire, mais dans sa prononciation, par suite dans son orthographe, sa morphologie, sa syntaxe. A quoi aurait abouti ce long processus de désagrégation, ou si l'on préfère, de transformation et d'adaptation à la langue parlée, si la renaissance caroline n'était venue en arrêter le cours? Sans doute, l'usage de la *lingua latina*, perpétué par les livres liturgiques et par les écrits des « Pères catholiques orthodoxes », aurait vraisemblablement ralenti, sinon endigué, une déformation totale. Mais il est difficile de deviner jusqu'où eût pu s'étendre cette réaction et malgré tout l'intérêt qu'il y aurait à interroger le passé pour tâcher de résoudre cette énigme, il faut se contenter de constater l'effet obtenu par la renaissance carolingienne.

Elle rend relativement correcte et stable, sans lui enlever toute sa souplesse, l'ancienne langue *romana* redevenue *latina*. D'un coup, d'une façon efficace bien que factice et forcée, elle la ramène dans la ligne traditionnelle de son développement : la latin médiéval était créé. Il doit en grande partie sa formation à des races vivant jadis en dehors de l'ancienne mouvance de Rome; il n'est plus qu'à moitié langue vivante, surtout dans les siècles qui vont suivre; il ne se perpétue que grâce aux écoles, seuls ateliers de son apprentissage mis à l'abri à peu près de toute action des sources populaires; il n'est ni une langue maternelle, ni une langue morte, comme le sera le latin des humanistes, servile reproduction savante du latin classique, tandis que la langue « savante » du moyen âge continue à évoluer en gardant une certaine plasticité pour répondre aux exigences de la vie intellectuelle. Par suite, la littérature qu'elle produit est une littérature internationale, de caractère plus ou moins uniforme, mais qui laisse place à des nuances variées selon la diversité des pays et des tempéraments; littérature internationale, qui maintient l'unité intellectuelle de l'Europe occidentale et centrale durant tout le moyen âge; littérature internationale, qui assure la transmission des idées et des œuvres entre l'Orient grec, souvent l'Orient arabe ou indien, et l'Occident; littérature internationale, qui exerce son influence au moins indirecte sur toutes les littératures na-

tionales de l'Occident, surtout par l'appui qu'elle leur donne grâce aux traductions, dès le moment de leur première élaboration et ensuite par une certaine communauté des sujets, des matières et des idées, des règles de style et des procédés poétiques. Le contact entre les deux groupes de littératures est reconnu aujourd'hui beaucoup plus intime qu'on ne l'avait cru jusqu'ici, entre autres pour la versification; il y a eu des réactions mutuelles, dont toutes ne sont pas encore éclaircies; mais le développement des langues nationales gagne en sève et en vie, tandis que la langue latine perd en souplesse. Il faut maintenant examiner le développement et les manifestations de cette littérature latine, durant les deux siècles troublés qui suivent la renaissance carolingienne.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Collections de textes en général. — La plupart sont dans les collections, *Patrologia latina*, de MIGNE; *Monumenta Germaniae historica*, in-folio, in-4° et in-8°, surtout : *Scriptores*, *Auctores antiquissimi*, *Scriptores rerum merovingicarum*, ou *Longobardicarum*, *Epistolae aevi Merovingiaci et Carolini*, *Poetae latini aevi Carolini*, *Epistolae Gregorii Magni*, *Libelli de Lite Imperatorum et Pontificum; Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, Paris, 1886-1912; *Les classiques de l'Histoire de France*, Paris, 1923, etc.; *Sammlung vulgärlateinischer Texte* de W. HERAEUS et H. MORF, Heidelberg, 1908, etc.; *Sammlung Mittellateinischer Texte* d'Alph. HILKA, Heidelberg, 1911, etc.; *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, Vienne, 1866, etc.; *Bibliotheca Teubneriana*, Leipzig (comprend aussi des textes médiévaux); *Florilegium patristicum tam veteris quam medii aevi* de B. GEYER et J. ZELLINGER (RAUSCHEN), Bonn, 1906, etc.; *Chronicles and Memorials*, ou *Rerum Britannicarum medii aevi scriptores*, Londres, 1858, etc. *(Rolls Series)*; MURATORI, *Rerum italicarum scriptores*, Milan, 1723-51 (nouvelle édition en cours, Cittā di Castello).

Quelques éditions critiques d'auteurs isolés. — CASSIODORE, *Institutiones*, édit. MYNORS, Oxford, 1937; S. CÉSAIRE D'ARLES, *Opera omnia*, édit. dom MORIN, Maredsous, 1937; ISIDORE, *Etymologiae*, édit. LINDSAY, 2 vol., Oxford, 1911; *Liber pontificalis*, édit. Duchesne, 2 vol., Paris, 1886-92; BÈDE, *Opera historica*, édit. PLUMMER, 2 vol., Oxford, 1896; GOTSCHALC, *Œuvres inédites en prose*, édit. dom LAMBOT, dans *Spicilegium sacrum Lovaniense*, t. XX, Louvain, 1939; S. ANSELME, *Opera omnia*, édit. dom SCHMITT, Seckau, 1938 (t. I); HROSVITHA, *Opera*, édit. P. VON WINTERFELD, Berlin, 1902, STRECKER,1930; *Ecbasis cuiusdam captivi*, édit. VOIGT, Strasbourg, 1875; *Ruodlieb*, édit. Fr. SEILER, Halle, 1882; EKKEHARD, *Waltharius*, édit. STRECKER, Berlin, 1924; BAUDRY DE BOURGUEIL, *Les œuvres poétiques*, édit. PH. ABRAHAMS, Paris, 1926; Gust. LOEWE et Georg. GOETZ, *Corpus Glossariorum latinorum*, 9 vol., Leipzig, 1888-1923; W. M. LINDSAY, *Glossaria latina iussu Academiae Britannicae edita*, 5 vol., Paris, 1926-1931.

Textes hagiographiques. — Outre *Scriptores rerum merovingiarum*, les *Acta Sanctorum*, Anvers, 1643, etc.; *Analecta Bollandiana*, *Subsidia hagiographica*, Bruxelles, 1886, etc.; *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti* de MABILLON, Paris, 1668-1701, 6 vol.

Textes hymnologiques. — Outre *Poetae* des MGH, voir DANIEL, *Thesaurus hymnologicus*, Halle, 1841, 5 vol., et surtout G. DREVES et C. BLUME, *Analecta hymnica medii aevi*, Leipzig, 1886-1922, 55 vol. (sources manuscrites), et *Ein Jahrtausend lateinischer Hymnendichtung*, Leipzig, 1909, 2 vol.

Chrestomathies, choix de textes. — S. GASELEE, *Anthology of Mediaeval Latin*, Londres, 1925; *Oxford Book of Mediaeval Latin Verse*, Oxford, 1928; J. LINDSAY, *Mediaeval Latin Poets*, Londres, 1934; E. J. MARTIN, *Twenty one mediaeval Latin Poems*, Londres, 1931; H. F. MÜLLER et P. TAYLOR, *A Chrestomathy of vulgar Latin*, Boston, 1932; J. S. PHILLIMORE, *The hundred best Latin Hymns*, Londres, 1926; H. WATENPHUL, *Mittellateinisches Lesebuch*, 1927; F. BRITTAIN, *The mediaeval Latin and Romance Lyric*, Londres, 1937.

Langue et littérature. — Ch. STRECKER, *Einführung in das Mittellatein*, Berlin, 1929, trad. par P. VAN DE WOESTIJNE, *Introduction à l'étude du latin médiéval*, Gand, 1933; les travaux généraux bien connus de E. FARAL, H. GOELZER, P. LEHMANN, F. LOT, W. MEYER, E. NORDEN, L. TRAUBE, etc., dont nous nous sommes beaucoup servis; voir J. DE GHELLINCK, *La littérature latine du moyen âge, Quelques questions à propos de son histoire*, avec bibliographie plus développée, dans *Les Études classiques*, t. VII, 1938, p. 492-513; H. OSBORN TAYLOR, *The mediaeval mind*, New-York, 1919.

Sources de l'histoire de chaque pays. — Les études bien connues de W. WATTENBACH (1938), A. MOLINIER (1901 et suiv.), S. BALAU (1903), Ch. GROSS (1915), PAETOW (1931), etc.

Utilisation des classiques. — MANITIUS, *Handschriften antiker Autoren in mittelalterlichen Bibliothekskatalogen*, Leipzig, 1935; SANDYS *(cfr infra)*.

Philosophie et théologie. — H. HÜRTER, *Nomenclator litterarius theologiae catholicae*, t. I et II, Innsbruck, 1906, etc.; UEBERWEG-HEINZE, *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, t. II, par B. GEYER, Berlin, 1928; M. GRABMANN, *Geschichte der scholastischen Methode*, Fribourg, 1909-1911, 2 vol., et *Geschichte der katholischen Theologie seit dem Ausgang der Väterzeit*, Fribourg, 1933; DE GHELLINCK, *Le mouvement théologique au XII^e siècle*, Paris, 1914; E. K. RAND, *Founders of the Middle Ages*, Cambridge (E.U.),1929; P. FOUR-

NIER et G. LE BRAS, *Histoire des collections canoniques en Occident*, 2 vol., Paris, 1931-32; R. W. et A. J. CARLYLE, *A history of mediaeval political Theory in the West*, t. I et II, Edimbourg, 1909; CH. H. HASKINS, *The Renaissance of the twelfth Century*, Cambridge (E. U.), 1927, *Studies in the History of mediaeval Science*, 1924 et *Studies in mediaeval culture*, 1929.

Style, Métrique et Rythmique, « Cursus », Prose rimée. — Les études de W. MEYER de Spire, de LAURAND, A. W. DE GROOT, M. G. NICOLAU, K. POLHEIM, DI CAPUA, TRAUBE, etc.

Poésie. — F. J. E. RABY, *A History of christian-latin Poetry from the beginnings to the close of the M. A.*, Oxford, 1927, et *A History of secular latin Poetry in the Middle Ages*, Oxford, 1934, 2 vol.

Histoire générale. — Outre BARDENHEWER et SCHANZ, ALTANER, STEIDLE (antiquité et patristique), MANITIUS, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, t. I, II, III, Munich, 1911-1931; J. E. SANDYS, *A History of classical scholarship*, t. I, Cambridge, 1921; G. GROEBER, *Grundriss der romanischen Philologie*, t. II, 1, p. 97-432, 1893-1902, Strasbourg (esquisse schématique, très précieuse, mais « illisible »); FR. NOVATI et A. MONTEVERDI, *Storia litteraria d'Italia, Le origini*, Milan, 1926; les chapitres sur le développement intellectuel et littéraire dans les grandes histoires générales de GLOTZ, d'HALPHEN et SAGNAC, de BERR, de la *Cambridge Mediaeval History*, de MARTIN et FLICHE, de HANOTAUX.

Les *monographies* sont sans nombre. On ne pourra pas se passer des études de dom BERLIÈRE, E. FARAL, P. LEHMANN, F. LOT, W. MEYER, E. K. RAND, Ch. HASKINS, Ch. STRECKER, L. TRAUBE, L. ZOEPF, P. von WINTERFELD, un initiateur, de dom MORIN, qui a exploré tout le domaine des onze premiers siècles, enfin d'A. VAN DE VYVER et de dom A. WILMART, dont les fécondes recherches ont déjà été rappelées dans l'avant-propos (voir entre autres : *Auteurs spirituels et textes dévots du moyen âge latin*, Paris, 1932, outre ses études sur les manuscrits de saint Anselme, etc.).

Quelques revues sont indispensables, surtout la *Revue Bénédictine*, *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, *Archivum latinitatis medii aevi*, *Revue des études latines*, *Romania*, *Neues Archiv*, *Zeitschrift für romanischen Philologie*, *Analecta Bollandiana*, *Revue d'ascétique et de mystique*, *Ons Geestelijk Erf*, *Zeitschrift für deutsches Altertum*, etc., outre les revues consacrées à l'histoire du moyen âge en général.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS 5

CHAPITRE PREMIER. — *Période des « Fondateurs »*
Transition entre l'Apogée patristique et la Renaissance carolingienne

Introduction. — Détermination chronologique et situation intellectuelle. 9

I. *Les « Fondateurs ».* — En général. — 1. Boèce. — 2. Cassiodore. — 3. Grégoire le Grand. — 4. Isidore de Séville. — 5. Les « Scoti » ou Irlandais. — 6. Les Anglo-Saxons, Bède et Boniface. 13

II. *Contemporains des Fondateurs.* — 1. Iles Britanniques. — 2. Afrique. — 3. Gaule. — 4. Italie. — 5. Péninsule hispanique. 37

III. *Principaux genres littéraires et caractéristiques.* — 1. Poésie. — 2. Histoire ecclésiastique, mondiale, nationale. — 3. Hagiographie. — 4. Didactique, pastorale et liturgie, sermons, œuvres scolaires. 54

Conclusion. — Survivance et orientation des études classiques. — Humanisme comme but ou moyen. — Caractéristique scolaire. . . 75

CHAPITRE II. — *La période carolingienne*
Depuis l'avènement de Pépin le Bref jusqu'à la mort de Charles le Chauve

Introduction. — L'œuvre carolingienne : origines et mobiles. — Première et deuxième Renaissance. — Physionomie générale. . . . 84

I. *Principaux écrivains de la première renaissance.* — 1. Pierre de Pise et Paulin d'Aquilée. — 2. Les « Scoti ». — 3. Alcuin. — 4. Paul Diacre. — 5. Théodulphe d'Orléans. 91

II. *Principaux écrivains de la deuxième renaissance.* — 1. Éginhard. — 2. Raban Maur. — 3. Hincmar. — 4. Walafrid Strabon. — 5. Sedulius Scottus et Jean Scot. — 6. Paschase Radbert et Ratramne. Gotschalc. — 7. Christian de Stavelot et Loup de Ferrières. Heiric

d'Auxerre. — 8. Smaragde et Jonas d'Orléans. — 9. Claude de Turin, Agobard et les Lyonnais. Amalaire de Metz. — 10. Anastase le Bibliothécaire, les Italiens, les Espagnols 100

III. *Principaux genres littéraires et caractéristiques.* — 1. Livres scolaires, glossaires, les « Sept Arts », les *Disticha Catonis*, bibliothèques et transmission des classiques. — 2. Littérature épistolaire. — 3. Théologie et droit canonique. — 4. Histoire, Biographie, Hagiographie. — 5. Poésie et versification. Poésies métriques et rythmiques. Œuvres diverses 132

Conclusion. — Principaux traits. Services rendus et fécondité. Langue latine et littérature internationale. 182

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE 187

TABLE DES MATIÈRES 190

MAYENNE, IMPRIMERIE FLOCH. — 21-3-1939

★ ★

DE LA RENAISSANCE CAROLINGIENNE A SAINT ANSELME

Littérature latine au moyen âge

★ ★

DE LA RENAISSANCE CAROLINGIENNE A SAINT ANSELME

INTRODUCTION

« Siècle de fer », décadence, invasions. — Siècle des Othons en Allemagne. — Les écoles des Xe et XIe siècles, préparation de l'avenir littéraire.

Située entre les deux renaissances médiévales, celle de l'ère carolingienne et celle du XIIe siècle, cette période de deux siècles débute sous de sombres auspices. Le nom même qu'ont attaché au Xe siècle Laurent Valla et Baronius, « le siècle des ténèbres, le siècle de fer et de plomb », ou celui que les contemporains comme Hucbald de Saint-Amand n'hésitent pas à lui donner, *saeculum pessimum*, le dépeignent comme un retour à la barbarie. Ce sont là des appréciations excessives, qu'excuse peut-être le contraste avec l'éphémère splendeur carolingienne; mais elles demandent une mise au point, non moins que l'appréciation en sens contraire de Leibnitz, qui préférait le Xe siècle au XIIIe, celui-ci trop scolastique à son avis. Sur le terrain politique, social, économique et religieux, le recul est incontestable : l'œuvre de Charlemagne se désagrège ou s'écroule; les invasions des Normands, qui remontent les fleuves, le Rhin, la Meuse, l'Escaut, la Seine et la Loire, depuis Utrecht, Liége et Trèves jusqu'à Tours, Paris et Fleury, sèment la dévastation et la ruine sur toute la périphérie de l'Europe occidentale, tandis que les Sarrasins terrorisent les côtes de la Méditerranée occi-

dentale, même jusqu'au Mont-Cassin, et que les Hongrois qui ont ravagé la Bavière, la Saxe et la Lombardie, s'avancent jusqu'à Metz, Saint-Gall et Constance, Modène, Lobbes et Cambrai. L'autorité centrale est à peu près nulle; un nouveau régime est en voie de s'établir, la féodalité, avec le manque d'équilibre et le trouble inhérents à toute période de transition.

Mais quelque sombre qu'on veuille se le représenter, le tableau ne manque pas de côtés lumineux. Les historiens se sont plu à rappeler, avec raison du reste, que l'Allemagne du siècle des Othons connaît une ère de prospérité et d'éclat d'autant plus remarquable que la conquête carolingienne et la conversion au christianisme est à peine terminée depuis un siècle. Sous Henri III (1039-1056), qui est cultivé, le progrès intellectuel et le souci des livres, avec la restauration de l'empire accomplie par les Othons, fait revivre les traditions et rendent possibles en Allemagne, plus tôt qu'en France, les nouveaux essais d'histoire universelle. L'Angleterre d'Alfred le Grand et de Dunstan accuse pour un temps un progrès de civilisation comparable à celui du continent cinquante ans plus tôt. Sans doute, même dans les pays les mieux partagés, la production intellectuelle est très inférieure à celle des époques qui précèdent ou qui suivent; surtout s'il s'agit de philosophie, de théologie, de sciences ou de belles-lettres, on ne sera guère porté à leur prodiguer l'admiration. Les écrivains sont rares; quand on a fini de citer cinq ou six noms, comme ceux de Notker le Bègue, de Remi d'Auxerre, de Hrosvith de Gandersheim, de Widukind de Corvey, de Vulgarius et d'Auxilius, de Rathier de Vérone, on se demande lesquels ont droit de se joindre à la liste. Pour assister à une reprise littéraire affirmée par des œuvres lisibles, il faut attendre le milieu du XI^e^ siècle et la poussée des grands conflits religieux.

Incontestable, si l'on se restreint aux manifestations extérieures immédiates, surtout dans le domaine de la littérature ecclésiastique très pauvre jusque vers l'année 1050, ce jugement cesse d'être exact pour peu qu'on tienne compte du lent travail, discret et caché, qui s'opère alors dans les milieux

scolaires. En dehors des professionnels de la philologie latine médiévale, l'attention s'est trop peu portée sur un fait révélateur : c'est que beaucoup des œuvres appelées à un succès durable au moyen âge, ou destinées à servir de préparation immédiate aux productions du XII^e^ siècle, datent de cette époque obscure qui suit la floraison carolingienne. Qu'il nous suffise de citer le grand poème du *Waltharius*, l'*Ecbasis captivi* et la légende poétique de Charlemagne ou d'Alexandre, concentrée à Saint-Gall d'abord, pour se diffuser ensuite dans tous les pays. Ces œuvres ne se sont pas créées en un jour dans l'isolement de toute ambiance; elles supposent une élaboration lente et continue, une période d'incubation, qui voit finalement surgir quelques productions destinées à durer, à côté d'autres médiocres vouées à l'oubli. Beaucoup des thèmes de composition auxquels se sont plu les écrivains des générations suivantes du moyen âge se sont fixés littérairement à ce moment. Il n'y a pas lieu ici de rechercher de plus près leur origine, leur provenance ou leur patrie. Le siècle qui les a vus naître n'est pas celui qui a été témoin de leur essor; mais celui-ci a été précédé de celui-là.

D'une autre façon, cette préparation des idées et des esprits achève de rendre sa vraie valeur intellectuelle à ce qu'on a appelé le « siècle de fer ». Si la controverse bérengarienne, comme la querelle des Investitures, a tout à coup produit tant de polémistes, dont plusieurs font figure littéraire, il y aurait erreur à attribuer cette éclosion soudaine au seul signal de la lutte. Mais les esprits s'étaient affinés dans l'intervalle, grâce aux écoles, sans lesquelles l'œuvre civilisatrice carolingienne aurait sombré sous la tourmente. Dérobé aux yeux du vulgaire, inconnu de l'histoire anecdotique ou superficielle, révélé de nos jours seulement par l'étude méthodique des vieux témoins manuscrits, et aussi par l'examen des anciens catalogues des bibliothèques scolaires, surtout s'il y avait distinction entre la bibliothèque de l'abbaye et celle de l'école, comme l'insinue un précieux catalogue d'Anchin, ce long stade d'apprentissage devait assurer à la littérature latine médiévale, dès que le

moment serait redevenu propice, la fécondité de ses progrès et la durabilité de ses succès.

Ce sont ces centres scolaires qui gardent l'héritage des bonnes traditions carolingiennes à propos des bibliothèques, condition *sine qua non* de l'étude des modèles antiques et de l'accès aux instruments du travail intellectuel. Au lendemain des dévastations des Normands et des Hongrois, les chroniques monastiques notent avec un intérêt nouveau l'importance de ces enrichissements, par exemple à Gembloux, où Sigebert vante l'acquisition de plus de cent volumes par l'abbé Olbert, au Mont-Cassin, où l'abbé Didier, le futur Victor III, augmente de soixante-dix volumes le contenu de la bibliothèque déjà fort riche sous Paul Diacre, à Pomposa, près de Ravenne, dont le catalogue en 1093 est un modèle du genre, à Bobbio et à Reims, où Gerbert, le futur Sylvestre II fait figure de bibliophile, à Michelsberg près de Bamberg, qui nous a légué, en prose rimée, avec les preuves de la largeur de ses vues dans le choix de ses livres, les noms de ses scribes et la mémoire de ses donateurs, au Bec enfin, où une carrière littéraire comme celle de saint Anselme trouvait, pour débuter, une magnifique collection d'ouvrages anciens et patristiques. Le rapport d'Adhémar de Chabannes sur les vantardises d'un neveu de l'abbé de Clusa, qui attribue à son oncle la possession d'une extraordinaire bibliothèque, témoigne à sa façon de la reprise d'estime pour les livres, reprise amplement stimulée ensuite par les soucis de la polémique sur les Investitures et le conflit bérengarien, qui forcent à exhumer des ouvrages et des documents jusque-là peu ou pas consultés et à en multiplier les copies. Les caractéristiques générales qu'on vient d'esquisser appellent, plus que jamais, la répartition des auteurs par centres scolaires et groupements géographiques.

CHAPITRE PREMIER

LES ÉCOLES ET LES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS DU Xe SIÈCLE

1. Trois grands écolâtres contemporains, héritiers des carolingiens : Notker de Saint-Gall, Remi d'Auxerre, Hucbald de Saint-Amand. — 2. Centres scolaires britanniques, Alfred le Grand, Dunstan, Aelfric, Ethelwold. — 3. Centres germaniques, Saxe, Corvey, Gandersheim, Allemagne méridionale, Lotharingie, Meuse et Rhin. — 4. Centres français, Reims, Fleury-sur-Loire, Cluny. — 5. Centres italiens, Rathier de Vérone et Italie du Nord, Crémone, Rome, Salerne.

1. **Trois grands écolâtres contemporains.** — Les noms de trois écolâtres fameux, par lesquels s'ouvre la période, rappellent en même temps la continuité de l'œuvre carolingienne, dans la partie orientale comme dans la partie occidentale de l'empire : ceux de Remi d'Auxerre, de Notker le Bègue de Saint-Gall et de Hucbald de Saint-Amand. Leur activité littéraire ou professorale ne commence guère avant 865-876, car ils sont nés tous les trois au plus tôt vers 840 ou 841, et leur carrière déborde jusqu'en plein dixième siècle; le premier meurt vers 908, le second en 912, le troisième en 930. Chronologiquement situés dans les années de transition post-carolingienne, la formation reçue soit à Saint-Gall soit à Saint-Germain d'Auxerre en fait les héritiers des méthodes et des connaissances accumulées jusque-là ou perfectionnées par un siècle d'efforts. Car ils bénéficient des leçons de maîtres en vue, en particulier de Heiric d'Auxerre s'il s'agit de Remi

et de Hucbald, et surtout de maîtres irlandais, comme Dunchad à Auxerre et Moengal (Marcel), ancien abbé de Bangor, à Saint-Gall; ce qui fait qu'ils continuent aussi à fusionner la formation continentale et la formation insulaire. Par eux, s'affirme la continuité des écoles à travers tout le moyen âge depuis les règlements carolingiens de 789. Chez Remi, qui enseigne à Auxerre puis à Paris, elle s'affirme peut-être davantage encore, grâce aux ouvrages de ses prédécesseurs sur les sept arts qu'il fait entrer dans les siens. Tandis que Notker de Saint-Gall doit beaucoup à l'abbé Ison et à l'irlandais Moengal, un de ces moines pérégrinants qui se fixent à l'abbaye à leur retour de Rome, Hucbald de Saint-Amand, élève et peut-être neveu de Milon de Saint-Amand, remonte aussi par Heiric, comme Remi son compagnon d'études, à Loup de Ferrières et aux maîtres irlandais. L'amitié qui les relie à leurs disciples et l'ascendant qu'ils ont sur eux, rappellent les meilleures traditions d'Alcuin et de Raban. Ces trois personnalités littéraires suivent chacune leur voie particulière. Remi est avant tout un maître de grammaire et des sept arts, qui connaît aussi les écrits des Pères; Hucbald est comme lui un écolâtre de renom, bon versificateur, à ses heures musicien et hagiographe; Notker est de loin la personnalité la plus marquante du groupe.

Les œuvres de Notker parlent pour lui et dispensent l'historien de recourir aux éloges intéressés des *Casus Sancti-Galli*, ou aux développements édifiants de sa biographie du XIIIe siècle. C'est un pédagogue remarquablement attaché à ses élèves, parmi lesquels il compte les deux frères, Salomon III, évêque de Constance, et Waldon, évêque de Freising; il est pédagogue accompli, affiné, judicieux, de vaste lecture jusqu'à utiliser Hermas, instruit, délicat, avec le sens de l'humour, avec la persistance du dévouement aussi qui s'intéresse à tous les incidents de la carrière de ses anciens élèves. Il n'hésite pas à leur envoyer continuellement de petits poèmes, et va jusqu'à écrire pour eux divers livres, comme une série de conseils sous forme de dialogue et le

premier traité critique ou guide de lectures patristiques. C'est en même temps un poète, peut-être le plus grand poète de tout le haut moyen âge, qui ne déploie pas seulement sa virtuosité scolaire et les procédés de la rhétorique antique, comme beaucoup d'autres se contentent de le faire, mais qui sent et qui vit sa poésie. Toutes ses pièces révèlent ce don intime : énigmes et logogriphes chers à ses contemporains, consacrés par une longue tradition irlandaise puis par Alcuin et Boniface, billets d'occasion ou séries de conseils à des disciples et amis, description des sept arts, résumé du martyrologe d'Adon, vie de saint Gall, tout cela est de la plume de Notker, avec deux œuvres encore, des plus fécondes pour le développement ultérieur de la littérature latine du moyen âge. Déjà signalée plus haut, l'une a pour titre *De Gestis Karoli Magni*, dont le troisième livre, le plus promettant, est malheureusement perdu. Malgré des éléments historiques fort utiles, et de savoureuses anecdotes entendues par Notker dans son enfance de la bouche du vieux soldat Adalbert et d'autres, le *De gestis* fait entrer le grand empereur dans la légende; on l'y retrouve tel qu'il vivait déjà dans les traditions populaires de l'Allemanie, remaniées ensuite dans les chansons de geste françaises, c'est-à-dire en dehors de la réalité historique. L'autre œuvre suffirait à elle seule à la gloire posthume de son auteur : c'est le recueil de séquences rythmiques, dont le chroniqueur de Saint-Gall, Ekkehard IV, estimait le nombre à cinquante, tandis que d'autres avec raison veulent restreindre ce chiffre à une quarantaine de pièces ou moins encore. Le recueil primitif achevé en 885 en possédait sûrement au moins seize; dans la suite, entre 885 et 912, Notker en ajouta d'autres. L'occasion de cette création poétique originale est due à un hasard : en 862 ou peu avant, un réfugié de l'abbaye de Jumièges, détruite par les Normands, avait trouvé refuge à Saint-Gall et apportait avec lui un antiphonaire, où l'on s'était essayé à réaliser une idée chère à Notker depuis quelque temps déjà, celle de substituer des syllabes et des mots aux longues vocalises de l'*alleluia* qui terminait le graduel. Mais les essais de l'exemplaire de

Jumièges étaient fort défectueux et sur les suggestions de son maître Ison et de Marcel (Moengal), Notker, qui avait d'abord voulu le corriger, se décida pour une composition nouvelle et originale qui donna bientôt l'élan à ce nouveau genre. Longtemps admis sans discussion, le rôle musical de Notker semble bien devoir notablement se réduire. L'essor donné à la séquence, même si Notker n'a pas été le seul à en prendre l'initiative, suffit à établir solidement sa gloire littéraire, sans qu'il faille recourir aux éloges des *Casus Sancti-Galli* bien tendancieux d'Ekkehard IV, ou aux trop édifiants récits biographiques d'Ekkehard V. L'histoire de la littérature du reste n'a pas besoin, comme l'histoire de la musique, de discuter la part faite trop largement jusqu'ici à Saint-Gall, au détriment de Metz, dans le progrès de la musique religieuse, ni de vérifier les vrais mobiles des Carolingiens dans l'unification du chant et de la liturgie.

D'une tout autre trempe est Remi d'Auxerre. Bien qu'inférieur à Heiric dont il éclipse la réputation, c'est un des hommes les plus instruits de son temps, excellent écolâtre, qui d'Auxerre est appelé à Reims par l'archevêque Foulques en 893, pour y relever les écoles, et de Reims à Paris en 900, où il inaugure l'enseignement et a pour élève Odon de Cluny. Il excelle dans la connaissance du *trivium* et du *quadrivium*, comme dans celle des écrits patristiques. Commentateur de Donat, de Priscien, de Phocas et d'autres grammairiens, des *Disticha Catonis*, de Térence, de Juvénal, sa production est surtout celle d'un écolâtre, pour laquelle il a tiré bon parti de l'héritage littéraire de son maître Heiric. Son commentaire de Martianus Capella montre la vogue dont jouissait ce traité dans la tradition scolaire, car son œuvre trahit des emprunts à plusieurs commentaires antérieurs d'origine irlandaise. Avec ses extraits de Valère Maxime et son commentaire du *De arte metrica* de Bède, on aura à peu près complète la liste de ses principales œuvres scolaires. Il faut y ajouter son *Expositio* sur la Genèse et sur les psaumes, avec un commentaire des épîtres de saint Paul, qui circule sous le nom de l'évêque Hay-

mon d'Halberstadt, mais la paternité de ces compilations patrisques, qu'il doit peut-être partager avec Heiric son maître et un Haymon ou Aymon d'Auxerre, n'est pas établie. Ce qui l'est davantage, c'est celle de son commentaire sur les *Opuscula sacra* de Boèce, jadis attribué à Jean Scot, parfois à Heiric mais bien à tort; Remi d'ailleurs ne se fait pas faute d'utiliser ces auteurs dans ses écrits. Mentionnons encore son commentaire sur Cælius Sedulius, l'auteur du *Carmen paschale* qui prépare savamment le passage de la poésie métrique à la poésie rythmique, quelques lettres sur des sujets divers, entre autres sur les tribus de Gog et de Magog, dans lesquelles il se refuse à voir les Hongrois, comme plus tard on y verra les Tartares, et enfin quelques homélies qui préludent de loin à celles des générations suivantes. L'ensemble est peu personnel, mais rempli de choses utiles qui expliquent la renommée durable de ce personnage essentiellement scolaire, et qui forma beaucoup d'élèves devenus évêques ensuite.

Moins grammairien et plus poète, sans atteindre la note émue de Notker, Hucbald de Saint-Amand est lui aussi un maître fort en vue, qui illustre son abbaye, puis celle de Sithiu (Saint-Bertin) et contribue un moment avec Remi à relever l'école de Reims. Pendant un siècle environ, le rayonnement de son abbaye est considérable. Les fils de Charles le Chauve y avaient été élevés; Milon de Saint-Amand y avait publié en 875 son *De sobrietate*, qui s'inspire de la *Psychomachia* de Prudence et du *De virginitate* d'Aldhelm; sa bibliothèque classique et patristique, en partie conservée, était remarquable: on y possédait, dans le même volume (Valenciennes, ms. 150), le plus ancien monument littéraire roman, la *Cantilène* ou la *Séquence d'Eulalie*, ainsi qu'un des plus vieux poèmes germaniques, le *Ludwigslied*, composé pour célébrer la victoire de Louis III sur les Normands en 881 à Saucourt (Somme). La renommée d'écolâtre de Hucbald est confirmée par la liste des livres qu'il lègue à Elnone (Saint-Amand) et qui contient les classiques de l'antiquité plus que les écrits des Pères. Outre son œuvre musicale, dont le détail est discuté, et son rôle

dans l'*Ars organizandi* et dans l'introduction des offices métriques ou rythmiques, ses écrits comprennent une explication sommaire de l'*Isagoge* récemment reconnue de sa plume et un certain nombre de remaniements métriques de vies de saints, de sainte Rictrude de Marchiennes entre autres, de saint Cyricus et Julitta, de saint Jonas de Marchiennes, de saint Lebuin, etc., qu'accompagne ordinairement une dédicace en vers; celle de sainte Aldegonde lui a été faussement attribuée. Mais la plus célèbre pièce versifiée d'Hucbald est l'éloge de la calvitie. Jeu savant ou tour de force, qui rappelle d'autres « performances » du même genre, l'*Ecloga de calvis* se compose de cent quarante-six vers hexamètres dont chaque mot commence par la lettre C : énumération des grands hommes, laïcs ou ecclésiastiques, tous chauves, réponse aux moqueries contre les chauves, prise entre autres à Élisée et à saint Paul, éloge de la calvitie. Essentiellement artificielle, la pièce renforce cette note factice par l'abus de l'allitération et l'emploi des mots rares, qu'elle n'a pu trouver que dans les glossaires. Elle ne mérite sa place dans l'histoire de la littérature que par la virtuosité de sa facture et par les indications qu'elle fournit sur la perdurance des traditions carolingiennes dans les écoles.

2. **Centres scolaires britanniques.** — Dans ce qu'elles avaient de sain, avec l'exemple de Charlemagne qui les appuie, ces traditions sont même assez puissantes pour rejaillir hors du cadre de l'ancien empire carolingien jusqu'en Angleterre, d'où elles tiraient en partie leurs origines. A l'époque du roi Alfred (848-900), les écoles anglo-saxonnes étaient tombées du haut niveau atteint avec Théodore de Cantorbéry, Aldhelm de Malmesbury, Bède le Vénérable, Boniface, Egbert d'York et Alcuin. Stimulé par l'exemple de Charlemagne et aidé par le moine gallois Asser, son futur biographe, qu'il fait évêque de Sherborne, Alfred se met à étudier le latin et, à partir du 11 novembre 887, il est à même de le lire tout seul et de le traduire en anglo-saxon. Alors il se décide à traduire pour son clergé et pour son peuple les livres qu'il juge les plus utiles;

car d'après sa préface au *Liber regulae pastoralis*, l'ignorance est telle au sud de l'Humber et surtout au sud de la Tamise, qu'il n'y a plus guère moyen de trouver quelqu'un capable de comprendre l'office liturgique ou de traduire en anglo-saxon une lettre latine. En même temps, Alfred avait fait venir dans le Wessex quelques clercs instruits des royaumes voisins, ainsi que quelques maîtres du continent, connus ou recommandés par Loup de Ferrières, Foulques de Reims et d'autres. Il a auprès de lui une espèce d'école palatine; il ordonne la fondation ou la restauration d'écoles; l'inaction momentanée des Danois, après leur défaite à l'embouchure de la Stour, lui laisse du loisir, au milieu de son œuvre de réorganisation politique et intellectuelle, pour faire de nouvelles traductions, car il est affectionné à la langue anglo-saxonne. Outre le *De cura pastorali* de saint Grégoire, il fait entrer dans son choix le *De consolatione philosophiae* de Boèce, les *Historiarum libri septem* d'Orose, toujours en honneur chez Dicuil et chez les Irlandais, et l'*Historia ecclesiastica Anglorum* de Bède le Vénérable; auprès de lui, il fait traduire par Werfrith de Worcester, les *Dialogues* de Grégoire le Grand. Littérairement et psychologiquement, la manière de traduire du roi Alfred est intéressante : ce n'est plus la façon uniformément servile de la plupart des médiévaux. Il s'attache surtout à la pensée, parfois résume, souvent développe le texte original, un peu à la manière de Notker le Lippu de Saint-Gall un siècle plus tard. On peut le remarquer spécialement dans sa traduction de Boèce, où ses développements s'inspirent aussi de commentaires préexistants, et dans sa traduction d'Orose, qui condense les deux cent trente-six chapitres des sept livres de l'original en six livres à quatre-vingt-quatre chapitres, supprime pas mal de données mythologiques et quelques-unes géographiques, mais développe celles sur la Germanie, comme l'avait fait Dicuil, et pour lesquelles il se renseigne chez des navigateurs scandinaves. Sans guère d'additions au texte original, sa traduction de Bède s'en tient surtout à la partie méridionale de l'Angleterre et supprime la

plupart des documents et des lettres. Enfin, son œuvre de traducteur peut-être la plus mûre est le recueil auquel fait allusion Guillaume de Malmesbury, son *Liber manualis*, c'est-à-dire trois livres d'extraits ou de *Flores*, dont deux consacrés aux *Soliloques* de saint Augustin, tandis que le troisième puise dans le *De videndo Deo* (lettre à Paulina), dans le *De Civitate Dei*, dans les *Moralia* et les *Dialogi* de saint Grégoire, et dans le commentaire de saint Jérôme sur saint Luc. L'avant-propos, espèce d'épilogue à toute son œuvre de traducteur, est digne d'attention; il rend la pensée chrétienne d'Augustin avec plus de relief peut-être que l'original. On peut remarquer que la diffusion des écrits patristiques par les traductions se fait chez les Anglo-Saxons un siècle plus tôt que chez les Germains du continent; il faudra attendre l'époque du second Notker de Saint-Gall pour être témoin chez ceux-ci d'un nouvel effort, de caractère plus scolaire et de pédagogie moins largement populaire que celle du roi Alfred, « *our first translator*, notre premier traducteur », comme les Anglais l'appellent encore aujourd'hui. Mais cet effort civilisateur du roi du Wessex, maître plus tard de toute l'Angleterre anglo-saxonne, ne sera pas perdu; son œuvre scolaire et littéraire rend aux Iles Britanniques l'élan intellectuel, avant même que la conquête normande produise une nouvelle impulsion, définitive cette fois. Elle trouve en effet un digne continuateur dans le roi Edgar (944-975). Son œuvre littéraire eut son prolongement grâce à des hommes comme saint Dunstan, nommé en 958 au siège de Worcester et en 961 à celui de Cantorbéry, comme Ethelwold, abbé d'Abingdon, puis évêque de Winchester (963-984), auteur de la traduction de la règle bénédictine en anglo-saxon et de la *Regularis Concordia* à l'imitation des initiatives de Benoît d'Aniane, comme enfin Aelfric devenu sur le tard abbé d'Eynsham (1005) et décédé vers 1030, auquel on doit, outre trois séries d'homélies traduites d'Augustin, de Jérôme, de Grégoire et de Bède, une triple catégorie de livres scolaires, une grammaire latine, un glossaire latin-anglais de trois mille mots et un *Colloquium* pour l'apprentis-

sage de la conversation latine. L'activité littéraire de ces prélats nous a laissé de précieuses traductions du latin en anglo-saxon qui figurent avec honneur parmi les documents anciens de la philologie germanique.

3. **Centres germaniques, Saxe.** — L'activité intellectuelle des auteurs est associée de plus en plus au nom de quelques abbayes, surtout en Saxe, en Alemanie et en Lotharingie, restées fidèles, malgré l'ambiance, à l'impulsion intellectuelle, littéraire et artistique de l'époque carolingienne. Avec Saint-Gall et Saint-Amand, l'abbaye de Corvey, filiale de Corbie, continue alors les bonnes traditions de jadis. C'est là sans doute que travaille l'auteur anonyme de la *Vita Karoli Magni*, appelé souvent le *Poeta Saxo*, rappelé plus haut, et qu'on tend à identifier avec le moine Agius de Corvey, auteur d'une biographie en prose et en vers, très admirée par Rathier, de la première abbesse de Gandersheim, Hathumoda († 874). Corvey peut se réclamer sûrement d'un autre historien dont le nom marque dans l'historiographie post-carolingienne, grâce à une conception plus large de l'histoire. Entré à l'abbaye en 941 et mort après 973, Widukind se forme à Corvey. Écrites dans un latin nourri des anciens classiques romains, ses *Res gestae Saxonicae* racontent l'histoire d'Henri I^er^ et d'Othon I^er^, avec prédominance des guerres et des batailles comme chez les historiens de Rome. Très attaché à la dynastie et à la race saxonne, qu'il met en relief, il s'appuie sur ses souvenirs personnels et a eu sûrement beaucoup d'informations orales; mais ses sources écrites et ses lacunes sont discutées. Quelques emprunts de fond à Tacite sont indéniables, comme les réflexions du peuple à la mort du souverain, qui rappellent celles des Romains après le décès d'Auguste; la langue introduit malheureusement trop de mots poétiques, ce qui place les *Res gestae* en-dessous de la *Vita* d'Éginhard. Le souffle qui l'anime est plutôt national et populaire et par moments lui donne l'allure de l'exposé épique, ce qui contraste un peu avec le revêtement romain, donné à l'œuvre,

revêtement pris souvent à Salluste et nuisible à l'intelligence exacte de la pensée.

A une autre abbaye de Saxe, déjà mentionnée, se rattache une œuvre poétique et historique, qui dénote une fois de plus l'avance intellectuelle de l'Allemagne du Xe siècle et les progrès de l'instruction chez les femmes de haut rang à ce moment : c'est la jeune abbaye de Gandersheim, fondée en 856 dans le Hanovre actuel, et dont la renommée atteint alors son apogée, grâce à Hrosvith de Gandersheim, *clamor validus Gandershemensis*. Née vers 935 et formée aux études par Riccardie et Gerberge, nièce d'Othon Ier, la jeune moniale avait suivi ses goûts poétiques d'abord en secret, car elle avait honte de ses pièces incorrectes; puis, sur l'avis de gens sages, *sapientes*, qui goûtent son œuvre, elle se décide à tout éditer. D'abord des légendes de la Vierge, de martyrs et de saints, en vers épiques ou en distiques, au nombre de huit pièces, dont une est le martyre de Pélage de Cordoue, qui avait eu lieu trente ans auparavant; une autre est le miracle de Théophile, vieille légende grecque, apparentée à celle de Faust et traduite en latin vers 876 par le diacre Paul de Naples; le sujet sera souvent repris et remanié plus tard jusque dans la pièce célèbre de Rutebeuf au XIIIe siècle. D'abord dédiées à l'abbesse Gerberge, en deux séries distinctes, elle se décide en 962 à les rééditer réunies pour un public plus étendu. La poésie dramatique l'attire ensuite; mais sa lettre d'introduction aux *sapientes fautores huius libri*, en fait connaître le motif : elle n'ignore pas le succès de Térence chez les clercs catholiques, il faut leur donner une pâture intellectuelle plus pure; c'était le motif dont s'inspirait cent ans plus tôt Otfrid de Weissenburg. De là, la composition de ses six drames, en prose rimée, dont les quatre premiers, le martyre de *Gallicanus*, celui d'*Agape*, *Chiona et Irène*, ensuite *Calimachus et Drusiana*, enfin *Abraham* ou la *Chute et la conversion de sa nièce Marie*, accusent un progrès réel; des deux derniers, *Paphnuce*, ou la *Conversion de Thaïs*, n'est pas beaucoup plus qu'une réplique d'*Abraham*, et *Sapientia*, ou *Passio sanctorum virginum Fidei*,

Spei et Charitatis, a plus d'allégorisme que de vie. Les poèmes historiques de Hrosvith comprennent deux pièces : les *Gesta Othonis*, en 1517 hexamètres rimés, dont un peu plus d'un tiers est perdu, composés entre 965 et 968 à la demande de Gerberge et dédiés à Othon II. C'est une sorte de « version officielle du règne », empreinte de vénération et de sympathie pour la famille impériale et sa vie intime. Les *Primordia Cœnobii Gandersiani*, ou l'histoire des origines de Gandersheim, sont composés sous le règne d'Othon II et relatent les faits jusqu'à la mort de Christine (en 919), dernière abbesse de la race du fondateur Liutolf. La date de la mort de Hrosvith est inconnue. Objet d'étude et de sympathique estime aujourd'hui, son œuvre dont on a voulu faire un faux des humanistes, nous en dit long sur son talent poétique et sur le degré de perfection auquel s'était haussée la formation littéraire en plein dixième siècle, malgré d'inévitables incompréhensions. Hrosvith trahit une forte accoutumance avec Virgile, Prudence et Sedulius; elle connaît aussi des apocryphes intéressants mal identifiés jusqu'ici. Mais la demi-douzaine d'éditions publiées depuis 1850, et dont les dernières indiquent avec soin les allusions et les emprunts du poète, dépassent en nombre tout ce que le moyen âge en a connu de copies. Car il ne semble pas que les générations médiévales aient beaucoup pris goût aux productions de Hrosvith. Térence continua à être lu, copié et commenté; les manuscrits illustrés de son œuvre, dont s'inspirèrent les imprimeurs des incunables, ne le cèdent guère ni en nombre ni en splendeur à ceux de Prudence; mais c'est au seul manuscrit de Saint-Emmeran, écrit sans doute à Gandersheim sur l'ordre de l'abbesse Gerberge, que nous devons la connaissance du texte de Hrosvith; un arrangement du *Gallicanus*, avec répartition en scènes, indiquerait qu'on aurait songé au XII^e^ siècle à une représentation dramatique, ce qui n'était pas dans les vues de l'auteur.

Allemagne méridionale et Tegernsee. — Trois pièces poétiques anonymes de l'époque des Othons nous ra-

mènent une fois de plus aux centres monastiques ou ecclésiastiques, germains ou lorrains, les *Gesta Apollonii*, le *Waltharius* et l'*Ecbasis Captivi*, dont la première trahit son extrait de naissance dans la facture même de sa versification essentiellement scolaire et recherchée, tandis que les deux autres sont d'une tout autre portée littéraire. Dans une série de 792 vers léonins rimés, soigneusement composés sans hiatus ni élision, mais farcis de mots grecs et de termes rares, intelligibles seulement au moyen des glossaires, les *Gesta Apollonii* reproduisent environ huit chapitres sur cinquante de leur modèle, un roman grec en prose, l'*Historia Apollonii regis Tyri*, conservé seulement dans une traduction superficiellement christianisée, faite en latin vulgaire au Ve siècle, et destiné à un immense succès et influence dans la littérature mondiale; il a été traduit aussi en anglo-saxon. L'auteur des *Gesta* y apporte quelques additions de son cru, le tout présenté avec réminiscences de Virgile et d'Ovide, comme une églogue, sous la forme d'un dialogue entre « Strabo » et « Saxo ».

De mérite bien supérieur, mais dû lui aussi au remaniement d'un thème antérieur, le *Waltharius* est en rapport étroit avec les littératures nationales et d'autre part se trouve sous l'inspiration de Virgile et de Prudence, toujours cultivés dans les écoles monastiques. Poème épique de 1456 hexamètres, le *Waltharius manu fortis* est le récit des aventures de Walther, fils du roi d'Aquitaine, de Hildegunde, fille du roi des Burgondes, sa fiancée, et de Hagen, fils du roi des Francs, qui sont prisonniers et otages d'Attila, roi des Huns. Hagen, le premier, parvient à s'échapper; quelque temps après, les deux autres en font autant, profitant d'une grande fête où s'enivrent les Huns; ils franchissent le Rhin près de Worms, atteignent les Vosges. Mais Gunther, roi des Francs, avec Hagen qu'il entraîne à sa suite, avertis de la grandeur des trésors amenés par les fugitifs, se mettent à leur poursuite et leur opposent douze guerriers. Ceux-ci sont tous abattus par Walther dans une série de combats héroïques; il ne reste plus en présence que Gunther, Walther et Hagen, et la lutte s'engage deux

contre un; Walther perd la main droite dans ce dernier combat, mais demeure finalement victorieux; d'un coup de son épée, il coupe la jambe et la cuisse à Gunther à la hauteur de la hanche et enlève un œil et six dents à Hagen. Les trois combattants pansent leurs plaies, aidés par Hildegunde qui leur apporte à boire de l'eau et du vin : le plus héroïque des trois, Walther, doit boire le premier. Chacun retourne chez soi; Hildegunde devient la femme de Walther, qui jouit de trente ans de règne glorieux et prospère. Apparentée à la légende des *Niebelungen*, la première rédaction du *Waltharius*, métriquement fautive et connue, semble-t-il, de Hrosvith, est due à Ekkehard I, qui meurt en 973. Elle a été retouchée et remaniée par Ekkehard IV de Saint-Gall († 1060). Aux historiens de la littérature germanique il appartient de décider si les remaniements d'Ekkehard IV en ont beaucoup modifié la teneur primitive; elle en a certes respecté la finale. Le poème a gardé dans sa forme latine la grandeur épique du cycle légendaire; une réelle maîtrise préside à la description des multiples combats, variée et animée; pour beaucoup de détails, Virgile a servi de modèle à l'auteur, ainsi que Prudence, mais sans nuire, comme c'est souvent le cas dans la poésie scolaire, au ton personnel de la pièce, pleine de vigueur et de vie.

Outre son mérite littéraire, le *Waltharius* excite l'intérêt par les relations qu'il a avec la poésie populaire des anciennes légendes germaniques. L'historien de ce ténébreux passé se laisse facilement dominer par la fascination de ces vieux souvenirs, qu'avait rappelés Paul Warnefrid, que Charlemagne au dire d'Éginhard avait fait recueillir avec soin dans sa bibliothèque et dont quelques épisodes avaient été consignés par écrit en latin grâce à l'initiative d'un évêque de Passau, Pilgrim († 991), peu après Ekkehard I. C'était une voie nouvelle qui s'ouvrait à la littérature latine, trop scolaire, du haut moyen âge. Quelle que soit la suite qui l'attendait, la tentative montre sous un jour attrayant l'activité littéraire et les préoccupations poétiques qui régnaient dans les centres monastiques du X^e^ et du XI^e^ siècle. A ces remaniements versi-

fiés latins, la philologie germanique et romane préférerait assurément la teneur originale de ces captivants documents.

A Tegernsee nous ramène, encore une fois, ce qu'on a appelé le *Codex* des lettres et des poésies de Fromond, écolâtre de renom, né vers 960 et qui compose pas mal de vers pour ses élèves; conservée par son *Codex*, sans être de lui, la défense en vers d'une école de Wurzbourg, contre les attaques de celle de Worms, est utile pour la connaissance de la vie scolaire et monastique du Xe siècle; ce que sont aussi beaucoup des lettres. Habile et habituellement coulante, la versification retombe parfois dans les cadres tout artificiels des acrostiches, des télestiches et des *Carmina figurata*; Fromond en donne des exemples dans la pièce 36 et surtout dans la pièce 5 qui est à la fois acrostiche, triplement mésostiche, et télestiche : tour de force à la manière de Porfyre Optatien, toujours fascinateur, signalé plusieurs fois dans les bibliothèques de cette époque, et dont le nom sert d'épithète à ces virtuoses : *velut unus Porfyrianus.*

Lotharingie. — D'une tout autre inspiration, mais dû également à un centre monastique, de Lotharingie cette fois, Saint-Èvre de Toul, dans la région des Vosges plutôt qu'Étival ou Bordeaux, l'*Ecbasis cuiusdam captivi per tropologiam* est le plus ancien des contes d'animaux en Allemagne et le prélude de beaucoup de remaniements du *Roman de Renart.* A ce titre cette pièce du genre allégorique, de 1175 hexamètres à rime léonine très simple, est spécialement intéressante. Elle se place très probablement vers 930, ou vers 925-936, à peu près donc au moment où le *Waltharius* rend accessible en latin quelques légendes épiques des *Niebelungen.* La pièce est formée par un agencement de fables prises au règne animal, où l'on retrouve des traits d'Ésope et du *Physiologus*, toujours très lus, et d'autres sources analogues. Les aventures d'un veau échappé de l'étable, rencontré par un loup qui le condamne à périr le lendemain, et finalement délivré après de multiples péripéties, leur sert de cadre. L'auteur y introduit,

avec longs développements en six cents vers, la fable du lion malade, la cour de justice avec les plaidoyers du renard, qui finit comme toujours par échapper à une condamnation, la guérison du lion, le chant des oiseaux, et notamment celui du rossignol près de la croix du Sauveur, le premier exemple connu de cette association; et finalement, grâce au renard qui se joint aux assaillants, le loup est tué par le taureau, et après sa libération, le veau rejoint son étable et sa mère. Les allusions sont continuelles, mais leur interprétation nous échappe, en dehors de celles qui permettent de localiser la pièce dans l'espace et dans le temps. L'ambiance monastique, dans laquelle se meut la pensée de l'auteur, est manifeste; mais jusqu'au titre, tout est énigmatique; souvent admise, l'interprétation de l'allégorie dans le sens de la défection réelle du moine est toujours discutée. Dicuil au début du IX^e^ siècle, puis Thietmar de Mersebourg au début du X^e^, emploient déjà l'image du veau libéré. Ce qui intéresse littérairement est l'utilisation des contes populaires pris au règne animal et dont l'*Ysengrimus* au siècle suivant donnera un nouvel exemple. Mais la pièce est obscure et sa composition médiocre, malgré l'agencement combiné de diverses fables. S'adresse-t-elle aux seuls confrères monastiques de l'auteur, qui pouvaient en saisir tous les traits entre les quatre murs de leur abbaye? ou a-t-elle été réellement éditée pour un public plus étendu, comme le donneraient à croire les vagues indices sur la situation de la Lotharingie? Le style n'est guère meilleur que l'ordonnance : l'auteur a pris des vers et des morceaux de vers à bon nombre de poètes profanes ou chrétiens, quelques-uns sans doute par l'intermédiaire de florilèges, si bien qu'on a appelé son œuvre un énorme centon; Horace a fourni deux cent cinquante emprunts; Prudence, excepté sa *Psychomathia*, Virgile, Ovide, interviennent ensuite, puis Arator, Juvencus, Sedulius et Fortunat, Eugène de Tolède, Perse et Boèce, même Abbon de Saint-Germain et Jean Scot. Introduite le plus souvent possible, la rime léonine monosyllabique ne suffit pas à rendre l'unité à la pièce, mais empêche de la

placer au XIe siècle. Rarement utilisée, en dehors de l'allusion très contestable de Thietmar de Mersebourg († 1018), elle ne semble pas avoir eu de diffusion ni beaucoup de lecteurs.

Au début du Xe siècle, un autre centre important d'activité littéraire en Lotharingie se trouve à Trèves, où l'abbé Réginon († 915), dépossédé de son abbaye de Prüm, est mis à la tête de l'abbaye de Saint-Maximin au lendemain de sa dévastation par les Normands. Destiné à corriger le chant très défectueux à Trèves, son *De harmonica institutione*, avec le *Tonarius*, n'a pas besoin de nous arrêter longtemps. Mais cette correction de l'antiphonaire de Trèves est précédée d'une introduction dédiée à l'évêque Radbod d'Utrecht (899-917), faite d'emprunts aux écrits précédents, si bien qu'elle a peu de chose de personnel : le *De musica* de Boèce y a la part du lion, puis Martianus Capella, Macrobe, etc. Plus encore que l'histoire musicale, l'histoire littéraire du moyen âge assure une place en vue à Réginon de Prüm. Deux ouvrages font sa réputation : le *De synodalibus causis et disciplinis ecclesiasticis*, vers 906, en deux livres, le premier sur les clercs, le second sur les laïcs, dédiés à Hatton de Mayence, et influents, grâce à Burchard de Worms qui les utilise, sur tout le développement de la littérature canonique. Restreint aux réunions judiciaires synodales habituelles dans les pays germaniques, le but tout pratique de l'auteur est de fournir un manuel, un *Enchiridion*, ou un guide, aux témoins synodaux et aux juges sur les diverses matières traitées méthodiquement. L'œuvre historique de Réginon n'est pas moins importante. Pour qui veut apprécier la situation littéraire, à l'aube du Xe siècle, son introduction est intéressante, car elle manifeste d'une part le désir d'imiter les Hébreux, les Grecs, les Romains et les autres peuples, sans doute les Goths, les Anglo-Saxons et les Lombards, qui tous ont leurs historiens, et d'autre part il montre aussi son ignorance des grandes annales carolingiennes, soit pour l'Est soit pour l'Ouest de l'empire. Son œuvre se divise en deux livres, dont le premier, *De temporibus dominicæ Incarnationis*, s'étend depuis la naissance du Christ jusqu'en

741. La source principale est la chronique de Bède sur les six âges du monde, puis le martyrologe d'Adon de Vienne, le *Liber Pontificalis*, des vies de saints, les *Gesta Francorum*, Paul Diacre, etc.; mais Orose et l'*Historia Ecclesiastica* de Cassiodore font défaut. La seconde partie, qui débute avec la mort de Charles Martel en 741, recourt à un certain nombre d'annales locales; plus originale à partir de 814 jusqu'en 906, elle s'appuie sur des relations orales, des informations personnelles et des sources aujourd'hui perdues. Malgré les incertitudes de sa chronologie, la *Chronica* de Réginon occupe un rang très honorable dans les grands travaux historiques du moyen âge; pendant longtemps, il n'aura pas d'imitateurs. La continuation de cette chronique, *Continuatio chronicae religionis*, depuis 907 jusqu'à 967, précieuse pour l'histoire de la dynastie saxonne, est tout autrement rédigée. Chose littérairement intéressante à noter : soucieux de la correction et de l'élégance latine, ce juriste et cet historien n'hésite pas à améliorer le style de ses modèles en s'aidant de l'historien Justin.

Région rhénane et mosane. — D'autres centres de la région rhénane et mosane donnent aussi des preuves d'une réelle activité littéraire. Héritière des anciennes tradition de Sedulius Scottus, Liége revendique une place qu'elle maintiendra jusqu'en plein XII^e^ siècle. Avec Baldrich († 987) qui a pour élève Walther, Spire a une école florissante vers la fin du XI^e^ siècle, sur l'enseignement de laquelle nous instruit Walther dans le premier livre, *Scolasticus*, de son poème ou *Vita S. Christophori*, reprise à la nonne Hazecha.

Deux noms sont à rappeler d'abord : ceux de Notger de Liége (973-1008) et d'Hériger de Lobbes († 1007). Un des évêques de Liége les plus remarquables, Notger n'a rien laissé d'écrit en dehors peut-être d'un petit commentaire sur un chapitre de l'arithmétique de Boèce, que lui demande Othon III avant de s'adresser à Gerbert; son dossier épistolaire, qui a dû être considérable en raison de son activité politico-religieuse et de ses importantes relations, entre autres

avec Gerbert, Othon II et Othon III, ne nous est pas parvenu en dehors de quelques fragments. Souabe d'origine, venu peut-être de Saint-Gall, écolâtre à Stavelot, Notger fit revivre à Liége, où il devient évêque en 972, les vieilles traditions des *Scoti*; il y accueillit Léon de Calabre qui, avec sa connaissance du grec, y prit l'ancienne place de Sedulius. Privée de tout éclat depuis la prise de la ville par les Normands en 881, l'école reprit une nouvelle vie dont se montra fier le chroniqueur Anselme de Liége. La fécondité de cet enseignement assure à Notger un rang honorable dans l'histoire littéraire de ce x^e siècle.

A côté de lui, il avait l'écolâtre Hériger de Lobbes, son collaborateur, son compagnon de voyage à Rome en 989, devenu finalement, après des années d'enseignement à Liége, abbé de Lobbes en 990 jusqu'à sa mort en 1007. Ses *Gesta episcoporum Leodiensium* sont plus intéressants et plus précieux au point de vue littéraire qu'au point de vue historique, car s'ils trahissent la manière dont travaillait Hériger, ils indiquent aussi l'étendue de ses lectures classiques. Il recourt beaucoup aux citations, où figurent Térence, Horace, Pline, Martial, Claudien et même Tibulle, si rare au moyen âge. Dans le prologue, qui est celui d'un autre de ses ouvrages, il a des emprunts — ce qui est rare alors — aux *Tusculanes* de Cicéron, aux *Catilinaires* et au *De oratore*. La critique historique a eu pour ces *Gesta* quelques sévérités méritées; de même pour sa *Vita Remacli* et quelques autres. Son *De corpore et sanguine Domini*, sur lequel on a longtemps discuté, n'est lui aussi qu'une série de citations contre Gotschalc et non contre Ratramne. Ses réponses à des questions chronologiques et ses *Regulae numerorum super abbacum* ont plus d'originalité. Ses écrits montrent que les écoles de Liége, l' « Athènes du nord », comme l'appelle Gozechin de Mayence vers 1060, continuaient à bien instruire leurs disciples et luttaient contre la décadence générale.

Le cas d'Egbert de Liége, de noble origine, qui commence à l'âge de sept ans, vers 979, son instruction scolaire, est spé-

cialement suggestif; car sa *Fecunda ratis*, « le bateau chargé de marchandises », qu'il compose à l'âge de cinquante ans et qu'il dédie à l'évêque d'Utrecht Adelbold (1010-1026), son ancien compagnon de classe, n'est qu'un recueil de matériaux utilisés dans l'enseignement à cette période. Egbert n'enseigne que le *trivium*, car il connaît trop peu le *quadrivium*. La division de son livre en deux parties trahit la recherche artificielle scolaire : la proue, *prora*, et la poupe, *puppis*. La première, la plus longue, en 1768 hexamètres, est uniquement une collection de proverbes ou de dictons bien martelés; la plupart, jusqu'au vers 1175, sont de trois ou quatre vers au plus, parmi lesquels, chose intéressante pour les rapports entre les sources populaires et la routine scolaire, plus de 200 sont pris au vieux fond germanique. La seconde partie, *puppis*, de 605 vers, est composée, comme la fin de la *prora*, de pièces plus longues, prises aux fabulistes et aux satiristes latins, à la Bible, aux saints Pères; quelques-unes sont de sa propre rédaction ou viennent des traditions populaires. Ce mélange d'extraits bibliques, patristiques et profanes est tout à fait conforme à l'enseignement des écoles, qui s'appuyait beaucoup sur les *Disticha Catonis* et les fables d'Avien; Egbert, semble-t-il, a voulu faire la part plus large à l'élément sacré, mais il y mêle aussi, *vario distincta colore*, Plaute et Térence, Varron, Quinte-Curce, Salluste, Juvénal, Perse et Horace, car les satiriques reprenaient vogue, Ovide et Virgile, etc.; mais tout n'est pas de première main.

Plus au nord, Utrecht, la vieille fondation épiscopale de saint Willibrord, a une école qui n'est pas sans gloire. Elle se reliait à la tradition carolingienne par Radbod, élevé à Cologne, puis (863) à l'école palatine de Charles le Chauve et à Tours; évêque de 899 à 917, relégué à Deventer par les Normands il est auteur de sermons et de poésies dont une très gracieuse sur l'hirondelle. L'on y rencontre aussi l'évêque Adelbold (1010-1027), formé par Hériger à Lobbes et par Notger à Liége, et qui est en relations avec Gerbert de Reims.

Le long du Rhin, l'école cathédrale de Cologne eut très tôt

ses jours d'éclat grâce au frère d'Othon Ier, saint Brunon de Cologne, né en 925 et archevêque de Cologne à vingt-huit ans. Sa biographie, qui ouvre la série des bonnes biographies d'évêques au Xe et au XIe siècle, est intéressante à un double titre : d'abord, dans l'histoire des lettres, comme dans l'histoire religieuse et politique, Brunon occupe une place de choix. Il est formé par un maître irlandais, moine à Saint-Maximin de Trèves, puis par Rathier de Vérone à la cour d'Othon Ier, car son nom est associé à la résurrection de l'école palatine; il est grand amateur de livres, dont il se fait une riche collection et les écoles de Cologne, comme la bibliothèque cathédrale encore aujourd'hui, se ressentent de la sollicitude du lettré. Ses idées sur l'utilité stylistique de Térence correspondent pleinement à ce que nous savions par ailleurs du succès de ce poète au Xe siècle. Les mérites littéraires de sa biographie excitent le même intérêt; car la vie de Brunon est écrite elle aussi par un lettré, Ruotger, un clerc de Cologne, peut-être moine. L'historien peut avoir ses défauts, notamment son culte un peu trop unilatéral pour la dynastie; mais il se met en devoir, pour satisfaire aux désirs de Folcmar, successeur de Brunon (965-968), de réunir tous les renseignements possibles; la valeur historique de son récit est indéniable. Littérairement, l'auteur est un disciple de Salluste, comme nous le voyons souvent chez les historiens du Xe et du XIe siècle. Il s'est fortement imprégné des idées d'Augustin, jusqu'à en nuancer la sémantique de son vocabulaire. Il se rapproche aussi de Sulpice-Sévère, qui n'a jamais cessé d'attirer les biographes médiévaux. Ce qui ne manque pas d'intérêt non plus, c'est que les faits sont rangés d'après l'ordre chronologique, et pas d'après le genre de la *Vita Karoli* d'Éginhard divisée par compartiments idéologiques. Mais comme chez la plupart des écrivains ecclésiastiques, Ruotger ne situe pas suffisamment ces événements dans leur cadre politico-religieux.

4. **Centres français.** — Moins nombreux et moins florissants que ceux d'Allemagne et de Lotharingie, à cause des

luttes dynastiques et du désarroi économique et social, les centres français comptent quelques noms illustres ; c'est chez eux que se rencontre l'homme le plus instruit du x^e siècle, Gerbert. Parmi les églises et diocèses, Reims était particulièrement en vue, surtout depuis l'épiscopat d'Hincmar, qui avait inspiré pendant quarante ans la politique des successeurs de Charlemagne. Le chanoine Flodoard, né à Épernay en 894, mort en 966, abbé à Reims, après s'être vu empêché de rejoindre son siège épiscopal de Noyon-Tournai, écrivit l'histoire de Reims, *Historia ecclesiae Remensis*, en quatre livres, dont les deux premiers comprennent la partie antérieure à Hincmar, le troisième l'épiscopat d'Hincmar, dont la personnalité l'attire, le quatrième la période entre 882 et 948; les archives de son église lui rendent bon service pour les deux derniers livres surtout. Plus étendues, puisqu'elles exposent les événements jusqu'en 966, et de style très simple, les *Annales* de Flodoard, qui débutent en 919 et ne semblent pas avoir jamais compris les années précédentes depuis 893 ou 877, ont l'intérêt et la valeur qui s'attachent à des renseignements précis, consignés au jour le jour et de chronologie exacte. Antérieurs à son *Historia*, et composés habituellement d'hexamètres, ses poèmes en dix-neuf livres, *De triumphis Christi sanctorumque Palestinae, Antiochiae, apud Italiam*, ont au début une réflexion intéressante sur la place de la légende dans l'ordre du monde, qui explique le succès qu'elle a eu dans la vie et dans la poésie chrétienne du moyen âge. L'œuvre est très inégale, mais elle a quelques beaux passages poétiques.

Né entre 940 et 945, à peu près à l'époque où finissait l'*Historia* de Flodoard, Gerbert d'Aurillac illustre aussi l'église de Reims comme écolâtre en 972 et en 984, puis comme archevêque en 991. Dans les intervalles, il a commencé par être moine à Aurillac, puis en 967-970, disciple de l'évêque Atton de Vich, dans la marche d'Espagne. Attaché successivement à Othon I^er, qu'il retrouve à Rome, puis à Adalbéron de Reims (972-982), à Othon II, qui le nomme abbé de Bobbio (982), à Hugues Capet, en faveur duquel il prépare la révolution

dynastique de 987, pour l'abandonner momentanément ensuite avant 991, il se tourne de nouveau vers la cour impériale et reçoit d'Othon III l'archevêché de Ravenne (998); il est finalement nommé pape, grâce au même Othon au mois de février 999, sous le nom de Sylvestre II. Son pontificat dure un peu plus de quatre ans jusqu'au 12 mai 1003. Coupée de voyages incessants, bouleversée par des changements continuels de postes et de fonctions, encombrée d'occupations ecclésiastiques ou profanes, cette carrière agitée est cependant celle d'un homme d'études, d'un « restaurateur des études » d'après ses contemporains. Gerbert est peut-être l'homme le plus savant du Xe siècle, ce qui lui a valu la réputation d'un magicien et d'un découvreur de trésors : il cultive avec soin les sept arts, le *quadrivium* surtout, plus que la logique, et dans ce but tire parti de ses nombreux voyages; ses écrits sur l'abaque suscitent la curiosité des historiens des mathématiques. C'est en même temps un humaniste, qui a le culte des auteurs classiques pour se former le goût et acquérir l'art d'écrire : certaines de ses déclarations de principes sont spécialement révélatrices sur ce point. Il recherche avec empressement des exemplaires de Cicéron, d'Horace, même des odes, outre les épîtres, de César, de Pline, de Stace, de Symmaque, de Suétone, etc. On voit qu'il a été abbé de Bobbio, d'où il écrit ses lettres les plus intéressantes. Longtemps indéchiffrables à l'érudition contemporaine et d'autant plus étudiées qu'elles recèlent des secrets précieux pour l'histoire du temps, ses lettres nous le présentent animé des soucis du bibliophile et de l'humaniste, à la manière de Loup de Ferrières.

A Gerbert, il faut associer le moine qui entre en 966 à Saint-Remi de Reims, Richer; disciple et ami de Gerbert, qu'il vante trop, instruit en mathématiques et en médecine, qu'il va étudier dans des volumes d'Oribase présents seulement à Chartres, Richer est l'auteur de quatre livres d'*Historiae* dédiés à Gerbert, et retrouvés à Bamberg en 1833. Très utile pour les derniers règnes avant les Capétiens et surtout pour la

révolution de 987, Richer, qui veut imiter Salluste, est trop rhétoricien et trop dominé par l'antique; souvent il est partial, et sa chronologie n'est pas sûre; les préoccupations littéraires ont fait tort à l'historien et le placent loin derrière Flodoard, au style plus simple, mais véridique.

A côté de Gerbert, se place son contemporain Abbon de Fleury († 1004), d'abord écolâtre de Fleury, puis de Ramsey, près d'Huntingdon, ensuite (968) abbé de la célèbre abbaye de Fleury-sur-Loire, « la première abbaye de la Gaule ». Esprit moins curieux, moins humaniste que Gerbert, mais plus traditionnel et en même temps d'une saine originalité, Abbon a laissé un recueil de canons, qui est plus qu'une simple série de décisions, quelques pièces acrostiches intolérablement échevelées, adressées à saint Dunstan, un des derniers tributs aux *Carmina figurata*, enfin et surtout des travaux sur la logique, sur le comput et sur l'astronomie, ceux-ci longtemps trop peu remarqués. Son rôle politique n'a pas besoin de nous retenir. Mais sa critique de l'ère dionysienne, trop peu connue, bien qu'antérieure de plus d'un demi-siècle à celle de Marien, et sa part dans la diffusion et l'étude des traités spéciaux de Boèce le font figurer avec honneur dans l'histoire de la littérature, de la philosophie et des sciences; ils justifient le titre de *magister famosissimus totius Franciae*, que lui décerne Fulbert de Chartres.

Correspondant du même Gerbert, d'Abbon de Fleury et d'Adalbéron de Reims, est Adson de Montier-en-Der. Né dans le Jura, après 920, élevé à Luxeuil, écolâtre à Toul et à Montier, abbé de Montier en 967, de Saint-Bénigne de Dijon en 990, Adson a eu chez ses contemporains une réputation de savant et d'écrivain dont nous est conservé le souvenir par le continuateur de sa vie inachevée de saint Berchaire. Pour Gerberge, la fille d'Henri Ier l'Oiseleur, il compose ou compile un long travail sur l'Antéchrist, qui commande toute l'eschatologie médiévale, entre autres dans le *De Investigatione Antichristi* de Gerhoch de Reichersberg; puis, il remanie ou réécrit diverses vies de saints, Frodobert, Mansuetus, Basolus,

Berchaire, qu'il a soin de bien styler; mais sur ses sources historiques, le dernier mot n'est pas donné. Il meurt en mer en 992, en route avec Hilduin, frère de l'évêque Manassé de Troyes, dans un pèlerinage à Jérusalem; riche en volumes de gloses classiques, sa bibliothèque personnelle dénote ses préoccupations de styliste.

Souvent traitée occasionnellement dans les vies de saints et les translations de reliques, l'histoire locale ou régionale des invasions normandes a trouvé dans la narration versifiée d'Abbon de Saint-Germain le récit du célèbre siège de Paris de 885-887. En trois chants, dont le troisième ajouté en l'honneur de la sainte Trinité contient en 115 vers des conseils moraux pour les clercs, les *Bella Parisiacae urbis*, composés dix ans environ après l'événement, exposent les péripéties du siège et continuent le règne du roi Eudes jusque vers 896. Nombre de détails dans la description ont tout l'intérêt que peut leur garantir un témoin oculaire. Mais la langue est d'une recherche raffinée, qui dément les énoncés trop modestes de l'auteur dans son avant-propos : ce n'est pas l'œuvre d'un débutant, mais d'un versificateur rompu au métier, qui ne recule pas devant un mètre compliqué comme l'*alcmanicum metrum*, pris à Prudence, à la façon de Raban et de Gotschalc. Fidèle à la tradition insulaire, il multiplie les mots grecs et les mots rares, dont on s'est attaché de nos jours à repérer l'origine dans les vieux glossaires et dont lui-même a trouvé bon de fournir la clef par des annotations intralinéaires reproduites dans les éditions critiques. Le plus chargé de ces notes, le troisième livre a eu beaucoup plus de succès que les deux autres : nouvel indice révélateur des tendances scolaires de ces âges. On en a même une ancienne traduction anglo-saxonne. En outre, Abbon a laissé une trentaine de sermons écrits à la demande de Frotier de Poitiers et de Fulrade de Paris après 922, *ad utilitatem simplicium sacerdotum* : de fait, ils sont écrits *tenui stilo*, d'une plume tout autre que les *Bella*. Parmi d'autres sermons, dus à Radbod d'Utrecht, car petit à petit ce genre reprend vie, notamment dans l'Italie du

Nord, il en est un qui parle aussi des Normands mis en déroute sous les murs de Tours en 903.

Pour ce même siècle, sont à signaler quelques écrits de Thierry de Fleury-sur-Loire. Il réécrit, en les « améliorant », la *Vita Martini Papae* à la prière des chanoines de Saint-Pierre, après 1002, la *Vie de Tryphon et de Respicius* et la *Vita Firmani*. Mais ses protestations d'incapacité, ses inexactitudes et son style farci de mots rares dus aux glossaires, enlèvent beaucoup au mérite de cet écrivain. Il n'est guère original, hormis peut-être dans son commentaire sur les épîtres catholiques composé dans sa vieillesse, vers 1018, à la prière de l'abbé de Fulda; l'expérience du voyageur, qui a vu la France, Rome, le Mont-Cassin et l'Allemagne, se complaît à y développer l'élément moral.

Dans le groupe des centres monastiques et scolaires du X^e^ et du XI^e^ siècle, il n'est pas besoin d'insister sur les origines de la conception religieuse de Cluny (910), qui se rattache aux écrits et à l'œuvre du grand réorganisateur monastique carolingien, Benoît d'Aniane. Il suffit de rappeler le rang hors pair de Cluny et de ses premiers abbés, qui furent tous des hommes supérieurs. Les résultats de sa réforme sur la vie religieuse, politique, intellectuelle, économique et artistique du monde médiéval sont bien connus. Parti de la Bourgogne, à un moment où les ravages des Normands et des Hongrois avaient jeté partout le désarroi, son rayonnement s'est étendu en divers pays, France, Suisse, Italie, Espagne, avec une remarquable force d'expansion. Par les réformes monastiques qui prennent ensuite modèle sur Cluny, comme celles de Conrad d'Hirschau en Allemagne et d'Ethelwold de Winchester en Angleterre, l'action indirecte de Cluny fut plus étendue encore. Dans l'histoire littéraire, ses cinq premiers abbés, à partir de Bernon de la Baune, occupent une place importante à cause des biographies contemporaines, quelques-unes de réelle valeur, qui ont décrit leur activité, leurs vertus et leurs incontestables mérites. Deux de ces abbés ont eux-mêmes laissé une œuvre littéraire, principalement ascétique :

Odon de Cluny († 942), avec ses *Collationes*, commentaire moral biblique en trois livres, de ton un peu terne, ses *Occupationes*, en sept livres, en vers, et son résumé des *Moralia*, puis Odilon (994-1049), avec son *Epitaphium Adalheidae*, espèce d'hommage funèbre, de la façon de saint Jérôme, à la mémoire de l'impératrice Adélaïde qu'il avait personnellement connue, outre un certain nombre de lettres, des sermons pour les fêtes, et une vie, *Vita, Elogium*, de saint Maieul son prédécesseur. Les vies des abbés trouveront leur place en hagiographie. L'activité littéraire ne fut cependant pas la même partout dans toutes les branches de la réforme clunisienne, qui n'avait d'ailleurs jamais vu qu'un moyen et non un but dans le travail de l'esprit. Durant deux siècles, Cluny compte moins d'écrivains que les autres centres de Bourgogne et que ceux de Lotharingie; Dijon, grâce à Guillaume de Saint-Bénigne, et Toul sont beaucoup plus classiques, et à Cluny même, on n'a guère d'écrivain important avant Pierre le Vénérable. Mais le souci intellectuel se fait sentir dès les premières années de la réforme, jusque dans le soin de la bibliothèque et le luxe de la calligraphie. La culture classique n'y est pas négligée, à en juger par le fonds de livres que nous y trouvons dès les débuts, entre autres les *Lettres* de Cicéron, très rares dans les catalogues médiévaux, par les ouvrages distribués aux moines pour la lecture privée, Tite-Live entre autres, et par les citations classiques des *Vitae* des abbés. Mais ce qu'il faut relever, c'est le peu de sympathie que rencontre, au dire de leurs biographes, chez les premiers abbés la littérature classique, même la lecture de Virgile, en contraste frappant avec la tradition monastique précédente, de Reichenau, de Corbie, de Fulda, de Saint-Gall, etc. Cela n'empêche pas des auteurs comme Odilon de rester fidèles à la rhétorique et de cultiver la prose rimée.

5. **Centres italiens.** — Issu lui aussi de la région mosane, Rathier de Liége, de Lobbes ou de Vérone, diversement nommé d'après le lieu de sa naissance, de sa formation mona-

cale, ou de son épiscopat, a une carrière mouvementée qui, le succès en moins, rappelle celle de Gerbert. Mais si Rathier n'a pas la science de Gerbert, il a plusieurs des dons qui font l'écrivain et excelle à dire ses impressions personnelles : c'est incontestablement la meilleure plume de toute cette époque. Né à Liége, formé à Lobbes, *Vallis scientiae*, qui possédait une belle bibliothèque cataloguée en 1049, Rathier passe une partie notable de sa vie en Italie. En 926, il se décide à accompagner au delà des Alpes l'évêque de Liége, Hilduin, dépossédé de son siège; tandis que celui-ci devient archevêque de Milan, Rathier obtient le siège de Vérone. Mais les événements politiques auxquels il est mêlé, la situation religieuse de la haute Italie, qui lui arrache avec de louables essais de réforme des appréciations maussades, mêlées d'injures, et vraisemblablement aussi les saillies de son caractère combatif, parfois bizarre, font que Rathier passe en dehors de son diocèse ou en prison plus des trois quarts de son épiscopat : en 936, il est à Côme, puis en Provence, comme précepteur dans une riche famille, en 944 à Laon, puis à Lobbes, où il est chaleureusement reçu, en 946 en Italie, de 951 à 952 de nouveau à Lobbes, d'où il envoie son principal ouvrage, composé à Pavie (934-936) et achevé à Lobbes, ses *Praeloquia*, à Flodoard de Reims; puis, dans la deuxième moitié de 952, il est appelé à la cour d'Othon I^er^, où il fait impression, et est nommé, grâce à Brunon de Cologne, son ancien élève, évêque de Liége, mais on lui préfère Balderich en 955. Il passe alors à Mayence, chez l'archevêque Guillaume, son ancien disciple également; revenu à Aulne près de Lobbes, il y écrit son *Dialogus confessionum*, autoscopie morale d'un impitoyable pessimisme, car ce lutteur a des moments de dépression intime étonnante. Mais il devait reprendre sa vie errante : en 961, descendu en Italie avec l'empereur Othon I^er^, il prend une troisième fois possession de son siège de Vérone pour quelques années; mais ses bruyantes tentatives de réforme, ses démêlés avec ses ouailles et avec son adversaire Milon, ses sermons chargés d'invectives, comme ses autres écrits du moment, en

le laissent pas jouir en paix de cette seconde restauration. Quelques chapitres d'autobiographie désespérée, *conor enim meliorari et vincor, surgo et relabor*, la lecture de Catulle et de Plaute, des études sur la musique occupent ses loisirs, puis des écrits véhéments, plus passionnés que jamais, dont le titre donne le ton, *Qualitatis coniectura cuiusdam, Itinerarium, De nuptu illicito, De clericis sibi rebellibus, Discordia, Liber Apologeticus, Sermo prolixus*, contre ses adversaires, contre les grands, contre son clergé, contre ses juges. Le tout est couronné par une espèce de récollection ou d'écrit intime, *Conflictus duorum*, dont il était coutumier; il l'envoie à Folcuin de Lobbes, en lui demandant chevaux et escorte pour son retour au pays natal. En même temps, il écrit à Éveracle de Liége pour lui annoncer son départ de Vérone et reçoit une réponse qui entremêle les citations de Cicéron, de Perse et de Térence : à l'automne de 968, Rathier rentrait à Lobbes, d'où il était parti une première fois quarante-deux ans plus tôt. Mais, victime de son tempérament instable et de son incoercible combativité, le vieil évêque presque octogénaire eut encore des années mouvementées : en brouille avec Folcuin, qui l'avait fraternellement accueilli, il achète à l'aide des trésors rapportés d'Italie et d'Allemagne la grande abbaye de Saint-Amand, d'où les moines le font partir en moins de quarante-huit heures; il se défait de l'abbaye d'Aulne, donnée par l'évêque de Liége Éveracle, pour passer à celle de Hautmont, puis à celle de Saint-Denys près de Mons, sans renoncer à ses vues sur Lobbes, d'où finalement il chasse Folcuin en 970; il fortifie les murs de défense de l'abbaye jusqu'à ce que, sous l'évêque Notger de Liége, il se réconcilie avec l'abbé Folcuin et regagne l'abbaye d'Aulne, qu'il quitte pour se retirer à Namur pendant les troubles qui se produisent en Lotharingie à la mort d'Othon I^er. C'est là qu'il meurt en 974, âgé de plus de 85 ans. Singulière figure ecclésiastique de cette époque troublée, Rathier n'avait pas la pondération du jugement et la maîtrise de l'action égales à la supériorité du talent; celui-ci est indéniable et, pour l'époque, hors pair.

Styliste de marque, quand il prend le temps de composer, censeur ironique, satirique mordant, intempestif lutteur, pessimiste incorrigible jusque dans ses énigmatiques repentirs, Rathier a du trait. Souvent en prose rimée, avec leurs formules claires ou enchevêtrées et leurs finales ornées, bourrées de citations, ou d'expression purement personnelle, les lettres surtout éclairent d'un jour spécial cette physionomie littéraire de premier ordre; pour plusieurs, on a conservé soit les minutes préalables, soit les résumés établis peut-être de sa main, soit des recueils formés par ses soins. Mal étreints, disproportionnés par la passion, ébauchés comme une simple préface, inachevés par le manque de suite dans cette vie agitée, ses écrits tranchent sur tous les auteurs de son temps et de l'époque carolingienne. Il a de la lecture, surtout dans la littérature classique, qui le fascine jusqu'à le faire parler de Plaute et de Catulle dans un de ses sermons; parmi les Pères, il se meut à l'aise dans les œuvres d'Augustin et de Grégoire le Grand. Il connaît assez Orose pour lui emprunter ses expressions quand il raconte ses propres disgrâces : *infelicissimi Attali ritu facti, infecti, refecti, defecti.* Malgré ses raffinements excessifs et la recherche de l'effet par l'emploi de mots rares, de constructions et d'allusions peu communes, auxquels s'affectionnaient les centres liégeois, l'histoire de la littérature doit souligner la haute valeur de cette formation scolaire qui, les circonstances subjectives aidant, ont produit cet écrivain exceptionnel au x^{e} siècle. C'est dans le cadre des péripéties décrites ci-dessus, dans la passion de la lutte et l'acharnement de la résistance contre les événements, les hommes et les choses, qu'il faut placer la lecture de ses principaux écrits pour en saisir l'âpre portée et la farouche saveur. Elle fera admirer la culture du lettré et la souplesse de sa plume, au service d'une vivacité de pensée qui coupe chaque développement des impressions subjectives les plus variées; la situation extraordinairement compliquée de la propriété ecclésiastique expliquera beaucoup de ses retentissantes indignations et de ses insuccès lamentables, dans une lutte trop

unilatéralement conçue par un combattif sans nuances, absolu et emporté. Les pages autobiographiques de ses multiples écrits rachètent ses écarts d'ambition, d'emportement et de rancune, par les cris de son repentir et la déprimante humilité de ses aveux.

Italie du Nord. — Né vers 885 et contemporain de Rathier, mais mort quinze ans plus tôt, Atton de Verceil devient évêque de cette ville en 924 et en 945 se range du côté de Bérenger jadis empereur; son rôle politique est du reste largement dépassé par son activité littéraire, qui n'est pas sans originalité. Son *De pressuris ecclesiasticis* a de la vie, et parfois même est traversée d'une note dramatique. Emprunté à des modèles divers pour chaque épître, surtout Augustin, Jérôme, Claude de Turin, outre Raban et Remi d'Auxerre pour l'ensemble, son commentaire sur saint Paul a quelque chose de plus personnel que l'œuvre de Raban, grâce au meilleur agencement des extraits et à une utilisation intelligente d'Isidore. Très précieuses pour la connaissance des conditions matrimoniales et des démêlés politiques, ses lettres ainsi que ses dix-huit sermons, habituellement fort brefs, sont instructives pour faire connaître la moralité et la culture de l'époque. Atton connaît peu les classiques, ou du moins ne les cite guère et pas de première main; par contre, il a des connaissances juridiques, ecclésiastiques et civiles, et n'ignore pas tout à fait le grec. Mais son style abonde en mots rares ou étrangers, empruntés cette fois aussi aux glossaires, surtout dans son dernier ouvrage, composé peu avant sa mort et publié ensuite par un ami avec des remaniements équivalemment aussi recherchés que l'original. Écrit du point de vue d'un patriote, le *Polipticum* expose la situation malheureuse de l'Italie sous la domination étrangère; il manie la satire avec une aisance digne d'un écrivain formé à l'école de Juvénal ou de Perse. Mais plus que les autres, cet écrit a forgé son style sur celui des glossaires, dont quelques-uns ont pu être identifiés, si bien que, pour en faire un livre lisible, la dernière

édition qu'on en a donnée n'a pas hésité à juxtaposer l'équivalent latin à ces locutions insolites.

Un autre italien, contemporain de Rathier de Vérone, comme lui de verve satirique et de haute formation classique, Liutprand, évêque de Crémone en 961, est un des écrivains les plus célèbres du x^e^ siècle. Admis, grâce à sa belle voix, à la cour lettrée du roi Hugues d'Italie dès l'âge de onze ans (931), il est ordonné diacre à Pavie; en faveur comme son père chez le roi Hugues, puis auprès de Bérenger et de Willa, qui ne lui sont pas sympathiques, il a l'occasion de voyager beaucoup. En 949 et en 968, il est à Constantinople comme ambassadeur de Bérenger auprès de l'empereur Constantin, puis comme envoyé d'Othon I^er^ auprès de Nicéphore. Entre ces deux voyages, sa brouille avec Bérenger, retors et avare, l'amène à la cour d'Othon I^er^ bien avant 963, ce qui lui fait ajouter la connaissance de l'allemand à celle du grec. Ce voyage le met en contact avec l'évêque Récemond d'Elvire, ambassadeur du fastueux khalife de Cordoue 'Abd er-Rahmann III : excellentes conditions pour entreprendre une histoire générale de l'Europe contemporaine, comme le lui demandait l'évêque. Ses contacts prolongés avec les cours d'Italie, d'Allemagne et d'Orient lui fournissaient des sources de renseignements exceptionnelles. Malheureusement, ces brillantes promesses ne se réalisèrent que très imparfaitement dans son œuvre commencée à Francfort en 958; il l'intitula *Antapodosis*, « représailles » contre Bérenger, au moins à partir du troisième livre. Toute l'Europe occidentale, entre autres l'ancien royaume franc, est laissée de côté. L'auteur commence en l'année 888, avec l'entrée des Arabes au sud de la Provence à la Garde-Freinet. Dans le quatrième livre, Liutprand déclare que désormais il s'appuie sur ses propres connaissances, tandis que jusque-là pour l'Allemagne, l'Italie, les Burgondes et les Grecs, il se servait des renseignements d'autrui. On a même cru qu'il avait eu sous les yeux une chronique byzantine d'un genre très anecdotique. Le quatrième et le cinquième livres exposent l'histoire de l'Allemagne, de l'Italie et de la Grèce jusqu'en

947, avec le récit de l'ambassade de 949 à Constantinople, pour s'interrompre brusquement avec un dixième chapitre composé en 962 au plus tôt. L'auteur semble s'être rendu compte que ce n'était pas tout à fait une histoire générale qu'il écrivait, car il l'intitula d'abord : *Liber regum atque principum partis Europae;* toutefois malgré les restrictions déjà faites, pour l'époque, c'est une histoire de caractère universel. Malheureusement, la note anecdotique domine trop souvent, et la passion qui s'exprime avec une ironie méchante et mordante s'oppose à la sérénité du ton. Dans son éducation scolaire, son style a puisé l'affectation et la recherche; ses connaissances d'helléniste favorisent avec excès l'introduction de mots grecs. Les citations interrompent le récit et, à la manière de Martianus Capella et de Boèce, de petites pièces poétiques entrecoupent l'exposé en prose.

Surtout depuis son élévation au trône épiscopal de Crémone en 961, l'activité politico-religieuse de Liutprand qui l'amena plusieurs fois encore en Allemagne et à Rome, suscita de nouvelles œuvres littéraires. A Rome, il traduisit de l'allemand en latin le discours de l'empereur dans la basilique de Saint-Pierre; puis, dans son *Liber de rebus gestis Othonis*, de style objectif et coulant cette fois, avec des allusions à Térence, Horace et Juvénal, il exposa tout ce qui s'était passé à Rome et en Italie entre 960 et 964. Le dernier voyage de Liutprand à Constantinople (968), car il ne semble pas qu'il en ait fait un troisième comme membre de l'ambassade de Géron de Cologne, est raconté dans sa *Relatio de legatione Constantinopolitana*. Destinée à négocier le mariage du fils d'Othon Ier et de la fille de Nicéphore, avec les possessions grecques de l'Italie du Sud pour dot, l'ambassade échoua; mais Liutprand, dont la plume excellait à faire revivre le côté piquant des choses et à manier l'ironie, nous donne tout le récit des événements depuis le début jusqu'à son séjour à Corfou au retour. Avant son départ de Constantinople, le satirique lettré s'était vengé de ses déboires diplomatiques, en traçant sur les murs et sur la table de son appartement dix-neuf hexamètres latins, où il se

raillait de ses hôtes et des événements; le portrait de Nicéphore est d'un caricaturiste. Peu connue en Italie, en dehors de Grégoire Catina un siècle plus tard, l'œuvre de Liutprand eut grand succès et son utilisation en Allemagne fut considérable. C'est un des historiens les plus personnels de ce siècle.

A côté de Rathier, d'Atton et de Liudprand, un autre italien, Gezon de Tortone (998), fait figure de copiste.

Rome. — Les noms d'Auxilius et d'Eugène Vulgarius rappellent quelques controverses théologiques, très rares du reste au X^e^ siècle, en Italie comme ailleurs. La papauté passe en ce moment par une période d'avilissement et de déclin, due aux luttes intestines des grandes familles romaines qui se disputent la tiare : *pessimum saeculum* pour le Saint-Siège. Cet abaissement de la papauté et l'essor de l'Allemagne s'affirment littérairement jusque dans la rédaction du *Pontifical*, qui s'entremêle à ce moment d'éléments germaniques beaucoup plus que d'éléments romains. L'opposition au pape Formose, qui ne désarme même pas après la mort du pontife, suscite en réaction pour sa défense un écrit d'Eugène Vulgarius intitulé *De causa Formosiana :* composé en prose rimée, l'œuvre ne reculait pas devant l'énoncé de quelques idées hardies, comme celle d'un concile, pour remédier aux maux de l'Église. L'attitude peu fière de Vulgarius dans la suite des événements se manifeste de diverses façons, dont l'une, sur le terrain littéraire, doit être rappelée ici. Pour sauvegarder sa position en changeant de parti, il recourt à la poésie ou plutôt à la versification artificielle : il envoie des éloges flatteurs au pape Serge III (904-911), aux grands de l'Italie méridionale et à l'empereur Léon VI de Constantinople. Nouvelle manifestation, en même temps, de ce goût factice, qui contamine même les auteurs capables alors, et ils sont rares, de parler théologie : à l'exemple de Porfyre Optatien, ce sont des *Carmina figurata* du genre le plus échevelé que se met à composer Vulgarius. Il en a même sous forme de pyramide et de triangle : *Pyramida ad Leonem Imperatorem*, avec notice expli-

cative développée pour en montrer les finesses; il en a d'autres sur les syllogismes hypothétiques. La fascination des mots rares lui en fait déterrer des glossaires, en les accompagnant d'une notice explicative enchâssée dans une *interpretatio* ou *digestio sermonum.*

Mieux écrits, plus objectifs mais non sans exagération de rhétorique ni sans répétitions superflues, quatre traités d'Auxilius ont pour but d'établir la légitimité des ordinations de Formose et de son élévation au trône pontifical. Au point de vue historique et dogmatico-polémique, ils ne manquent pas d'intérêt. Écrits dans la région de Naples et du Mont-Cassin en 907 et ensuite, avec quelques citations discrètes de Virgile, de Prosper et des *Disticha Catonis*, ils montrent que la formation des écoles pouvait donner des écrits d'un autre genre que la phraséologie recherchée et artificielle d'Atton ou de Vulgarius; la forme dialoguée y revient aussi, ce qui se reproduira souvent dans la littérature polémique.

Si l'on ajoute à ces écrits l'*Invectiva in Romam pro Formoso Papa*, écrite en 928 à la mort du pape Jean X, par un anonyme au style clair, vivant et sans recherche, on aura fini de passer en revue à peu près tout ce que produit l'Italie méridionale au début du Xe siècle. La région napolitaine cependant avait une vie littéraire d'un certain éclat, à en juger par les travaux de l'archiprêtre Léon de Naples et l'appui que trouvent les lettrés auprès des ducs Jean et Marinus. Léon se forme une bibliothèque qui contient un Tite-Live et un Denys l'Aréopagite, et surtout se met en devoir de traduire en latin à la prière du duc le roman d'Alexandre du pseudo-Callisthène; il en avait rapporté une copie de son ambassade à Byzance en 942 et le roman jouit d'une fortune inouïe, en toute langue, durant tout le moyen âge.

Plus tard, en 968 et en 978, deux chroniques ont en commun la médiocrité de la composition et de la langue, qui tranche totalement sur le style des écrits mentionnés précédemment. La première, qui veut être une chronique universelle, est due à Benoît de Saint-André sur le Soracte, de forme et de con-

tenu en-dessous du médiocre. Son ignorance de la grammaire rejaillit même sur la transcription ou le remaniement des textes qui lui servent de sources. Consacré aux principautés lombardes du Sud de l'Italie, le *Chronicon Salernitanum* n'est pas beaucoup meilleur, sans être cependant de langue aussi barbare; mais le contenu ne manque pas de richesse grâce aux nombreux matériaux qu'il s'est donné la peine de rassembler. Son but est d'améliorer ses lecteurs par son récit.

Au Nord de l'Italie, entre 915 et 924, probablement à Vérone, la poésie épique s'empara de l'aventure impériale de Bérenger du Frioul. Médiocres au point de vue historique, car l'imitation des modèles anciens et la fantaisie des descriptions restreint notablement la valeur qui s'attache à un témoin oculaire des événements, ces *Gesta Berengarii Imperatoris* anonymes en quatre livres ne sont pas sans intérêt littéraire; ils débutent par un dialogue, qui ne vient pas d'Horace et qui n'est pas banal, entre l'auteur et son œuvre. Puis, l'écrit ne manque pas de vie ni d'élan, il a des pages qui impressionnent, et cela malgré le grand nombre de vers qui, dans les trois premiers livres surtout, proviennent, parfois en séries, de ses modèles, Virgile, la *Thébaïde* de Stace, l'*Iliade* latine, Juvénal. Son quatrième livre est plus personnel. Les gloses qui accompagnent les vers, pour expliquer les nombreuses allusions mythologiques, géographiques ou historiques, de même que les tournures poétiques et autres, respirent l'atmosphère des écoles : visiblement, l'écolâtre veut aussi faire œuvre d'enseignement. La marque du IX^e^ siècle continue à se faire sentir au siècle suivant.

CHAPITRE II

LES ÉCOLES ET LES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS DU XIe SIÈCLE

I. Physionomie générale. Rôle des écoles, nouveaux centres. Langue moins scolaire. Essor final. — 2. Allemagne méridionale, Saint-Gall, Saint-Emmeran, Tegernsee, etc., Reichenau, etc. — 3. Région rhénane et Lotharingie, Spire, Mayence, Saxe et région du Nord, Hersfeld, Brême et Hambourg. — 4. Italie méridionale, Salerne, Naples, le Mont-Cassin. — 5. Italie du Nord, Lombardie, Ravenne, Rome, etc. — 6. Centres français et normands, Chartres et Fulbert, Auxerre, Limoges, Fleury-sur-Loire, Le Bec.

1. **Physionomie générale. Les écoles.** — Au Xe siècle les écrivains ne sont pas abondants et la qualité est en proportion de la quantité. Plus fourni numériquement, le XIe siècle continue le mouvement ascensionnel et, comme au Xe, c'est aux centres scolaires que se rattachent la plupart des écrivains du XIe : nouvel indice de ce lent et silencieux travail de germination, dont les résultats s'étalent en plein jour dès que les circonstances le permettent. On serait porté à croire que les chroniqueurs de l'époque se rendent compte de l'efficacité de cette action, car ils se plaisent à souligner les noms des maîtres célèbres et à vanter les écoles où ils ont enseigné.

La vieille tradition des abbayes bénédictines se continue; mais des centres nouveaux s'ajoutent ou se substituent aux anciens, dont la gloire commence à pâlir. Une poussée d'émulation ébranle les écoles nouvelles, surtout les écoles cathédrales

et capitulaires, celles d'Eichstätt et de Wurzbourg, par exemple, qui se piquent, à l'époque de l'évêque Héribert (1021-1042), d'avoir des maîtres non moins capables que ceux de l'ancienne Gaule ou des régions rhénanes. Tours, Corbie, Reichenau, Fulda, n'ont plus la même célébrité qu'au IXe siècle, ou ne l'ont plus seules. Saint-Gall maintient sa renommée, encore que l'exposé historique d'Ekkehard IV, trop flatteur, ait beaucoup perdu de l'estime qui s'attachait jadis à ses affirmations élogieuses. Au Sud de l'Italie, un centre qui n'était pas nouveau, puisqu'il remontait à saint Benoît, et avait déjà eu ses jours de gloire avec Paul Diacre, le Mont-Cassin, entrait dans une nouvelle ère d'éclat littéraire et scientifique qui allait durer plus d'un siècle; par ses traductions aussi du grec et de l'arabe, dues au voisinage de Naples, de Salerne et de la Sicile, il allait notablement enrichir le patrimoine intellectuel de l'Occident latin. Dans sa bibliothèque, vers le milieu du XIe siècle, voisinaient un Varron et un Apulée avec deux exemplaires de l'*Historia Saxonum* de Widukind. Plus tard, vers la fin du siècle, c'est l'abbaye du Bec qui fait avec le Mont-Cassin et Fleury-sur-Loire, sans oublier Cluny, la gloire des écoles bénédictines. En dehors des abbayes, quelques centres se rencontrent auprès des grandes églises cathédrales : avec le groupe de la Touraine et de l'Anjou, Chartres surtout est en vue, grâce à l'enseignement de Fulbert qui lui assure une longue prépondérance.

Souvent factice et artificielle, l'élaboration scolaire n'a pas été inutile : elle a rompu les esprits au travail de la pensée et à la maîtrise de l'expression. Il ne faut plus qu'une occasion, comme la querelle des Investitures ou le conflit bérengarien, pour que se produise l'éclosion soudaine et simultanée de nombreux écrits dont plusieurs ont un ton très personnel, même parfois en poésie. On a déjà pu faire une constatation analogue pour le Xe siècle : des hommes comme Rathier de Vérone ou Liudprand de Crémone sont assez maîtres de leur plume pour faire œuvre personnelle, parfois même originale, dès que les anime la passion, la rancune surtout ou le dépit.

Rare au siècle carolingien, cette caractéristique ira désormais se développant.

Par suite, les écrits emploient une langue moins scolaire, sans perte pour la correction, exception faite pour les avant-propos de convention et les écrits théoriques, la construction de la phrase devient plus simple, le vocabulaire fait place à des mots nouveaux pris à la vie et aux choses du moment, l'ensemble devient plus réel. Cela n'exclut pas la continuation de la formation classique, qui s'accuse même chez les chroniqueurs. Car, en dehors de quelques histoires au latin barbare, comme le *Chronicon* de Benoît de Saint-André, l'on s'évertue à imiter Salluste, dont les phrases courtes et nettes, aux incises sentencieuses, gardent leur pouvoir fascinateur sur les écrivains stylistes. Sans doute, l'école centrale du palais avec l'académie carolingienne n'est plus là pour susciter les ambitions littéraires et promouvoir l'unité. La brillante époque des Othons, qui patronnent les lettres, n'a pas sa réplique en France ni en Italie, et les initiatives d'Alfred le Grand et de saint Dunstan en Angleterre sont frustrées de leurs résultats par les remous des invasions danoises. Mais, en dépit des circonstances très différentes d'un pays à un autre dans ces premiers temps de l'élaboration féodale, la langue latine a assez de fermeté et de vitalité pour donner à l'Occident une certaine unité sur le terrain littéraire et intellectuel; l'élément religieux, malgré l'abaissement trop prolongé de la papauté jusque vers le milieu du XI[e] siècle, contribuait à ce résultat.

2. **Allemagne méridionale.** — L'avance littéraire prise par l'Allemagne sous la dynastie saxonne prolongea ses résultats durant les générations suivantes; mais les progrès des autres pays ne lui laissèrent plus la prédominance intellectuelle, qu'elle avait jointe alors à la suprématie politique. Le vieux centre de Saint-Gall, avec Tegernsee, Saint-Emmeran et Reichenau, ont quelques auteurs qui méritent mention.

A Saint-Gall se rencontrent deux écrivains, qui continuent l'ancienne lignée des Notker et des Ekkehard. Perpétué dans

les disciples de prédilection du premier Notker, tel que Salomon III de Constance († 920), au nom duquel est associée, avec plus de raison que la composition d'un glossaire, la collection des *Formulae* préludant aux *Dictamina* des rhéteurs, l'enseignement de Saint-Gall prend un nouvel éclat avec le second Notker, surnommé souvent le Teuton ou le Lippu. Né vers 950, en Thurgovie peut-être, et mort en 1022, il suit d'un siècle à peu près son homonyme Notker le Bègue († 912). Il entre à l'abbaye, en même temps que ses cousins Ekkehard II et Ekkehard III, amené comme eux par son oncle Ekkehard Ier. Sa carrière n'offre guère d'événements saillants. Mais sa connaissance du latin et de l'ancienne littérature le fait préposer à l'école de l'abbaye, poste qu'il occupe jusqu'à sa mort; en 1022, il est emporté par la peste que ramènent d'Italie les troupes d'Henri II. L'œuvre de Notker comme écrivain et surtout comme pédagogue peut se comparer à celle de Bède le Vénérable. Comme lui, il est laborieux, consciencieux, capable, pénétré de ses responsabilités; il a le même sens de son devoir, qui le pousse à de nombreux travaux de traduction, le même souci des livres qu'il prête ou qu'il emprunte avec de grandes précautions, comme les *Philippiques* de Cicéron, et les mêmes conceptions pédagogiques qui ne lui font voir, comme à Bède, dans l'étude des sept arts qu'un moyen subordonné à un but. Il meurt en achevant la traduction du livre de Job, comme Bède l'évangile de saint Jean, et cette mort, avec sa confession édifiante, impressionne tous les assistants. Écrite vers la fin de sa carrière, sa lettre à l'évêque Hugues II de Sion est révélatrice de son humanisme tout pédagogique. Notker en effet est, avant tout, un traducteur; mais son initiative de traducteur a deux traits originaux, dont il a parfaitement conscience. Il traduit principalement des livres scolaires, pour ses élèves, *propter caritatem discipulorum* : Boèce, *De consolatione Philosophiae*, et quelques-uns de ses *Opuscula*, le *De partibus logicae* et le *De arte rhetorica*, les *Disticha* du pseudo-Caton, les *Bucoliques* de Virgile, les *Nuptiae Mercurii et Philologiae* de Martianus Capella, les *Catégories* et le *Peri-*

hermenias d'Aristote, outre les *Moralia* de Grégoire le Grand et, avec des explications prises à saint Augustin, le psautier tout entier. Il se rend excellemment compte que ces traductions font beaucoup mieux comprendre à l'écolier la pensée exacte de l'original, et il commente à l'aide de mots pris à Cicéron, à Aristote ou à d'autres auteurs, des passages à allure syllogistique ou rhétoricienne. L'appel à des proverbes ou à des poèmes allemands donne un ton populaire à quelques-uns de ses livres. En vertu de la même idée inspiratrice, sans doute, les traductions de Notker tranchent sur le procédé habituel des traducteurs médiévaux : sans estime pour une fidélité servile qui ne s'écarte pas du mot à mot, Notker donne moins une version proprement dite qu'un équivalent, résumé ou développé, de la pensée de l'auteur, un peu à la façon d'Alfred le Grand. Un sens très affiné de la langue fait souvent trouver à Notker une traduction heureuse, qui rend l'esprit plus que la lettre de l'original. Quelques écrits latins, dont une rhétorique nouvelle, complètent, la liste de ses ouvrages. Outre le souci de l'accent et de l'orthographe allemande, la maîtrise de Notker pour rendre du latin en haut allemand le vocabulaire philosophique et scientifique lui assure un rang distingué parmi les personnalités littéraires originales, bien que en dehors de son travail sur le psautier et sur le livre de Job, recopié pour l'impératrice Gisèle en 1027, son œuvre n'ait pas eu grande diffusion.

Une génération plus tard, se présente Ekkehard IV, alsacien peut-être, né vers 980. Entré à Saint-Gall avant 990, puisqu'il se rappelle y avoir entendu Ekkehard II, élève de Notker le Lippu, héritier en quelque sorte de ses papiers, il est préposé à l'école de Mayence par l'archevêque Aribon depuis 1022 jusqu'en 1031, et rentre alors à Saint-Gall, où il reste jusqu'à sa mort vers 1060. Sa réédition du *Waltharius manu fortis* a déjà été rappelée. Sa réputation de poète lui vaut d'être choisi pour chanter à Ingelheim, à Pâques 1030, l'épithalame de l'empereur Conrad de Franconie et de son épouse. Son *Liber benedictionum* et ses *Casus Sancti-Galli*, achevés vrai-

semblablement en 1043, méritent un moment d'étude; ils sont indices aussi d'une tendance littéraire qui va s'affermir de plus en plus dans certains milieux monastiques. Intéressant et curieux à plus d'un titre, ne fût-ce déjà que comme recueil de devoirs ou d'exercices scolaires, le *Liber benedictionum* est en somme la réunion de deux œuvres, faites à la demande de l'archevêque de Mayence et d'autres. Après une introduction en scène dialoguée, à propos du sens de la locution *Jube Domne benedicere*, et où intervient une explication tirée de Tite-Live (soi-disant le XXIX^e^ livre), de Servius et d'autres, une première partie comprend les exercices d'écoliers de Notker remaniés par Ekkehard, en tout une soixantaine de pièces, hymnes de louanges pour les fêtes du cycle liturgique, et dont la matière est prise à la Bible et aux légendes des saints, pièces fort courtes de contenu, habituellement en hexamètres à rimes léonines. D'une concision énigmatique, dont l'auteur s'est rendu compte à en juger par les copieuses scolies y ajoutées, cette section demande, pour être pleinement comprise, la connaissance de la riche littérature hagiographique et profane antique possédée par Saint-Gall. Il s'y entremêle trois morceaux intéressants, basés surtout sur Cicéron, Boèce et Priscien, et intitulés *Confutationes rhetoricae, dialecticae, grammaticae in facie Ecclesiae et Sanctorum.* Une seconde partie est faite de ses *Benedictiones ad mensas*, bénédictions pour les différents mets, le pain et le sel, les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes domestiques ou sauvages, le lait, le miel, les plantes médicinales, les boissons et finalement l'eau. Littérairement médiocre, la série n'est pas sans intérêt historico-culturel. Le manuscrit autographe du *Liber Benedictionum* contient aussi les *Versus ad picturas*, au nombre de quatre cents distiques, présentés au choix de l'archevêque Aribon pour les peintures ou statues de son église; ici, non plus, l'abondance n'est pas synonyme de qualité. Des quelques poésies d'allure scolaire qui suivent, deux se détachent avec avantage. Très libre mais très concise, selon la manière d'Ekkehard, la traduction en latin de la vie de saint Gall,

écrite en allemand par Ratpert à l'époque de Notker le Bègue, d'après les modèles latins de Wettin et de Walafrid Strabon, s'écarte des autres pièces d'Ekkehard par deux traits distinctifs : l'abandon du distique et la disposition en strophes selon l'original *in barbara lingua;* la rime y est plus riche qu'ailleurs, le rythme habituellement trochaïque ou iambique. Parmi d'autres petits poèmes sur l'oraison dominicale, ou sur les fêtes de l'Église, il faut en relever un qui est peut-être par sa fraîcheur et sa vie la plus jolie et la plus attirante de toutes les pièces versifiées d'Ekkehard, malgré les entraves de la rime léonine : c'est le travail d'un écolier qui plaide auprès de l'écolâtre Notker le Lippu, pour obtenir le congé du lendemain du jour des Rois, avec levée des pénitences et suppression des lectures classiques dans Perse, Virgile, Lucain, Stace, Horace, Ovide et Juvénal. Les épitaphes d'Ekkehard, car ce genre n'a pas encore perdu sa vogue, sont banales; il a l'air de s'en douter par le titre qu'il donne à celle qui clôt toute la série : « épitaphe pour n'importe qui, *cuicumque volueris* ». Comme on le voit, l'œuvre d'Ekkehard se distingue moins par son mérite poétique que par sa valeur documentaire pour l'histoire de la formation littéraire; non contente de l'enseignement du latin, la vieille fondation due à saint Gall et aux premiers *Scoti* s'était substituée à l'antique renommée de Reichenau et de Fulda, pour devenir au XIe siècle le berceau de la philologie germanique.

Continuation du travail de Ratpert, à partir de 883, une autre œuvre d'Ekkehard sont ses *Casus Sancti-Galli*, qui nous font pénétrer également dans l'intérieur de l'abbaye et de ses écoles ; non pas que la valeur historique de l'ensemble soit de haut niveau. La critique historique a été sévère pour Ekkehard et de plus en plus à mesure qu'elle le contrôle; car il superpose les souvenirs personnels et les traditions orales dans une perspective chronologique faussée, et ce qui inspire plus de méfiance encore, c'est que dans son éloge du passé, *laudator temporis acti*, on a découvert un dessein funeste à l'exactitude des appréciations, celui de faire opposition à l'in-

troduction de la réforme clunisienne par une description tendancieuse des gloires du passé. Quand on lit les histoires des *Casus*, car elles se font lire avec plaisir, l'auteur étant un des meilleurs conteurs du moyen âge, il faudra donc se garder de projeter trop loin dans le passé les récits, les usages et les appréciations qui tiennent plutôt du présent. Les initiatives musicales de Saint-Gall sortent singulièrement réduites de ces travaux de la critique contemporaine. Malheureusement, l'œuvre n'est pas complète non plus; elle aurait dû faire le trait d'union entre Notker le Bègue et la génération d'Ekkehard IV jusqu'en 1053 ou après. Mais elle s'arrête avec le gouvernement abbatial du premier Notker, sans rien donner de ce qu'elle avait promis sur Notker le Lippu, mort cent et dix ans après l'autre.

Les travaux des Notker et des Ekkehard de Saint-Gall sont précieux pour la pédagogie scolaire du x^e^ et du xi^e^ siècle. Aux écrits d'Othlon de Saint-Emmeran (1010-1070), qui débute à Tegernsee et à Hersfeld, continue à Saint-Emmeran (1032), puis à Fulda en 1054, pour finir à Saint-Emmeran de Ratisbonne, « seconde Athènes », au xi^e^ siècle, s'attache le même intérêt pédagogique. Mais chez lui, c'est par l'élève d'abord, plutôt que par le maître, que nous apprenons à connaître l'école; car il nous a laissé des souvenirs d'enfance et de jeunesse pleins d'attrait sur ses premiers essais de calligraphie, où sa précocité d'autodidacte lui fait mal tenir sa plume, et sur ses lectures du psautier, des *Disticha Catonis* et des fables d'Avien. Puis, les pages autobiographiques qu'il a disséminées dans ses ouvrages jusqu'au soir de sa vie, *adversperascit et inclinata dies*, donnent à toute son œuvre une note intime d'un type rare en ce moment. Ses *Confessions* n'ont rien de celles d'un Ennodius de Pavie. Ame sensible et fine, mais douloureusement impressionnable, épris de haut idéal, mais accessible aux retours subits de la nature, comme dans sa brouille avec son abbé et avec l'évêque de Ratisbonne, pleinement attaché aux grandes conceptions chrétiennes, mais non moins étrangement troublé parfois dans sa foi, Othlon

de Saint-Emmeran est une des personnalités littéraires les plus attirantes de son époque. La force physique refusée à son tempérament, car il est souvent malade et meurt à soixante ans, est compensée chez lui par un ressort de vie intime, qui supprime les hésitations, et une finesse d'autoscopie sincère, encore que légèrement pessimiste, qui place ses pages au premier rang des autobiographies médiévales. Ce clerc et ce moine n'était pas seulement un calligraphe qui a transcrit de beaux livres, pour mainte église ou abbaye empressée de recourir à son talent. C'était aussi un écrivain fécond, mais qui dictait ses œuvres, ne réservant à sa propre plume que le souci des additions ou des corrections. C'était, en outre, un écolâtre de mérite; ce qui lui fit confier, à vingt-trois ans, avant l'âge requis, la direction de l'école de Saint-Emmeran. Il rappelle habituellement les occasions qui lui ont fait écrire ses diverses œuvres; ce qui permettrait de reconstituer par ces notices un livre du genre des *Retractationes* de saint Augustin.

Il écrit en prose et en vers, à commencer par son *De doctrina spirituali*, avant 1039 peut-être, *metrico scilicet stilo*, genre qu'il avait beaucoup pratiqué dans le monde. Tous ses ouvrages, même ceux où domine la note personnelle, sont inspirés par une idée d'édification et d'utilité pour le prochain : le *De tribus quaestionibus*, le *Liber visionum*, récits de visions et de songes composés à diverses dates, les uns personnels, les autres pris à Bède, à saint Grégoire ou à des contemporains, le *Libellus manualis* et ses *Proverbia*, l'un et l'autre composés à Fulda, celui-ci à l'aide d'un recueil de notes confectionné durant ses années d'écolâtre, mais accompagné ou enrichi ensuite de petits poèmes en vers léonins, le *Quomodo legendum sit in rebus visibilibus*, recueil par ordre alphabétique de cent et dix comparaisons ou symboles, rédigé à Amorbach, le *De cursu spirituali*, contre la corruption du clergé, et le *Liber de temptationibus* ou *De temptatione cuiusdam monachi*, espèce d'autobiographie partielle, qui redit ses états d'âme et ses luttes, le tout entremêlé de beaucoup de souvenirs vécus. En général, le style est simple et sans recherche, parfois populaire,

fortement imprégné de la langue biblique, assez peu coupé de citations patristiques ou profanes, hormis les *Proverbia* qui prennent à Sénèque, à Horace, à Lucain, auquel il demeure fort affectionné, aux *Disticha Catonis*, à Salluste, etc. Le genre de ces proverbes moraux était commun alors, comme le montrent les œuvres à peu près contemporaines d'Egbert de Liége et de Wipon de Mayence, connues sans doute d'Othlon. Le même mobile d'édification, joint à son talent de styliste, fait entrer Othlon dans le domaine de l'hagiographie, d'abord par la *Vita Wolfkangi* († 994), qui a quelques velléités de critique, mais est surtout un remaniement littéraire de l'ancienne vie germanique; la prose rimée y est beaucoup plus visible que dans les autres écrits d'Othlon. Œuvre d'Othlon, très vraisemblablement, la *Translatio S. Dionysii* n'est que le récit mensonger, avec bon nombre de banalités prises à des sources diverses, du soi-disant transfert des restes du saint de Paris à Ratisbonne. La *Vita S. Bonifacii* est un remaniement stylistique de l'ancienne vie de Willibald, que l'abbé de Fulda, Egbert, avait déjà demandé à Léon IX, en lui envoyant à Rome dans ce dessein des livres et un scribe; entre les deux derniers chapitres de la vie ancienne, Othlon intercale un second livre composé principalement des extraits des lettres, ce qui brise l'unité de l'œuvre, mais ne l'empêche pas d'être beaucoup lue et retranscrite. De la *Vita sancti Altonis*, il n'y a rien à dire d'élogieux sur le terrain historique; pas plus que des remaniements des vies de saint Nicolas, ou de saint Magnus.

Dans toute cette production littéraire d'Othlon, deux traits sont à ajouter à ceux qui ont déjà été rappelés : la personnalité de l'écrivain perce à chaque page de ses écrits. On y peut en outre reconnaître certaines préoccupations d'ordre théologique, moral et psychologique, qu'on avait rarement rencontrées jusqu'ici, et qui annoncent dans les esprits un mouvement analogue à celui qu'on constatera un peu plus tard chez Hugues de Saint-Victor et chez Guillaume de Saint-Thierry. Puis, peut-être par réaction, s'affirme une défiance de la dialectique qui pourrait mettre le dogme en péril, et un retour offen-

sif, plus profond que bruyant, contre l'éducation classique puisée chez les prosateurs et les poètes païens : évolution curieuse chez un fervent de la culture antique. Visible aussi chez Alphanus, l'une et l'autre tendance ne sera pas sans effet sur la suite de l'évolution de la littérature.

Malgré ses pathétiques expériences psychologiques, l'œuvre d'Othlon respire avant tout l'atmosphère de l'école. Une autre pièce, issue elle aussi de Tegernsee, « un second Saint-Gall », nous transporte en plein dans un autre monde : le *Ruodlieb*, roman épique, d'origine germanique, en hexamètres léonins. Composée vers 1050, à Tegernsee, à peu près vers l'époque où Ekkehard IV remaniait le *Waltharius*, l'œuvre ne nous a été transmise que partiellement, en un peu plus de trente-six feuillets mal conservés dans un manuscrit de Tegernsee, complété par quelques fragments de Saint-Florian en Haute-Autriche; la fin est perdue. En tout, il nous reste 2.400 vers, complets ou mutilés, qui nous racontent les aventures du jeune chevalier Ruodlieb, parti du domaine familial pour les pays étrangers avec son cheval, un serviteur et un excellent limier. Ses exploits de chasseur lui gagnent la sympathie du roi; mais finalement rappelé par ses anciens suzerains et sa mère, il obtient le congé du roi qui lui remet, avec douze conseils de vie sage et chrétienne, de précieux cadeaux renfermés dans deux pains destinés à être coupés l'un devant sa mère, l'autre devant sa fiancée. Après diverses aventures, comme sa rencontre avec la fille de son hôte et le mariage d'un neveu qu'il arrache à son infidélité, il se décide à prendre femme; les heureux présages vus en songe par sa mère sont en voie de se réaliser par son mariage avec Hariburg, fille du roi Immonch et sœur du roi Hartonch, qu'il doit vaincre et dépouiller de leurs trésors, lorsqu'on arrive au dernier fragment de la pièce mutilée. Vantée jadis comme « le plus ancien roman du moyen âge », l'œuvre a recueilli moins d'éloges de nos jours; la forme est inégale et rude; la versification est loin d'être sans faute; mais on ne peut nier la fraîcheur et le charme du récit, malgré l'art conventionnel des vers léonins. L'union des divers élé-

ments qui le composent dénotent un réel talent chez son auteur qui, en dépit de quelques traces d'influences byzantines et de ses emprunts continuels à Virgile ou à Horace, à Prudence ou à Sedulius, pense et écrit d'après son modèle allemand plutôt que dans le latin artificiel de l'école; c'est ce qui fait la vie et l'attrait du *Ruodlieb*.

Avec Herman le Contrefait, paralytique dès son enfance, impuissant à se mouvoir et presque incapable de parler, l'on a affaire à une des personnalités scientifiques des plus en vue du haut moyen âge. Car dans ce moine physiquement si dépourvu, qui ne mouvait sa langue et ses doigts que dans un pénible effort, vibrait une âme ardente et un esprit des mieux doués. Les annales contemporaines l'appellent la « merveille de son temps ». Issu de haute famille, celle des comtes d'Alshausen, Herman est confié dès l'âge de sept ans à l'école de Reichenau, dont la réputation avait notablement grandi sous le savant abbé Bernon (1008-1048), ancien élève d'Abbon de Fleury. A trente ans, Herman y est moine; six ans après, son savoir le met en vue auprès de Henri III et de Léon IX, à leur visite à la vieille abbaye en 1048 et en 1049; en 1054, à l'âge de quarante et un ans, il meurt entouré de l'estime et des regrets unanimes. La nomenclature de ses œuvres est contenue dans la notice d'admiration émue, que lui consacre son disciple Berthold en tête de la continuation de sa chronique. Parmi celles qui lui font une place honorable dans l'histoire des mathématiques et de l'astronomie, il suffira de rappeler le *Computus*, le *De divisione*, sur l'abaque, le *De conflictu rithmimachiae*, le *De mensura horologii*, et surtout l'ouvrage le plus répandu d'Herman, son *De mensura astrolabii*. Les études récentes sur le *De mensura astrolabii*, sur la filiation des plus vieux recueils de traités latins sur l'astrolabe, sur la traduction latine d'un traité arabe intelligemment remaniée par Herman, et sur le *De utilitatibus a trolabii*, qui n'est décidément pas de lui, ouvrent des perspectives inattendues sur la valeur des résultats déjà atteints par Abbon de Fleury et sur les rapports antérieurs à Gerbert entre la science arabe d'Espagne et les centres in-

tellectuels lotharingiens du Nord-Ouest et du Sud-Est. L'histoire des relations intellectuelles aura à en tenir compte; mais nous ne pouvons le faire ici. Signalons seulement la longue introduction poétique au *De utilitatibus astrolabii*, par endroits virgilienne, mais recherchée à la façon de Martianus Capella, sur l'éloge de l'astronomie, sur les activités du jour et les splendeurs de la nuit.

Personnelle à partir de 1040, la chronique universelle d'Herman, qui débute avec la naissance du Christ pour se terminer en 1054, est en haut renom dans l'histoire littéraire médiévale; le style en est simple, clair et objectif, l'auteur laisse parler les faits; la chronologie est bien établie; les sources, que la bibliothèque de Reichenau lui fournissait en abondance, sont amplement et intelligemment utilisées, peut-être à l'aide d'une vieille chronique de Souabe, dont Wipon et les historiens de Saint-Gall auraient aussi tiré parti; les quinze dernières années sont d'une marque toute personnelle. Forcément confiné à Reichenau, l'auteur s'attache surtout aux événements du Sud de l'Allemagne et aux pays limitrophes comme la Hongrie et la Bohême, qui du reste avaient à ce moment le rôle important dans la politique extérieure de l'empire. Malgré ses mérites, cette chronique, la première de toutes celles aujourd'hui connues composées sur la rive droite du Rhin, ne tomba pas sous les yeux de Sigebert de Gembloux et fut surtout répandue et utilisée dans l'Allemagne du Sud.

L'œuvre poétique d'Herman le Contrefait comprend le *De octo vitiis capitalibus*, ou *De contemptu mundi*, malheureusement inachevé malgré ses 1.700 vers, et débutant par un long dialogue entre la muse Melpomène et les moniales auxquelles s'intéresse Herman, et qu'il veut prémunir, en termes parfois très nets, contre la décadence et les abus des monastères. Très variée de mètre et de bonne versification, la pièce s'inspire beaucoup de la Bible évidemment et de Prudence, de Térence, d'Horace et de Virgile. D'abord attribué à Herman, ou regardé comme anonyme, assigné ensuite non sans grave raison à la région des Flandres ou de Trèves, puis

revendiqué de nouveau pour la Souabe, et finalement reconnu à Wenrich de Trèves, mais non sans conteste, le *Conflictus ovis et lini*, en 355 distiques, vient d'un auteur rompu à la versification : pièce curieuse, qui veut discuter les mérites respectifs de la toile, due au lin, et de la laine, due à la brebis. Dans ce cadre ont pris place pas mal d'allusions théologiques et autres. Intéressante sans aucun doute pour les détails d'ordre culturel qu'elle apporte, la pièce est diversement jugée de nos jours, parfois trop sévèrement. La matière et le genre sont pris aux usages scolaires, qui s'ouvrent largement à ces espèces de luttes par contrastes dialogués, l'*Altercatio*, et que connaît aussi la poésie en langue vulgaire, le tenson ou le jeu-parti; on l'a déjà rencontrée à l'époque carolingienne dans le *Certamen rosae et lilii* de Sedulius et le *Conflictus hiemis et veris* d'Alcuin, qui avaient renoué la tradition antique, ou repris des thèmes populaires; elle se retrouvera encore plus tard.

En poésie religieuse, l'œuvre d'Herman est intimement liée à son œuvre musicale. Écrit pour les débutants, son petit traité *De musica* s'écarte de Boèce plus que ses devanciers et on en a souligné les progrès d'ordre théorique et pratique. Il a composé le texte et la musique de plusieurs séquences, mais l'on ne peut admettre les circonstances légendaires du voyage à Rome et du chant à la basilique de Saint-Pierre ou à Sainte-Marie-Majeure, que Césaire de Heisterbach se plaisait à décrire cent et cinquante ans plus tard. L'*Alma Redemptoris Mater* et le *Salve Regina*, celle-là un peu plus solidement que celui-ci, lui ont été attribués; le *De sancta cruce*, le *De sanctissima Trinitate*, pieux mais savants, méritent mention. Sans avoir joui de la notoriété de Bède, car beaucoup de ses œuvres ne sortent pas pendant longtemps des centres monastiques de l'Allemagne du Sud, Herman peut être comparé à Bède pour ses études de chronologie et ses mérites d'historien; mais il le dépasse en connaissances mathématiques, en musique et en poésie; de plus, il est compositeur. C'est le moment d'ailleurs où la poésie rythmique, notamment pour les tropes et la séquence, en latin comme en langue vulgaire, voit déjà marcher

de pair chez le même auteur la composition des vers et celle de la mélodie.

Contemporain d'Herman et dans la région du Haut-Rhin également, se rencontre vers le milieu du XI^e siècle un poète du nom de Werner de Bâle. De sa vie, on ne connaît rien, mais ses deux œuvres, le *Paraclitus* surtout, ont joui d'un réel succès. Fortement dépendant du vocabulaire de la Vulgate, le *Synodicus* met en parallèle des scènes de l'ancien et du nouveau Testament, sous la présidence de « Sophia », à la manière de l'*Ecloga Theoduli*. Sous la forme d'un dialogue entre le pécheur repentant et la grâce divine, le poète traite, dans *Paraclitus*, du pardon, de l'incapacité de l'homme, de la faiblesse de la raison, de la vanité de la science et de la dialectique, de l'orgueil et de l'humilité devant la grandeur divine : intéressantes données sur les tendances intellectuelles et spirituelles de l'époque dans les milieux scolaires.

Souabe, ou peut-être burgonde, le chapelain Wipon est en rapports fréquents avec l'empereur Conrad II, qu'il estime, et avec Henri III, qu'il honore de ses œuvres : ses *Proverbia* avant 1028, son *Tetralogus* en 1041, colloque d'exhortation morale entre quatre personnes. Il est poète en même temps qu'historien : poète assez doué pour mettre en vers les enseignements moraux, *Proverbia*, ou les événements récents, comme le rude hiver de 1033, *De nimietate frigoris*, les campagnes de Conrad II de 1033 et de 1035 contre les Slaves, *Breviarium*, et la mort de Conrad, *De morte Chuonradi Imperatoris*, en 1040. A la liste de ses œuvres il faut ajouter quelques hymnes rythmiques, telles que la *Séquence* de Pâques, *Victimae paschali laudes*, qui fait la transition entre le type notkérien en prose rythmée et le type régulier de la séquence du XII^e siècle. Par les questions dialoguées qu'elle contient, plus nombreuses dans les recensions primitives plus dramatisées, on peut aussi y voir le prélude de ce qui sera plus tard le drame liturgique. Comme historien, Wipon mérite éloge pour ses *Gesta Chuonradi*, une des rares biographies de souverains à ce moment et une des meilleures compositions de

l'époque par sa latinité et ses qualités de style; elle s'inspire de la Bible et beaucoup aussi de Salluste; malgré quelques défauts, elle a de la fraîcheur et de la vie.

3. **Région rhénane et Lotharingie.** — Outre le canoniste Burchard de Worms, formé à Lobbes, qui rédige un premier essai de droit territorial coutumier, *Lex familiae*, et vers 1008-1012 l'important *Decretum* ou *Brocardus*, composé avec l'aide d'Olbert de Gembloux venu de Liége, les écoles de la région rhénane, peut-être celle de Spire, nous ont valu un poète dont les *Sermones*, souvent dialogués et de matière analogue aux *Occupationes* d'Odon de Cluny, dénotent une formation classique assez profonde et affinée pour lui faire reconnaître les faiblesses des poètes chrétiens vis-à-vis des anciens. Sauvé de l'oubli par le seul *Registrum multorum auctorum* de Hugues de Trimberg et par un seul manuscrit de son œuvre, ignoré de tous les historiens médiévaux de la littérature, même d'Honoré d'Autun et de Vincent de Beauvais, mentionné pour la première fois au milieu du XV^e^ siècle dans une histoire universelle éditée par Leibnitz, cet écrivain méritait beaucoup plus que d'autres de passer à la postérité : c'est un poète, un moine sans doute, qui écrit sous le pseudonyme de Sextus Amarcius Gallus Piosistratus. Originaire semble-t-il des régions du Rhin moyen, il a entendu jadis un sage, abbé ou moine, dont le pseudonyme Euphronius résiste à tout essai d'identification. Il a vécu et écrit vers la fin du règne de Henri III, car il fait allusion à la famine de 1043-1044. Il a des connaissances en médecine, et surtout il s'est formé par l'étude des poètes, principalement des poètes satiriques vers lesquels était déjà fortement attiré Egbert de Liége. Disposé assez capricieusement en quatre livres de contenu très inégal, avec le titre de *Sermones*, qui rappellent Horace, et un prologue qui rappelle Juvénal, son poème moral attaque d'abord les vices et les défauts de l'humanité contemporaine, puis pour les guérir expose les vertus chrétiennes. L'incrédulité des Juifs est longuement décrite entre deux passages sur l'envie; la

modération, la chasteté, l'humilité, qui viennent au troisième livre, sont suivies de l'enseignement d'Euphronius; le quatrième livre traite de la foi, de la renonciation au monde et de la patience, pour se fermer sur une doxologie. Littérairement, l'œuvre poétique d'Amarcius dépasse facilement le poème d'Odon de Cluny, qu'il a connu sans le citer. Malgré ses défauts de proportion et ses digressions sur les Juifs et sur Euphronius, il a de la vie et de l'observation; dans ses peintures de mœurs, il a saisi sur le vif les types qu'il a fixés, tous sont pris au naturel. S'il a suivi, parfois atteint, Horace et les grands satiriques de Rome, ce n'est pas à la manière de l'*Ecbasis captivi*; rien, chez lui, du vulgaire copiste ou du centon; il s'est inspiré de l'esprit beaucoup plus que de la lettre des grands poètes moralistes. A-t-il utilisé un recueil gnomique, comme il a utilisé un recueil de séquences qu'a dû connaître aussi le compilateur des *Cambridge Songs*? l'emploi de vers gnomiques à rimes léonines, celles-ci habituellement absentes ailleurs, donnerait lieu à le croire. Mais la clarté laisse plus d'une fois à désirer par suite de l'emploi de mots rares et d'allusions énigmatiques.

Parmi les historiens du XI^e siècle, dans la région du Rhin inférieur et moyen, le cas de Marien le Scot, un irlandais qui s'appelait d'abord Moelbrigte, le « Serviteur de Brigitte », est passablement curieux. C'est un reclus qui, après avoir renoncé au monde en 1052 et être passé sur le continent, vit trois ans à l'abbaye de Saint-Martin de Cologne, « immolée *in sempiternum* aux Scoti » par l'évêque Eberger en 975; puis il passe à Paderborn, est ordonné prêtre à Saint-Kilian de Wurzbourg en 1059, enfin « emmuré » à Fulda dix ans durant. Interrompue un moment sur l'ordre de Siegfrid, archevêque de Mayence, sa vie de reclus ou d'« emmuré » reprend de nouveau, mais à Mayence, cette fois, jusqu'à sa mort (1082 ou 1083). La composition de sa chronique, qui ne permet pas de ranger Marien parmi les stylistes, étonne de la part d'un reclus. Mais l'étonnement diminue quand on voit l'auteur donner spécialement son attention aux questions chronologiques et

consciencieusement s'aider de nombreuses sources anciennes et autres qu'on a pu identifier. C'est un des mérites de son œuvre et qui pique l'intérêt des historiens. On a pu aussi reconnaître les quatre écritures différentes, auxquelles est due la dernière transcription de la chronique sous les yeux mêmes du reclus : l'une celle de l'auteur même, les autres toutes irlandaises aussi et parfois entrecoupées de mots irlandais. Chose plus étonnante : les calculs de ce reclus aboutissent à lui faire faire une audacieuse correction, à laquelle avait préludé l'initiative d'Abbon de Fleury vers 982 et en 1003-1004, et qu'on qualifierait volontiers de révolutionnaire en chronologie; Guillaume de Malmesbury en reconnaissait le complet échec, tandis qu'une lettre d'Urbain II semble s'y rallier, *secundum certiorem Evangelii veritatem*. C'était celle de vouloir redresser de vingt-deux années les résultats de Denys le Petit, qui aurait fixé beaucoup trop tôt les débuts de l'ère chrétienne : à partir du troisième livre, à l'année 36, les deux chronologies sont indiquées parallèlement. Dans cette chronique universelle, d'une laborieuse documentation, Marien n'a pas hésité à introduire, avec une modestie discutable ou une naïveté déconcertante, les principaux événements de sa propre existence, en 1050 (donc 1028), en 1074, 1080, 1081, en 1098, etc. Ce qui vaut mieux, il y a fait entrer, vers la fin surtout, beaucoup de données chronologiques et autres sur les souverains, les prêtres et les clercs irlandais : indice de ses rapports fréquents avec des compatriotes qui venaient le renseigner et caractéristique originale de cette chronique, dont la valeur à ce point de vue a été bien saisie par Sigebert de Gembloux. L'œuvre de Marien est un des derniers monuments sur lequel se ferme la phase mouvementée de l'activité littéraire de ces itinérants *Scoti*, activité prolongée durant cinq siècles, bien des fois énigmatique, toujours fascinatrice, habituellement bienfaisante pour la culture européenne.

Région du Nord. — Plus au Nord-Est, à Quedlimbourg et à Magdebourg dans la région de l'Elbe, s'accuse également

l'action des écoles. Là s'est formé Thietmar de Mersebourg (975-1018), de haute famille saxonne, ordonné prêtre en 1002 sous les yeux d'Henri II, et nommé en 1009 à l'évêché de Mersebourg. Consacrée à la Saxe, son œuvre suscite un double intérêt : on voit comment l'histoire, d'allure plus savante, recommence alors à étendre son horizon. Avant lui, elle se bornait trop aux seuls événements contemporains. Thietmar a le coup d'œil plus large : il s'instruit sur le passé de son pays et sur le monde slave, son voisin, dont il n'ignore pas la langue. De ce chef, sa chronique présente un attrait spécial, qui se double d'un autre avantage : conservé à Dresde, le manuscrit original de l'auteur montre sa manière de travailler et nous fait entrer dans l'atelier littéraire d'un historien du XIe siècle. Il note avec soin, en divers endroits de la marge, ce qu'il a lu chez d'autres, les extraits de documents, les traditions orales, les résultats de ses vastes enquêtes, avec des additions, appendices et retouches, le tout assez intelligemment choisi; il enregistre tout. Mais il n'a pu mettre la dernière main à son œuvre pour l'unifier et en proportionner les parties dans une synthèse bien harmonisée. Une copie remaniée, conservée à Bruxelles, montre comment un tiers en a conçu l'édition. L'ensemble est vivant, bien que le style soit plutôt recherché qu'agréable; l'imitation des auteurs anciens, pas tous identifiés, est fréquente; la prose s'entremêle de passages versifiés, souvent incorrects, de rime léonine.

A Hersfeld, se rencontre un historien de valeur, instruit, bon écrivain, personnel pour la partie contemporaine de ses annales, de 1040 à 1077 : c'est Lambert de Hersfeld, prêtre en 1058, mort en 1077, qui prend part aussi à la querelle des Investitures. Riche en instruments de travail, car elle possède du Tacite et on y transcrit au IXe-Xe siècle Ammien Marcellin, son abbaye lui fournit comme modèles les volumes des classiques qui l'aident à se hausser, avec Damien et Anselme, parmi les meilleurs stylistes de son temps.

Cette culture, grâce aux écoles, se répand de plus en plus vers le Nord, où Brême constitue un nouveau foyer de rayon-

nement. Terminé en 1075, mais, contrairement à ce que dit la dédicace, longuement préparé par une copieuse et judicieuse utilisation des sources même danoises, l'ouvrage d'Adam de Brême, intitulé *Gesta Hammaburgensis ecclesiae Pontificum*, est une des meilleures histoires de diocèses que nous ait laissées le haut moyen âge. Hautement appréciée déjà anciennement par les écrivains saxons et allemands, scandinaves et islandais, sa valeur historique pour le Nord de l'Allemagne et pour toute la région scandinave est hors de pair. Littérairement, elle n'a pas moins de mérite; car avant d'être le successeur de l'archevêque Adalbert, qui joue un grand rôle dans ces *Gesta* et qui avait laissé un écrit sur la mission de Suède, Adam, originaire de Franconie ou de Thuringe, avait été préposé à l'école de Brême en 1066. Son œuvre historique lui donne une place unique non seulement pour l'utilisation des matériaux, mais pour le souci du renseignement écrit ou oral, pour l'objectivité et la loyauté de ses exposés, pour le cadre géographique, inspiré par l'exemple de Salluste et d'Orose, qu'il juge devoir donner à l'histoire d'un diocèse. Les mérites du style, net et concis, dénotent un peu l'homme d'action qui s'intéresse à la vie et au développement de son diocèse, mais se ressentent aussi des modèles qu'il tient à imiter, notamment Salluste et la *Germania* de Tacite; il paie tribut diverses fois aux faiblesses du latin médiéval, mais s'adapte aussi à ses sources antiques, parfois avec exagération, comme lorsqu'il emploie des mots comme *consul*, *senatrix inclita*, etc., pour des évêques ou des princes contemporains. Habilement présenté, le troisième livre consacré aux vingt-neuf années de l'épiscopat d'Adalbert, donne lieu à une étude psychologique sur la conception, très objective semble-t-il, qu'il se fait de la politique de ce grand évêque vis-à-vis de la Saxe. Pas mal de scolies, conservées par les copies de son œuvre, émanent très vraisemblablement de cet écrivain soucieux de précision et d'exactitude.

4. **Italie du Sud.** — Peu abondante au x^e^ siècle, car un de ses deux meilleurs écrivains, Rathier de Vérone, est un

liégeois, l'histoire littéraire d'Italie entre dans une phase nouvelle au cours du XI^e siècle. Ses centres monastiques et scolaires, toujours mal à l'abri des incursions sarrasines, sont moins nombreux et habituellement moins célèbres que ceux de la Haute-Allemagne et de la Lotharingie. Mais pour l'un d'eux s'ouvre à ce moment une nouvelle ère de gloire et de fécondité. Associé à la célèbre abbaye du Mont-Cassin, où il a des amis et des correspondants, mais éduqué à Salerne, où il se forme une riche bibliothèque médicale et joint l'étude de la médecine à celle de la grammaire, Alphanus I^er de Salerne est une personnalité littéraire très sympathique qui maintient, beaucoup plus brillamment encore que quelques autres de ses compatriotes, le contact avec le passé grec ou romain. D'origine lombarde et de haute naissance, il se fait moine, sur les pressantes suggestions de Didier, arrivé à Salerne pour une cure (1055); il renonce à un pèlerinage projeté en Terre-Sainte, se rend à Florence à la rencontre d'Henri III et du pape Victor II, qu'il gagne par ses connaissances et ses volumes de médecine; peu après, il est nommé abbé de l'abbaye de Salerne, filiale du Mont-Cassin, et en 1058 devient archevêque de Salerne, l'année même de la nomination de Didier à l'abbaye du Mont-Cassin. Un peu moins de trente ans plus tard, il donne accueil au pape Grégoire VII obligé de fuir de Rome devant Henri IV, et en la même année 1085 il suit le pape dans la tombe.

Alphanus avait reçu à Salerne une trop solide formation littéraire pour être entièrement arraché au culte des lettres par les soucis du gouvernement. Conservées avec soin au Mont-Cassin, dont les chroniques font la part belle à l'écrivain, ses œuvres, presque toutes lyriques, sont considérables, sans parler d'un traité de médecine mentionné dans une bibliothèque de Cantorbéry deux siècles plus tard, et de sa traduction du *De natura hominis* de Némésius d'Émèse, qui un demi-siècle avant celle de Burgundio de Pise dénote une réelle maîtrise du grec; mais sa dédicace est ampoulée et recherchée. Les sujets en sont principalement pris à l'hagiographie, car le

culte des saints a une place importante dans sa carrière; d'autres, plus personnels, sont dus à ses rapports avec Gisulfe de Salerne, avec Grégoire VII, (Hildebrand) en 1073, avec Didier, etc., et présentent grand intérêt pour l'histoire des événements contemporains; quelques pièces, dont une en 415 vers, la plus ample, intitulée *Oratio seu Confessio metrica*, sont de matière théologique, morale ou dogmatique. L'hymne sur les joies du paradis, *Ad perennis vitae fontem*, est peut-être celle qui donnerait la meilleure idée de son talent si elle n'avait pas été rendue à Pierre Damien. A la partie hagiographique, qui comprend entre autres quatre pièces en l'honneur de sainte Christine, trois en l'honneur de saint Matthieu et quelques-unes, brèves et énigmatiques, sur les saints de Salerne bien connus du public, il faut joindre une longue composition en prose, la *Vita et passio* de sainte Christine de Bolsena, de nulle valeur historique, mais composée à la manière d'un roman qui projetterait sur un lointain passé, là où nous n'avons pas affaire à pure invention, les usages, les idées et les mœurs du XI^e^ siècle; les discussions dialectiques, les réfutations du paganisme, les allusions à la mythologie et aux méfaits scandaleux de Jupiter, les réparties des dialogues, les merveilles de la partie finale, le tout entremêlé de réminiscences ou d'emprunts aux poètes et aux prosateurs, font de tout cet ensemble un récit impressionnant, dramatique et vivant, où il ne faut point chercher l'histoire, mais envisager du seul point de vue littéraire les enrichissements fournis à l'auteur par ses connaissances scolaires. Ce poète manie les anciens mètres classiques, surtout ceux qu'ont pratiqués Prudence et Boèce, avec une aisance et une fidélité rares au XI^e^ siècle. Il s'y ajoute une tendance, propre à son époque, celle de rimer ses strophes, soit par une rime proprement dite, soit par la simple assonance de la syllabe finale. Les poèmes théologiques, sur l'humilité et l'orgueil, sur les obligations du chrétien, *Oda excitativa militibus Christi*, sur les mérites de la vie religieuse au Mont-Cassin, sur les louanges à saint Vincent, et sa confession sous forme de prière au Christ, sont de facture très

variée; l'hexamètre n'en est point exclu et pour certaines la langue biblique et théologique se substitue à celle des poètes. La facilité et la variété de la forme métrique se fait jour également dans les poésies personnelles. Les épitaphes, très nombreuses mais courtes, ont les mêmes caractéristiques et accusent aussi la même connaissance de la poésie antique; Fortunat, jadis beaucoup employé, y apparaît de nouveau comme modèle.

Contemporain d'Alphanus, le traducteur Constantin l'Africain ou Constantin le Cassinien n'a rien à voir avec la poésie. Une traduction n'atteint que difficilement au mérite d'originalité d'une véritable œuvre littéraire; Constantin a en outre le défaut de donner une version rude, confuse ou fautive. Mais les traductions ont exercé une telle action sur le mouvement de la pensée médiévale qu'une histoire de la littérature ne peut les passer sous silence, d'autant plus que la science arabe, due elle-même originairement à des traductions du grec en syriaque, avait alors une incontestable supériorité et que cette première pénétration en masse de la science arabe en Occident était antérieure de plus d'un demi-siècle au grand effort philosophique et scientifique des traducteurs de Tolède, de Sicile et de Toscane.

Né vers 1015 à « Carthage », sans doute Tunis, Constantin parcourt l'Orient pour s'instruire et séjourne à « Babylone », sans doute Bagdad, puis après trente-neuf ou quarante ans d'absence, il revient dans son pays, d'où il se réfugie à Salerne, et Alphanus réconcilie le renégat. Tenu en honneur à la cour normande de Robert Guiscard, il ne tarde pas à se faire moine au Mont-Cassin, y travaille à de nombreuses traductions du grec et de l'arabe, *de diversis gentium linguis*, surtout d'ouvrages de médecine, aidé peut-être par ses disciples, et y meurt en 1087. Toujours grandissante, sa réputation en science médicale lui vaut d'être mentionné par l'anglais Chaucer sur le même rang qu'Hippocrate et que Galien. Fondement des études médicales dans les universités jusqu'à la fin du XVe siècle, le recueil des traités traduits, abrégés ou remaniés par Constan-

tin le Cassinien, son *Viaticum*, son *Pantechni*, les commentaires sur Galien et Hippocrate, est devenu le canon de l'*Ars medicinae*, et comprend les anciens auteurs arabes, de genre plutôt empirique, à l'encontre de la nouvelle médecine arabe appelée parfois la « scolastique médicale ! », immédiatement transmise à Montpellier par les traductions hispano-arabes du XII^e^ siècle. Sur les rapports, toujours discutés, du recueil constantinien avec l'école de Salerne, il n'y a pas lieu ici de s'attarder, pas plus que sur le degré d'originalité de ses traités, qu'il ne présente pas toujours, contrairement à la liste de Pierre Diacre, comme de simples travaux de traduction. Les mœurs littéraires médiévales, chez les Arabes du reste comme chez leurs traducteurs latins, commencent déjà à affirmer leur peu de respect pour la propriété littéraire.

5. **Italie du Nord.** — Le nom de l'italien Papias, originaire de la Lombardie d'après une antique tradition, nous ramène à la littérature des glossaires, dont l'importance dans le développement de la littérature médiévale, en prose et surtout en poésie, a déjà été mainte fois soulignée. La carrière de l'auteur, retenu, nous dit-il, loin de ses enfants, est mal connue; il est clerc, peut-être prêtre; il a dû acquérir pas mal de connaissances pour son époque et de son propre aveu a consacré dix années à l'élaboration de son *Lexique*, qui voit le jour vers 1050-1053, sous un titre mal fixé. Il le destine à l'instruction de ses deux fils, et de divers autres personnages. L'évolution du genre s'accuse nettement : ce n'est plus le procédé des anciens glossaires dus à la réunion, dans l'ordre alphabétique, de gloses explicatives disposées dans les marges de diverses œuvres. Sans doute, Papias utilise copieusement ces recueils de gloses, surtout mais non exclusivement le *Liber glossarum*, et l'identification de ses sources a été poussée fort loin. Mais l'ensemble prend beaucoup plus l'allure d'un dictionnaire. La postérité, qui en a connu au moins 75 exemplaires dans les bibliothèques médiévales et plus de 90 manuscrits encore conservés jusqu'à nos jours, ne s'est pas méprise sur le vrai carac-

tère de l'œuvre; elle y a eu recours comme à un dictionnaire, même pour commenter les *Sentences* de Pierre Lombard, et c'est de ce lexique que sortiront finalement, en passant par les *Derivationes* d'Huguccio et d'autres, les grands dictionnaires du XIII-XIV^e siècle, comme le *Catholicon* de Balbi, si célèbre à l'époque des incunables. Papias s'intéresse beaucoup à la grammaire, celle de Priscien surtout qu'il pille; il en a du reste composé une pour ses enfants, beaucoup moins originale qu'il ne le croit et le dit; il est plus parcimonieux de données sur la rhétorique; par contre, la médecine l'intéresse vivement; avec l'aide de Boèce et d'Isidore, il fait une place à la dialectique et au droit, qui revenait à l'honneur dans l'Italie du Nord surtout depuis la découverte du *Digeste*. De même, la géographie l'attire, surtout celle de l'Italie, la métrique également, au point de nous fournir pour les *Carminum varietates* les vingt-sept mètres de Boèce d'après Loup de Ferrières, les dix-neuf d'Horace d'après Servius, ceux de saint Ambroise, de Prudence et de Sedulius; il décrit diverses sortes de pains, commente le décalogue à propos du mot *praeceptum*, parle longuement des Sibylles, et à propos des *formatae epistolae* donne un petit traité sur la manière d'écrire les lettres, ce qui revient dans le *De dictamine* d'Albéric du Mont-Cassin et intéresse spécialement l'histoire littéraire. Ces quelques détails suffisent pour situer le travail de Papias et ses tendances dans la série des grandes lexiques médiévaux, presque tous désormais italiens.

Un autre italien, Anselme de Besate, appelé aussi le Péripatéticien, est un type de ces maîtres d'Italie, qui continuent la tradition de Gunzon de Novare, de Liutprand de Crémone, d'Étienne de Novare et d'autres du siècle précédent, pour servir de trait d'union entre l'Italie et l'Allemagne, à l'époque de la domination germanique sur une partie de la péninsule. Anselme, qui ne brillait pas par la modestie, n'hésite pas à se vanter d'avoir associé l'étude de la rhétorique, du droit et de la dialectique. De haute famille, né près de Pavie, vers l'an 1000, et instruit à Parme, puis à Milan, ce professeur ambulant écrit une *Rhetorimachia* en trois livres, dont la composition,

curieuse et désordonnée, témoigne de l'étendue de ses lectures, de ses prétentions de rhéteur et de dialecticien, peut-être aussi d'une arrière-pensée tout intéressée et d'une pointe de vanité naïve. Car la dédicace de son ouvrage à l'empereur Henri III, qui rappelle sans vergogne celle de Virgile à Auguste, vise à obtenir un poste à la chapelle impériale. Son dessein réussit, et dès lors Anselme n'éprouve plus le besoin de faire parler de lui, en dehors des 22 hexamètres qui servent d'introduction à son livre et qui décrivent son itinéraire depuis Parme, Plaisance et Lucques, par Bâle, Augsbourg et Bamberg, jusqu'à Mayence.

Faite de contrastes, la carrière de Pierre Damien, ancien gardien de pourceaux, nous présente un déshérité du sort, élevé au cardinalat, un ermite, mêlé au tourbillon des affaires, un ascète, toujours en contact avec les simoniaques et les concubinaires, un contempteur de la sagesse du siècle, formé aux connaissances profanes et doué de tous les talents qui font l'« écrivain de race ». C'est ce dernier trait surtout qu'il s'agit de dégager, si l'on veut dûment interpréter la place de Pierre Damien dans le tableau de la littérature médiévale. Né à Ravenne en 1007, cet abandonné de la fortune, qu'un frère compatissant se charge de faire étudier à Faënza d'abord puis à Parme, devient bientôt maître dans sa ville natale, selon la tradition italienne qui a conservé les maîtres séculiers : fonction qu'il exerce avec renom jusqu'à l'âge de vingt-huit ans environ. Puis il se fait moine, ou ermite, parmi les disciples de saint Romuald à Fonte-Avellana, près de Gubbio. Intimement liée aux vicissitudes de sa carrière, son abondante production littéraire comprend d'abord des écrits religieux et ascétiques, destinés surtout aux centres monastiques dont il promeut la réforme. Défenseur convaincu des initiatives réformatrices de Léon IX, d'Hildebrand, de Nicolas II, et nommé cardinal-évêque d'Ostie en 1057, ce qui grandit encore le cercle de son influence dans le monde comme dans le cloître, il est chargé de missions dans la Haute-Italie, à Milan, à Florence, en France en 1063, en Allemagne en 1069. Il meurt à Faënza

en 1072, au retour d'une mission conciliatrice à Ravenne sa patrie, qu'il détache définitivement de l'antipape Cadalus.

Très utile pour l'histoire de l'Église en général, le dossier de sa correspondance a été publié en huit livres d'après les classes de ses destinataires, ce qui ne vaut pas l'arrangement par ordre chronologique tenté depuis lors. L'homme d'action y apparaît dans toute la vigueur de la personnalité, la clairvoyance du coup d'œil, la vigilance du zèle réformateur. La partie hagiographique de son œuvre, qui comprend la vie de saint Odilon de Cluny, celle de saint Maur de Césène, celle de saint Romuald, etc., n'a pas les mêmes mérites ni le même intérêt. Par contre, dans la série de ses sermons, en dehors de ceux qui reviennent à Nicolas de Clairvaux, ou qui appellent une discussion critique, se révèlent les qualités de l'ancien écolâtre de Ravenne. Écrits d'occasion, inspirés par des vues pratiques habituellement, ses soixante *Opuscula* surtout donnent une haute idée du talent de l'auteur, et manifestent la hausse considérable du niveau théologique dès la seconde moitié du XI^e siècle. Occasionnellement crédule, Pierre Damien montre en général une fermeté de pensée et une sûreté théologique, qui donne le ton pour toute la controverse de la querelle des Investitures. Deux de ces *Opuscula* (n. 2 et 3) sont dirigés contre les Juifs, le second en forme de dialogue, à allure un peu trop unilatérale, comme la plupart des dialogues médiévaux. Malgré sa répugnance pour la dialectique, il entre dans certaines questions philosophiques et s'essaie à une brève synthèse dogmatique (*Opusc.* 1), dont la précision technique demeure dévote et pieuse.

La formation scolaire de ce cardinal ascète s'affirme par un ensemble de plus de deux cent vingt-cinq petits poèmes, tandis que sa formation biblique s'accuse par les nombreuses citations commentées des textes bibliques, qu'on a réunies peu après sa mort en un recueil de plus de deux cents pages. A ces deux cent vingt-sept pièces de poésie, publiées à part, et dont une quinzaine au moins sont consacrées à la Bible, il faut en ajouter un certain nombre conservées dans ses lettres ou

dans ses opuscules, et qu'on n'a pas toutes reproduites dans la série. Pierre Damien emploie aussi bien la forme rythmique que les mètres classiques de l'ode, ou que l'hexamètre et le distique. Très variées de contenu, très souples de facture, ces pièces contiennent un bon nombre d'hymnes à la sainte Vierge et aux saints; beaucoup sont d'ordre moral et fournissent un enseignement ascétique, souvent sous forme de sentences ou de proverbes, selon le genre affectionné alors dans l'enseignement scolaire et pour lequel Pierre Damien était assurément doué. Du reste, les épigrammes parfois affinées n'effraient pas sa plume, à propos d'Hildebrand, d'Alexandre II, de Cadalus, etc. Cet ermite incoercible, qui se démet de sa charge épiscopale quelques années avant de mourir, n'est pas parvenu à faire taire complètement le lettré, car lui aussi sacrifie à la vieille tradition scolaire de l'épitaphe. Son deux cent vingt-troisième poème est sa propre épitaphe, qui suit l'espèce de miroir moral pour les divers états (n. 222), et précède le *Ad perennis vitae fontem*, sur les joies du paradis (n. 226).

Le lettré se retrouve encore ailleurs dans les écrits de Pierre Damien : c'est lui qui réunit comme prieur un bon choix de livres pour la bibliothèque de Fonte-Avellana, ce en quoi il sera imité et dépassé par Didier du Mont-Cassin son ami; il fait corriger le texte de la Bible, fournit les actes et passions des martyrs, rassemble la série des grands commentateurs depuis saint Ambroise jusqu'à Bède, outre Remi d'Auxerre, Amalaire, Paschase et le pseudo-Haymon; c'est lui aussi qui reprend une tradition chère à Eugippe de Castel del' Ovo en faisant une sélection de bons textes, et son recueil de *Preces*, pas toutes authentiques, souvent prises ailleurs ou remaniées, dénote un choix en général judicieux dans ses vastes lectures. Il y a plus : cet ascète convaincu, ce réformateur inlassable, qui à un moment de sa vie ne voudra plus des maîtres antiques, est un des rarissimes auteurs du moyen âge qui fasse allusion à Sénèque le Tragique; il cite Tite-Live, Suétone, Cicéron, Solinus, Aulu-Gelle, Eutrope, et d'autres; il connaît bien le *Physiologus*, qu'il utilise longuement; il reconnaît auprès d'Hil-

debrand la légitimité de l'emploi des connaissances profanes en théologie, conformément à la vieille allégorie biblique (*Exod.*, *XI*, 2) inaugurée par Origène; ses poésies accusent un fort entraînement scolaire à la versification; et il envoie un de ses neveux à Cluny pour y étudier les *Artes*. Mais en somme, sans être aussi radicale et tranchée qu'on a voulu le dire, la tendance foncière de Pierre Damien en fait un antidialecticien; il va même jusqu'à restreindre les limites du principe de contradiction dans son *De divina omnipotentia*. Mais beaucoup plus nuancée qu'on ne l'a dit, cette opposition ne trouve pas sa formule complète dans des phrases burinées comme celles-ci : « Ma grammaire à moi, c'est le Christ », ou « Le Tout-Puissant n'a pas besoin de notre grammaire ». On a pu voir déjà dans quel sens il entend la subordination de la philosophie, *ancilla* de la théologie. Sa pratique corrige ce que ses expressions, détachées de tout leur contexte vécu, présentent d'absolu ou de forcé.

Parallèle à celle des grands réformateurs comme Léon IX et Hildebrand, l'action de Pierre Damien sur son siècle lui garantit une place de premier choix. En théologie, ses écrits marquent un renouveau étonnant et des plus efficaces, qui se manifeste jusque par leur présence immédiate dans les bibliothèques contemporaines et par leur utilisation dans les ouvrages des âges suivants : c'est un progrès immense, que la culture acquise à Pavie et à Ravenne contribue à intensifier. En littérature, sa ferme vigueur, la véhémence de son indignation contre le vice, l'austérité de son ascétisme donne à ses écrits une trempe personnelle qui leur assure un succès durable; on serait même tenté de dire que c'est à cette source austère et rigide qu'il doit les principales qualités de plusieurs de ses écrits, comme le *Liber Gratissimus*, le *Liber Gomorrhianus* et le *De laude flagellorum*, le premier surtout continuellement cité. De même en poésie, l'horreur du jugement dernier et des fins dernières, avec comme contraste les joies du paradis, lui a inspiré le *De die mortis* (n. 223), poème rythmique basé sur le tétramètre trochaïque, qui prélude au *Dies irae*, et dans le

même genre, le *De paenis inferni*, *O quam dira* (n. 225) et l'*Ad perennis vitae fontem* (n. 226), qu'on a longtemps cru émaner d'Augustin. Ce sont sans doute les trois meilleures pièces de tout son recueil poétique. Enfin, dernière note à dégager de l'œuvre de Pierre Damien : dans les circonstances littéraires de l'époque et jusque dans ses oppositions énoncées parfois avec une outrance mal calculée, elle manifeste par quel effort la pensée médiévale était en train de passer alors. A la veille de se produire, le renouveau du XII^e^ siècle s'annonce à la fin du XI^e^ par des écrivains qui font figure de stylistes; ce ne sont plus d'habiles copistes du passé. Dans les écoles de France et de Normandie, se fait jour un progrès parallèle à celui des autres pays.

6. **Centres français et normands.** — Sans avoir le renom des écoles de Souabe et de Lotharingie, quelques centres d'études français comptent dans l'histoire littéraire du XI^e^ siècle. Sur leurs origines et sur leurs premiers développements, l'on n'est pas amplement renseigné. On sait que plusieurs des anciennes écoles carolingiennes comme Tours, Corbie, Ferrières, Saint-Riquier, Auxerre, perdent beaucoup de leur ancienne gloire; la notoriété de Chartres et Le Bec va subitement grandir vers le début ou le milieu du XI^e^ siècle; il en est qui continuent l'ancienne tradition, mais sans grand éclat, comme Reims, Laon, Orléans, destinées à refleurir plus tard; de celle de Paris, il n'est pas encore question. On sait aussi l'efficacité de l'énorme essor clunisien, directe et indirecte, sur le mouvement ascensionnel des écoles, malgré les restrictions de ses principes pédagogiques originels et de son culte des classiques. On sait encore que, malgré le silence qui entoure leurs débuts, le travail de ces écoles vers la fin du XI^e^ siècle assure aux centres français, à ceux surtout du Nord de la Loire, une supériorité mondiale qui éclipse tous les autres et leur attire, dès l'aube du XII^e^ siècle, une affluence d'élèves venus de tous les pays de l'Europe occidentale, centrale et méridionale.

C'est à Fulbert de Chartres, né vers 960, élève de Gerbert

à Reims vers 984, qu'est due la renommée de l'école de Chartres; cette vogue se perpétue jusqu'en plein XIII^e siècle, car l'éloge de la fidélité de l'école aux *Auctores* plutôt qu'aux *Artes* se retrouve dans la *Bataille des sept arts*, composée vers 1259. Avant son épiscopat (1007-1029), son brillant enseignement amène à Chartres des élèves de toute la France et de la Lotharingie, avec Angelram de Saint-Riquier, avec Olbert de Gembloux, avec Wazon, Adelman et Lambert de Liége, enfin avec Bérenger de Tours, au nom duquel s'associe tout un groupe d'écrivains, ses condisciples à Chartres.

Fulbert n'est pas seulement un écolâtre classique; c'est aussi un médecin, en même temps qu'un poète, un exégète, un prédicateur et un épistolier. Les qualités de l'homme et de l'évêque doivent avoir été remarquables, à en juger par la mémoire que ses contemporains gardent de lui. Mais ses œuvres sont peu nombreuses et nous n'en avons guère de son enseignement. Ses lettres, qui datent de son épiscopat, forment un ensemble de cent douze numéros précieux pour l'histoire ecclésiastique du temps; quelques-unes, entre autres celles à Hildegard de Poitiers (n. 63 et 112), donnent une idée de ses connaissances de l'antiquité profane et chrétienne, comme aussi de son sens théologique (n. 3 et 5), et de sa sagesse faite de finesse et d'expérience, alliée souvent à une expression très littéraire de sa pensée. Malgré sa dépendance de Sulpice-Sévère dans ses prologues, le principal mérite de son œuvre hagiographique n'est pas précisément celui de la composition historique, ni dans sa vie d'Autbert de Cambrai, de latin relativement facile et coulant, ni dans celle de saint Gilles, entremêlée d'emprunts et de chronologie fautive. Ses sermons ou traités, un sur saint Pierre-aux-Liens, d'allure exégétique, un d'allure polémique, contre les Juifs, outre neuf autres sur la sainte Vierge, etc., n'ont rien de remarquable. Il a quelques petites pièces, les unes métriques, les autres rythmiques, sur la sainte Vierge, la croix, les vertus, le comput, la Résurrection, celle-ci la plus connue de ses poésies; il a peut-être même, au dire de Guillaume de Malmesbury,

des mélodies musicales en l'honneur de la mère de Dieu Marquée du sentiment nouveau de la nature, sa jolie pièce monorime et rythmée sur le rossignol se place avec honneur, malgré les défauts d'une des deux recensions, à côté de celles d'Eugène de Tolède, d'Alcuin, de Paul Alvare, d'Adelbold et plus tard de Jean Peckham. En somme, la réputation de Fulbert, dans l'histoire du XI^e^ siècle, tient à l'homme beaucoup plus qu'à l'écrivain.

Deux de ses contemporains français se sont fait un nom en histoire : Raoul Glaber, ou le Chauve, est né vers 985 dans le pays d'Auxerre, à peu près en même temps qu'Adhémar de Chabannes, qui est né en Haute-Vienne vers 988. La vie du premier est assez mal connue. Jeune encore, il est moine à Saint-Germain d'Auxerre. Esprit indiscipliné, il séjourne dans divers monastères, entre autres à Dijon et à Cluny, finalement à Saint-Germain d'Auxerre. Sa mort se place peu avant 1050. Il écrit la vie de saint Guillaume, abbé de Saint-Bénigne, son guide et son soutien, aussitôt après la mort de son héros; sur le conseil de ce même Guillaume, il avait écrit l'histoire de son temps, *Historiarum libri quinque*, commencée à Cluny et terminée à Saint-Germain. Malgré sa prétention d'écrire l'histoire contemporaine, son regard ne s'étend guère au delà de la Bourgogne et du royaume de France. Il sait donner à ses récits une note impressionnante, et pour l'histoire de la mentalité de l'époque, il a des pages utiles; mais il ne se soucie pas assez de la chronologie; ses idées mystiques s'entremêlent de la croyance à la venue prochaine de l'Antéchrist; le style est confus et prolixe.

Historien et poète, Adhémar de Chabannes a plus de talent et a reçu une instruction soignée à Angoulême d'abord, puis surtout à Saint-Martial de Limoges, auquel son nom est indissolublement lié. Il a écrit une histoire des abbés, *Commemoratio abbatum sancti Martialis*, menée depuis 848 jusqu'à l'année 1029, et continuée par d'autres jusqu'en 1473. Mais surtout on a de lui la fameuse *Epistola de apostolatu sancti Martialis* qui défend, contre le moine Benoît de Cluse, l'origine apostolique

du diocèse et où il expose les débats assez violents qui ont eu lieu au concile de Limoges en 1028 et en 1031. Il compose aussi des sermons et des hymnes en l'honneur de saint Martial. Le contenu n'a rien de bien personnel; le mètre est emprunté habituellement à Prudence; l'une d'elles est rythmique. Adhémar est en même temps un excellent scribe, dont quelques transcriptions dénotent un réel intérêt pour les sources classiques; il lègue tout cela à Saint-Martial de Limoges avant son pèlerinage de Terre-Sainte, où il meurt en 1034. Son *Chronicon* ne peut pas s'appeler une chronique universelle, car elle ne déborde guère du cadre de l'histoire des Francs depuis les origines jusqu'à l'an 1028. De ses trois livres, dont le second est consacré à l'histoire de Charlemagne et suit d'assez près les *Annales* de Lorsch tout en les corrigeant, le troisième, qui raconte les événements de 814 à 1028, est le plus utile, le plus personnel et le plus intéressant. L'auteur y limite davantage son attention à l'Aquitaine, et en général au Midi de la France, à la marche d'Espagne et à la région de Poitiers jusqu'à la Loire, avec quelques renseignements occasionnels dus à des pèlerins, sur Byzance, la Terre-Sainte et parfois l'Allemagne. Malgré les données disparates de sa chronologie maladroitement conciliées et son goût pour les récits fabuleux, on est d'accord pour reconnaître que la partie qui traite de l'Aquitaine est une source historique de premier ordre. Les dernières discussions sur l'élaboration de sa chronologie, sur les travaux préliminaires qui l'auraient préparée et même sur l'état exact de sa rédaction, dont on lui a contesté la paternité, appartiennent davantage aux recherches historiques. Sur le terrain littéraire, malgré la supériorité stylistique d'Adhémar sur l'*Historia* de Raoul Glaber, on constate qu'à ce moment on a oublié en France les bons modèles du IX^e siècle et qu'on n'y fait pas effort, comme à l'Est, pour imiter la langue et l'exposé des grands historiens de la Rome antique.

Le nom de Lanfranc est attaché à l'école du Bec, fondée en 1037 et devenue bien vite, selon l'expression de Guillaume de Malmesbury, *magnum et famosum litteraturae gymnasium*. Né

à Pavie, éduqué à Bologne où il étudie le droit, ce lombard de haute famille inaugure ce mouvement migrateur, si fécond pour la littérature latine du moyen âge, qui de l'Italie du Nord fait voyager de ce côté-ci des Alpes et jusqu'en Angleterre des hommes comme Anselme d'Aoste, Lotulphe de Novare, Pierre Lombard, Prévostin et beaucoup d'autres. Du Bec, Guillaume le Conquérant fait passer Lanfranc à Saint-Étienne de Caen en 1066, puis après son refus du siège archiépiscopal de Rouen en 1067, il le fait monter en 1070 à celui de Cantorbéry. Dans l'intervalle, Lanfranc était allé au concile de Reims en 1049, puis à Rome, avec Léon IX d'abord, ensuite en 1068 comme envoyé du Conquérant. Prolongée jusqu'en 1089, cette carrière abbatiale et épiscopale, fructueuse et féconde, avait été précédée d'une brillante activité scolaire, qui avait mis Lanfranc fort en relief; il a en effet comme élèves Yves de Chartres, Thierry de Paderborn, Guillaume de Rouen, Anselme d'Aoste, et comme disciples Williram d'Ebersberg, qui le propose à l'imitation de ses compatriotes, les neveux du pape Alexandre II et une partie des écrivains qui prennent la plume dans la controverse bérengarienne. Un contemporain instruit et éclairé comme Sigebert de Gembloux a relevé la note dialectique chez Lanfranc jusque dans son commentaire sur les épîtres pauliniennes; de même, son traité contre Bérenger, qui est une discussion en règle et qui a été fortement utilisé, ouvre une place importante à la dialectique dans la littérature latine médiévale. Ses *Decreta pro ordine S. Benedicti* rappellent un peu le juriste; mais il recourt à des documents pseudépigraphiques quand il s'agit d'affirmer, contre Thomas d'York, les droits primatiaux de Cantorbéry. Par un procédé assez curieux, dans ses *Gesta Pontificum*, le fidèle Guillaume de Malmesbury, au lieu de se prononcer, préfère laisser la parole à Lanfranc pour tous les rétroactes de l'affaire : *Quod ipse melius scripto suo (de primatu) insinuabit*. Homme d'action et de gouvernement, tout en aimant les livres, Lanfranc donne à ses lettres un ton rapide et bref, sans rien des qualités littéraires de saint Anselme, son successeur.

CHAPITRE III

A L'AUBE DU XII^e SIÈCLE

1. Signes avant-coureurs d'une période d'essor; agents de liaison et écoles; influence des événements sur le progrès littéraire. — 2. La littérature polémique de la querelle des Investitures. — 3. La littérature de la controverse bérengarienne. — 4. La Croisade de Terre-Sainte, les conquêtes normandes et les grands événements contemporains, les histoires universelles. — 5. Les contemporains de saint Anselme, italiens, allemands, français. — 6. Saint Anselme de Cantorbéry.

1. **Signes d'un prochain essor.** — Présage de la renaissance du XII^e siècle, le mouvement de progrès qui s'accuse nettement dès le troisième tiers du XI^e, coïncide à peu près avec les grandes controverses sur les Investitures et sur l'Eucharistie, où se révèle tout à coup ce dont étaient capables les écrivains formés par la tradition des écoles carolingiennes. A première vue, on pourrait hésiter sur la place historique qui revient à ces auteurs, dont l'activité s'étend jusqu'au plein XII^e siècle : ce qui semblerait les rattacher à la période suivante. Mais la continuité de la formation classique et du genre littéraire qu'ils représentent, et la tendance beaucoup plus dialectique et technique qui se fait jour chez les autres écrivains ecclésiastiques à partir du second quart du XII^e siècle, justifient la place qu'on leur assigne ici. Malgré son titre de « Père de la scolastique », saint Anselme, par exemple, a des caractéristiques au point de vue littéraire, qui ne permettent pas de le ranger dans la même catégorie qu'Abélard et que

Pierre Lombard. De ses contemporains, la plupart prolongent la ligne antérieure : ce qui ne laisse entrevoir qu'imparfaitement encore et sous des formes isolées quelques-unes des caractéristiques qui vont marquer le XII^e^ siècle. A travers les événements qui encombrent l'histoire entre les années 1075 et environ 1115/1125, l'activité littéraire déborde de plus en plus des grandes écoles monastiques, pour s'étendre aux écoles cathédrales : d'où surgiront les universités aux siècles suivants. Mais, à la veille du mouvement universitaire, les écoles monastiques ont un renouveau d'éclat qu'elles ne pourront plus atteindre ensuite : à preuve entre autres l'abbaye du Bec, les écoles du Mont-Cassin, de Gembloux et de Fleury-sur-Loire.

La répercussion littéraire de quelques événements importants de la chrétienté occidentale permet de classer non plus seulement d'après les centres scolaires, comme on l'a fait jusqu'ici, mais d'après les groupes des matières ou le cadre géographique, les écrivains célèbres à ce tournant de l'histoire du XI^e^ au XII^e^ siècle. Un premier groupe est dû à la controverse des Investitures; un autre à la querelle bérengarienne; presque en même temps un autre événement, les Croisades, suscite un certain nombre d'écrivains, de caractéristique très variable; en même temps, le monde des écoles, moines, prélats ou clercs, surtout en France, au Nord de la Loire, présente un groupe d'écolâtres, des grammairiens, des poètes, dont la fidélité aux traditions du passé n'exclut pas les signes avant-coureurs d'une nouvelle période de progrès et de conquêtes. C'est ce qu'il faut maintenant brièvement exposer.

Outre son rôle de premier plan dans la polémique antibérengarienne et dans la réorganisation (1070-1089) de l'église anglo-normande, la principale gloire de Lanfranc était d'avoir formé saint Anselme, dont l'œuvre apporte le couronnement à la belle époque des écoles bénédictines. Contemporaines l'une et l'autre de Lanfranc et d'Anselme, la querelle bérengarienne et la controverse des Investitures servent en partie de cadre à leur production littéraire. Cette coïncidence n'est pas sans importance. Pour mettre en branle les talents et les faire sortir

de la routine des œuvres scolaires qui, en dehors des chroniques et des pièces versifiées, avaient représenté jusque-là le principal de leur activité, manquait le stimulant de quelque intérêt majeur et l'occasion d'un débat sur un objet important de la vie réelle. Maîtres du moyen véhiculaire de leur pensée, après une lente et laborieuse prise de possession, il fallait une expérience de ce genre pour montrer aux esprits ce dont ils étaient capables et les solliciter, par des œuvres tout autrement personnelles, à se hausser au rang d'individualités littéraires. Consciemment ou inconsciemment, ils atteignent ce résultat avec la querelle des Investitures et le conflit bérengarien, dont l'enjeu dépasse de beaucoup l'objet immédiat controversé. Essentiellement polémique, parfois didactique, cette littérature recourt à peu près à tous les genres; le mouvement de progrès qu'elle affirme aidera à mieux saisir l'immense supériorité de saint Anselme et les qualités de son groupe, qui couronne cette période à l'aube du XII^e siècle.

2. **La littérature polémique des Investitures.** — Habituellement envisagée du seul point de vue politico-religieux, la querelle des Investitures a suscité une production littéraire qui, depuis deux générations surtout, a provoqué d'amples recherches. Sans faire entrer en ligne de compte les dossiers épistolaires et les collections canoniques, on peut évaluer à cent trente le nombre des écrits polémiques des Investitures, et à cent cinquante à peu près tous ceux, même perdus, dont on connaît l'existence. La plupart ont été réunis dans trois gros volumes in-quarto des *Monumenta Germaniae Historica* et la liste s'en augmente occasionnellement encore de nos jours. L'histoire culturelle et religieuse de l'époque explique que cette littérature, mais d'autre part la littérature explique aussi l'histoire. L'extension de la lutte, et sa répercussion à travers toutes les classes de la société, la proportion des écrits dans les diverses régions de l'Europe, le degré de culture et de formation scolaire affirmé jusque dans le nombre, la qualité et l'état social des polémistes, la diffusion des écrits, leur succès

ou leur échec, leurs lecteurs, leurs mentions et leur souvenir chez les chroniqueurs, tout s'unit pour faire de ce demi-siècle une étape importante dans le développement de la littérature à la fin du XI^e^ et au début du XII^e^ siècle. Il faudra se borner à quelques grands traits qui relèvent de l'histoire littéraire.

Celle-ci montre tout de suite que cette langue latine, fruit de la formation des écoles, et apanage de quelques écolâtres prosateurs ou versificateurs, est de nouveau alors assez vivante pour se mêler aux conflits de l'existence quotidienne et voir se multiplier les écrivains et les œuvres : perspective tout autre que celle de la controverse bérengarienne qui, sans être une simple lutte d'école, reste davantage circonscrite au domaine des clercs et des représentants de la théologie savante.

Une partie à peu près égale des polémistes provient de l'Allemagne et de l'Italie; la France en a peut-être une vingtaine, l'Angleterre et l'Espagne beaucoup moins. Quelques laïcs figurent dans la liste, mais en petit nombre. Le fait n'a rien de bien étonnant. Quand on voit louer Henri IV par un chroniqueur, pour sa facilité à comprendre par lui-même les lettres latines, et que Robert le Frison mérite les louanges d'Urbain II pour sa formation littéraire, tandis que le chapelain de Conrad II, Wipon, conseillait à l'empereur d'imposer aux fils de l'aristocratie l'instruction obligatoire dans les écoles « comme en Italie », on doit légitimement conclure que ce n'était pas du côté laïc qu'on pouvait s'attendre à trouver les auteurs des écrits polémiques du moment : ils s'intéressent de près à la controverse, mais laissent aux clercs le soin d'écrire. Habituellement non plus, en dehors de ceux de Salzbourg et de Constance, aucun des évêques des grands centres, comme Mayence ou Cologne, n'intervient littérairement dans la polémique.

Le dossier épistolaire des papes est abondant, surtout chez Urbain II, Pascal II, Callixte II, et avant eux chez Grégoire VII, chacun avec plus de 400 à 500 lettres. Égaré et disparu depuis 1198, le registre original de Grégoire VII ne nous a été conservé que dans la forme d'un extrait en quatre livres, dont la latinité accuse un réel progrès sur l'âge précédent; mais cette

correspondance a d'autres objets aussi que la polémique. Quelques grands cardinaux, surtout Pierre Damien et Humbert de Blanche-Selve, nommés à ce moment « les deux yeux de la papauté », Odon d'Ostie, Hugues de Lyon et Anselme de Lucques, désignés par un contemporain comme les trois plus dignes « papabili », puis Deusdedit, Bonizon de Sutri, Brunon de Segni, Ranger de Lucques, avec les moines, Albéric du Mont-Cassin et Placide de Nonantole surtout, représentent le groupe italien des Grégoriens, principalement à Rome, en Toscane et dans la région de Milan ou de Naples. Parmi les écrivains italiens, se rencontrent aussi des partisans de l'antipape Guibert de Ravenne, Clément III (1080) : ce sont quelques cardinaux et évêques, comme Gui de Ferrare, Benzon d'Albe, Hugues l'Orthodoxe, ainsi que le laïc Petrus Crassus, un juriste, et Grégoire Catina de l'abbaye impériale de Farfa, outre quelques anonymes.

L'Allemagne est fortement représentée, ce qui se comprend : l'entourage de l'empereur était spécialement intéressé à la lutte, et d'autre part l'opposition des pontificaux augmente en raison des poursuites et des oppressions dont ils sont l'objet. La Lotharingie et le Sud de l'Allemagne, avec les évêchés de Constance et de Salzbourg, comptent parmi les foyers les plus intenses de la polémique. Sont lorrains Léon IX et Étienne IX, deux papes des débuts de la lutte, ainsi que Wazon de Liége, un initiateur, semble-t-il, et Humbert de Blanche-Selve déjà nommé. Gebhard de Salzbourg est souvent légat du Saint-Siège; à Constance, prennent la plume pour le pape, Bernard et surtout Bernold de Constance, qui se distingue comme un des Grégoriens les plus zélés en Allemagne, en même temps comme un écrivain des plus objectifs, sincère et clairvoyant. La Lotharingie compte aussi des adversaires des mesures pontificales, entre autres Hugues Candidus ou de Remiremont. Si Wazon de Liége (1042-1045) appartient au groupe du mouvement réformateur par ses initiatives personnelles récemment contestées, plus encore que par son activité littéraire, son compatriote et à peu près son contemporain, Sigebert de

Gembloux († 1112), est parmi les personnalités les plus remarquables mais pas les plus avancées de l'opposition au parti grégorien. D'autres vont plus loin que lui : Waleran de Naumbourg avec de multiples anonymes prennent la plume en faveur du mariage des prêtres, de l'investiture laïque, des empiétements des monarques, etc. En Germanie, l'abbé Hartwich de Hersfeld a parmi ses subordonnés des amis décidés du pape, comme le chroniqueur Lambert de Hersfeld, ou des partisans de l'empereur, comme l'auteur anonyme du *De ecclesiae unitate* (vers 1090-1093). Dans les deux camps, la participation des moines à la polémique est prépondérante, mais la majorité des abbayes, surtout si l'on excepte Nieder-Altaïch, Farfa au Nord de Rome, et Saint-Gall sous Ulrich II, se trouve du côté pontifical.

En France, les légats du Saint-Siège, les évêques et les moines luttent côte à côte. Les légats parcourent le pays de divers côtés, mais l'histoire religieuse plus que la littérature s'intéresse à leur relations épistolaires avec Rome. C'est surtout dans la région de Chartres et de la Loire inférieure que se rencontrent les principaux écrivains : Yves de Chartres, modéré et pondéré, Geoffroy de Vendôme, plus véhément, parfois exagéré, Hildebert de Lavardin, au gouvernement épiscopal assez mouvementé, Hugues de Fleury-sur-Loire, dont le traité théorique dédié à Henri Ier Beauclerc, roi d'Angleterre, voisine ou même dépasse les vues modérées d'Yves de Chartres.

D'Espagne, on a surtout une pièce, le *Tractatus* du chanoine Garcia de Tolède, satire de ses confrères et des reliques, suscitée par le voyage à Rome du clunisien Bernard, archevêque de Tolède en 1099; à côté de banalités plutôt lourdes, elle contient quelques traits plus affinés. Sans connaître tout à fait la même lutte que celle du continent, l'Angleterre a assisté, elle aussi, à un conflit analogue entre la royauté et l'épiscopat, dès le lendemain de la conquête normande. En dehors des lettres d'Anselme de Cantorbéry, bien avant Thomas Becket, il faut citer les *Tractatus Eboracenses* (vers 1104), qu'on a voulu attribuer à Gérard, archevêque d'York, le traité récem-

ment retrouvé *De simoniacis* de Gilbert Crispin, abbé de Westminster († 1114), et le *De simoniaca haeresi carmen*, dirigé en 1091 contre Herbert de Losinga, évêque de Norwich († 1119).

Dans les mêmes pays, surtout en Allemagne et en Lotharingie occidentale, la population a pris une part active aux conflits des Investitures; on peut le conclure de la mention fréquente chez les chroniqueurs des épisodes et des incidents survenus dans les paroisses. Sortis des monastères allemands de la Souabe, de la Franconie, de la Lotharingie, qui acceptent des idées analogues à celles de la réforme clunisienne ou s'en inspirent, quelques prédicateurs ambulants se font remarquer, parfois même bruyamment. Conrad d'Hirschau par exemple en Souabe, Wenderich de Saint-Pierre à Gand, deux lettres de Marbode de Rennes aux confins de la Bretagne, etc., montrent ce qui se passait dans les diverses classes de la population. Chacun voulait en appeler à l'opinion publique, ou à ce qu'on pouvait appeler de ce nom à la fin du XI^e siècle : c'est une particularité nouvelle que doit relever l'histoire littéraire de ces écrits. On remarque d'ailleurs que des papes comme Grégoire VII contre les concubinaires, des cardinaux comme Humbert († vers 1063) contre les simoniaques, des évêques comme Gebhard de Salzbourg contre les impérialistes, et des moines comme Waleran de Naumbourg contre les pontificaux, en appellent à l'opinion du peuple. Des écrits, comme ceux de Manegold de Lautenbach et l'*Apologia* de Sigebert de Gembloux (vers 1075), constatent sous des formes diverses l'extension de la controverse dans les rues, les places publiques, les milieux populaires, les ateliers des artisans et même les appartements des femmes. Une remarque de Burchard de Worms à propos de la messe des concubinaires soixante ans plus tôt pouvait en donner le présage; une lettre de Walter de Honnecourt ou de Vézelay en dit autant à propos des ordinations chez les moines.

La détermination chronologique de ces écrits aboutit à quelques constatations curieuses : une partie notable voit le jour au moment de l'activité cardinalice ou pontificale de Gré-

goire VII. Les deux excommunications d'Henri IV, en 1076 et en 1080, provoquent une demi-douzaine d'écrits, chaque fois. Mais après la mort de Grégoire VII, le débat littéraire est loin d'être clos, et les deux cinquièmes à peu près de cette littérature polémique datent des trente années qui suivent le décès de Grégoire VII, mort à Salerne en 1085. L'événement qui provoque la plus forte recrudescence dans la polémique est l'éphémère arrangement de Sutri (111), entre Pascal II et Henri V, le *Pravilegium* et non le *Privilegium*, comme on l'appelle; les plus fidèles partisans de la papauté en sont consternés. Cet accord de 1111 arrache à la plume de Jean de Lyon par exemple, de Geoffroy de Vendôme, de Gui de Vienne, d'Hildebert du Mans, ou de Brunon de Segni, les plus amères épithètes. Cette répartition d'ordre chronologique appelle encore une autre remarque. Après Grégoire VII, les prétentions des partis rivaux sont loin de se modérer. Les écrits polémiques montrent que les visées des grégoriens en matière d'investiture ont été poussées plus loin sous Urbain II et sous Pascal II que sous Grégoire VII : fruit sans doute de la polémique du cardinal Humbert de Blanche-Selve, qui avait été très véhément aussi contre Michel Cérulaire et les Grecs. A en juger donc par la seule lutte littéraire, la personne et les vues d'Hildebrand ne sont pas à la base de tout le conflit.

Dernière constatation fournie par la détermination chronologique et géographique de la lutte : ce n'est pas des écrits des extrémistes que s'inspire en 1122 le concordat de Worms, sanctionné par le premier concile œcuménique tenu en Occident, celui du Latran en 1123. C'est plutôt dans les écrits sages et modérés d'Yves de Chartres et du groupe chartrain, qu'il faut chercher le point de départ de la solution : solution qui, de nos jours, nous paraît bien simple et naturelle, presque simpliste, mais qui, dans la situation inextricable où l'on se trouvait au XI^{e} siècle, avait exigé quarante ou cinquante ans de discussions pour finalement se laisser entrevoir. Mêlé de moins près à l'âpreté du conflit, moins envahi par la véhémence passionnée de la polémique, le groupe chartrain avait pu, dans

la pratique, discerner avec plus de netteté que d'autres l'impossibilité de solutions telles qu'en préconisaient les irréductibles de l'un et l'autre parti extrême.

Les genres littéraires auxquels recourent les polémistes sont de la nature la plus variée. On a déjà mentionné les pages des chroniqueurs et des historiens, comme Sigebert de Gembloux, Bernold de Constance, et les chroniques d'abbayes qui nous redisent les principaux événements de la lutte, soit sous une forme plus ou moins synthétique, soit dans les incidents de la vie quotidienne, soit dans leur connexion théorique avec la doctrine, ou dans le déroulement logique des faits présentés conformément à leurs sympathies : le *Liber ad amicum* (en 1085-1086) de Bonizon de Sutri, réformateur passionné, meurtri par les tribulations de ses dernières années († 1089-1095), ou le *De Scismate Hildebrandi* de Gui de Ferrare, en mars-mai 1086, sont des exemples typiques de ce mobile tout polémique, malgré, chez ce dernier, l'allure du style rappelant Salluste, ou la forme dialoguée et vivante de son second livre. A fortiori, doit-on ranger dans la même classe l'*Altercatio inter Urbanum et Clementem*, en vers, avec dialogue entre Urbain II et Guibert l'antipape, et qui a eu assez large diffusion. De même quelques prédications, des commentaires sur les psaumes ou sur d'autres parties de la Bible, contiennent des allusions à la situation troublée qu'on traverse. Achevé en 1115 et conservé en autographe au Vatican, le poème de Donizon de Canossa, la *Vita Mathildis*, en 2.785 vers, comprend avec un éloge de la comtesse Mathilde et de ses ancêtres (livre I), le récit passionné des événements (livre II), sans grand horizon historique, et marqué de l'âpreté des partis en présence. La polémique proprement dite prend une place considérable dans des œuvres qu'on pourrait appeler didactiques; le genre épistolaire est représenté par un bon nombre de pièces contenant tout un traité sur une des matières en question. Il y a longtemps déjà que la littérature patristique en avait donné l'exemple aux écrivains médiévaux.

Tantôt, ce sera la question de la simonie qu'on y traite,

à commencer par une lettre du célèbre musicien Gui d'Arezzo en 1031, très répandue sous sa forme raccourcie et souvent utilisée depuis. Le *Liber Gratissimus* de Pierre Damien, dans l'été de 1052, tient le premier rang dans ces œuvres didactiques; ferme de ton, sage et modéré dans ses vues, il a eu une grande diffusion et influence; son introduction, en quatorze hexamètres léonins, trahit l'ancien écolâtre de Ravenne. Plus tard, dans le groupe français de Marbode, d'Hildebert, d'Yves de Chartres et de Geoffroy de Vendôme, la simonie reviendra plus d'une fois. De même, chez Brunon de Segni vers 1109, dans les cinquante-deux hexamètres rimés de Marbode au cardinal Milon de Préneste vers 1105, et dans l'écrit de 1091 contre Herbert de Losinga. Tantôt, ce sera le problème de la valeur des sacrements, et celui-ci donne lieu à beaucoup d'écrits; souvent du reste, il est intimement lié à celui de la simonie. Les *Libri III adversus Simoniacos* du cardinal Humbert de Blanche-Selve, composés avant mars 1058, défendent à propos des sacrements la thèse diamétralement opposée à celle de Pierre Damien; mais sur la simonie et l'investiture laïque, son livre fut fondamental et continue le réquisitoire d'Agobard de Lyon contre la lamentable dépendance de l'Église vis-à-vis des laïcs. Très documenté, l'écrit montre la formation classique de l'auteur, qui s'appuie sur les pièces canoniques, hagiographiques, patristiques et juridiques, outre le *De Divisione naturae* de Jean Scot, qu'il ne nomme pas, et des vers de Virgile, Horace, Prudence, Prosper, Lucain, Perse, Arator, etc., qu'il utilise avec plus ou moins d'à propos.

Le genre de la lettre à allure didactique est employé aussi par le faussaire de 1074-1078, qui usurpe l'autorité de saint Ulric d'Augsbourg († 973), pour attaquer le décret de Nicolas II; elle se répand en diverses recensions augmentées, notamment en Normandie, et suscite plusieurs répliques. Le *De causa Heinrici* est composé de deux lettres, l'une de Waleran de Naumbourg pour l'empereur, et l'autre de Herrand d'Ilsenbourg pour le pape, celle-ci bien au courant de la littérature antique. D'autres fois, il s'agira de la légitimité de l'élection

pontificale, de la déposition de l'empereur, de ses droits ou de ses devoirs vis-à-vis de la papauté, par exemple la *Disceptatio synodalis* de Pierre Damien, en 1062, alimentée par des citations d'Eutrope, de Grégoire de Tours et d'Isidore, et rédigée sous forme de dialogue entre le *Defensor* de la curie et un avocat royal, celui-ci plus souvent auditeur qu'interlocuteur. La lettre de Gebhard de Salzbourg à l'hésitant Herman de Metz, sur l'excommunication d'Henri IV, est très appréciée pour sa pondération par un contemporain comme Manegold de Lautenbach; celle de l'écolâtre Wenrich de Trèves à Thierry de Verdun, en 1080 ou 1081, et qui lui vaut ensuite l'évêché de Verceil, est dans le sens opposé, et de ton assez rhétorique.

La *Defensio Heinrici IV Regis* de Petrus Crassus, un juriste qui s'appuie entre autres sur les *Institutes* et le *Codex* de Justinien, est suivie, peu après, du *De Controversia inter Hildebrandum et Heinricum Imperatorem* de Gui d'Osnabruck, composé en 1084, ou 1085, sur les ordres des évêques de Brême et d'Osnabruck; elle est résumée ensuite dans un abrégé de 1118. Ils ont pour parallèles, du côté grégorien, en 1085-1086, le *Liber canonum contra Heinricum quartum* d'un saxon, Bernard de Constance, au latin peu coulant, et le *Liber contra Wibertum* d'Anselme de Lucques († 1086), un ancien impérialiste, puis ardent grégorien, soutenu par la comtesse Mathilde; il compose aussi une précieuse collection canonique, *Collectio canonum* (1081-1086) en treize livres, destinée à un grand succès et appelée par son biographe et par Sigebert de Gembloux « l'apologie des actes, des décrets et de la doctrine du pape ». Tout en s'appuyant sur des textes juridico-historiques, ces quatre œuvres appartiennent plutôt au genre polémique et n'ont pas la discussion théorique des principes comme les précédents. Le *Libellus contra Invasores et Symoniacos*, achevé en 1097, la plus répandue des œuvres du cardinal Deusdedit, est fortement appuyé d'arguments juridiques; ce qui n'étonne pas chez l'auteur d'une importante collection canonique connue en France et en Allemagne et dédiée en 1087 à Victor III. Un peu plus tard, vers 1105, l'œuvre d'un théologien polémiste,

longtemps secrétaire partout très apprécié d'évêques impérialistes, le *De misericordia et iustitia* d'Alger de Liége ne peut être apprécié à sa vraie valeur et portée, que si l'on tient compte de la situation simoniaque régnant alors dans sa région; il a pour but d'atténuer dans la pratique les effets de la législation réformatrice des grégoriens. En partie polémique, en partie didactique, le *De unitate ecclesiae conservanda*, dû à un moine de Hersfeld en 1090-1093, fort en vue dans son abbaye, est un écrit qui n'a pas la véhémence de la plupart des pièces antigrégoriennes; l'auteur est instruit, modéré de ton, quoique très antigrégorien et partisan décidé de Guibert de Ravenne; il est instruit, ce dont il est redevable à la riche bibliothèque de son abbaye; il est clair et logique, bien qu'il se répète; mais sa chronologie historique est attaquable; par contre, il connaît ses classiques et écrit un latin correct.

D'autres fois, surtout sous Grégoire VII et vers la fin du conflit, la polémique prendra une forme didactique plus affirmée. Ce seront les traités sur les origines et les relations des deux pouvoirs : les deux lettres de Grégoire VII à Herman de Metz en 1075 et 1085, de réelle valeur littéraire, comme celle de saint Anselme à Baudouin de Jérusalem, sont grosses de contenu à cet égard; de même, l'*Orthodoxa Defensio imperialis* de Grégoire de Catina, le *De Regia potestate et sacerdotali dignitate* de Hugues de Fleury-sur-Loire, dans un autre sens que Catina, mais modéré, dans le genre des solutions tempérées d'Yves de Chartres, dont il faut citer les lettres et écrits analogues, ainsi que ceux de Manegold de Lautenbach qui expose un des premiers la théorie contractuelle de la souveraineté. Après 1123, l'ouvrage d'Honoré d'Autun continue avec les précédents la série des traités théoriques, qui font le lien entre les premiers traités carolingiens et les grands travaux du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle sur les relations de l'Église et de l'État.

Mais, une des formes les plus curieuses que prend alors la littérature polémique, le pamphlet versifié, manifeste plus que toute autre le long exercice scolaire par lequel ont passé les

auteurs de l'époque. Ils en avaient retiré, avec la facilité de la facture du vers, ce culte de la versification qui les fait recourir aux pièces de poésie pour répandre leurs idées. Une nouvelle caractéristique se révèle alors aussi dans la littérature latine médiévale : l'ironie. L'ironie a toujours eu sa place dans la littérature classique. Sérieux et graves, les médiévaux n'ont pas échappé au besoin de se dérider; leur architecture même porte la trace de leur esprit moqueur. Nourrie plus directement au contact du parler du peuple, la littérature populaire, avec les clercs ambulants qui se rencontrent déjà au XI[e] siècle, les ménestrels et les jongleurs, a eu très tôt ce ton comique, narquois, rusé, souvent très démocratique, qui était dans le goût de l'auditeur et que la littérature savante était exposée à étouffer ou à dessécher dans le moule de ses règles et de ses conventions traditionnelles. Il n'était pas rare de voir entremêler le latin à la langue vulgaire. Est-ce par cette voie que l'ironie pénètre dans les pièces scolaires? C'est fort vraisemblable et plus tard les *Vagantes* en étendent largement l'usage, mais il faudrait examiner la chose de plus près. En tout cas, la lutte des Investitures a connu cette même tournure d'esprit et peut-être a contribué à son essor, car c'est surtout à partir de ce moment que l'ironie et la parodie se font jour sous la plume des écrivains. Telle pièce, très sérieuse d'ailleurs, sur la crosse et l'anneau de Ranger de Lucques, tel passage de Sigebert de Gembloux, le *De missa sacerdotum* et les autres *Tractatus* de Gérard archevêque d'York (avant 1104) sur les fils de prêtres et d'autres sujets analogues, la *Defensio* de Serlon de Bayeux vers 1096, le *Carmen Laureschamense*, le *Tractatus* de Garcia de Tolède, celui-ci en prose, mais spirituellement agrémenté de vers d'Horace, de Perse, de Juvénal, de Térence, sont quelques exemples de cette tendance, à laquelle on peut rattacher le *Conflictus ovis et lini* en 1083 environ.

La valeur littéraire des écrits polémiques des Investitures diffère évidemment d'un auteur ou d'une pièce à l'autre; mais à la plupart il faut reconnaître un ton convaincu et sincère, qui témoigne de la profondeur de la lutte. Dans le *Liber ad ami-*

cum, espèce de mémoire historique pour la légitimité d'une prise d'armes en défense de la vérité, trop passionné pour être impartial, parfois fougueux, parfois très sombre dans ses déceptions, Bonizon a toute la verve que donne la passion; c'est un polémiste et, dans ses appréciations alertes et rapides, il a les qualités et aussi les défauts du genre. On ne peut analyser ici le mérite littéraire de chacun de ces écrits. Quelques-uns sont véhéments et poussent l'animation jusqu'à ne pas reculer devant l'injure; des épithètes empruntées aux spécimens les moins parlementaires du règne animal ne sont pas une exception. La composition des écrits est variée. Il en est qui font appel à la dialectique, parfois avec une certaine habileté, sinon avec maîtrise, mais aucun ne peut être égalé à Bérenger. Pour l'art de la composition et de l'argumentation, il y a progrès, entre autres chez l'auteur impérialiste du *De unitate Ecclesiae*.

3. **Controverse bérengarienne.** — Par l'importance même de son objet et de ses conséquences, une autre polémique du XI^e^ siècle intéresse de plus près encore l'histoire religieuse et les origines de la scolastique. Mais l'histoire littéraire ne peut s'en désintéresser; car la controverse est le résultat de la formation des écoles, les écrits accusent un incontestable progrès littéraire et accentuent certains traits qui vont bientôt s'étendre à tous les ouvrages de théologie.

Élève de Fulbert de Chartres, écolâtre de Tours, loué ensuite par Marbode et Hildebert, formé à la dialectique qu'il estimait par-dessus tout, doué pour la discussion comme tout esprit unilatéralement orienté, Bérenger de Tours (1010-1088) est l'auteur d'un certain nombre de lettres adressées surtout aux princes régnants, ses protecteurs, ou à ses anciens condisciples actuellement ses adversaires, et surtout de trois traités sur l'eucharistie, dont le premier, destiné à sa défense au synode romain de 1059 et détruit par son auteur, et le second composé en 1068 contre le cardinal Humbert, le pape et le synode, ne subsistent plus qu'à l'état de citations fragmentaires dans la réfutation de Lanfranc; le troisième, le *De sacra coena*,

composé après 1073, a échappé à la destruction, à part les pages du début, grâce à l'unique exemplaire de Weissenburg, actuellement à Wolfenbüttel, identifié jadis par Lessing. Quelques pièces inédites, dues à sa plume ou à celle de ses correspondants, se retrouvent occasionnellement encore aujourd'hui et s'ajoutent au dossier. Très net et très personnel dans ses affirmations en faveur de la dialectique, Bérenger ne se montre pas remarquable dans la composition même de son traité. Les besoins de la polémique exigeaient, beaucoup plus qu'une dissertation dialectique, la discussion des témoignages de la tradition favorables à ses adversaires. Ainsi s'explique le procédé littéraire de Bérenger, à première vue étonnant chez un champion obstiné de la dialectique, et consistant surtout dans l'accumulation de citations juxtaposées. De là aussi, littérairement parlant, les défauts de son œuvre. Les nombreuses répétitions qu'il se permet et les interminables nomenclatures de textes, pris surtout à saint Ambroise, à saint Augustin et à saint Jérôme et, parmi les modernes, à Jean Scot, retardent continuellement la marche et nuisent à l'intérêt. Mais il faut reconnaître que dans le maniement des autorités patristiques, dont le choix est celui qu'avait jadis recommandé Fulbert, Bérenger est personnel. Il dédaigne l'argument du nombre, il discute la tradition et prend un ton agressif, il aime les adverbes retentissants, il méprise l'autorité de Priscien, de Donat et d'autres et place la logique bien au-dessus des *Auctores*.

La polémique qui s'engagea autour de ses idées remplit tout de suite un vaste dossier dans l'histoire littéraire de la deuxième moitié du XI^e siècle : une fois de plus, à ce tournant de l'histoire, se révèle le rôle des écoles. Car ses anciens condisciples de Chartres, formés par Fulbert, puis les élèves de Lanfranc, au Bec, constituent à peu près tout le groupe de ses antagonistes sur le terrain littéraire. Successeur de l'écolâtre Wazon à Liége en 1031, puis évêque de Brescia (1057-1061), Adelman de Liége écrit tout de suite (1047) à son ancien condisciple une lettre chaleureuse, auréolée du souvenir de Fulbert et

qui doit beaucoup à Paschase Radbert; Bérenger la qualifie du mot d'Horace, *ridiculus mus* ! Plus personnel, Hugues de Breteuil, évêque de Langres, écrit (1049) aussi à Bérenger, mais sans plus de succès. En 1051, l'évêque Théoduin de Liége avait écrit de même au roi de France. Un peu plus tard, dans une longue lettre de bonne latinité, nourrie d'Horace et des classiques, et remplie de souvenirs et de remarques personnelles sur l'école de Liége qu'il regrette, sur les études, la sagesse dans la vie, etc., un autre écolâtre de Liége, Gozechin († après 1074), auteur d'une vie peu historique de saint Alban, écrit de Mayence, vers 1065, à son ami Walcher de Liége, des réflexions qui en disent long sur le retentissement provoqué par l'erreur, tandis qu'Eusèbe Brunon, évêque d'Angers, d'abord favorable, semble-t-il, se détache ensuite (1059) de l'hérésiarque. Ascelin le Breton (vers 1051), élève au Bec, dépend aussi de très près de Paschase Radbert, tandis que Wolpheim de Brauweiler (entre 1076 et 1079), près de Cologne, a quelques allusions classiques. Les dossiers épistolaires de l'époque contiennent un certain nombre de lettres relatives à l'Eucharistie, soit au XI[e] siècle, soit ensuite : chez Fulbert de Chartres (n. 3) par exemple, qui a l'air de pressentir l'erreur de son élève, chez Grégoire VII (I, n. 42), qui intervient personnellement, chez Anselme de Cantorbéry, chez Yves de Chartres et chez Ernulphe de Rochester († 1120), celui-ci aussi élève de Lanfranc et auteur d'un écrit sur l'Eucharistie trop peu remarqué. Ajoutons-y les déclarations d'Anastase, moine de Saint-Sergius à Angers, avant l'an 1100, qui se raille de la dialectique de Bérenger « prise à Aristote, à Chrysippe et à Cicéron ». Le commentaire de saint Brunon le Chartreux, qu'on a cru un moment élève de Bérenger, se prononce lui aussi contre l'ancien maître de Tours. Les historiens médiévaux, Sigebert entre autres, ne manquent pas évidemment de faire une place à cette controverse littéraire autant que doctrinale.

De ce point de vue littéraire, c'est évidemment aux traités proprement dits que s'attache le principal intérêt, bien que

certaines des lettres citées ne manquent pas de mérite. Quelques-uns de ces traités semblent perdus, tels celui de Jotsauld de Cluny et celui d'Albéric du Mont-Cassin; les uns, comme celui de Lanfranc, qui se place chronologiquement (1069) entre le second et le troisième écrit de Bérenger et est envoyé au pape Alexandre II, suivent pas à pas leur adversaire, comme l'avait fait saint Augustin dans sa polémique contre Julien d'Éclane; ce qui nous a valu de nombreux fragments d'une œuvre perdue. Antérieure à Lanfranc et de moindre valeur d'argumentation, malgré les neuf cents hexamètres de dédicace à Ansfrid de Préaux, l'œuvre de Durand, abbé de Troarn († 1088), *Liber de corpore et sanguine Christi*, vers 1060, jette un jour intéressant sur les premières phases de la polémique. Les autres traités, comme celui de Bernold de Constance, *De veritate corporis et sanguinis Domini*, récemment découvert avec quelques écrits pro-bérengariens, sont surtout une accumulation d'autorités, parmi lesquelles domine Augustin; ailleurs, Bernold, qui a laissé un aperçu historique sur les vicissitudes du conflit, était tout autrement personnel. Le traité d'un autre élève de Lanfranc, celui de Guitmond d'Aversa, composé en Normandie vers 1075/1076 et avant son élévation (1088) au siège d'Aversa en Apulie, prend la forme dialoguée; mais, comme on a déjà pu le remarquer ailleurs à propos de ce genre au moyen âge, le dialogue a une tendance très unilatérale et, à la fin du troisième livre, se réduit à peu près à un monologue. D'autres traités suivirent encore, mais appartiennent en plein au XII^e siècle. Parmi eux, le principal est celui composé avant 1120 par Alger de Liége, d'abord écolâtre à l'église Saint-Barthélemy de Liége, puis (1101) secrétaire des évêques impérialistes, et moine à Cluny en 1121 où il meurt en 1131; enfin, celui de Grégoire de Bergame, publié vers 1130-1140, montre une certaine originalité, bien que sa dépendance vis-à-vis de Lanfranc ne soit pas moindre que chez les autres et que sa manière de composer, aux lignes peu fermes dans son plan, se ressente trop des besoins de la controverse; par contre, il est remarquable par sa netteté d'expression

et sa justesse de pensée. Alger, qui est en même temps canoniste, n'a guère de réminiscences classiques; il connaît bien la tradition patristique latine; il utilise Yves de Chartres; dans un latin correct, coulant et rimé, sa tournure d'esprit et son vocabulaire souvent précis, presque technique, se ressent de l'orientation scolaire où tout annonce la pensée et l'expression scolastiques.

L'utilisation continuelle du traité de Paschase Radbert par les controversistes montre la place occupée par cet écrivain carolingien, dont on a à tort sous-évalué le mérite en ne voulant lui reconnaître que les qualités d'un simple récapitulateur impersonnel. Il faut rappeler aussi l'influence du traité de Lanfranc, qui inspire, peut-on dire, tous ses successeurs, et l'appréciation d'un maître judicieux du XII^e^ siècle, celle de Pierre le Vénérable de Cluny, qui n'hésite pas à sérier dans la gradation qualificative suivante les trois écrits de Lanfranc, de Guitmond et d'Alger : *Bene perfecte, melius perfectius, optime perfectissime.* A la littérature canonique, la controverse bérengarienne fait ajouter un chapitre spécial, surtout dans le groupe chartrain et ses multiples dérivés; il faut y relever un progrès sensible dans la précision des titres des canons, dont bénéficiera finalement le *De Consecratione* de Gratien au XII^e^ siècle. On le voit, les conséquences de la polémique antibérengarienne débordent largement le cadre purement doctrinal et sa production littéraire se caractérise par un réel progrès, qui n'a pas échappé à la clairvoyance de quelques contemporains. Pour l'histoire de la littérature, il suffisait de rappeler rapidement ces lignes principales.

4. **La Croisade, l'expansion normande, les histoires universelles.** — La Croisade, qui mettait l'Europe en branle, a eu sur le terrain littéraire une répercussion immédiate, comme le montrent les lettres nombreuses, récemment découvertes, envoyées par les croisés et circulant de main en main en Occident, parfois sous la forme de circulaires, comme celle du patriarche Daimbert en 1100 ou 1101 aux

prélats et aux évêques d'Allemagne. Elles ont fourni partiellement aux historiens la matière de leurs récits. Au point de vue littéraire comme de la psychologie religieuse des auteurs et de leurs destinataires, l'intérêt n'est pas moindre.

Dus à un chevalier, peut-être français ou normand d'Italie, qui savait manier la plume et la lance, les *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum*, en quatre livres, sont le récit ou mieux le journal de route d'un témoin oculaire qui, après avoir pris part à des combats avec Bohémond, raconte ce qu'il a appris ou vu de Clermont et de Pierre l'Ermite, de l'arrivée des princes à Constantinople, de la marche par Nicée, Dorylée et l'Empire grec, des luttes des croisés, jusqu'à la bataille d'Ascalon en août 1099. Le récit passe très vite de la troisième à la première personne, récit que traverse la fervente émotion d'enthousiasme de Clermont, *commotio valida*, mais présenté dans la simplicité biblique d'un style rustique et âpre : ce qui a suscité ensuite des remaniements destinés à lui donner plus d'éclat, sous la plume de Robert le Moine ou de Reims, avant 1107, *Hierosolymitana expeditio*, et de Baudri de Bourgueil, peu après 1107, *Historia hierosolymitana*. Les additions secondaires, parfois imaginaires, et les développements oratoires placent ces remaniements, malgré leur vogue au moyen âge, en-dessous des *Gesta* anonymes, qui demeurent la meilleure histoire contemporaine de la croisade.

De même genre simple, mais non moins personnel, mal écrit, partial et crédule, est l'exposé de Raymond d'Aguilers, chanoine du Puy et chapelain du comte Raymond de Toulouse, sur lequel se concentre tout le récit des faits, depuis le départ et le voyage par la Dalmatie, Durazzo et l'Empire grec, Antioche et la découverte de la sainte lance, jusqu'à la prise de Jérusalem et la bataille d'Ascalon.

Foucher de Chartres se montre plus judicieux; né en 1058, il a une quarantaine d'années quand il assiste au concile de Clermont et se fait chapelain de Baudouin d'Édesse, qu'il suit en Syrie et à Jérusalem : il écrit dès 1105 la première partie de ses *Gesta Francorum Jerusalem expugnantium*, qu'il continue

ensuite jusqu'en 1124 et réédite plus tard jusqu'en 1127. La valeur historique de cet excellent récit de témoin oculaire est très supérieure à la qualité du style, auquel on reproche non sans raison d'être obscur et affecté. Un autre voyageur de Terre-Sainte, revenu à Rome en 1102, Ekkehard, abbé d'Aura près de Wurzbourg en 1112 et mort après 1126, joint, vers 1106-1107, sous le titre de *Hierosolymita*, ses renseignements personnels à ceux des autres témoins oculaires et à ceux des *Gesta* anonymes qu'il a utilisés à Jérusalem en 1101. La dernière partie est entièrement originale : œuvre intéressante, mais non sans longueur, qu'il insère plus tard dans sa célèbre chronique, reprise à Frutolfe de Bamberg († 1103), une des meilleures histoires universelles au début du XII^e^ siècle. Cette productivité littéraire suscitée par la première croisade et dont la nomenclature donnée ici n'est pas complète, montre la vague d'enthousiasme qui secouait l'Occident à ce moment.

Enfin, Guibert de Nogent écrit en huit livres les *Gesta Dei per Francos*, en grande partie achevés en 1108 et retouchés après 1121, semble-t-il; il suit les *Gesta*. On ne s'étonnera pas qu'il soit plus exact que Baudri dans sa fidélité à son modèle, moins crédule aussi que les autres, nourri de citations classiques, mais non exempt d'affectation, et plus d'une fois obscur. Guibert est en effet une des personnalités les plus intéressantes à ce tournant de l'histoire littéraire; il a été en relations avec la plupart des célébrités du moment : Anselme de Cantorbéry, Anselme de Laon, saint Norbert et beaucoup d'autres. Écrivain critique, acerbe mais loyal, observateur indépendant, conscient des qualités de sa personne, mais de franchise toujours sympathique même quand il parle un peu trop de lui-même, Guibert est né en 1053 de famille noble. Prématurément orphelin de son père et élevé avec une sollicitude éclairée par sa sainte mère, Guibert se fait moine à Flay vers l'âge de treize ans; il entre en communication avec Anselme du Bec, alors prieur, qui le visite souvent, et devient en 1104 abbé de Nogent-sous-Coucy, où il meurt en 1121. Malgré sa correction, le latin de Guibert, qui se plaint dans son autobiographie

de la pénurie des bons grammairiens dont avait souffert son enfance, conserve toujours quelque chose d'obscur et d'affecté. Sa prédilection pour Ovide et les bucoliques l'amène à composer des pièces amoureuses et des lettres sentimentales, dont plus tard il déplorera la frivolité : *obscenula quaedam verba et litterulas totius honestatis nescias*. La bienfaisante action d'Anselme du Bec, qui l'oriente vers les œuvres de saint Grégoire, provoque un changement complet dans sa mentalité. C'est de là que sortiront ses *Moralium in Genesim libri decem*; composés bientôt en dehors des regards inquisiteurs de son abbé (vers 1084-1086), ils ont le même titre et le même genre allégorico-mystique que les *Moralia* sur Job de Grégoire le Grand. A en juger par un solide petit traité sur le ministère de la parole, placé en tête, en guise de préface, l'ouvrage semble avoir été destiné à servir de thème à des prédications. Au début de plusieurs livres, l'auteur a inséré dans sa prose des citations en vers prises à Ovide, à Boèce, à Horace, etc.

Trois œuvres surtout assurent une place à part à Guibert de Nogent : d'abord, ses *Gesta Dei per Francos* déjà décrits; puis une espèce d'autobiographie, qui le range à côté de Rathier de Vérone et d'Othlon de Saint-Emmeran parmi les auteurs de souvenirs ou de mémoires personnels. Le premier livre du *De vita sua, sive monodiarum libri tres*, est une espèce de *Confessio* plus ou moins dans le genre de saint Augustin, mais avec moins d'élévations de pensée et beaucoup plus d'abondance de détails personnels sur ses premières années, sur sa pieuse et vénérée mère, sur sa dévotion constante à la Vierge, sur son premier sermon au chapitre, sur son goût pour l'étude, son retour aux livres sacrés, son élection abbatiale. L'histoire de l'abbaye, avec quelques détails bien documentés sur le monastère, sur l'histoire de l'évêché de Laon et des renseignements sur la province ecclésiastique de Reims, forment le second et le troisième livre : le tout disposé d'une manière assez libre et entremêlé d'informations intéressantes sur les événements de l'église de France, sur les prêtres mariés, sur l'œuvre de saint Brunon et la fondation des Chartreux, en

somme aussi bien un livre de confessions que de mémoires, composé vers 1115. L'œuvre peut-être la plus célèbre de la production de Guibert, et une des dernières de sa vie, le *De pignoribus sanctorum*, appartient davantage au genre théologique. A propos du culte professé à Saint-Médard de Soissons pour la relique d'une dent du Christ, l'auteur s'élève contre la vanité d'un certain nombre de reliques; sur le culte des saints, les saints inconnus, les visions et apparitions, les reliques d'authenticité suspecte et en général sur les principaux problèmes hagiographiques, il énonce des idées et des principes que la critique historique la plus saine et la plus orthodoxe ne peut qu'approuver; il le fait avec une liberté rare pour l'époque et avec un courage qu'on ne rencontre pas souvent au moyen âge. Composé contre le comte Jean de Soissons, qui judaïsait, le *De Incarnatione contra Judaeos* est intéressant entre autres pour l'histoire de la controverse anti-juive et pour celle de la théologie scolaire du début du XII^e^ siècle; comme dans les *Moralia in Genesim*, les commentaires sur les petits prophètes, la lettre sur l'Eucharistie et les autres ouvrages théologiques de Guibert, on y voit surgir un bon nombre des questions auxquelles s'attaquera la sagacité des écoles. Œuvre de jeunesse, le *De virginitate* est une pièce ascétique avec des citations d'Ovide et de Boèce, le *De laude sanctae Mariae* est en grande partie le récit de miracles, terminé par une pièce rythmique, de quatre-vingt-quatre vers de treize syllabes.

Décisif pour les destinées de l'Angleterre et des provinces orientales de la France, le grand événement de 1066, la conquête normande par Guillaume le Conquérant, eut tout aussi vite que la Croisade son contre-coup dans l'histoire littéraire. En outre, la formation scolaire du continent allait rendre cette fois à la Grande-Bretagne ce qu'elle avait reçu jadis des insulaires saxons. Dans l'historiographie anglo-normande, le grand nom est celui d'Orderic Vital, que sa carrière place à la période suivante. Mais il est précédé de quelques écrivains qu'il a pu utiliser, surtout de Guillaume de Jumièges, surnommé Calculus, qui dédie à Guillaume le Conquérant († 1087) vers l'an 1070

les *Gesta Normannorum Ducum* : cette œuvre a passé par quatre éditions successives, dont deux avant 1096-1097, une troisième très augmentée vers 1130 par Orderic Vital, dont on a l'autographe, une quatrième vers 1150, la plus répandue, par Robert du Mont-Saint-Michel, dont on possède également l'original. Guillaume donne un abrégé « sec et incolore », mais clair et bien divisé, de Dudon de Saint-Quentin († 1043), dont l'œuvre en prose et en vers, au style souvent affecté et obscur, *De moribus et actis primorum Normannorum Ducum*, dans sa première partie surtout, a un peu l'allure de l'épopée ou de la légende. Augmentée de nombreux détails intéressants sur les familles normandes, Le Bec, Herluin, etc., cette histoire de Guillaume de Jumièges a trouvé la plus large diffusion.

Dans un style plus pédant que correct, malgré ses réminiscences de Salluste et de César et son ton volontairement imité de l'antique, un panégyrique tendancieux et enthousiaste de Guillaume de Normandie est fourni par les *Gesta Guillelmi ducis* de Guillaume de Poitiers, d'abord chevalier, puis, après des études à Poitiers, chapelain du conquérant et mort après 1101; le récit comprend les années 1047 jusqu'à 1068; la partie politico-religieuse est nulle : l'œuvre trahit les goûts guerriers de l'ancien chevalier. Dédiés à Guillaume et peut-être aussi à Lanfranc, les quatre-cent dix-huit distiques, *De Hastingae praelio*, de Gui de Ponthieu, évêque d'Amiens (1058-1074), sont l'œuvre d'un témoin qui avait accompagné le Conquérant.

Non moins que la conquête de l'Angleterre, l'expansion normande en Italie a suscité diverses œuvres : le *Chronicon* de l'anonyme de Bari, commencé en 1040, complété et continué par un autre anonyme jusqu'en 1102, mais surtout l'*Historicum poema* de Guillaume d'Apulie, et l'*Historia Normannorum* d'Amé du Mont-Cassin. On n'a plus cette dernière que dans une traduction française, apparemment défectueuse, faite deux siècles plus tard. Mais Amé était contemporain de Robert Guiscard, avec la mort (1085) duquel se termine son œuvre; il la dédie à l'abbé Didier, mort comme pape en 1087. Le

travail de Guillaume d'Apulie, qui a utilisé celui d'Amé, est un poème épique en vers hexamètres, divisé en cinq livres, commencés entre 1088 et 1099 à la demande d'Urbain II et s'achevant avec 1111; la conquête du Saint-Sépulcre figure au IIIe livre; l'auteur a une versification facile, aisée à suivre, sans recherche d'imitation antique; il a letalent de tenir en arrêt l'attention du lecteur. L'ouvrage a trouvé plus de lecteurs en Normandie qu'en Italie, à en juger par les manuscrits.

Dans les chroniques de l'époque, les grands événements de la Croisade, des conquêtes normandes et de la lutte des Investitures prennent évidemment une place proportionnée à la fiévreuse attention qu'ils provoquent : plus vivante sous leurs yeux, puisque parfois ils y prennent part, la querelle religieuse attire spécialement leurs regards. Des trois auteurs de chroniques qu'on peut dire universelles, à l'époque de la querelle des Investitures, deux appartiennent à la région de la Meuse et de la Moselle, dans l'ancienne Lotharingie et un à la région de la Loire. La *Chronographia* de Sigebert de Gembloux, né vers 1030, moine à Gembloux, puis à Saint-Vincent de Metz, et revenu finalement à Gembloux en 1070 pour y mourir en 1112, est incontestablement la meilleure : elle fait époque. Lui-même continue Eusèbe-Jérôme jusqu'à l'année 1105, puis il y ajoute les événements accomplis jusqu'en avril 1111. L'écrit est bien proportionné, sans développement notablement plus sensible pour la partie contemporaine à l'auteur. Ses sources sont bien choisies; pour la chronologie, pierre d'achoppement de tous les chroniqueurs, il a tiré bon parti de l'œuvre de Marien Scot. A partir de l'année 1024, il commence à ajouter des additions à ses sources. Très instruit dans les auteurs anciens, profanes et patristiques, pondéré et réfléchi, il a de l'exactitude et pour son époque de la critique, avec un réel effort d'impartialité, bien que ses convictions impérialistes lui aient dicté des pages très décidées contre les mesures de Grégoire VII. Un siècle plus tard à peu près, vers l'an 1200, la chronique universelle de Robert d'Auxerre prendra la place de celle de Sigebert; mais dans l'intervalle, durant deux ou trois générations, le

succès de l'œuvre du moine de Gembloux s'affirme entre autres par les nombreuses continuations ou développements, *Auctaria*, *Continuationes*, qu'on lui a donnés, et dont on compte au moins une vingtaine, parmi lesquels le remarquable *Appendix ad Sigebertum* de Robert du Mont-Saint-Michel ou de Torigny, achevé en 1186.

A côté de sa chronique, Sigebert a un autre ouvrage, qui complète au point de vue littéraire sa vue panoramique de l'histoire : en cent soixante et onze sections, dont la dernière, selon l'habitude inaugurée par saint Jérôme, aligne les propres œuvres de l'auteur, le *De viris illustribus* (1111-1112) est un événement littéraire qui marque le progrès intellectuel de l'Europe : c'était la première fois depuis Jérôme et les bibliographes espagnols du VII[e] siècle, qu'une œuvre de ce genre voyait le jour; depuis lors, il y avait matière pour une nouvelle série. L'œuvre témoigne des grandes lectures personnelles de Sigebert et des difficultés de chronologie et autres qu'il s'est efforcé de surmonter; malgré quelques faiblesses, comme le dédoublement d'Aldhelm en deux personnages ou la création factice d'un auteur « Enchiriades », on y retrouve aussi la judicieuse modération d'appréciation et la sûreté de critique propre à un des écrivains les plus instruits, les plus cultivés et les plus variés de son temps. Mentionnons encore sa production hagiographique, la *Vita* de saint Thierry de Metz, écrite à la demande des moines de Saint-Vincent de Metz, où il avait résidé pendant vingt ans jusqu'en 1070, celle de saint Guibert en vers, la *Passio* des martyrs thébéens en vers, celle de sainte Lucie, les vies de saint Maclou, de saint Théodard et de saint Lambert, les deux dernières simples remaniements d'anciens modèles. Historiquement, les *Gesta abbatum Gemblacensium* en vers également, dont on a l'autographe comme suite à la vie de saint Guibert, valent plus que les œuvres hagiographiques; celles-ci font place au goût de l'époque pour l'exagération, le merveilleux et l'édification. Parfois, comme dans la *Vita Deoderici*, le style est affecté, en prose rigoureusement rimée, traversé de réminiscences des poètes antiques;

mais toutes dénotent un auteur instruit, qui cherche à étoffer son sujet de tout ce que peuvent lui fournir ses vastes connaissances. La participation de Sigebert à la polémique des Investitures a déjà été rappelée; comme le reste de son œuvre, elle manifeste, notamment par l'*Epistola Leodicensium*, la haute considération qui entourait l'écrivain, souvent consulté par ses contemporains de Liége, de Metz, etc., à un moment où l'ancienne Lotharingie était un foyer de culture et de savoir.

Des deux autres chroniqueurs, Hugues de Flavigny est lui aussi un lorrain et un impérialiste. Né à Verdun vers 1065 et élevé à Saint-Vannes, en relations avec Cluny puis avec la Normandie, il est abbé de Flavigny en 1096, puis passe du côté impérialiste et rentre comme abbé à Saint-Vannes; ses dernières années sont très mouvementées († après 1111). De sa *Chronique*, qui s'arrête à l'an 1102 et dont on possède le manuscrit autographe, le premier livre, d'après la division établie par son premier éditeur, se termine avec le début du XI^e^ siècle, le second comprend tout le XI^e^. Malgré ses négligences, ses inexactitudes, sa chronologie plusieurs fois erronée, son travail est spécialement utile pour l'histoire de l'Est de la France, et surtout de son abbaye, du diocèse de Verdun, de la Lotharingie et de la Bourgogne; l'empire et surtout la papauté l'intéressent grandement au moment des grandes luttes. Riches en citations d'auteurs anciens, en pièces d'archives de Verdun, de Lyon, de Dijon, en lettres des papes, des princes ecclésiastiques et civils avec les siennes propres, ses sources nombreuses sont régulièrement utilisées dans leurs rapports avec l'histoire lorraine, ce qui donne plus d'une fois à son œuvre l'allure d'une histoire universelle. Il a eu sous les yeux des lettres politiques qu'il est seul à transmettre. Malgré ces avantages, la valeur de l'ouvrage est notablement inférieure à celle de Sigebert et, littérairement, sa composition est en-dessous de son mérite historique.

Composée d'abord en quatre livres avant 1110, et reprise ensuite en nouvelle édition en six livres, qui la continuent jusqu'en 855, avec nombreuses additions d'Anastase le Biblio-

thécaire entre autres, l'œuvre de Hugues de Fleury-sur-Loire a eu un succès étonnant, malgré son caractère de pure compilation; mais ses diverses parties en font à peu près une histoire universelle, civile et religieuse, bien que son auteur l'ait intitulée *Historia ecclesiastica*. Les sources de ces compilations et les caractéristiques littéraires des continuateurs de son œuvre devraient être examinées. Depuis l'abbé Abbon, l'abbaye de Fleury-sur-Loire était restée fidèle à ses bonnes traditions de science et de haute culture. Né à Fleury même et entré à l'abbaye à une date incertaine, Hugues est en pleine activité littéraire dans les dernières années de saint Anselme; son haut renom lui vaut d'être en relations avec Henri I[er] d'Angleterre, à qui il dédie son *De regia potestate et sacerdotali dignitate*, avec la comtesse Adèle de Blois, fille de Guillaume le Conquérant, et avec l'impératrice Mathilde, femme d'Henri V, auxquelles il dédie ses livres historiques. Composée en 1114 et plus précieuse, une autre œuvre d'histoire, le *Modernorum regum Francorum Liber*, reprend les événements de France depuis la mort de Louis le Pieux (840) jusqu'en 1108; la croisade et les péripéties de la lutte des Investitures, celles-ci exposées sans passion, donnent un intérêt spécial à la fin de l'ouvrage. Avec une vie de saint Sacerdos, évêque de Limoges, et le *De miraculis S. Benedicti*, composé vers 1120, il faut mentionner le célèbre traité sur les deux pouvoirs qui rend Hugues de Fleury spécialement intéressant dans l'histoire littéraire religieuse du moyen âge : le publiciste dépasse largement l'historien; il en a été parlé à propos de la querelle des Investitures.

5. **Quelques contemporains de saint Anselme.** — Parmi les contemporains de saint Anselme, il en est qui n'appartiennent à l'histoire littéraire que par les œuvres issues de leur activité réformatrice, comme Anselme de Lucques, Deusdedit, Bonizon de Sutri et d'autres fortement mêlés aux luttes de Grégoire VII ou de ses successeurs. Quelques autres, d'Italie ou d'Allemagne, Brunon de Segni, Sigebert de Gembloux et Bernold de Constance par exemple, ne bornent

pas leur production littéraire aux seuls objets de la polémique. A côté d'eux, surtout vers la fin de la lutte, il en est, surtout dans la France de l'Ouest et du Nord-Ouest, qui forment un groupe à part, instruit et lettré, à tendances en général modérées, et où se rencontrent avec Guibert de Nogent, Yves de Chartres, Marbode de Rennes et Hildebert de Lavardin. Il faut rapidement passer en revue ceux dont l'œuvre n'a pas encore été décrite précédemment; d'abord les pseudépigraphes.

Ils sont placés indûment, sinon toujours consciemment, sous le patronage d'Augustin, plus tard aussi, au XII^e^ et au XIII^e^ siècle, sous celui d'Anselme, de Bernard, de Bonaventure et d'autres : phénomène curieux et fréquent en littérature religieuse, qui manifeste un commerce assidu avec la pensée de ces docteurs et qui mériterait un chapitre spécial. Parmi les plus célèbres, dus au mouvement ascensionnel du XI^e^ siècle, il suffira de mentionner le *De vera et falsa paenitentia ad Christi devotam*, d'origine et de patrie énigmatiques, encore inconnu à Thietmar de Me sebourg († 1018), et appelé à grande influence sur la présentation de la doctrine pénitentielle; puis, le *De visitatione infirmorum*, à fortune littéraire brillante, rendu à Baudri de Bourgueil; enfin et surtout, les séries de *Meditationes* et de *Preces*, soliloques, élans mystiques de l'âme, souvent de grande intensité de sentiment. La plupart des collections, qui traversent brillamment le moyen âge sous le pavillon d'Augustin, prennent pour base le recueil de Jean de Fécamp (1028-1058), composé en 1063 pour l'impératrice Agnès, veuve d'Henri III.

Abbé du Mont-Cassin (1058-1086) et mort le 16 septembre 1087, quelques mois à peine après son élection au trône pontifical, Didier mérite d'être rappelé comme un des principaux champions de la papauté et « le quatrième fondateur » de son abbaye. Il contribue largement à l'enrichissement de la bibliothèque, et fait copier les auteurs anciens; outre ses lettres à des princes laïcs ou ecclésiastiques, il a laissé le *Dialogus de miraculis sancti Benedicti*, en partie perdu, de style simple, édifiant, sans surcharge, avec des réminiscences classiques et

des allusions ou des digressions sur les événements récents.

Au moment où, sous son gouvernement, l'abbaye est à une de ses périodes d'apogée, et que saint Anselme brille à l'abbaye du Bec (1063-1091), Léon du Mont-Cassin, le futur cardinal d'Ostie (1101-1115), de la maison des Marsicani, devenu moine vers 1060-1064, se fait avec Pierre du Mont-Cassin, son continuateur, le grand historien de la vieille fondation bénédictine, qui fut témoin, parfois victime, des luttes lombardes, des démêlés entre les ducs, des invasions des Sarrasins, des entreprises militaires des empereurs, des guerres des Grecs et des Normands. Appuyée sur les historiens anciens, sur des documents d'archives et des renseignements personnels, l'œuvre est importante et pleine d'intérêt. La continuation par Pierre du Mont-Cassin, qui se place notablement plus tard, mène l'historique de l'abbaye jusqu'en 1138, mais le chapitre d'histoire littéraire qu'elle contient fournit des pages précieuses, pas toujours à l'abri de critique, sur l'activité littéraire des moines cassiniens.

A en juger par la notice littéraire due à la chronique de Pierre, Albéric du Mont-Cassin entré à l'abbaye sous l'abbé Didier, et mort vers 1105-1108, est un hagiographe, un maître de grammaire et de style, un polémiste des Investitures, un théologien qui seul, disait-on, avait pu tenir tête à Bérenger au concile de Rome de 1079. Malheureusement, de ses œuvres presque tout est perdu; on croit en retrouver de côté et d'autre aujourd'hui des fragments, et celle qui intéresse surtout l'histoire de la littérature latine, son *Liber dictaminum*, dû à sa plume ou à celle de ses disciples, attend encore une édition critique complète.

Né vers 1045-1049 dans le diocèse d'Asti, écolier à Bologne, évêque de Segni peu après le concile romain de 1079 où il réfute Bérenger, en rapports suivis avec Grégoire VII, Victor III, Urbain II et Pascal II, qui le chargent de missions multiples même pour la croisade, moine au Mont-Cassin en 1102, puis abbé en 1107, en disgrâce sous Pascal II après sa critique acerbe du *pravilegium* de Sutri, et mort en 1123, Bru-

non d'Asti ou de Segni est non seulement polémiste, mais en outre hagiographe, exégète, liturgiste, théologien et épistolier, bien que dans la plupart de ses œuvres perce le polémiste contre la simonie et les investitures. Son *Sermo de simoniacis*, d'avant 1109, représente quelques-unes des vues extrêmes. Là, comme ailleurs en 1116, il a son franc parler dans l'appréciation des matières controversées. Outre quelques lettres sur l'accord de Sutri, divers opuscules théologiques sur la Trinité, l'Incarnation, etc., cent quarante-six homélies, des traités liturgiques et des prédications sur la Bible et les fêtes, souvent allégoriques et mystiques, il nous a laissé des commentaires sur le Pentateuque, Job, les Psaumes, le Cantique, Isaïe, celui-ci récemment retrouvé, l'Apocalypse et les Évangiles, ceux-ci attribués longtemps à Eusèbe d'Émèse. L'ensemble lui a valu la réputation d'être le meilleur exégète du moyen âge. Brunon est au tournant d'une période et, malgré quelques concessions antérieures au courant nouveau, il est très net contre le mouvement dialectique. Mais son œuvre littéraire, au style clair, soigné, élégant, remarquablement abondante dans une vie d'action aussi remplie, demanderait encore de nouvelles études qui, du point de vue critique et doctrinal, pourraient bien nous réserver quelques surprises.

Fils de prêtre, né en 1054 environ, éduqué à Constance, présent à Rome en 1079, ordonné prêtre en 1084 par le légat Odon d'Ostie, moine à Saint-Blaise, puis à Schaffhouse en 1091, et mort à quarante-six ans (1100), Bernold de Saint-Blaise ou de Constance est une des figures les plus sympathiques de la fin du XI^e^ siècle, en même temps qu'un écrivain de bonne latinité, polémiste, historien, liturgiste et canoniste tout à la fois. Son intervention polémique et canonique pour la défense des décrets de Grégoire VII s'affirme par une quinzaine de traités, depuis le *De prohibenda sacerdotum incontinentia* vers 1074-1076, jusqu'au *De emptione ecclesiarum* et l'*Epistola apologetica pro Gebhardo* entre 1083 et 1099, et dont divers suscitent un échange épistolaire de cinq ou six lettres. Car à ce moment Bernold est le personnage le plus consulté en

Allemagne sur les affaires ecclésiastiques. L'ensemble est marqué au coin d'une profonde compétence des lois et de la tradition ecclésiastique, unie à un judicieux esprit de modération, respectueux de ses adversaires; cela le différencie de son maître, Bernard de Constance, qu'il juge trop sévère. Le *De statutis Ecclesiae sobrie legendis* mérite une place à part dans la littérature des principes généraux du droit canon. Conçue du point de vue purement ecclésiastique, Bernold commence la rédaction de sa *Chronique* vers l'âge de vingt ans, en 1073-1074; elle débute par la liste des papes et un nécrologe; il prend beaucoup à Bède le Vénérable, et jusqu'à l'année 1054, à Herman le Contrefait, le tout entremêlé d'additions diverses; la section de 1054 à 1074 est écrite d'un trait et, contrairement à ce que l'on croyait jadis, avec utilisation de l'œuvre en grande partie perdue de Berthold de Reichenau († 1088), l'élève et le continuateur d'Herman. A partir de 1074 jusqu'à 1100, l'auteur est plus personnel et la conservation de son manuscrit autographe nous permet de suivre ses procédés de composition littéraire : ratures, additions, explications, alignements de nouveaux détails. Mais il se restreint de plus en plus aux menus faits quotidiens et aux vicissitudes de la lutte entre papes et empereurs; la croisade est très brièvement rappelée et la prise de Jérusalem (1099) lui semble inconnue. Cette étroitesse de regard, qui empêche son œuvre d'être vraiment une chronique universelle, est compensée par un méritoire effort d'impartialité; il vise à être objectif et ne veut pas se laisser entraîner par l'esprit de parti à donner cours à des fables ou à des mensonges. La dernière contribution à sa rédaction est du 3 août 1100 : songeait-il à unifier tout cela dans un exposé plus large, sans que la mort lui en ait laissé le temps? L'œuvre liturgique de Bernold, le *Micrologus* ou le *De divinis officiis*, dont la paternité lui a été récemment restituée, est un précieux petit écrit de soixante-deux chapitres, de haute valeur, pour la liturgie de la messe (1-23), les quatre-temps (24-29) et tout le cycle liturgique (30-62).

Né en Alsace vers 1030, mort avant 1109-1112 à Marbach,

Manegold est plein de talent et d'ardeur; d'abord écolâtre, il a du succès en France et en Lorraine; il compose des gloses sur Ovide et un commentaire sur Chalcidius; puis, en 1084, entré depuis peu à l'abbaye de Lautenbach près de Gebweiler, il se range du côté des réformistes grégoriens; il écrit alors un violent pamphlet contre Wenrich de Trèves à Gebhard de Salzbourg, et un autre à l'abbé Wolphelm de Brauweiler, avec qui il avait eu une discussion orale, sur les incompatibilités de la foi chrétienne avec la philosophie antique et la dialectique. Après un séjour en Bavière à l'abbaye de Raitenbuch pour échapper aux poursuites des impérialistes, il rentre en Alsace, à Marbach; mais en 1098 il est jeté en prison par les antigrégoriens et y séjourne longtemps; toute son activité est consacrée à la réforme. Très loué par ses contemporains, chez qui il est fort en vue, par exemple par Yves de Chartres, Baudri de Bourgueil et Bernold de Constance, Manegold, *Theutonicorum doctor*, a laissé un certain nombre d'écrits sur les arts du *trivium* et sur divers livres de la Bible, qui semblent perdus ou difficiles à identifier. Sa polémique est véhémente, si bien que Gerhoch de Reichersberg, qui s'y connaissait en âpretés cependant, va jusqu'à l'appeler *importunus* et croit que son pamphlet n'a pas plu à Grégoire VII.

Yves de Chartres est d'une tout autre trempe. Avec lui, comme avec Guibert de Nogent, on pénètre dans un groupe spécialement attrayant pour l'histoire littéraire, le groupe français et l'épiscopat franco-normand d'Angleterre. Finement cultivé, instruit, judicieux et critique, avec des qualités de sagesse et de mesure qui ont fait de lui la lumière et l'oracle de l'église de France, comme dit Baronius, Yves est né vers 1040, étudie au Bec avec saint Anselme sous Lanfranc, devient prévôt dès avant 1079 de la maison des chanoines réguliers de Saint-Quentin à Beauvais, et en 1091, est forcé par le pape Urbain II, qui le consacre lui-même à Alatri, d'accepter l'évêché de Chartres; il meurt en 1115 ou 1117. L'œuvre littéraire d'Yves comprend surtout une vaste production canonique, une série de sermons et un dossier épistolaire, récemment en-

core augmenté, de trois cents lettres environ très tôt mises en recueil, et dont les hautes qualités de savoir, de piété, de sens et de modération, expliquent le succès durable et étendu; Sigebert de Gembloux avant 1112 mentionnait déjà ces lettres. Avec la *Collectio trium partium*, qui leur sert de préparation et qui est composée dans son entourage sinon tout entière par lui, son *Decretum*, en dix-sept livres, et surtout sa *Panormia* beaucoup mieux ordonnée, en huit livres, composés l'un et l'autre vers 1094-1095, sont l'œuvre d'un conservateur et d'un novateur dans l'évolution de la littérature canonique. De facture en somme éclectique plutôt qu'unifiée, mais qui tient compte des anciennes traditions canoniques encore plus que de la législation chère aux réformateurs grégoriens, sans rien pousser à l'extrême, d'une brièveté pratique que rehausse la disposition méthodique des canons et la précision lumineuse des sommaires, la *Panormia* eut une immense influence attestée par ses nombreuses copies et la large utilisation qu'en font les collections ultérieures. La longue préface, qu'il faut rattacher à la *Panormia*, et non au *Decretum*, est féconde en idées nouvelles sur l'exégèse et la conciliation harmonieuse des canons. Parmi les sermons, six sont de véritables petits traités théologiques; il en est de même pour plusieurs des lettres, celles sur l'Eucharistie par exemple, sur le mariage, ou celles sur les Investitures et les relations entre l'Église et l'État. Car la réputation d'Yves lui fait demander beaucoup de consultations et les exemplaires de son dossier épistolaire se rencontrent nombreux dès le XII[e] siècle. Les sermons, à l'occasion des principales fêtes du cycle liturgique ou de l'oraison dominicale, sont beaucoup plus brefs. Une des lettres et le début d'un sermon sur le jeudi-saint ont passé dans l'office du Saint-Sacrement composé à Port-Royal. Yves connaît les classiques et les utilise, mais ses œuvres révèlent surtout ses connaissances juridiques; Justinien, le code théodosien, les capitulaires francs, et parmi les Pères, saint Cyprien, sont fréquemment utilisés.

Élève de Marbode, abbé de la Trinité de Vendôme depuis 1093, cardinal de Sainte-Prisque en 1094, Geoffroy de Ven-

dôme est un publiciste à positions extrêmes. Ses exagérations lui font voir une hérésie dans l'investiture laïque et dans la simonie. Il meurt en 1132, mais sa principale activité se place avant 1120. De ses dix-neuf opuscules, de ses onze sermons et de ses cent quatre-vingt lettres, presque toutes consacrées aux matières controversées, Geoffroy avait fait réunir lui-même en un recueil tout ce qui avait paru jusqu'à l'été de 1119, avant le passage de Calixte II à Étampes. Elles sont réparties en cinq livres d'après les groupes des destinataires; la production littéraire entre 1120 et 1129 vient à part. Il faut y ajouter quelques lettres trouvées depuis lors et un commentaire encore inédit sur les cinquante premiers psaumes. En homme pratique et tenace, qui ne manie la plume que pour l'action, Geoffroy n'hésite pas à republier ses écrits avec des additions et des remaniements, et on les a insérés ainsi sous des formes variées dans son recueil. Il avait fait douze fois le voyage de Rome, pour donner au pape l'aide de sa personne et de ses biens, souvent au péril de sa vie. Le *Pravilegium* de Pascal II, c'est-à-dire l'accord de Sutri en 1111, est l'objet d'une véhémente diatribe. Mais son dévouement au Saint-Siège, la force de ses convictions réformatrices, plus ardentes qu'éclairées par endroits, donne à son style une chaleur de ton et une verve qui ne déplaît pas; l'intérêt politico-religieux de ce dossier épistolaire réparti sur quarante années sous le règne de cinq papes est singulièrement précieux dans l'histoire de la réforme ecclésiastique.

Composée en 1086, l'*Ars lectoria* d'Aimeric d'Angoulême ou de la Charente nous transporte dans un autre domaine : elle nous fait pénétrer dans l'atelier des grammairiens. Éduqué à Senlis, peut-être moine, ami de l'évêque Adhémar d'Angoulême, Aimeric, qui ne brille pas par la modestie, se donne le surnom de *metricus* et se vante d'avoir lu plus de soixante ouvrages pour formuler les règles de l'accentuation latine, le tout agrémenté d'un grand nombre d'exemples pris aux poètes, que la fidélité de sa mémoire lui a permis de retenir par cœur, sans jamais avoir besoin de recourir à ses tablettes. Cette pé-

danterie d'écolâtre se compense heureusement par quelques renseignements qui touchent de plus près à l'histoire littéraire. Car les citations d'Aimeric enrichissent notre connaissance de la poésie antique, entre autres par toute une série de vers jusqu'ici inconnus de Luxorius, qu'il appelle l'Isorius. Mais son orthographe des noms propres ne semble pas aussi sûre que ses principes d'accentuation : Caton devient Catonculus, et Homère Homerulus. Un autre avantage du traité est de nous donner une idée de la classification des auteurs, aussi bien pour les livres sacrés et les écrivains ecclésiastiques, ce qui intéresse les théologiens, que pour les auteurs profanes antiques, ce qui intéresse les philologues et les historiens de la littérature. C'est en quatre classes qu'il les partage : les classes d'or, d'argent, de bronze et de plomb. On remarquera que le vénérable Bède, Sedulius, Prudence et Arator sont rangés dans la troisième classe des écrits sacrés. Chez les profanes, Salluste prend rang dans la classe d'or, *aureum genus*, avec les huit poètes en honneur dans les classes, Virgile et Ovide en tête. Par contre, ce qui est étonnant, Boèce et Cicéron, celui-ci mal orthographié, Donat et Priscien ne figurent que dans la seconde classe, *argénteum genus*. Ce qui est sûr, c'est qu'Aimeric avait ramassé beaucoup de connaissances et que son *Ars lectoria*, à en juger par les catalogues des bibliothèques médiévales, a du succès jusque le long du Neckar et en Styrie.

A ce point de vue, le catalogue des lectures de Conrad d'Hirschau, *Dialogus super auctores*, qui recommande vers le début du XII^e siècle un certain nombre de livres scolaires, ne manque pas non plus d'intérêt, d'autant plus qu'il avait eu pour maître à Hirschau même le célèbre réformateur Guillaume († 1091). Rédigé sous forme de dialogue entre maître et élève, avec des appréciations sur chaque auteur, il mentionne Donat, Caton, Ésope, Avien, Cælius Sedulius, Juvencus, Prosper d'Aquitaine, Théodule, qu'on a jadis voulu prendre pour Gotschalc, Arator, Prudence, Cicéron, Salluste, Boèce, Lucain, Horace, Juvénal, Homère, Stace et Virgile. Le dialogue se ferme par l'affirmation de la supériorité des études

sacrées en général, et en particulier celle de la Bible sur les arts du *trivium* et du *quadrivium*.

Ces renseignements sur l'éducation littéraire à l'aube du XII^e^ siècle se complètent d'une manière assez inattendue par les poésies de Baudri de Bourgueil, qui nous instruit sur la manière de procéder des versificateurs. Divers traits épars dans son œuvre permettent de reconstituer le tableau de la vie d'un poète, versifiant pour un public de moines, de prélats et de bienfaiteurs éventuels qui ont eux-mêmes désigné le sujet à traiter, portant avec lui dans un sac brodé ses tablettes dûment enduites de cire jaune ou verte, ou recourant aux services d'un scribe chargé d'écrire sous sa dictée ou de recopier sur parchemin les vers précédemment tracés au stylet. Né vers 1046-1047 à Meung-sur-Loire, Baudri est abbé de Saint-Pierre de Bourgueil en 1089 et archevêque de Dol en 1107, jusqu'à sa révocation temporaire en 1120; sa mort se place en 1130. Baudri est toujours sur les routes même après 1107; il a vu l'Angleterre et la Normandie et trois fois l'Italie et Rome, outre les nombreux voyages qu'il entreprend à mulet ou à cheval pour l'administration des biens de l'abbaye : c'est en voyage, dit-il, ou dans ses veilles qu'il fait des vers. Commencée jadis par des pièces légères, réunies par lui en recueil et précédées d'une défense *contra detrectatores*, qui se rejette entre autres sur la pureté de sa vie, l'activité poétique de l'abbé prit presque totalement fin avec son élévation à l'épiscopat.

On a rappelé tantôt l'*Historia hierosolymitana* de ce styliste, qui est au besoin historien, et cette *Historia* fera la base d'une chanson de geste du XIII^e^ siècle. De facture classique, habituellement en hexamètres ou en vers élégiaques, ses poésies, dont beaucoup sont perdues, même celles qu'il rappelle, sont des écrits d'occasion : billets d'amitié, inscriptions et épitaphes, demandes et remerciements, énigmes, éloges funèbres, dont une trentaine tracés en marge de neuf rouleaux des morts échangés entre abbayes, relations littéraires avec ses lecteurs, ses scribes, ses visiteurs; la plupart sont fort brèves de contenu, malgré des longueurs dans le développement, sans guère

de portée historique, mais utiles pour les mœurs littéraires du temps. Quelques poèmes ont plus d'extension, par exemple la longue pièce de 1.366 vers, la plus considérable de son recueil, à la comtesse Adèle de Blois entre 1099 et 1102, ou un long morceau de mythologie moralisée en 1.177 vers, incomplet du début et de la finale, et qui emprunte beaucoup à Fulgence le Mythographe, aux *Métamorphoses* et aux *Héroïdes* d'Ovide; car Baudri, comme divers contemporains, veut voir dans la mythologie une série d'allégories édifiantes. Le caractère scolaire de son inspiration se révèle même dans ce long poème à la fille de Guillaume le Conquérant, qui prend occasion des tapisseries et mosaïques ornant l'appartement de la comtesse, pour présenter toute une encyclopédie de la science contemporaine, histoire ancienne, profane et sacrée, arts du *trivium* et du *quadrivium*, ce qui rappelle Théodulphe d'Orléans et trahit l'accoutumance du poète avec les tableaux des *Géorgiques* ou de l'*Énéide* et des *Métamorphoses*. Ces développements descriptifs, comme l'éloge aussi des jardins, des eaux, des forêts, de l'orgue entendu à Worcester, de la rose d'or, envoi du pape, premier cas de ce genre sans doute, sont spécialement en honneur chez Baudri. Pour se former, quoi qu'il dise de l'insuffisance de ses maîtres de grammaire, il a beaucoup lu, pas seulement Virgile et Ovide, mais encore l'*Anthologia latina*, Lucain, Martial, Térence, Claudien, les distiques de Caton, peut-être Boèce, Horace et Cicéron. Il a plus d'habileté que d'inspiration et son habileté est fruit d'entraînement. Durant l'épiscopat, qui fut péniblement mouvementé, la production littéraire comprend son *Itinerarium*, récit de ses voyages en Angleterre et en Normandie sous forme de lettre aux moines de Fécamp, une vie de saint Hugues de Rouen avant 1120, une vie de saint Samson de Dol entre 1107 et 1130, et au même saint deux hymnes rimées, les dernières de sa vie sans doute, une vie du prédicateur ambulant, Robert d'Arbrissel, son contemporain, outre le *De visitatione infirmorum*, apocryphe augustinien; l'*Historia Pontificum Dolensium* est perdue.

A ne lire que ses vers, Baudri se présente au lecteur plutôt

en homme de lettres qu'en homme d'église; son culte pour la littérature et l'antiquité en fait presque un humaniste, au moins de surface. Les œuvres en prose, par exemple son *De Visitatione* écrit pour un neveu malade, et quelques sages conseils chrétiens mais sans idéal bien élevé perdus dans ses poésies, sur la vie religieuse ou érémitique, la chasteté, la pénitence, apportent un heureux correctif à cette appréciation. La *Confessio paenitentialis* de Baudri, exagérée, le plus religieux de ses poèmes, en cent cinquante-six hexamètres, est terne et gâtée par des longueurs. Malgré sa remarquable technique, il n'a pas su faire passer dans ses vers l'impressionnante conviction d'un Pierre Damien, ni la note religieuse d'Alphanus. Son ardeur pour les relations épistolaires rappelle un peu Paulin de Nôle et lui donne en Angleterre un imitateur ou un émule, qui ne le vaut nullement du reste, Réginald de Cantorbéry, né entre 1030 et 1050, mort après 1109 et rimeur aussi vaniteux que recherché. Baudri aussi est vaniteux, parfois ambitieux, mais sa bonhomie le lui fait pardonner. D'autre part, cet incoërcible versificateur est intéressant dans l'évolution littéraire, car il montre jusqu'où le culte de l'antiquité a passé de l'école dans la vie ecclésiastique. L'antique qui l'a saisi est tout de surface peut-être, mais à force de le cultiver par ses lectures et de l'imiter dans ses vers, sa pensée s'en est imbibée, jusqu'à forger la mythologie moralisée citée tantôt, et à imaginer, dans une imitation consciente d'Ovide, un échange de lettres entre Paris et Hélène, en deux cent quatre-vingt-dix-huit et trois cent quatre-vingt-dix-neuf hexamètres, et un autre entre Ovide et son ami Florus, en cent vingt-deux et cent soixante-quatorze vers élégiques, qui comptent parmi les plus longues de ses pièces. On a comparé Baudri à un Ausone atténué; il n'a rien d'un Ovide et il n'a pas été saisi par la sève rythmique chrétienne qui féconde la poésie médiévale.

La physionomie littéraire de Marbode, comme sa carrière, présente quelques traits semblables à celle de Baudri, qu'il précède de sept ans dans la tombe; lui aussi meurt octogénaire (1035-1123). Mais c'est surtout avec Hildebert, son contempo-

rain plus jeune de vingt ans (1056-1133), qu'il a des ressemblances; sans atteindre à son talent, il jouit à peu près du même renom, ce que les siècles suivants n'ont pas confirmé. Il suit à Angers les leçons d'un disciple de Fulbert, devient écolâtre comme Hildebert, puis évêque de Rennes en 1096, l'année même de l'élection d'Hildebert au siège du Mans; quelques mois avant sa mort, à quatre-vingt-huit ans, il se retire à Saint-Aubin d'Angers. Comme Hildebert, il partage son affection entre les modèles antiques et l'idéal chrétien; comme Hildebert, il cultive le vers classique et aussi la poésie rythmique; comme Hildebert et Baudri, il publie durant sa jeunesse quelques pièces répréhensibles, *materies inhonesta levisque*, mais ensuite le repentir du chrétien se double, ou se tempère, de celui du lettré. Plus tard, comme Hildebert, il rachète ces écarts par d'acerbes diatribes contre la femme, tandis que dans son *De matrona*, il célèbre la vertu des femmes honnêtes. Avec quelques vies de saints locaux, Lezin, Gauthier, Robert, Maimbeuf, ses œuvres en prose comprennent six lettres, dont trois montrent son activité épiscopale contre les innovations de Robert d'Arbrissel, et contre les prêtres indignes. C'est à la poésie qu'appartiennent ses autres œuvres. L'*Historia Theophili*, en 559 hexamètres à rime bissyllabique, sans grande envolée poétique, et qui reproduit un thème célèbre déjà connu de Hrosvith, ne semble pas devoir faire partie de son héritage littéraire; mais il a à son actif quelques récits bibliques sur Ruth, Jonas, Dona et les sept frères Macchabées, celui-ci plus vivant que les autres, le tout en un peu plus de 625 hexamètres léonins. La *Passio S. Laurentii*, plutôt versification que poésie, en 235 hexamètres rimés, les passions de Victor d'Angers, de saint Maurice et de la légion thébéenne, de saint Félix et Adauctus, celle-ci en vers de quinze syllabes rimés deux à deux, la *Vita* de Thaïs l'Égyptienne et du bienheureux Maurille, sont en hexamètres habituellement léonins.

Marbode est avant tout didactique. Destiné aux écoles, son *De ornamentis verborum* qui, malgré ses airs secs et froids, a été beaucoup plus souvent recopié que ses autres pièces, présente

dans une trentaine de sections de trois à cinq vers chacune un exemple des figures de rhétorique, empruntées à l'écrit pseudo-cicéronien *Ad Herennium*; Évrard de Béthune en copie un passage dans son paragraphe *De coloribus rhetoricis*. Appelé ensuite *Lapidarius* et très répandu, le *Liber lapidum*, prétendûment extrait d'une œuvre envoyée à Tibère par un roi arabe Evax, décrit en 734 hexamètres les caractéristiques des minéraux et les vertus magiques des pierres, le tout pris à Isidore, à Solinus et à une traduction latine du *De lapidibus* grec du mage Damigeron faite à l'époque du pseudo-Apulée. De valeur poétique plus élevée et tout autrement précieux pour la réputation littéraire de Marbode, sont les *Carmina varia*, épigrammes, devinettes, poésies de circonstance, épitaphes, consolations, récits bibliques, lettres, hymnes et prières, tantôt en hexamètres et en distiques, tantôt en vers rythmiques, parfois simples jeux d'esprit, parfois de contenu sérieux, religieux et moral, parfois satiriques ou anecdotiques, comme le récit en vers à finale monosyllabique, de l'achat fait à Rome d'un vase en saphir, qu'il rapporte fendu, ou la pièce ironique contre un abbé vaniteux, qu'on croit être Baudri. Composé sur le tard, à l'âge de soixante-sept ans selon le mot même de l'auteur et dédié à Hildebert, le *Liber decem capitulorum* est un recueil de dix poèmes transmis souvent par sections dissociées, de dimensions plus considérables que les pièces précédentes et qui prend par endroits l'allure d'une autobiographie entrecoupée des réflexions du vieillard, *senior* (n. 1, 2, 5). C'est là que viennent son *De meretrice* (3) et son *De matrona* (4); la superstition et le destin, la volupté épicurienne, l'amitié, les bienfaits de la mort, la résurrection sont les sujets des cinq derniers morceaux. Traités d'une manière claire et nette, ils révèlent, avec l'humaniste, le lecteur des *Tusculanes* de Cicéron et de l'œuvre de Firmicus Materne, rarissime au moyen âge. Mais surtout, ses derniers poèmes émettent une note grave et sérieuse, que ne compromet plus le vers léonin et qui met en valeur la supériorité du chrétien. Aisé à lire, car il évite les mots rares et recherchés, très attaché

surtout durant sa jeunesse à la rime et au vers léonin « sans cesse ronronnant », Marbode est un lettré, tout autrement que Baudri, riche en pensées et beaucoup plus profond que le donneraient à croire ses poésies conventionnelles, entre lesquelles il faut du reste faire critiquement un départ. Car ses mélanges poétiques, comme ceux d'Hildebert, transmis souvent dans des florilèges scolaires, sont encombrés d'enclaves qui viennent s'intercaler dans les séries acceptées par le premier compilateur. Le *De die iudicii* et les *Proverbia Catonis* ne sont pas de Marbode; des vers de Martial, d'une grâce bien supérieure, et d'autres de l'*Anthologia* ont été indûment reproduits dans ses œuvres. On a dit avec raison que, dans son genre sévère, le *Liber decem capitulorum* pourrait être ce que Marbode a écrit de meilleur et de plus soutenu.

Par le mérite et l'éclat de ses œuvres, Hildebert appartient plutôt à la belle époque de la renaissance du XII^e siècle. Mais lui aussi meurt à peu près octogénaire, ce qui place bien avant la mort de ses deux confrères et correspondants, Marbode († 1123) et Baudri († 1130), sa principale activité littéraire. Baudri est un versificateur fécond, instruit et habile; Marbode a en plus la gravité didactique et le mordant de l'épigramme; Hildebert est un vrai poète : il en a tous les dons, auxquels il joint le sens et le goût de l'antiquité à un degré tout autrement intime que Baudri. Lui aussi est homme d'église; beaucoup plus que Baudri et que Marbode, il a un rôle très actif et très sacerdotal dans la réforme ecclésiastique et les luttes politico-religieuses. Mais, chose curieuse, cet homme d'église, mêlé de près à l'action, s'est imbibé de l'esprit antique et s'est pris d'admiration pour Rome et pour l'antiquité, au point que certaines de ses œuvres pourraient être signées, comme facture et comme idées, par un contemporain d'Auguste ou de Marc-Aurèle; et d'autre part, l'esprit chrétien se révèle dans beaucoup de ses pièces avec une vitalité inconnue de Marbode ou de Baudri. Ses deux contemporains n'ont guère cultivé que le vers antique ; Hildebert est maître aussi bien dans la versification classique que dans la poésie rythmique, à laquelle il

recourt dans la plupart de ses pièces d'inspiration chrétienne. Né vers 1056, à Lavardin près de Montoire-sur-Loire, mort à soixante-dix-sept ans, Hildebert a une carrière assez agitée. Peut-être élève de Bérenger de Tours, écolâtre et archidiacre à la cathédrale du Mans, il est élu évêque en 1096. L'avènement d'Henri Ier Beauclerc le délivre de l'opposition de Guillaume le Roux, qui voulait violemment le forcer à raser les tours de sa cathédrale. Trois voyages successifs à Rome entre 1100 et 1123, avec un séjour de six mois la première fois, sont suivis en 1125 de son élection à l'archevêché de Tours, ce qui le met en conflit avec Louis le Gros, à propos de nominations canoniales, et avec l'évêque de Dol, à propos de questions de juridiction en Bretagne, tandis qu'au Mans lui et son clergé avaient eu beaucoup à souffrir d'un partisan de Pierre de Bruys dont il avait imprudemment autorisé les prédications.

Fortement louée par Robert d'Auxerre et Pierre de Blois, l'œuvre d'Hildebert en prose comprend surtout un dossier épistolaire, incomplet d'ailleurs, de 107 pièces; six ans avant sa mort, Hildebert en avait formé lui-même un premier recueil pour plaire à ses amis et satisfaire la curiosité des maîtres et des écoliers. Elles furent sélectionnées ensuite d'après une norme actuellement méconnaissable, mais présentées comme modèle d'élégance et d'harmonie, au point qu'on les apprenait par cœur dans les écoles. De belle latinité, très riches pour l'histoire religieuse, morale et intellectuelle de cette époque, cette correspondance très étendue met en évidence l'homme de gouvernement et le pasteur zélé, attaché aux règles canoniques, membre ou président de plusieurs synodes, l'homme d'action, avisé, prudent, sans faiblesse, l'homme instruit et lettré, d'une réelle largeur d'esprit et d'une finesse exquise, qui « donne un lustre de bon ton et d'urbanité à la société féodale de son temps». La collection canonique, *Exceptiones decretorum*, à laquelle il travaillait encore en 1118, n'a pu être identifiée avec certitude. De l'énorme série des cent quarante-quatre sermons indûment réunis par leur premier éditeur, quatre lui appartiennent, outre trois autres publiés jadis par Marguarin de la Bigne et

Muratori, et deux inédits apportés par dom Morin et dom Wilmart, tous attestés par l'étude des manuscrits et reconnaissables à certaines particularités de style. Une vie de saint Hugues de Cluny, stylisée, à l'occasion sans doute de la canonisation en 1120, et une vie de sainte Radegonde, qui n'est qu'un remaniement stylistique de Fortunat avec en plus quelques miracles de Baudonivie, sont intéressantes pour suivre l'évolution du goût littéraire de la latinité entre le VI^e et le XII^e siècle. Il faut citer encore le *De querimonia et conflictu carnis et animae*, qui entremêle, comme Boèce, la prose et la poésie, sous forme de distiques, d'asclépiades et d'hexamètres, tous rimés, excepté la moitié des hexamètres : dialogue assez vivant, entrecoupé de réminiscences bibliques et augustiniennes. Le *Tractatus theologicus* n'est qu'une partie de la *Summa Sententiarum* longtemps attribuée à Hugues de Saint-Victor.

Parmi les œuvres poétiques d'Hildebert, les poèmes bibliques *De ordine mundi* en 559 hexamètres léonins, le *De ornatu mundi*, qui décrit en 90 distiques la beauté de l'univers et du paradis terrestre, et une cinquantaine de courtes pièces en hexamètres ou en distiques sur des passages de l'Ancien Testament, avec un peu plus de vingt autres sur le Nouveau, contrastent avec les 500 hexamètres sur les Macchabées qui semblent un exercice scolaire, et avec les cinq ou six cents distiques sur les livres des Rois, qui sont difficiles à comprendre à cause de leur laconisme et semblent un travail de jeunesse. Le recueil des *Inscriptiones christianae* ne doit son existence qu'à une méprise de l'éditeur. Non rimés, à cause sans doute des difficultés terminologiques dont se plaint l'auteur, les 321 distiques *In expositionem missae*, ou *De mysterio missae*, sont le poème le plus répandu d'Hildebert : explication mystique et allégorique fort nette des diverses parties de la messe, facile à suivre. Le *De quatuor virtutibus vitae honestae* est un exposé en 212 distiques des vertus cardinales, qui entremêle les idées antiques, Horace et les *Disticha* du pseudo-Caton aux enseignements bibliques. Une pièce de 1.190 vers, en distiques, contient des considérations sur les défauts de l'épo-

que, opposés parfois aux vertus de l'antiquité; puis, on passe à l'envie, pire que le virus du serpent, ce qui vaut quelques nouveaux récits; enfin, vient le tableau d'Orphée qui subjugue toute la création, le tout traversé de digressions et entremêlé d'éléments antiques et chrétiens, qui montrent la philosophie de la vie dont s'inspire l'auteur.

La partie hagiographique révèle un poète maître de sa technique et de son vocabulaire; elle comprend la vie du martyr espagnol saint Vincent, en 313 hexamètres léonins, le *De inventione crucis*, en 391 hexamètres léonins, avec en outre de nombreuses rimes finales et une hymne enthousiaste pour finir, la *Vita sanctae Mariae aegyptiacae*, en 899 hexamètres rimés, dont 350 constituent une espèce de récit à tiroir, mais à scènes souvent vivantes et de vraie poésie, malgré quelques recherches curieuses dans la rime.

D'attribution contestée, le *Mathematicus* n'est pas une satire de l'astrologie, mais un récit où le merveilleux astrologique ne manque pas, pris peut-être à la quatrième *Declamatio* de Quintilien, et remontant à l'époque des guerres puniques; le narrateur affecte de se placer dans la Rome antique, dont il révèle une profonde connaissance, malgré l'anachronisme de quelques expressions. La réputation d'Hildebert doit beaucoup à ses mélanges poétiques; mais à travers le dédale de l'édition Beaugendre, le lecteur doit prendre pour guide le travail approfondi de dom Wilmart. Le *Floridus aspectus*, qui ouvre la série, est de Pierre de Riga. La *Vita Mahumet* et le *De operibus sex dierum* sont respectivement d'Embricon de Mayence et d'Odon de Tournai; le *Liber de sacra eucharistia* est de Pierre le Peintre. Par contre, la pièce pleine d'admiration pour Bérenger, en 26 distiques, avec une simple allusion à ses envieux, mais sans restrictions dans l'éloge, est déjà transcrite sous le nom d'Hildebert par Guillaume de Malmesbury dans ses *Gesta regum Anglorum*; ce n'est pas une épitaphe. On attribue aussi à Hildebert celle d'Anselme de Laon. Vibrants de sentiment et de vie, deux poèmes concis, sur Rome païenne, *Par tibi Roma*, et sur Rome chrétienne, qui lui répond, *Dum*

simulacra mihi, celui-là recueilli aussi par Guillaume, redisent les impressions ineffaçables du séjour à Rome de 1101. Transcrit par Vincent de Beauvais, le *De exsilio suo* décrit les malheurs d'Hildebert banni par les intrigues de Foulques du Maine, dans une pièce vivante, due à un auteur familiarisé avec Virgile et Ovide, mais traversée de la pensée toute chrétienne de la Providence. Des vers sur la femme, des satires nombreuses sur les mœurs contemporaines, sur les vices et défauts, la cupidité, l'amitié, billets divers, épigrammes, etc., composent le reste de la série : parfois simples exercices de rhétorique, souvent à l'imitation de Martial, de Juvénal et d'Ovide, mais fréquemment pénétrés chez Hildebert, malgré « les raffinements de son exquise urbanité », d'une note personnelle qui captive et qui émeut. Attesté par Alexandre Neckam, le *De excidio Troiae, Pergama flere volo*, est lui aussi un simple exercice de rhétorique, mais qui dépasse les productions d'autres versificateurs fascinés par le même sujet. Basés entre autres sur l'épigramme double, *De Goliardo et Episcopo*, conservée par divers témoins, les rapports d'Hildebert avec Primat, beaucoup plus jeune que lui, demanderaient confirmation.

Remarquable dans la technique du vers classique, Hildebert ne l'est pas moins dans sa maîtrise du vers rythmique et de la rime. A travers la rhétorique, dont aucun secret ne lui échappe, perce habituellement une pensée exacte, parfois vigoureuse, ou un sentiment puissant et raffiné tout à la fois. Sa prière à la Trinité en 204 vers est à bon droit célèbre; pleine de réminiscences bibliques dans sa seconde partie, d'une impeccable exactitude doctrinale dans sa première, et partout d'une profonde dévotion, elle est riche et bienfaisante et, malgré la monotonie de la facture, avec ses antithèses, ses répétitions de mots et la sonorité de ses rimes, singulièrement vivante et fascinatrice. Beaucoup plus longue, en 108 strophes rimées de quatre vers chacune, la *Lamentatio peccatricis animae*, un des nombreux préludes du *Dies irae*, est l'acte de repentir et de confiante espérance du mourant.

Chez Hildebert l'humanisme et le sens chrétien s'harmo-

nisent dans une attachante personnalité, faite de savoir, de finesse, de modération et de conception chrétienne de la vie et de ses devoirs. Tout pénétré de la grandeur de la Rome ancienne, il s'est assimilé les auteurs antiques avec un art consommé, spécialement la manière d'Ovide, de Juvénal et de Martial, car dans la société des lettrés d'alors, Virgile a moins de succès; il faut y joindre Térence qu'il cite avec à-propos, et parmi les prosateurs, Sénèque, qui est pour lui comme pour ses contemporains le grand philosophe, et chez qui cet homme d'action trouvait le vulgarisateur conforme à ses goûts. Les formules courtes, la phrase « à pointes », l'allitération, la fréquence de la *sententia*, qui caractérisent Sénèque, avaient séduit la finesse de goût de l'écrivain; la modération du romain, son éloge de la clémence fascinaient le moraliste, jusqu'à lui faire parsemer de citations et de conseils pris à Sénèque ses lettres à la comtesse Adèle et à d'autres correspondants princiers. Mais, ce qu'on ne peut oublier, aux emprunts faits aux moralistes antiques, aux poètes et aux prosateurs, Hildebert apporte habituellement le prolongement ou le couronnement d'une haute pensée chrétienne et d'une idée surnaturelle, qui transporte consciemment dans un plan supérieur l'héritage dérobé aux classiques. En rapports avec toutes les hautes personnalités ecclésiastiques ou civiles de son temps, avec les papes et les cardinaux, avec les rois et les princes, les évêques et les grands abbés de France et d'Angleterre, avec Anselme de Cantorbéry, qu'il engage à écrire son *De Spiritu sancto*, avec Bernard de Clairvaux, qui le rattache à Innocent II au début du schisme d'Anaclet (1130), avec Bérenger et Anselme de Laon, qu'il couvre d'éloges, avec Guillaume de Champeaux, qu'il fait remonter dans sa chaire, avec Yves de Chartres, qu'il imite, et avec vingt autres, on peut dire que par sa valeur humaine et par son haut mérite littéraire, c'est une grande figure d'évêque et de lettré qui honore la société dont il fait partie et représente un moment important dans l'histoire de la littérature latine en France à l'aube du XII^e^ siècle. Très inférieur à un penseur comme Anselme, qui s'était formé à

l'école d'Augustin, mais plus savant que le grand canoniste de Chartres, plus affiné que Guibert, plus profond que Marbode et beaucoup plus complet que Baudri, ce qui achève de rendre Hildebert intéressant, c'est qu'il fait centre dans tout un cénacle d'évêques et d'abbés instruits, zélés et lettrés, qui rehaussent à ce moment l'église de France, de Normandie et d'Angleterre, et auxquels on peut joindre Geoffroy de Chartres, Geoffroy de Vendôme, à verve polémique inlassable, Ernulphe de Rochester, intéressé aux problèmes scolaires de l'avenir, Gilbert Crispin de Westminster († 1117), polémiste et hagiographe, Herbert de Losinga (1119), élégant épistolier, Odon de Cambrai († 1113), longtemps écolâtre à Toul et à Tournai, liturgiste, théologien et polémiste. Sans parler de leurs autres écrits, leur correspondance seule dénote déjà, avec des mérites littéraires grandissants, un progrès intellectuel qui se manifeste par les questions nouvelles qu'ils se posent, notamment chez Ernulphe, chez Odon et chez Guibert, et qui annonce du neuf dans les préoccupations scolaires : l'orientation change.

L'humanisme du XII^e siècle jettera bien encore un nouvel éclat, car le mouvement littéraire représenté par Hildebert n'est pas arrivé avec lui à son apogée, au moins dans la poésie religieuse ou profane. Mais cet apogée n'est pas destiné à durer au delà d'une ou deux générations. Est-ce un signe des temps qui a fait mettre en tête du recueil des lettres d'Hildebert, celle qu'il adresse au dialecticien Guillaume de Champeaux? Toujours est-il que l'enseignement scolaire, où s'étaient créés Hildebert, Marbode et les autres, prend désormais une direction qui rendra difficile, parmi les théologiens des écoles, la formation d'un humaniste comme l'était l'archevêque de Tours. C'est ce double courant qu'il faudra voir se développer et l'un refouler l'autre, dans la suite de cette histoire. Mais auparavant, se dresse l'œuvre de saint Anselme qui domine tout le groupe de ses contemporains.

6. **Anselme de Cantorbéry.** — Dans le dernier quart du XI^e siècle, au terme de cette laborieuse et féconde évolution

scolaire de trois cents ans, la littérature latine présente tout à coup un écrivain qui laisse loin derrière lui tous les progrès réalisés jusque-là au prix d'un laborieux entraînement. C'est saint Anselme, la plus grande gloire des écoles bénédictines et le couronnement d'une des belles parties de leur histoire.

Beaucoup moins considérable que celle de beaucoup d'auteurs médiévaux, minime même si on la compare à celle d'Augustin, de Bonaventure ou de Thomas d'Aquin, l'œuvre de saint Anselme classe son auteur parmi les grands penseurs de l'humanité chez qui le style, au moins en prose, est à la hauteur de la pensée. Cet heureux mélange des dons du penseur et de l'artiste, unis dans un méditatif doublé d'un observateur qui ne cesse jamais de rester humain, donne à ses écrits un charme irrésistible, à la fascination duquel, pas plus que ses contemporains, n'ont pu se dérober les modernes. S'il précède chronologiquement les auteurs du XII^e^ siècle, la supériorité de son talent les éclipse tous, au point qu'il faille attendre plus de trois générations pour lui trouver un égal. Il les devance tous et il les dépasse. Tout à coup et d'une façon imprévue, le mouvement de progrès qui s'accusait à partir du XI^e^ siècle avait abouti à une de ces manifestations exceptionnelles du génie, où devient inutile tout essai d'explication par les seules influences du milieu ou de la race. L'ambiance scolaire peut aider à mieux le situer; elle fera mieux saisir quelques traits. Elle ne suffira jamais à expliquer ses géniales intuitions. Mais ce sera toujours la gloire des écoles bénédictines, durant la période d'éclat qu'elles traversent à la veille d'être remplacées par les centres universitaires, d'avoir rendu possible, dans l'atmosphère de leur milieu, l'éclosion de ce génie et de lui avoir fourni le cercle d'auditeurs, de disciples et de correspondants qui sert de stimulant à sa pensée et de bénéficiaire immédiat de ses écrits.

Né en 1033 ou 1034 et moine à l'abbaye du Bec en 1060, prieur en 1063, abbé en 1078, archevêque en 1093, Anselme appartient au XI^e^ siècle par la grande partie de sa carrière et de sa production scientifique ou littéraire; en dehors de sa cor-

respondance, l'on n'a plus grand'chose d'important à enregistrer après l'année 1101. Anselme est un chercheur qui, toute sa vie, se pose des questions. S'il interroge les autres, il s'interroge aussi lui-même. Encore enfant, il cherche Dieu à la cime des montagnes qui entourent la ville d'Aoste en Piémont, son lieu natal, et durant tout le cours de son existence, sa correspondance, comme ses autres écrits et les souvenirs de ses intimes, le représentent toujours occupé à chercher des solutions aux problèmes philosophiques et théologiques qui le fascinent. Chacun de ses ouvrages n'est autre chose que l'exposé de quelques-uns de ces problèmes et des réponses qu'il leur a trouvées. Des autres problèmes qui sollicitent son attention, nous avons connaissance par la mention qu'il en fait à ses correspondants; et par une indiscrétion de son biographe Eadmer, son ami intime, nous savons qu'au moment de mourir ce vieillard de soixante-seize ans s'occupait encore du problème des origines de l'âme : il eût souhaité un prolongement de vie pour en trouver la solution, « que d'autres sans doute ne parviendraient pas après lui à découvrir ».

Cet écrivain au verbe net, aux idées claires et fermes, parfois même audacieuses, à l'âme limpide et sereine, avait d'abord été un hésitant. C'est peut-être ce qui lui valut de devenir excellent éducateur : à force de s'interroger, il avait su pénétrer dans les replis de l'âme humaine. Sa première éducation scolaire passa par une crise, puis le goût de l'étude le reprit, ainsi que le désir de se faire moine; mais ce désir disparut quelque temps devant les attraits du monde, surtout après la mort de sa mère. Anselme parcourut la Bourgogne, la France, la Normandie, et là il s'arrêta comme dans un port, auprès de Lanfranc, venu comme lui de l'Italie du Nord, et dont il écouta les leçons avec avidité. Quelques années plus tard, orienté par Lanfranc vers l'évêque de Rouen, Maurille, il met fin à ses hésitations, qu'alimentait certaine ambition latente, et il se décide à se faire moine au Bec. Sa carrière était désormais fixée, avec une fermeté et une sérénité de résolution qui ne connaîtra plus les retours offensifs de l'incertitude ou de la

vanité. Aux vertus de la vie monastique, à la seule recherche de Dieu, il ajoutera l'étude qui lui permettra de le mieux connaître et de le mieux faire connaître et aimer des autres. Chacune de ses œuvres, chacune de ses lettres traduit dans la vie concrète du moine et du penseur la réalité de ses aspirations. Parmi ces œuvres, la partie la plus entremêlée de philosophie appartient surtout à l'époque où le saint était prieur (1063) ou abbé (1078) du Bec : il écrit alors le *De libertate arbitrii*, le *De casu diaboli*, le *De grammatico*, et surtout le *Monologion* et le *Proslogion*, et le *De veritate*, dont une préface ajoutée après coup rappelle les premiers traités. A partir de son épiscopat (1093), viennent le *De fide Trinitatis*, ou mieux le *De Incarnatione Verbi*, avec une première réponse antérieure sous forme de lettre encyclique *Contra dicta Roscelini*, le *Cur Deus homo*, le *De conceptu virginali et originali peccato*, le *De beatitudine*, le *De processione spiritus sancti*, l'*Epistola de azymo et fermentato*, le *De Concordia praescientiae praedestinationis et gratiae cum libero arbitrio*; de ses méditations et prières plusieurs datent de son séjour au Bec, d'autres de l'épiscopat; un recueil de vingt-deux prières est envoyé par lui à la comtesse Mathilde de Toscane en 1104.

Fort considérable puisqu'il dépasse les quatre cents pièces, très abondant à partir de la nomination épiscopale, et récemment encore augmenté de quelques pièces intéressantes, le dossier des lettres transporte le lecteur dans le domaine des réalités quotidiennes. L'homme et le penseur s'y révèlent toujours. De sujets très variés, adressées à des destinataires de tout rang, depuis ses plus humbles confrères ou disciples jusqu'à Godefroid de Bouillon, Waleran de Naumbourg et Baudouin de Flandre, roi de Jérusalem, elles sont parfois de vrais opuscules de théologie, de morale, de droit ecclésiastique, sur les relations de l'Église et de l'État, ou sur la participation des moines à la croisade, d'ascétisme monacal ou de spiritualité générale. L'expression d'un souhait trahit plus d'une fois les vues élevées de l'écrivain; jusque dans les lettres d'affaires politiques ou ecclésiastiques, se retrouve cette même élévation

de pensée, dont son style porte la marque. Manifestement, Anselme conservait le dossier de sa correspondance, car on y retrouve de côté et d'autre les mêmes pensées exprimées dans les mêmes termes. Les confidences qu'elles contiennent sur l'élaboration de ses traités aident à établir leur chronologie et font pénétrer davantage dans l'âme de l'écrivain. Car, si la chronologie précise des œuvres d'Anselme excite l'intérêt, grâce à l'enchaînement qu'elle établit entre les mouvements d'une pensée toujours alertée par la recherche, ce qui n'est pas moins intéressant est la manière dont les œuvres prenaient naissance chez l'auteur. Ses déclarations personnelles, disséminées dans sa correspondance ou dans ses préfaces, et les premiers essais qui nous restent de trois au moins de ses œuvres, de son épître *De sacrificio et fermentati azymi*, rédigée à trois reprises différentes, de plusieurs de ses *Orationes et Meditationes*, de ses *Similitudines*, de ses ébauches dialectiques, et de quelques-unes de ses lettres et billets, permettent d'assister à l'éclosion lente et à l'élaboration réfléchie et longuement mûrie de ses traités. Il les conçoit dans son esprit longtemps avant de les écrire; il les prépare par des questions ou des définitions de concepts, des essais partiels, des esquisses et des ébauches; il les porte avec lui, il en fait la confidence à ses amis ou à ses lecteurs; il les commence au Bec ou à Cantorbéry, comme sa réponse à Roscelin entre 1089 et 1094, pour les reprendre et les achever soit en Angleterre soit en Italie; il insinue des projets de recherches qu'il se promet de réaliser plus tard, et quand après de longs délais il se décide à éditer une œuvre, il lui arrive plus d'une fois, et il s'en plaint, d'avoir été devancé par l'indélicatesse de secrétaires ou l'initiative d'auditeurs trop pressés.

Tout cela décèle un penseur doublé d'un écrivain, qui ne veut livrer sa pensée qu'après mûre réflexion et dans une formule qu'il a eu longuement le temps d'élaborer. Il a le souci de la phrase correcte, précise et élégante. Anselme est toujours artiste : artiste de la pensée qu'il lui faut belle, cohérente, harmonieuse, complète. Il a l'amour du beau, des belles idées

comme des belles choses, de l'ordre et de la correction, des beaux livres comme des copies correctes, des belles prières qu'il engage à scruter à fond pour y retrouver toute la ferveur d'âme qui les rehausse; il va même jusqu'à en faire part à ses lecteurs, comme lorsqu'il discute le meilleur titre à donner à son *Monologion*, qui s'appelait d'abord *Monoloquium*, ou le soin qu'il faut prendre de la transcription de ses préfaces et de l'ordonnance de ses opuscules.

C'est là un des côtés attrayants de son œuvre. Il en est un autre, non moins captivant: dans ses écrits, le penseur et l'écrivain laissent toujours apparaître l'homme. Tout en étant géniale, l'œuvre ne perd rien de sa note humaine, et chez Anselme, l'homme se révèle, jusque dans ses écrits, extraordinairement sympathique : il cause avec son lecteur dont il se fait un interlocuteur, car il manie volontier, le dialogue et il le fait avec goût et tact; il lui confie ses projets, ses plans, son but, ses essais, ses succès ou ses échecs; il soutient son attention par un mot plaisant, une comparaison fine ou un rapprochement imprévu, qui révèle l'observateur avisé et de grande hauteur d'âme; même quand il parle de lui, il le fait avec la simplicité qu'il mettrait à parler d'un autre. Dans ses préfaces, comme dans ses lettres, comme dans ses prières, son âme s'ouvre au lecteur, et pour le quitter à la fin de sa conclusion, il a souvent une finale gracieuse, qui ne laisse pas son lecteur dans le vide de l'isolement; plus d'une fois aussi, il lui fait part de sa propre satisfaction d'avoir vu clair *gratia Dei mecum*, dans les questions difficiles dont il cherchait la solution. Les écrits d'Anselme ont conservé quelque chose de cette puissance d'attraction humaine, que l'auteur exerçait de son vivant et qui lui faisait dire sans détour : « Tous les gens de bien qui m'ont connu m'ont aimé, et d'autant plus qu'ils m'ont connu de plus près. »

De tous les auteurs examinés jusqu'ici, pas un n'atteint à ce ton de sympathique attirance, qui est en même temps sincère et franc, sans vanité ni suffisance, tendre et viril, subjuguant et délicat tout à la fois. D'autres aussi ont permis de lire dans leur âme, comme Rathier de Vérone, pessimiste passionné,

qu'on a appelé un peu à tort « un génie de réflexion », ou Othlon de Saint-Emmeran, trop sensible, ou Guibert de Nogent, trop loquace. Mais aucun n'approche d'Anselme, dont l'œuvre littéraire a du reste traversé les siècles en exerçant toujours ce même triomphant prestige.

Supérieur à ses contemporains et à ses prédécesseurs par la haute tenue littéraire de son œuvre, Anselme l'est davantage encore par l'originalité, la vigueur et la netteté de sa pensée. L'histoire de la philosophie et de la théologie sera surtout portée à examiner ce genre de mérites. Mais l'histoire littéraire ne peut en faire totalement abstraction; car c'est un nouveau genre qui s'affirme, ou tout au moins qui recommence à s'affirmer après une longue interruption, et il caractérise spécialement Anselme, ou mieux Anselme lui donne sa plus haute expression, qui ne sera que rarement ou jamais atteinte après lui, pas même par les plus sympathiques méditatifs du XII^e siècle, comme Hugues ou Richard de Saint-Victor. Jusque-là, les écrits théologiques n'avaient guère eu le genre de méditations métaphysiques, on dirait presque contemplations, comme Anselme les aimait. Ceux qui ne s'étaient pas contentés de répéter les idées et les mots de leurs prédécesseurs, et c'était le grand nombre, s'étaient bien essayés à entremêler de raisonnements dialectiques quelques-unes de leurs notions dogmatiques, comme Bérenger en eut un moment le monopole, sinon l'initiative, plus tard Roscelin et, avec Abélard, tous ceux qui suivirent son impulsion au XII^e siècle. Quelques autres, peu nombreux, comme Jean Scot et Paschase Radbert, avaient eu une pensée plus ou moins personnelle, ce dernier surtout qui est un des premiers médiévaux à vouloir pénétrer le contenu du dogme en raisonnant sur le dogme et dans le dogme, sans se contenter d'un simple revêtement dialectique, comme souvent ce sera le cas après lui. Cette manière d'Anselme, que les théologiens et les historiens de la mystique sont spécialement intéressés à étudier, donne aussi à l'expression littéraire de sa pensée une caractéristique que l'on serait porté à dire unique, tant elle se fait rare dans les autres écrits théologiques du

moyen âge. L'histoire de la littérature médiévale ne peut pas la laisser inaperçue. Hugues de Saint-Victor, saint Bonaventure et saint Thomas dans telles pages de sa *Summa contra Gentiles*, ont par-ci par-là, le premier surtout, des passages qui rappellent le genre d'Anselme par l'union intime de la spéculation affectueuse et de l'affection spéculative. Mais, par la fréquence ou mieux par la persistance de cette union qui pénètre tous ses écrits et révèle la structure interne de son âme, à la manière de saint Augustin, on peut dire qu'Anselme, s'il n'est pas unique, se place au-dessus de tous les médiévaux. Si l'écrivain attire jusque dans ses raisonnements les plus spéculatifs, c'est qu'il médite avec amour sur les vérités qu'il étudie. Spéculation affectueuse, contemplation et affection spéculatives vont de pair chez lui et son style s'en ressent, dans ses traités comme dans ses méditations et ses prières. Sans doute, dans celles-ci le coefficient affectif est plus élevé que dans ceux-là, mais de part et d'autre, on retrouve la prière spéculative et la spéculation priante, « la prière du cœur » et la spéculation intellectuelle s'unissent et se donnent la main; tels passages de ses traités, même de son *Proslogion*, ont leur parallèle dans ses *Orationes* et ses *Meditationes*. Une fois admis sur l'affirmation de la foi « sans les comprendre et sans les raisonner, les mystères chrétiens lui donnent matière à de belles méditations et à traitement rationnel et scientifique ». C'est alors qu'interviennent toutes les ressources de sa vigueur d'esprit et de son cœur aimant pour s'expliquer les vérités révélées auxquelles il adhère de toute son âme, il les éclaire, il les contemple, il en tire les conséquences, il les ordonne en système cohérent, non pas à la manière sèche d'un dialecticien qui entrevoit la réponse et veut l'étayer sur ses syllogismes, mais plutôt à la manière d'un voyageur de la pensée qui part à la découverte, sûr de n'aboutir qu'à des vérités d'accord avec sa foi, ou décidé à rebrousser chemin pour ne pas faire fausse route, s'il en rencontrait d'autres. Chemin faisant, et toujours au point de départ et au point d'arrivée, la discussion et le raisonnement le plus serré s'accompagnent d'élévations affectueuses. Si la pensée s'ex-

prime, le cœur écoute et s'émeut dans une affectueuse expérience, comme il le dit lui-même au début de son *De fide Trinitatis* et dans une lettre à Lanfranc (*Epist.* I, 41). De là, une note spéciale à toute l'œuvre spéculative d'Anselme, et qui se retrouve aussi dans ses *Méditations* et *Prières*.

L'exemple d'Anselme a légitimé définitivement la théologie scolastique dans ce qu'elle a d'essentiel, à savoir le traitement rationnel et scientifique des vérités reçues de la foi; il l'a basée sur le principe de la *fides quaerens intellectum*, comme avant lui saint Augustin et après lui saint Thomas; il en a pratiqué la méthode, souvent même la technique, comme dans la troisième question de sa *Concordia*. Par tout cela, et par son énorme influence où s'affirme la fécondité de son action, il mérite pleinement le titre de « Père de la scolastique », qui lui a été parfois contesté au bénéfice de théologiens incomparablement moins géniaux, mais plus dialectiquement systématiques. Mais après lui, les représentants de la théologie médiévale n'ont pas recueilli intégralement l'héritage de cette paternité anselmienne; ils n'ont pas ou guère fait place comme Anselme au coefficient affectif, qui donne tant de charme à ses pages les plus vigoureusement pensées et qui les munit d'une empreinte tout autre que celle de la seule dialectique savante et sèche; ils se sont de plus en plus complu dans un traitement technique des matières, où ne se reconnaît plus la belle manière anselmienne, si profonde, si riche, si chaude et si littéraire tout à la fois. L'étude des sources, appuyée parfois sur les propres aveux d'Anselme, aboutira à voir dans saint Grégoire (*Moralia* et *Homiliae in Ezechiel*), notamment pour les parties affectives et mystiques du *Proslogion*, et surtout dans les écrits de saint Augustin, l'inspirateur ordinaire de sa pensée. Mais Anselme s'en est tellement bien assimilé la méthode, il a tellement pénétré la pensée augustinienne pour la féconder, la prolonger et la développer sans s'en faire l'esclave, que le résidu final est quelque chose de bien personnel : exception bien rare au moyen âge. Mieux que chez Augustin, la pensée se déroule dans toute son ampleur et sa logique, sans les obstacles d'une

tendance psychologique trop marquée, ni les écarts de digressions disparates, ou le vide d'explications ex gétiques raffinées.

La fascination immédiate exercée par les écrits d'Anselme se manifeste entre autres par leur rapide diffusion, en dehors des recueils de ses lettres, à travers tout l'Occident; on en arrache les copies à ses secrétaires, parfois à l'insu de l'auteur; jusque sur les bords de l'Isar et du Danube s'affirme leur présence, et sans doute encore du vivant du saint. Plus tard, les mêmes volumes réunissent souvent ses œuvres, ou les pensées de ses œuvres, *Tabulae originalium*, avec celles de Jean Damascène et de Denys l'Aréopagite. Si les théologiens du XII^e^ siècle n'ont pas osé suivre ses principales idées dogmatiques, il a été largement dédommagé de ce retard par une ère de succès indiscontinué à partir du XIII^e^ siècle; ses grandes doctrines sont entrées dans le courant de la dogmatique et ses formules, ses distinctions, ses expressions sont passées dans le langage théologique. L'attrait littéraire de son œuvre, l'attirance subjuguante de cette âme si haute, si chrétienne et si humaine, n'a jamais connu d'éclipse. Singulier phénomène, qui devance de toute la supériorité du génie la renaissance intellectuelle et littéraire du XII^e^ siècle, Anselme a sûrement stimulé par son exemple le renouveau du siècle qui le suit. Mais il n'a pas eu d'imitateur immédiat, et parmi ses prédécesseurs médiévaux, il n'a pu trouver aucun modèle, pas plus qu'il n'a eu d'égal parmi ses contemporains. En ce sens c'est un isolé, que le génie place à peu près hors cadre dans toute la série des écrivains et des penseurs des premiers siècles du moyen âge. L'on verra ailleurs ce que lui doivent les grands auteurs du XIII^e^ siècle, et en quel sens ceux-ci se rapprochent ou s'écartent de ses exemples. Avant cela, il reste à dégager les principaux traits du long travail intellectuel et littéraire effectué depuis la fin de l'ère carolingienne.

CHAPITRE IV

PRINCIPAUX GENRES LITTÉRAIRES ET CARACTÉRISTIQUES

1. Théologie, deux grandes controverses; la dialectique et le droit. — 2. L'histoire et l'hagiographie. — 3. Le style et l'utilisation des classiques, la prose rimée, le « cursus ». — 4. La poésie et la versification, didactique, hagiographique, lyrique, la séquence.

1. **La théologie, la dialectique et le droit.** — Moins abondante que durant le siècle carolingien, la production littéraire du X^e^ et du XI^e^ siècle ne commence que vers l'année 1050 la série de ses œuvres théologiques. Jusque-là, il y a bien quelques œuvres éparses, analysées ci-dessus, surtout celles de Rathier de Vérone, avec Hériger de Lobbes qui le précède, et celles d'Othlon de Saint-Emmeran; mais elles n'ont guère de lien entre elles et ne se laissent pas aisément grouper comme celles qui voient le jour à propos des Investitures et de la controverse bérengarienne. D'ordre essentiellement pratique comme les Investitures, le conflit se transporte tout de suite sur le terrain littéraire et produit une efflorescence jusque-là inconnue de la polémique théologique. Ces œuvres ont déjà été exposées dans un tableau d'ensemble qui tenait compte de leur groupement systématique non moins que de leur enchaînement historique. Il suffira de dégager quelques traits parmi ceux qui ont été fournis précédemment.

Par l'opposition alarmée des uns, non moins que par les sympathies déclarées des autres pour la dialectique, la littéra-

ture polémique des Investitures et de la controverse bérengarienne montre la rapide extension que prenait à ce moment la branche supérieure du *trivium*. Son entrée dans le monde intellectuel avait été modeste. Principalement basée d'abord sur les écrits d'Isidore, de Cassiodore, de Martianus Capella, d'Augustin et du pseudo-Augustin, elle devait une part notable de ses progrès, vers le IX^e^ siècle, avec Alcuin et Jean Scot, à une utilisation un peu plus large de Boèce et des pseudo-Boèce, puis à l'étude des traités spécialisés de Boèce, fortement promue dans les milieux français, par Gerbert à Reims et par Abbon et ses successeurs à Fleury-sur-Loire, au X^e^ et au XI^e^ siècle. Par leur contenu, au début très élémentaire, les *Corpus* médiévaux des traités de Boèce et d'autres, formés dans divers centres, montrent l'évolution progressive de l'étude de la logique et l'avance ou le retard des divers milieux scolaires. Vers la fin du X^e^ siècle, les traités élémentaires font place aux commentaires de Boèce sur la première partie de l'*Organon*. Mais dans ce nouveau stade de l'émergence des œuvres de Boèce, l'étude passionnée prend sa revanche de l'oubli où on les avait laissées; c'est alors seulement, après une lente assimilation, que les esprits abordent la question des universaux. Ce culte de la dialectique devient même abusif. A première vue, on pourrait croire que le mouvement n'intéresse que l'histoire de l'enseignement et des origines de la philosophie médiévale, car c'est sur cette base que s'élèvera un jour la scolastique comme les autres études universitaires. Mais dès la fin du XI^e^ siècle, même en dehors du domaine purement didactique, qui va d'ailleurs totalement se modifier, la littérature latine est tellement dominée par cette allure conquérante de la dialectique, qu'on ne peut pas se dispenser de signaler ses progrès dans les productions contemporaines. Le succès que veulent lui assurer Bérenger, à propos de l'Eucharistie, et Roscelin, un de ces *illi dialectici moderni* de saint Anselme, à propos de la Trinité, suscite des réactions et des oppositions, qui risquent de compromettre sa période de gloire. Othlon, le *Conflictus ovis et lini*, le *Paraclitus* de Werner de Bâle, Manegold

de Lautenbach, Ekkehard IV de Saint-Gall, avec Guibert de Nogent, Hildebert du Mans, Brunon de Segni, et d'autres s'en défient, ou parfois, dans leur outrancière véhémence, la rejettent avec horreur. D'autres l'accueillent comme une alliée à l'exemple de saint Augustin, de Raban et d'Alcuin, et sans qu'il faille exagérer son rôle par son inspiration soi-disant latine et antigermanique, pour la rendre responsable du succès ou de l'insuccès, selon les pays, des solutions du pacte de Worms, il est visible qu'elle maintient désormais sa place dans les écrits, par exemple chez un saint Anselme, et que bientôt elle va régner en maîtresse dans tous les centres littéraires. Formé au XI^e^-XII^e^ siècle, un recueil énigmatique de questions dialectiques, publié par dom Wilmart, nous a même conservé une mise en forme de l'argument apologétique du pari, esquissé jadis par Arnobe et Augustin, qui ne manque pas de valeur et qui fait songer aux réactions du scepticisme d'Othlon. Les gloses qu'on attribue à Raban Maur sur les *Categoriae* du pseudo-Augustin doivent se placer à l'époque d'Abélard. Adressée à Roscelin de Compiègne, la seconde lettre de Walter de Honnecourt, vers 1085-1089, s'insurge elle aussi contre les innovations même terminologiques.

Sans négliger la dialectique, c'est cependant aux arguments d'autorité que recourent surtout les polémistes des Investitures. Sur ce terrain, il y a eu des faux, consciemment composés et consciemment utilisés; telle la lettre du pseudo-Ulric d'Augsbourg, *De continentia clericorum* (vers 1074-1079), et ses divers remaniements. Il est manifeste aussi que le dossier des textes s'est largement développé : ce qui montre une utilisation très étendue des œuvres anciennes et le recours à beaucoup d'écrits qu'on n'avait guère songé à interroger jusque-là. Les autorités auxquelles on recourt sont de genre très divers, mais il en est deux qui reviennent fréquemment, outre les textes juridiques, à savoir les œuvres de Cyprien de Carthage et celles d'Augustin. La liste des textes empruntés à chacun de ces auteurs et discutés dans la réplique de l'adversaire atteint un nombre considérable, surtout dans la question de la

validité des sacrements. Le *De ecclesiae unitate conservanda* est remarquable par l'abondance, la variété et le choix judicieux de ses citations de l'antiquité profane et patristique. Il va de soi aussi que les grandes idées d'Augustin dans son *De Civitate Dei* trouvaient matière en l'occurrence à beaucoup d'applications concrètes.

C'est sous l'autorité de saint Augustin également que se placent un certain nombre d'écrits de spiritualité et de théologie pratique, qui mériteraient un chapitre spécial, par exemple le *De vera et falsa paenitentia*, appelé à grande célébrité dans le développement de la doctrine pénitentielle, le *De visitatione infirmorum*, restitué à Baudri de Bourgueil, et surtout les séries de *Meditationes* et de *Preces*, méditations, prières, soliloques, supplications intenses, élans mystiques de l'âme, confessions de croyances ou aveux de repentir, régulièrement inspirées par la pensée d'Augustin ou transcrites dans ses propres expressions, avec des répétitions et des redites, indices de l'intensité du sentiment d'où elles émanent. L'exemple de Jean, abbé de Fécamp (1028-1078), qui en envoie tout un recueil (1063) à l'impératrice Agnès devenue veuve, est significatif à cet égard; c'est le principal auteur ou compilateur des *Meditationes S. Augustini*, qui vont traverser le moyen âge sous cet illustre pavillon; Pierre Damien et Anselme ont des compositions personnelles du même genre, entre autres pour la comtesse Mathilde de Toscane. Le siècle suivant verra surgir beaucoup d'apocryphes pseudo-augustiniens, qui dénotent, dans les âmes de leurs auteurs une forte accoutumance avec la pensée et la piété d'Augustin; leur diffusion atteste l'emprise qu'ils ont eue sur la mentalité spirituelle du moyen âge.

A côté de la dialectique conquérante, la rhétorique avait depuis longtemps son rang, sans atteindre toutefois le développement pris par la grammaire. Un auteur inconnu de la seconde moitié ou de la fin du x^e^ siècle, Gautbert ou Gozbert, français sans doute mais instruit du progrès des écoles italiennes, nous laisse dans sa *Grammaticorum* διαδοχή un court aperçu sur le développement des études grammaticales et ses principaux

maîtres du VII^e^ au X^e^ siècle. Au cours du XI^e^ siècle, les conditions meilleures de la vie économique et sociale, le renouveau des écoles, peut-être aussi les débuts du développement de la vie urbaine, ce qui sera important pour la création des universités, donnent à la formation scolaire due au *trivium* un succès et un progrès qu'on n'avait guère connus jusque-là.

Fidèle à une vieille tradition qui faisait du droit le prolongement de la rhétorique, l'Italie ajoute une troisième spécialité qui, elle aussi, sera de profonde conséquence dans l'évolution des études ecclésiastiques. Chez les lettrés d'alors, dont le champ d'activité embrasse à peu près tout le domaine intellectuel, la littérature également en subit forcément le contrecoup déjà dans le succès de l'*Ars dictaminis* à Bologne : c'est la science du droit, du droit lombard et du droit romain, la grande originalité doctrinale de l'Italie au moyen âge, que favorisent du reste en ce moment les conditions du développement municipal et communal. Son essor est dû en partie à la découverte du *Digeste*, disparu durant quatre siècles de l'horizon des juristes et des gouvernants. A la fin du XI^e^ siècle, sinon plus tôt, les *Pandectes* sont l'objet d'études et de gloses. Vers 1083, la *Collectio Canonum* d'Anselme de Lucques avait remis en honneur certains textes de Justinien, qui reprend alors sa prépondérance sur le droit antérieur; le *Polycarpus* manifeste aussi cette reprise de vogue du *Digeste*. Cet enrichissement des sources du droit canonique s'explique par les vicissitudes mêmes de la lutte des Investitures, qui avait dirigé l'attention des polémistes et des canonistes, on l'a vu plus haut, vers les documents juridiques anciens, ecclésiastiques ou même profanes. Le genre littéraire des collections canoniques allait définitivement s'épanouir avec la réforme grégorienne.

Préparée déjà par le recueil de Denys le Petit, puis par les recueils irlandais, par les collections carolingiennes et postcarolingiennes, surtout l'*Isidoriana* et les Fausses Décrétales, par la collection de Réginon et celles d'Abbon de Fleury et de Burchard de Worms, déjà décrites précédemment, la littérature canonique doit à la querelle des Investitures un développe-

ment considérable. Parfois, comme chez Bernard d'Hildesheim, Bernold de Constance ou Alger de Liége, ce fut sous la forme d'une discussion sur le sens d'un certain nombre de décrets réunis à cet effet; habituellement, ce fut sous la forme de collections nouvelles, enrichies par l'apport de documents nouveaux déterrés des archives, grâce aux recherches faites au temps de Grégoire VII, et disposées dans un ordre systématique, avec une abondance, parfois même avec une précision, que jusque-là on n'avait jamais atteinte. Parmi les nombreuses collections qui voient le jour alors, il suffira de rappeler la *Collection en 74 titres*, vers 1050, qui donne un coup de barre décisif à l'œuvre réformatrice, les recueils qui se constituent dans l'entourage et à l'instigation de Grégoire VII, surtout celui d'Anselme de Lucques (1081-1086) remanié dans ses nombreuses copies, celui de Deusdedit (avant 1097), le *Liber de vita christiana* de Bonizon de Sutri (avant 1095), le *Capitulare* du cardinal Atton, le plus romain par la nature de ses sources, le groupe des écrits d'Yves de Chartres, le *Decretum* et la *Panormia*, qui prendra vite grande extension, enfin les collections régionales d'Italie, de France, d'Espagne, dépendantes ou indépendantes de l'inspiration grégorienne ou de celle d'Yves de Chartres, la collection de Tarragone entre 1085 et 1090, le *Polycarpus* du cardinal Grégoire entre 1104 et 1106, la collection de Saragosse entre 1110 et 1120 (première rédaction), et d'autres. Très intéressantes pour l'histoire des idées réformatrices et capitales pour l'étude du développement juridique et de la discipline pénitentielle, surtout avec Burchard, Fulbert et Anselme de Lucques, elles intéressent l'histoire littéraire, sans parler des mobiles dont elles s'inspirent, par les progrès de leur élaboration systématique, par l'extension et le choix plus judicieux des sources anciennes ou nouvelles qu'elles mettent en circulation, par les réactions littéraires internationales qu'elles manifestent, par la manière plus ou moins libre dont elles introduisent des modifications dans les libellés, par les préfaces de quelques-unes d'entre elles, riches en questions de principes, qui ouvrent la voie à Gra-

tien. Malgré ses insuffisances, l'œuvre de Bonizon se fait remarquer par une initiative nouvelle qui prélude, elle aussi, à Gratien. S'il s'est contenté en général de recourir aux collections antérieures et aux recueils partiels réformateurs, si sa conception de l'apocryphe est critiquement inacceptable, si sa plume s'égare trop souvent sous l'impulsion de ses rancunes et de ses tendances réformatrices outrées, il compense en partie ces défauts par une innovation intéressante, qui consiste à entremêler aux canons, comme le fera Gratien avec plus d'ordre, de mesure et de savoir, toute une série d'explications et de commentaires qui tâchent de résoudre les questions qu'ils soulèvent.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer quelle forme littéraire revêt peu à peu cet enseignement du droit civil surtout dès la fin du XI^e^ siècle, et l'extension que prend par suite à Bologne la littérature juridique civile d'abord, canonique ensuite; la cité s'en enorgueillit jusqu'à inscrire sur ses monnaires : *Bononia docet, Bononia mater studiorum.* Le nom le plus célèbre alors est celui d'Irnerius, qui prend pour base la codification justinienne, et recourt au système des gloses explicatives, soit interlinéaires soit marginales, et des notes critiques avec les variantes et les parallèles; il concilie les « antinomies », dont les préfaces des canonistes n'avaient pas manqué non plus de relever la complication dans leurs collections; il développe une casuistique, il condense certains textes en maximes appelées « brocards », il pose des problèmes juridiques et les résout. La voie était tracée : la littérature canonique suivra la même manière. Depuis l'*Enchiridion* de Réginon, jusqu'à la *Panormia* d'Yves de Chartres et la *Concordia* de Gratien, en passant par Burchard de Worms, la *Collectio duodecim partium* et les recueils grégoriens déjà cités, le progrès de la composition s'affirme constamment, jusque dans le libellé plus exact du contenu des canons, la division des matières et les essais de gloses qui les expliquent. Souvent développée comme un petit traité, à la manière d'Yves de Chartres et de Bernold de Constance, une préface étudiée pose les principes de conci-

liation entre les divergences apparentes : ceux de Bernold de Constance et d'Yves de Chartres ont une supériorité qu'on a déjà soulignée précédemment; de même, le *Liber de misericordia et iustitia* d'Alger de Liége, essai concret de conciliation, sur un des points les plus litigieux, dans une situation extraordinairement compliquée, dont l'idée et parfois l'expression passent chez Gratien. En même temps, chez les juristes civils et canonistes, se révèlent des sympathies littéraires et doctrinales dans le choix de leurs matériaux : ainsi les textes de la législation germanique des Goths, des Burgondes, des Lombards, etc., disparaissent de plus en plus des recueils. Pour citer un autre exemple, l'*Anselmo dedicata*, à l'aube du Xe siècle, a une empreinte essentiellement italienne, antibarbare et romaine. D'autres fois, tel Burchard de Worms, l'auteur n'hésite pas à modifier le texte de ses emprunts pour l'adapter aux conditions nouvelles, ce en quoi il aura des imitateurs. Mais ces traits ressortissent davantage à l'histoire du droit qu'à l'histoire de la littérature. Le renouveau juridique avait été assez brillant pour attirer l'attention des historiens un siècle plus tard; on le constate chez Burchard († 1230), le chroniqueur d'Ursperg entre autres, qui en fait gloire à une initiative de la comtesse Mathilde.

A côté du droit, de la dialectique et de la rhétorique, les sciences du *Quadrivium*, qui intéressent l'histoire littéraire à ce moment dans la mesure où elles haussent le niveau culturel, ne suscitent guère d'œuvres dignes de mémoire, en dehors de Gerbert, de Fulbert de Chartres, d'Abbon de Fleury et d'Herman le Contrefait, auxquels on peut ajouter Francon de Liége et Gui d'Arezzo. Mais le côté technique de ces traités, à commencer par les traités utilitaires sur le « comput », attirera toujours l'historien des sciences. A partir de Bède le Vénérable et de Raban, déjà avant Sigebert qui s'y intéresse comme chroniqueur, les manuels se multiplient, spécialement dans certains centres comme Reims, Fleury, et à l'école de Liége toujours florissante, où Francon, successeur d'Adelman ou de Gozechin comme écolâtre († après 1083), s'occupe de la qua-

drature du cercle (1056) dans le latin orné cher à cette école, et trahit des préoccupations d'histoire des sciences rares à ce moment. Les traités d'arithmétique, de géométrie et d'astronomie, sur l'abaque, sur l'astrolabe, etc., jalonnent le chemin qui mène aux écrits du XII^e siècle, ceux-ci d'une note beaucoup plus rigoureusement scientifique. D'autre part, l'histoire littéraire médiévale, en général, est intéressée de près à ces vieux traités pratiques élémentaires, souvent anonymes ou pseudépigraphiques; car la date de leur composition, beaucoup mieux établie par les travaux récents, fait placer dès la fin du X^e siècle, et non plus à la fin seulement du XI^e, les emprunts intellectuels et littéraires que l'Occident latin fait à l'Islam. L'attention grandissante donnée alors à la musique mérite aussi d'être rappelée, surtout à cause de ses relations avec le développement de la séquence et des pièces lyriques, qui donneront bientôt naissance aux florilèges et « chansonniers » notés. A Michelsberg (Bamberg), Frutolfe fait œuvre de musicologue et la bibliothèque de l'abbaye en porte la marque.

2. **L'histoire et l'hagiographie.** — L'histoire aussi est en progrès. Mais comme l'hagiographie au X^e et au XI^e siècle, elle est en fonction de l'époque en général et des conditions scolaires en particulier. Le progrès de l'histoire réalisé par Thietmar de Mersebourg a déjà été indiqué. On a rappelé aussi que les chroniques universelles au X^e et au XI^e siècle ont été composées, presque toutes, dans la partie de l'ancien empire carolingien soumise à la dynastie des Othons et des Franconiens, c'est-à-dire du côté germanique et lorrain. Dans la France du XI^e siècle, l'histoire universelle est négligée. La raison en est obvie : la situation politique du pays, morcelé en fiefs, restreint le regard du chroniqueur au voisinage immédiat. En Espagne, les conditions des principautés catholiques et les péripéties de la « reconquista » contre les Maures ne favorisent pas encore la composition historique, à en juger par la chronique d'un prêtre de Léon, Sampirus, devenu évêque d'Astorga (1035-1040), et par les additions de son

continuateur Pélage d'Oviedo, qui mène le récit, sec, schématique et sans envergure, jusqu'à la mort d'Alphonse VI en 1109. Par contre, en Allemagne, les limites géographiques de cet empire, qui s'étendait depuis Bénévent jusqu'aux terres de la Baltique, et depuis l'Escaut jusqu'à l'Oder, élargissaient l'horizon; outre cette situation géographique, les relations suivies avec l'Italie et occasionnelles avec Byzance facilitaient les renseignements, même sur les régions des peuples slaves de l'Est, peu connus jusqu'alors. C'est en Allemagne et en Lorraine qu'on rencontre les chroniques de Herman le Contrefait, de Marien Scot, de Hugues de Flavigny, et finalement celle de Sigebert de Gembloux, le meilleur chroniqueur de toute la période, dont la *Chronographia*, qu'on a pu appeler une œuvre supérieure, est immédiatement accueillie par un succès aussi mérité qu'extraordinaire. Elle servira de base à toutes les chroniques, même des meilleures, du XII^e^ siècle, si bien qu'on peut placer comme jalons dans l'élaboration des chroniques universelles les noms d'Eusèbe-Jérôme (après 378), de Bède le Vénérable (735) et de Sigebert de Gembloux (1099-1112), chacun à un intervalle de trois siècles environ. En Franconie, la chronique d'Ekkehard de Aura (1126), en ses multiples éditions et due en grande partie à Frutolfe de Bamberg († 1103), est digne aussi de mention.

En dehors de quelques indications occasionnelles, les théories littéraires sur les différents genres, annales, chroniques, histoires, comme en auront Gervaise de Cantorbéry et d'autres au XII^e^ siècle, sont rarement touchées ou discutées. Mais avec la querelle des Investitures l'histoire donne des armes à la polémique. Par contre, les règles de la narration historique, *brevis*, *aperta*, *probabilis*, ou *probabiliter*, *dilucide*, *breviter*, prises à Cicéron, à Martianus Capella, et d'autres, reviennent assez fréquemment, par exemple chez Adam de Brême, et trahissent leurs origines scolaires. Ce sont ces qualités, plus que l'élégance et l'ornement du style, qu'on peut relever chez ces historiens. Dans le *Liber ad amicum* de Bonizon de Sutri, on a voulu voir la mise en œuvre de la concep-

tion augustinienne de l'histoire; ce qui s'accommode de l'étude faite par Bonizon des œuvres d'Augustin, car il en a tiré un recueil méthodique d'extraits sur la vie chrétienne, intitulé *Paradisus*, encore inédit. Au XII^e^ siècle, beaucoup plus qu'au X^e^ et au XI^e^, on recommence à intercaler des documents dans le récit, à la façon d'Eusèbe, de la *Tripartita* et de Bède. Le *De Bello Saxonico* en donne un exemple auquel la fidélité à Salluste, constante au moyen âge, n'est peut-être pas étrangère. Sur le terrain des principes historiques et de la critique, il y aurait plus ample matière à développer que sur le terrain littéraire.

Si, par suite de la situation qu'on traverse, les histoires générales ne voient que difficilement le jour, les histoires spéciales des abbayes, des diocèses, parfois d'une nation, attirent davantage les auteurs; dans les unes et dans les autres, la partie contemporaine encore une fois est la plus précieuse. Ainsi, les *Gesta abbatum Trudonensium* de Rodolphe de Saint-Trond, formé à Liége, méritent d'être cités, tant l'auteur est circonspect, modéré de jugement et soucieux d'information exacte des témoins à partir de 1055. Dus à Anselme de Liége qui est un esprit cultivé († 1056), et englobant le travail d'Hériger de Lobbes, les *Gesta episcoporum Tungrensium... ac Leodiensium* sont un bon exemple de l'utilisation de Sulpice-Sévère et des sources antiques dans leur premier livre, tandis que le second, presque tout entier rempli par l'épiscopat de Notger et de Wazon, est le récit d'un témoin contemporain de première importance. De même, les *Gesta episcoporum Cameracensium* (vers 1044), d'une élégance de style très inégale malgré d'heureuses réminiscences de César et d'autres, s'appuient sur des renseignements anciens et contemporains très consciencieusement utilisés et se classent ainsi parmi les meilleures histoires des diocèses.

La biographie est en honneur, des princes ecclésiastiques surtout, des grands évêques et des abbés, et il y en eut d'importants qui haussèrent par leurs qualités personnelles le prestige très élevé alors de la puissance ecclésiastique. Parmi

ces biographies, peu atteignent le mérite de celle de Bernward de Hildesheim par Thangmar (entre 1015 et 1023), qui avait vécu dans l'intimité de l'évêque, ou de celle de Brunon par Ruotger de Cologne, dont il sera question en hagiographie. Par contre, les laïcs trouvèrent peu de biographes; on a déjà cité la vie d'Alfred le Grand par Asser, et celle de Conrad II par Wipon; celle de Canut par un moine de Saint-Omer a moins de valeur; malgré l'éclat de son règne, Othon Ier n'a pas de biographe. Parmi les biographies politico-religieuses, quelques-unes de l'époque de Grégoire VII intéressent de près l'historien plus encore que l'hagiographe. Celle du pape Léon IX par le lorrain Guibert, qui avait bien connu son héros, se fait lire volontiers, mais manque un peu d'envergure et aurait dû utiliser dans une plus large mesure les nombreux actes et documents d'archives que l'auteur avait sous les yeux. Il faut signaler encore celle d'Anselme de Lucques, écrite peu après sa mort (1086) à la demande de la comtesse Mathilde, et celle d'Henri IV, écrite aussi peu après sa mort (1106) par un de ses chauds partisans ecclésiastiques, dans un latin à empreinte classique non exempt de rhétorique et de phrase rythmée. Celle de Grégoire VII († 1085) n'est pas écrite par un italien, mais par un allemand de Ratisbonne, Paul Bernried, en 1128, quarante-trois ans après la mort du pape. Faite en 1105 par un moine de Siegburg, fondation d'Annon et empruntée en partie à Lambert de Hersfeld, la vie d'Annon II de Cologne († 1075) transforme un peu la physionomie de ce grand homme de gouvernement, par le souci dominant chez le biographe d'entourer de l'auréole de la sainteté et du merveilleux le fondateur de son abbaye. La vie de Guillaume d'Hirschau († 1091) est écrite assez tôt après sa mort par un moine qui l'avait bien connu; elle recourt fréquemment à la prose rimée et peu après a été versifiée en hexamètres.

Le style de ces œuvres demanderait une étude. Le genre même des annales, surtout à leur début, se contente de la mention très brève des événements; peu à peu, elles se développent. Plusieurs chroniques d'Italie sont de style médiocre.

Dédiés anonymement à Burchard de Worms entre 1021 et 1025, les mémoires d'Alpert de Metz sur les événements et les personnages contemporains, *De diversitate temporum*, s'inspirent fortement de la façon de César, occasionnellement de Salluste et de Sulpice-Sévère, et en dehors des pages d'édification, donnent au lecteur l'illusion d'avoir affaire à un historien antique. Parmi les modèles qu'on s'efforce d'imiter, avec Suétone il faut surtout citer Salluste, très fréquent dans les bibliothèques et régulièrement utilisé, notamment dans le *Chronicon Sancti Huberti* et le *De Bello Saxonico* de Brunon, parfois Tite-Live, de temps à autre Tacite ou César : imitation aboutissant quelquefois à des anachronismes, comme chez Richer, qui emprunte au vieux protocole romain des expressions telles que *vir consularis* pour désigner un comte. D'autres fois, l'imitation est plus heureuse : ainsi, Lambert de Hersfeld, un des meilleurs stylistes de l'époque au moins quand il imite les classiques, bien qu'inférieur en correction à Éginhard, a réussi beaucoup mieux que l'auteur carolingien à s'assimiler la précision du style de Salluste et le charme dramatique de celui de Tite-Live, tout en restant personnel et vivant; le combat d'Othon et de Brun, qui rappelle celui de Brutus et d'Aruns dans la seconde décade de Tite-Live, est un petit modèle du genre et la traversée anxieuse et périlleuse des Alpes par Henri IV avant Canossa, en plein hiver de 1077, fait parallèle à une page du XXI^e^ livre relatant le dramatique passage de l'armée d'Annibal. Sous ce rapport, Lambert l'emporte même sur Othon de Freising, un des écrivains et des historiens les plus marquants du siècle suivant. L'imitation de Tite-Live est d'autant plus remarquable que, en dehors de Ferrières, de Cluny, de Pomposa et de la Lotharingie, les *Historiarum libri* du padouan sont très pauvrement représentées dans les bibliothèques avant le XIV^e^ siècle.

En hagiographie, la période postcarolingienne ne compose guère de grands ouvrages de vies de saints collectives, dans le genre de ceux du VI^e^ siècle. Mais elle multiplie les légendiers et les recueils de biographies réunies en collections,

auxquels avait préludé l'abbé Valère de Galice; copiées telles quelles par les copistes, ou résumées par un auteur désireux de ne pas grossir démesurément son volume, et rangées dans l'ordre du calendrier et du martyrologe, les biographies jadis isolées nous ont été habituellement transmises de cette façon. Ces recueils, qui n'étaient pas rares au IXe siècle, se font de plus en plus nombreux. Très importantes pour l'historien et pour l'éditeur critique des textes, la composition de ces recueils et leurs relations mutuelles ne sont pas choses indifférentes pour l'histoire de la littérature, à cause du relief qu'elles donnent encore une fois à certains centres intellectuels, surtout à Saint-Gall et au groupe de la région suisse actuelle, à Tegernsee et au groupe de l'ancienne Alemanie et Souabe, puis à la Lotharingie avec Trèves, Metz, Liége, tandis que la France est moins représentée : confirmation nouvelle de ce que nous avaient déjà appris les autres manifestations de la vie littéraire au Xe et au XIe siècle.

La grande époque des martyrologes historiques est close. Notker le Bègue fait quelque quatre cents additions, tirées en partie de Raban Maur, au martyrologe d'Adon qu'il transcrit ou résume, après 895. Un siècle et demi plus tard, Herman le Contrefait reprend le martyrologe de Notker, mais en y apportant quelques brèves additions et en reproduisant en entier les articles résumés d'Adon ou de Raban : contribution plus curieuse qu'originale.

Les *Vitae* isolées continuent à se multiplier : caractéristique d'histoire littéraire assurément, au Xe et au XIe siècle, caractéristique aussi de l'histoire en général et en particulier du développement des villes épiscopales et du progrès des écoles cathédrales à côté des grandes abbayes. L'importance des sièges épiscopaux et de certains de leurs anciens titulaires rejaillit jusque sur les biographies des évêques, qui se font nombreuses alors. Les tristes conditions politiques, sociales, intellectuelles, économiques, de l'époque, font que dans ces calamités, la *Vie* de saint, seul protecteur et modèle, répond aux besoins et aux aspirations communes. Pour bien com-

prendre le moyen âge à ce moment et pénétrer dans sa mentalité, celle des auteurs comme celle des lecteurs, il n'y a pas moyen de se passer de ces *Vitae*, malgré leur valeur très inégale. Au x^e^ siècle, le type historiographique, qui dès le vi^e^ siècle tendait à s'effacer, disparaît à peu près complètement des vies de saints, devant le type purement biographique. Des biographies, comme celles de saint Cyprien par Pontius, de saint Augustin par Possidius, de Séverin du Norique par Eugippe, de Césaire d'Arles ou de Fulgence de Ruspe, deviennent de plus en plus rares et, même lorsqu'elles sont écrites par des contemporains qui ont à raconter des choses vues ou vécues, elles ne laissent pas d'obéir aux conventions habituelles. Outre le souci littéraire, qui ne se borne pas à la correction grammaticale et à l'élégance stylistique, mais veut donner à l'œuvre édifiante une forme littéraire raffinée, même à l'aide de développements et d'additions dénuées de toute base historique, pas mal d'auteurs de *Vitae* obéissent à une préoccupation matérielle : on veut authentiquer l'antiquité d'un monastère, d'un siège épiscopal, d'une donation, d'un culte, d'un usage. Chez d'autres, c'est un but théologico-moral, ou politique, qui préside à leur rédaction, avec le désir de présenter en exemples, comme réalisées déjà dans le passé, des idées contemporaines de réforme ou de condamnation, des programmes de parti religieux ou des systèmes de groupe politique. Plus que jamais dépendant des règles conventionnelles, le x^e^ siècle a souvent été considéré comme l'âge de l'hagiographie « typique », stéréotypée, tellement l'individualité du héros serait condamnée à s'effacer sous la plume de l'hagiographe assujettie à un modèle conventionnel.

Laissant aux historiens le champ, aussi vaste et varié qu'attrayant, de la critique, de l'histoire de la culture, du folklore et de la psychologie religieuse, couvert par ces *Vitae*, l'histoire littéraire n'a à s'occuper ici que de l'action de ces règles et conventions sur la *Vita*. Dès le prologue, le schéma-type se présente souvent avec ses impérieuses exigences. Malgré quelques variétés de détail, on a même pu reconstituer le

schéma de divers groupes de saints : le missionnaire, doublé parfois du martyr, l'évêque, la vierge, avec le thaumaturge, avant ou après la mort, chez chacun d'eux. Car l'attrait du merveilleux se trouve renforcé par l'idée de protection contre les misères de l'époque : Paschase Radbert l'énonce clairement dans le prologue de sa *Vita SS. Rufini et Valerii*, et dans un récit du second livre de ses *Res Saxonicae* Widukind lui fait écho. Il n'est pas difficile de mesurer l'influence littéraire qu'aura cette idée sur la rédaction de l'auteur, au détriment de la véritable notion des faits. De même, la rédaction obéit à la convention schématique qui fixe les grandes lignes des chapitres relatifs à la naissance et à l'enfance, à la jeunesse et à la sainteté grandissante du héros, à sa carrière, avec le voyage à Rome, la consécration de sa mission, ou les oppositions des méchants, l'acquisition de reliques, enfin les grâces du thaumaturge, couronnement de la vie et de la sainteté. La *Vita* de saint Liboire, évêque du Mans, contrairement à la *Translatio* à Paderborn, par le prêtre Idon, contemporaine, la *Vita* et la *Translatio* de saint Liévin et les légendes de saint Chrodegang de Metz et de saint Remacle de Stavelot ont été présentées comme exemples typiques de cette méthode littéraire. Parfois aussi, s'il s'agit des *Vitae* de princes ecclésiastiques, on peut constater dans le double exposé de la *cura exteriorum* et de la *cura interiorum* un recours aux idées chères à la *Regula pastoralis* de saint Grégoire.

Une particularité du schéma-type est le catalogue des vertus du saint, qui se rencontre déjà au VII^e^ et au VI^e^ siècle : nouvel intérêt, d'ordre littéraire et psychologico-ascétique. A première vue, la fréquence de ces catalogues, même dans des vies mal écrites ou sobres de renseignements, ferait croire à des emprunts constants. Mais les listes ne sont jamais identiques; si l'idée de fond reste la même, l'expression varie presque toujours, tandis que pour d'autres objets la plume de l'hagiographe ne recule pas devant la transcription textuelle. Le fait est d'autant plus significatif que le catalogue se présente plus d'une fois en prose rimée, et est introduit par

des formules de transition habituellement sans apprêt. Si l'on passe au contenu de ces catalogues, ce qui élargit l'examen purement littéraire, on constate un schéma général assez éloigné du cadre ordinaire des procès de canonisation, qui placent en tête les trois vertus théologales, puis les quatre vertus cardinales. Dans les *Vitae*, on ne rencontre celles-ci qu'isolément; la prudence a le plus de faveur; dans la *Vita* d'Odilon de Cluny par Jotsauld, elles sont groupées et déve-loppées. Les trois vertus théologales se présentent occasion-nellement groupées. Vers le XII^e^ siècle, ces listes ou catalogues des vertus tendent à devenir moins fréquents. Malgré la variété de leur libellé, ou peut-être à cause de cette variété même, elles accusent l'idéal de sainteté présent à l'esprit du peuple chrétien : c'est à ce tableau modèle qu'obéit l'hagio-graphe. L'hagiographie du X^e^ siècle l'exalte. On a remarqué que la plupart de ces listes répondent assez bien aux vertus inculquées par la règle de saint Benoît : ce qui se comprend, si le saint ou son biographe est bénédictin. Mais originaire-ment elles en sont indépendantes, puisqu'elles apparaissent déjà avant la composition et surtout avant la diffusion ou l'adoption générale de cette règle. On voit l'intérêt littéraire, critique et religieux, qui s'attache à ces listes et les recher-ches qu'elles méritent.

Au point de vue littéraire, ce qui intéresse aussi est le souci du style que préconisent les énoncés théoriques chez l'hagio-graphe, comme chez l'historien en général. A l'époque caro-lingienne, le progrès intellectuel avait provoqué une réaction littéraire contre le *rusticus sermo* des vies d'édification et qui opposaient aux raffinements des lettrés, *oratores* ou *philoso-phi*, imbus de rhétorique, le simple langage des *piscatores*, des pêcheurs qu'étaient les apôtres. Désormais, on veut har-moniser fonds et forme, pour donner au saint un souvenir digne de lui et, tout en professant la véracité historique dans une formule de saint Jérôme, *vera rustice potius quam falsa diserte*, ou de Sulpice-Sévère, *alioquin tacere quam falsa dicere maluissem*, on apprécie les mérites d'un monument littéraire.

Éginhard l'avait dit déjà dans la préface de sa *Vita* de Charlemagne. Chez les auteurs de remaniements, ce souci devient dangereux même quand ils prétendent s'en tenir à de simples changements stylistiques et à des détails de forme extérieure : affirmations suspectes, même sous la plume de Strabon, et plus tard, sous celle de Rathier de Vérone, d'Adson de Montier-en-Der et surtout sous celle d'Othlon deSaint-Emmeran. Due originairement à saint Ouen, son ami, mais profondément remaniée ensuite au point d'être « noyée » dans le remaniement carolingien, la vie de saint Éloi, qui puise chez beaucoup d'anciens, Sedulius, Rufin, Fortunat, Jonas de Bobbio, etc., marque une étape dans cette évolution. Plus haut, il a déjà été fait mention du remaniement de la vie de saint Lull, archevêque de Mayence, par Lambert de Hersfeld, cette fois encore plus styliste qu'historien, et de celle de saint Guillaume de Gellone († 812), par un anonyme qui situe le saint dans le cycle des légendes carolingiennes, jusqu'à faire de son héros le personnage légendaire des chansons de gestes nommé Guillaume d'Orange ou au Court-Nez : ce qui nous donne du même saint la vraie histoire dans un chapitre de la *Vita* de saint Benoît d'Aniane, sa légende pieuse dans la *Vita S. Guilielmi* et sa légende épique dans tout un cycle de poèmes. On peut en dire autant de la vie de Girard de Roussillon. La vie métrique de saint Gall par Notker le Bègue est l'œuvre d'un auteur à tempérament trop original et trop poétique pour pouvoir s'en tenir au remaniement de Walafrid Strabon, tandis que la manière recherchée et de nombreuses inexactitudes déparent les *Vitae* que Thierry de Fleury-sur-Loire se met en devoir de « réécrire », parce qu'elles étaient *falsata rusticano stylo*. Opéré vers 1050, un remaniement de la vie du vaillant réformateur, indépendant de Cluny, qu'était Gérard de Brogne († 959), montre une fois de plus le procédé aussi peu littéraire qu'antihistorique de ces remaniements; de lecture peu attrayante, à cause de ses longueurs et de ses banalités, cette *Vita posterior* utilise la *Vita S. Gisleni* de Rainier, en prose rimée, et intercale des morceaux de versi-

fication, un long passage de l'*Antapodosis* de Liudprand de Crémone et des miracles de la *Translatio* de saint Eugène de Tolède. Enrichis eux aussi de deux livres de miracles, et parsemés de citations classiques et de mots rares pris à Festus et aux glossaires, les remaniements anonymes de la vie d'Adélard de Corbie se placent, dans leurs rédactions successives, vers le milieu et vers la fin du XI^e^ siècle. Dans les remaniements des vies légendaires, on a voulu voir aussi l'inspiration des thèmes développés par les jongleurs. La recherche littéraire et historique n'a pas encore épuisé tous les secrets de la littérature hagiographique.

Mais l'ancienne tendance, opposée à la rhétorique, ne disparaît pas, comme on peut le voir dans la vie de Benoît d'Aniane et dans les miracles de saint Gorgone. Au X^e^ siècle, ses partisans relèvent davantage la tête; ils veulent se contenter du seul but d'édification, tendance qui se fortifie jusqu'à justifier la négligence stylistique par la comparaison de la *plumbi fistula* de saint Grégoire, et jusqu'à rejeter toute rhétorique comme une criminelle intruse.

De ces préceptes théoriques surgit peut-être une réaction qui se produit dans la langue elle-même. Ce n'est plus le latin savant, c'est la langue de la conversation, la langue du parler quotidien, qu'on veut désormais employer pour rendre les choses intelligibles en hagiographie et en histoire, *latinitas res intellegibiles pro rebus enuntiandis* : affirmation intéressante de Frutolfe-Ekkehard entre autres et de Geoffroy de Malaterra, mise en pratique par l'hagiographe de Lobbes, peu après 1087, dans un principe historiquement excellent : *mentiendo magis iniurius*. Cela dénote aussi les progrès réalisés par le latin comme moyen commun véhiculaire, grâce aux écoles postcarolingiennes.

Pour finir ce bref aperçu d'histoire littéraire, car la plupart des problèmes soulevés par la littérature hagiographique ressortissent au domaine des historiens, il faut noter encore les mœurs littéraires manifestées par la fréquence des falsifications et des apocryphes. Un exemple typique vaudra

mieux qu'une longue nomenclature: c'est celui des multiples faux occasionnés par les rivalités des abbayes gantoises de Saint-Bavon et Saint-Pierre du Mont-Blandin. On y voit figurer les *Miracula et translatio S. Bavonis*, la *Translatio*, puis l'*Elevatio S. Landoaldi*, auxquelles sont associés les noms d'Hériger de Lobbes, de Notker de Liége et de l'archevêque de Reims, la *Vita prior* et la *Vita altera* de saint Macaire, et enfin vers 1050 la *Vita Livini*, impudemment attribuée par le faussaire à saint Boniface, espèce de roman qui a créé de toutes pièces le Liévin archevêque martyr irlandais, dédoublement de saint Libuin de Deventer honoré à la même date du 12 novembre. Tout cela éclaire d'un jour inattendu la manière de travailler et d'écrire régnante dans certains centres de l'époque.

Le contraste est complet avec un groupe de *Vitae* dont le mérite sort du cadre habituel des conventions scolaires : le type schématique fait une place au souci du réel et aux traits personnels du saint et sa physionomie morale y prend un réel relief. Parmi les meilleurs produits hagiographiques de ces deux siècles, on peut compter la vie de saint Brunon de Cologne, frère de l'empereur Othon I[er], et celle d'Ulric d'Augsbourg († 973), *Vita Udalrici*, écrite par son successeur, Gérard d'Augsbourg. Celle-ci n'a pas la valeur de style de celle de Brunon de Cologne par Ruotger. Entremêlé de mots grecs et allemands, le latin peu correct et les défauts du style recherché, communs au genre hagiographique, indiquent que la formation scolaire d'Augsbourg est loin de valoir celle de Saint-Gall, où Ulric avait été élevé. Mais les récits de miracles mis à part, le portrait du héros est tracé avec une individualité de traits qui lui assure un haut rang dans la série des biographies médiévales, en contraste marqué avec ses remaniements successifs, même en allemand, qu'envahissent de plus en plus les formules traditionnelles et les légendes du merveilleux.

Jean de Gorze († 974), près de Metz, trouva peu après sa mort un biographe dans son ami, Jean de Saint-Arnoul :

récit sans éclat, souvent dialogué et vivant, à réminiscences classiques, de haute valeur pour la réforme monastique lorraine, l'activité du réformateur et la mission diplomatique auprès d'Abd er-Rahman IV à Cordoue en 953; malheureusement la fin de la *Vita*, si jamais elle a été rédigée, était perdue déjà au XIII[e] siècle. Deux missionnaires de la Prusse orientale, dont l'un se rend jusque chez les Petchénègues de Russie, ont toujours pris rang parmi les plus radieuses figures de saints et de martyrs de ces siècles : Adalbert de Prague (997) et Brunon de Querfurt (1009); celui-ci, biographe du précédent, a composé deux vies, en 1004 et en 1008, l'une résumée de l'autre, pas toujours de style bien clair, mais fleurie, dévotieuse et personnelle, de forte tendance ascétique, très riche en renseignements, pris entre autres à Jean Canaparius († 1004), abbé de Saint-Alexis de Rome, qui avait bien connu le saint. Brunon lui-même n'a pas eu de biographe immédiat; mais sa carrière, digne de celle de son prédécesseur, se reconstitue à l'aide de quelques-uns de ses écrits et d'autres sources. Les vies de saint Wenceslas († 935), écrites l'une pour Othon II avant 983 par Gumpold de Mantoue, qui avec affectation utilise Salluste, et l'autre par Laurent du Mont-Cassin au XI[e] siècle, sont loin d'avoir la valeur des précédentes.

Due probablement à un disciple d'Abbon, l'érudit Byrhtferth de Ramsey (entre 995 et 1006), mais écrite à la manière recherchée d'Aldhelm et des glossaires et remplie de merveilles et de visions, la vie de saint Dunstan de Cantorbéry († 988) est en contraste frappant avec celle de saint Ethelwold de Winchester († 984) par Aelfric d'Eynsham, en 1006; celle-ci est de style simple, comme celle de saint Radbod d'Utrecht († 917), objective, sans éloges conventionnels et riche de détails personnels. Écrite par le diacre Jean une quinzaine d'années après la mort du saint, la vie de saint Froylan († 905), évêque de Léon en Espagne, a une réelle valeur historique.

Les grands hommes de Cluny font peut-être l'histoire, ils ne l'écrivent pas, mais ils ont des biographes. Dues à des témoins contemporains, ces vies ont de la valeur; elles en

auraient davantage si, avec plus d'envergure, ces biographes avaient eu la pleine compréhension du rôle joué alors par Cluny et ses grands abbés. Mentionnons la vie de l'abbé Odon (927-942) par Jean, abbé de Salerne, de ton édifiant, mais de latin peu correct; celle de saint Maieul (947-994), dans un style fleuri et onctueux, laissée inachevée par le moine Syrus, complétée à l'aide des miracles de saint Germain, et reprise par Odilon dans un *Elogium* en prose rimée, simple et claire; parmi celles d'Odilon (994-1049), celle de Jotsauld de Cluny, dans le goût de l'époque, verbeuse, édifiante, augmentée d'un livre de miracles, outre le résumé remanié de Pierre Damien, sans valeur. Enfin, Hugues de Cluny (1049-1109) a eu quatre biographes, dont Hildebert du Mans, le plus célèbre, remanie et stylise la biographie d'Hézelon, perdue, et celle de Gilon, récemment retrouvée.

Burchard de Worms († 1025) a trouvé un biographe au lendemain de sa mort dans la personne d'un clerc de Worms. Sans grand mérite, mal ordonnée, mélangée d'éléments importants et de banalités, la *Vita* donne cependant un récit clair et vivant, avec quelques citations d'Horace ou de Térence, et des réminiscences de Sulpice-Sévère; mais le rédacteur ne s'occupe pas ou guère du rôle politico-religieux de l'évêque dans l'empire. Écrite dans un latin médiocre, au début du XI^e^ siècle, à Waulsort même, la vie de saint Cadroë († 978) présente cependant un certain intérêt topographico-historique par la description de nombreuses localités d'Irlande et d'Écosse, et aussi par son introduction légendaire sur la descendance asiatique des *Scoti*, à l'instar de l'origine énéenne des Francs. Les réminiscences classiques et l'imitation de Sulpice-Sévère donnent à la latinité de la seconde partie du récit une meilleure allure. Des deux vies de Bardon, abbé de Hersfeld, puis archevêque de Mayence († 1051) et prédicateur très réputé, la première, par le chapelain Vulcude, vaut moins que la seconde écrite par un moine de Fulda : incomplètement conservée, celle-ci a quelques bonnes informations dues à des contemporains. Elle est de caractère édi-

fiant comme la première, fortement entremêlée d'expressions bibliques notamment dans son exposé des vertus, mais non moins envahie par la rhétorique et par la prose rimée, jusque dans les conversations mises sur les lèvres de l'archevêque et de l'empereur. Ancien disciple de Richard de Saint-Vannes et élevé à Lobbes, en rapports avec Annon de Cologne et Herman de Metz, désiré comme écolâtre à Stavelot par Poppon, et à Fulda par Henri III, pour la septième fois pèlerin de Rome en 1077, l'ascète réformateur Thierry de Saint-Hubert († 1087) trouva dans la personne d'un moine de Lobbes, qui l'avait bien connu, un biographe dûment renseigné, désireux de dire vrai pour louer la mémoire de son héros, capable d'écrire sans contrainte dans un style qui se fait lire, discrètement agrémenté de réminiscences classiques de Pline, de Salluste, d'Ovide, de Sulpice-Sévère, etc. Complétée par son *Historia novorum in Anglia*, la vie de saint Anselme († 1109), *De vita et conversatione Anselmi*, par Eadmer de Cantorbéry († 1134), qui l'avait connu de près et accompagné plusieurs fois dans ses voyages, est agréablement écrite et est de haute valeur.

Ces listes pourraient s'allonger facilement. Ce qui précède suffit pour donner une idée du genre, de ses mérites, de ses règles, de ses défauts, et de son succès chez les auteurs et lecteurs contemporains.

3. **Le style et l'utilisation des classiques.** — Les hagiographes et les historiens, on vient de le voir, s'inspirent souvent des anciens auteurs classiques. Les autres prosateurs en font autant. A plusieurs reprises, l'utilisation et l'imitation des classiques, de Salluste surtout parmi les prosateurs, de Virgile, d'Ovide, de Prudence, de Fortunat, ou de Porfyre Optatien, etc., parmi les poètes, a déjà été occasionnellement signalée. Guillaume de Poitiers a des ressemblances d'expressions avec Salluste, qu'Orderic Vital plus tard se plaisait à relever. Virgile, l'auteur de prédilection du Dante, a même été nommé de nos jours « le Père du moyen âge », en dépit

de quelques détracteurs, comme Jean de Fulda qui lui préférait Arator. Évidemment, Ovide toujours très lu a lui aussi son influence dans le développement de la poésie profane et amoureuse, qui plus tard à partir de la fin du XI^e^ siècle se fera de moins en moins livresque et scolaire. Lucain a autant de succès dans les écoles médiévales que dans les « déclamations » de ses contemporains romains, plutôt comme historien rhéteur que comme poète, *a nullo tenebris damnabimur aevo*; Juvénal et Perse sont presque plus goûtés au moyen âge que chez leurs contemporains. Toujours très lu, même par des moniales et des abbesses, commenté, illustré, Térence, avec ses trois exemplaires à Cluny même, ne manque pas d'appréciateurs comme Marbode et Baudri, qui trouvent chez lui des leçons morales; mais il en est d'autres, comme Hrosvith de Gandersheim, d'une clairvoyance plus judicieuse. On peut juger de la diffusion de ses œuvres par les réminiscences qu'on en trouve jusque chez des historiens comme Lambert de Hersfeld et l'auteur du *De Bello Saxonico*, le clerc Brunon. Par contre, avant le XII^e^ siècle la connaissance de Sénèque le Tragique est très réduite : constatée chez Vulgarius et Liutprand, elle se restreint à l'Italie; avant cela, on en trouve trace chez Aldhelm et une mention dans la grammaire de Smaragde. Deux noms méritent de retenir encore un moment l'attention : Tacite et Cicéron. Le premier est connu à Fulda, où Éginhard l'avait utilisé, et à Corvey, où le *Poeta Saxo* et Widukind en font usage, puis à Hersfeld. C'est dans ce groupe germanique qu'il se présente, à cause sans doute de l'intérêt qu'excite sa *Germania*. L'œuvre oratoire de Cicéron, qui a eu, semble-t-il, beaucoup moins de succès quand il s'agit des discours que lorsqu'il s'agit des préceptes théoriques, a spécialement attiré Gerbert de Reims. Chez celui-ci, le contact avec les *Orationes* trahit les soucis de l'humaniste, et en maint endroit de ses lettres, son style s'en ressent avec avantage. Cette supériorité marquée sur ses contemporains fait de lui le digne émule de Loup de Ferrières. C'est à son culte conscient pour Cicéron qu'on peut attribuer la conservation

des discours retrouvés spécialement en France par les humanistes. Conrad d'Hirschau (vers 1100) et, encore une fois, Lambert de Hersfeld font bon usage aussi de l'orateur latin; dans son *Dialogus super auctores*, très intéressant pour l'étude littéraire et pédagogique, le premier l'a en haute estime. Mais, dans l'ensemble, en dépit de quelques bonnes pages rappelées déjà ci-dessus dans le genre descriptif et narratoire, le style des prosateurs, inférieur à celui de la poésie et fort éloigné de la perfection des classiques, n'atteint pas aux qualités qu'il aura chez les bons écrivains du XII^e^ siècle. En poésie, l'*aetas Horatiana*, aux X^e^ et XI^e^ siècles, se substitue à l'*aetas Vergiliana* des VIII^e^ et IX^e^ siècles, pour céder ensuite la place à l'*aetas Ovidiana* des XII^e^ et XIII^e^ siècles.

Si l'imitation des modèles n'arrive pas encore à nous donner des chefs-d'œuvre, par contre dans la technique de la phrase et de l'ordre des mots, l'effort scolaire obtient des résultats qui nous étonnent encore aujourd'hui et qui supposent un laborieux exercice d'assouplissement : c'est le moment où la prose rimée arrive à déployer toute la complication de ses richesses. Puis, vers la fin du XI^e^ siècle, grâce sans doute aux bonnes traditions conservées ou retrouvées au Mont-Cassin, le *cursus* rythmique, réintroduit dans la chancellerie pontificale, rend à la prose latine la majestueuse harmonie dont elle avait perdu le secret depuis quatre cents ans. Il faut rapidement esquisser cette histoire.

La prose rimée. — Plus d'une fois déjà, au cours de ces pages, il a été question de la prose rimée. C'est le moment de réunir ces données éparses en quelques traits significatifs. Non pas que dans cet essai d'histoire littéraire médiévale, il y ait place pour une étude approfondie de la prose rimée ou pour un exposé détaillé de ses vicissitudes. Mais il faut au moins signaler ses progrès, qui commencent à s'accuser nettement vers la fin du XI^e^ siècle, pour s'épanouir au XII^e^ et pénétrer même dans le domaine des langues nationales.

Minutie de détail à première vue, la question prend de

l'importance dès qu'on la situe dans les milieux scolaires de l'époque, car elle révèle les soucis littéraires qui président à la rédaction latine. Mais, ici comme ailleurs dans la littérature et la philologie médiévales, les problèmes se pressent nombreux : *plura quaesita quam inventa*. Où et comment les écrivains se sont-ils haussés à la recherche de pareil raffinement de style? Issue des préceptes du rhéteur Gorgias, en passant des Grecs aux Latins par Cicéron et Quintilien, la prose rimée s'est-elle transmise aux médiévaux par quelques écrivains ecclésiastiques comme Cyprien, Lactancè, Augustin, Fortunat, Isidore? La rime est-elle passée de la prose à la poésie par le moyen des hymnes, comme le veut Norden? ou la prose rimée doit-elle sa naissance à l'influence de la poésie populaire ecclésiastique, comme on le croit pour l'allure rythmique de la prose? Jusqu'où son premier emploi chez les médiévaux a-t-il été intentionnel? Le hasard, aidé du reste par les groupes identiques des riches désinences de flexion des substantifs, des adjectifs et des verbes, n'est-il pas pour beaucoup dans des exemples où l'on veut voir calcul et règles? Les théories des grammairiens, en dehors de Priscien, qui, chose étrange, ne donne rien d'utile en la matière, ont-elles inspiré la pratique? Bède a la théorie, mais pas la pratique; Julien de Tolède a la pratique, comme la plupart de ses contemporains, et aussi la théorie. Ou la pratique s'est-elle formée par une autre voie, telle que l'imitation des « fondateurs », le goût musical, la recherche de l'effet, les particularités de la langue nationale? Mais on a remarqué que, dans les productions en langues germaniques surtout, c'est l'allitération et non la rime qui avait les prédilections des auteurs. Pareils problèmes et beaucoup d'autres connexes ne peuvent être exposés, encore moins résolus, en quelques pages, et cela d'autant plus que les critiques modernes qui les ont étudiés sont loin de se trouver d'accord; plus d'un résultat demeure discuté. Il faudra se borner à quelques constatations : elles montreront quelles tâches incombent encore à l'étude de la littérature latine du moyen âge.

Avant le Xe siècle, la prose rimée n'avait pas complètement disparu du latin médiéval. Fortement représentée chez Fortunat, celui-ci peu suivi chez les Espagnols, qui n'allaient pas détrôner Prudence par un poète étranger, elle rencontre cependant grande faveur dans l'Espagne visigothique, probablement à cause du contact constant avec les écrits d'Augustin et de Fulgence. Isidore l'emploie continuellement, surtout dans son histoire des Goths, encore que sous des formes diverses. Ildefonse de Tolède en abuse. Alvare et Eulogius, au IXe siècle, montrent la même prédilection que leurs compatriotes. Les plaintes arrachées à Eulogius par les progrès de l' « arabisation » des populations chrétiennes de la péninsule, ont même servi d'appui à la théorie qui veut expliquer par des attaches sémitiques cette prépondérance de la rime en Espagne. On la trouve pratiquée dans la correspondance littéraire et jusque dans la législation, dans les décrets synodaux, dans les inscriptions et surtout dans la *Chronique rimée* des derniers rois de Tolède par l'anonyme de Cordoue, au milieu du VIIIe siècle. Par contre, dans la liturgie mozarabe, malgré quelques exemples indiscutables, elle ne domine pas comme on aurait pu s'y attendre.

Les écrivains des Iles Britanniques se soucient beaucoup moins que l'Espagne de la prose rimée. Bède ne l'emploie pas, contrairement à Aldhelm plus recherché, plus artificiel et vite goûté en Espagne. En dehors de leurs textes liturgiques, comme dans l'*Antiphonaire* de Bangor, les *Scoti* insulaires se montrent peu empressés de l'accueillir. Le cas de Colomban demeure discutable; les textes entrés dans la collection irlandaise présentent des exemples très disparates; mais un certain nombre sont rimés; de même, l'écrit pseudocyprianique, *De duodecim abusivis saeculi*. Pour plus d'un écrit discuté, la question d'authenticité et la question des sources trouve dans cet emploi, ou son omission, des éléments nouveaux de solution; on en a eu le cas pour une interpolation de l'*Historia Langobardorum* de Paul Diacre. En général peu soucieux d'employer régulièrement la prose rimée, les écri-

vains carolingiens en ont des exemples plus ou moins fréquents, pas toujours uniformes ni constants, peut-être même pas toujours voulus ou conscients; Paul Diacre ne la pratique décidément pas. Chez certains d'entre eux, on a cru saisir la perdurance de la poésie populaire; mais, chère à Ozanam jadis, cette explication n'a pas été confirmée par les travaux modernes. L'hagiographie carolingienne présente quelques exemples de prose rimée en avance sur leur temps, comme le *Sermo de S. Ferruccio* par Meginhart vers 856, la *Vita Amalbergae* et d'autres pièces dues à Radbod d'Utrecht, la *Vita et Miracula* de saint Vaast d'Arras; parfois le prologue ou les premiers chapitres sont plus rimés que le texte, comme c'est le cas chez Paschase Radbert dans sa *Passio SS. Rufini et Valerii*. A Saint-Amand, Milon et Hucbald, morts l'un en 872, l'autre en 930, cultivent la rime, parfois à l'excès. Mais le plus important des virtuoses de la rime, à l'époque carolingienne, est assurément l'infortuné Gotschalc. La constance et la richesse de la rime, qu'il étend à plusieurs syllabes, lui garantissent une place à part dans l'histoire de la poésie carolingienne; il en va de même pour la prose rimée, dont sa lettre à Loup, évêque de Châlons, fournit un type remarquable.

Au x^e^ siècle, c'est la moniale de Gandersheim, Hrosvith, qui donne l'exemple de la prose rimée dans ses six drames imités de Térence, dont un contemporain a pu dire : *an sit prosaicum nescio an metricum*. Ses poésies, légendes et histoires versifiées, contiennent aussi bon nombre de vers rimés : ce qui permet une étude parallèle de sa prose et de sa versification rimée. La rime n'a pas encore la richesse qu'elle aura plus tard et dont Gotschalc avait été un précurseur isolé. Un autre exemple est fourni par la *Vita Mathildis;* très souvent, l'auteur du remaniement obtient la rime en changeant les mots de place dans une même incise, ou au moyen de légères modifications qui en disent long sur le goût harmonieux de l'écrivain, sur sa réelle connaissance de la phrase latine et peut-être sur sa familiarité avec les directives de saint Augustin qui conseille ce recours aux métathèses. Les

règles de la prose rimée, qui se dégagent des drames de Hrosvith et de la *Vita iunior Mathildis*, coïncident avec celles qu'on trouve pratiquées par Venance Fortunat.

Au cours du X^e^ siècle et surtout du XI^e^ siècle, la prose rimée se perfectionne et se généralise, pour atteindre son apogée à la fin de ce siècle et surtout au XII^e^. Qu'il suffise de signaler son emploi dans le genre épistolaire, le genre historique et la biographie profane ou sacrée. Les recherches qu'on a faites dans des domaines divers montrent que la chancellerie pontificale qui, pendant longtemps, se préoccupe très inégalement de ce perfectionnement stylistique, en dehors peut-être de Léon III (795-816), de Grégoire IV (827-844), de Nicolas I^er^ (858-867) et plus ou moins de Jean IX (898-900), reprend davantage souci de la rime sous Jean XIX (1024-1033) et ses successeurs, comme Léon IX (1099-1054) et Alexandre II (1061-1073); pour Grégoire VII (1073-1085), il faudrait une étude en raison même du progrès de sa latinité. Le renouvellement du *cursus* sous Urbain II (1088-1099) par Jean de Gaète ne pouvait qu'attirer davantage l'attention sur la prose rimée. En dehors de la chancellerie pontificale, on peut suivre les progrès ou les fluctuations de la prose rimée dans les produits des chancelleries épiscopales et civiles, de même, dans quelques décisions juridiques, comme les *Acta synodi Moguntinae*, avec la lettre de l'évêque Sigfried de Mayence en 1071, et les lettres de Thierry de Verdun en 1080. A ce point de vue, le recueil des deux cent vingt-cinq lettres du précieux *Codex Udalrici* dû à un clerc de Bamberg, ou les recueils de centres divers, comme Bamberg, Tegernsee, sans parler des particuliers, donnent matière à d'intéressantes constatations sur les usages régionaux et la pratique des divers ateliers. De même, la littérature historique des *Annales* présente un intérêt spécial dans les cas où un des annalistes successifs recourt à ce procédé stylistique, comme c'est le cas par exemple à partir de 1036 pour les *Annales Altahenses*, de Nieder-Altaïch, près de Passau et même pour les notes du bibliothécaire Burchard de Michelsberg.

Plus fréquent et par suite plus riche en conséquences, souvent du reste discutées, est l'emploi de la prose rimée sous ses formes diverses en biographie et en hagiographie. Pour en donner deux exemples du XI^e^ siècle, les *Gesta Chuonradi* de Wipon, chapelain de Conrad, ont de nombreux passages en prose rimée, et durant la querelle des Investitures Benzon d'Albe, vers 1080, écrit ses *Libri VII ad Heinricum IV Imperatorem*, en prose très régulièrement rimée; parfois monotone par ses rimes riches bissyllabiques ou même trissyllabiques, elle s'entremêle souvent de vers tout aussi richement rimés. Le continuateur (1044-1092) des *Gesta* des évêques de Cambrai, décrits plus haut, recourt beaucoup plus à la prose rimée que le rédacteur de la première partie. La prose rimée apparaît même chez le théologien et canoniste Alger de Liége (entre 1105 et 1120), qui restait ainsi fidèle à sa formation d'écolâtre. Beaucoup plus nombreuses, les pièces hagiographiques à prose rimée ont été fréquent objet d'étude de la part des historiens et des critiques, car les auteurs désireux de remanier un texte préexistant recourent volontiers à ce procédé stylistique. Le début de la *Passio SS. Rufini et Valerii* de Paschase Radbert, déjà mentionnée ailleurs, est significatif à cet égard; la *Vita* de saint Thierry de Metz par Sigebert est rigoureusement rimée. D'autres fois, le catalogue des vertus du saint est seul en prose rimée. Mais les tentatives diversement esquissées pour trouver dans la prose rimée un élément ferme de chronologie n'ont pas toujours donné le résultat espéré; le goût capricieux, qui se fait jour dans son emploi, empêche souvent d'en dégager un critère inattaquable. Le remaniement de la *Vita Gerardi abbatis Broniensis*, Gérard de Brogne, vers 1050, avec la *Vita S. Gisleni* de Rainier, en prose rimée elle aussi, offre des données intéressantes, ainsi que la *Vita Exuperii*, évêque de Bayeux.

La prédication offre des exemples de prose rimée surtout au XII^e^ et au XIII^e^ siècle, ce qui sort de notre période. Au XI^e^ siècle, le prologue latin de la paraphrase du *Cantique des Cantiques* (en 1065) par Williram d'Ebersberg est en prose

rimée à rimes bissyllabiques. On a voulu classer tout cela topographiquement : tentative intéressante, suggestive, et sans doute riche de promesses, qu'il suffit d'avoir brièvement indiquée ici. Enfin, dernière remarque, une double tendance se fait jour déjà, issue l'une et l'autre des modèles stylistiques cherchés dans les écrits d'Augustin : celle qui s'en tient à la prose rimée, de plus en plus strictement perfectionnée dans la finale de chaque incise, l'autre qui relègue cette technique au second plan, au profit de l'identité de son dans le corps même des mots contenant l'idée maîtresse avec ses diverses nuances. On a fait remarquer, avec raison du reste, le profit qu'a tiré de cette seconde tendance le latin de l'école, déjà vers la fin du XI^e^ siècle, et davantage encore dans les siècles suivants à l'époque de la scolastique. Le manque d'espace empêche de fournir des exemples qui montreraient la virtuosité des prosateurs, comme des poètes. De même, la poésie romane fait une large place à la rime comme à toutes les complications de la facture du vers : chez les troubadours du Sud de la France au X^e^ siècle, il y aurait un réel intérêt à examiner d'où vient l'initiative. En tout cas, originale ou imitatrice, l'extension de la prose rimée en latin montre les complications de l'apprentissage du style latin dans les écoles postcarolingiennes.

Vers la fin du XI^e^ siècle, un genre spécial de composition, celui du style épistolaire officiel, attire amplement l'attention des rhéteurs et des écoles. L'*Ars lectoria* inédite d'un grammairien français, appelé Seguin, vers 1088, l'ignore encore, semble-t-il, car il se contente des règles de la lettre ordinaire. Mais peu après, étoffés de nombreux exemples, les préceptes littéraires se font jour dans des œuvres très célèbres au moyen âge, appelées généralement *Ars dictaminis;* elles se produisent surtout au cours du XII^e^ siècle et du XIII^e^, entre autres dans les écoles d'Orléans, où semble avoir perduré l'atmosphère classique créée par Théodulphe, et qui jouissent d'une longue célébrité au point de fournir trois secrétaires au moins à la curie pontificale. Plus tôt, au tour-

nant du XII^e siècle, l'initiative de ces traités est prise par l'Italie. On trouve entre 1119 et 1124 les *Rationes dictandi prosaice* par un certain Hugues de Bologne; avant lui, se présente Albéric du Mont-Cassin; vers la même époque que Hugues ou plutôt un peu auparavant, un certain Adalbert, surnommé le Samaritain et professeur de rhétorique à Bologne, peut-être à Crémone aussi, compose ses *Praecepta dictaminis* et son *De dictamine*. Cette initiative de l'Italie n'a rien que de bien naturel. L'éducation classique, on l'a vu précédemment, s'y était mieux perpétuée qu'ailleurs; du côté de Ravenne et de Bologne, le droit s'ajoutait souvent à la rhétorique, et dans les écoles des villes épiscopales lombardes, le même souci classique n'avait pas disparu. On conservait et on continuait d'étudier les lettres modèles transmises par Cassiodore, auxquelles s'ajoutaient celles de Grégoire le Grand et de quelques autres. La curie pontificale spécialement maintenait la tradition épistolaire, entre autres par son *Liber diurnus*. C'est au moment où la vieille abbaye du Mont-Cassin est à sa plus belle période qu'elle ajoute à son ascendant religieux et politique une influence littéraire qui s'affirme en de multiples domaines. De là aussi partira la remise en honneur du *cursus*. Le *Liber dictaminum et salutationum* souvent encore attribué à Albéric du Mont-Cassin (1075-1108), malgré les graves dénégations des savants, ouvre la longue série des *Artes dictaminis* ou des traités de la composition épistolaire, car *dictare* et *dictamen* ne signifient pas la dictée mais la composition. Le traité est divisé en trois sections, dont les deux dernières ont plus de chance d'être d'Albéric lui-même : les *Rationes dictandi*, ou la manière de composer les cinq parties de la lettre, puis les *Rhetorici flores*, où abondent les exemples pris à Cicéron, à Salluste, à Virgile, à Horace, à Térence, à Perse et à Lucain; la troisième partie, le *Breviarium de dictamine*, donne aux moines, ses élèves, des préceptes de grammaire, des exemples de louange ou de blâme, l'explication des formules des privilèges pontificaux avec exemples pris au Mont-Cassin, et beaucoup de détails de style, pour se terminer par

une section sur la rythmique. Tout cela demanderait une étude plus approfondie, mais on perçoit déjà les relations de toute cette tentative avec le renouveau du *cursus*.

Le « cursus ». — Enrichi souvent aux XI^e^-XII^e^ siècles de tous les raffinements de la prose rimée, le *cursus* a déjà été mentionné à propos des pièces liturgiques des V^e^-VI^e^ siècles et des usages de la chancellerie impériale ou pontificale avant Charlemagne. Venu lui aussi des Grecs chez les Latins, à partir du moment où ceux-ci entrent dans la mouvance de l'hellénisme, le *cursus* a ses théoriciens comme Cicéron, Quintilien, Aulu-Gelle, Térentien Maur, Martianus Capella, non moins que ses virtuoses. Devenu rythmique vers la seconde moitié du V^e^ siècle, bien que Boèce au VI^e^ siècle demeure affectionné au métrique dans un ouvrage élégamment stylé comme son *De consolatione*, il cesse d'être en usage vers le VII^e^ siècle et selon l'opinion générale des savants, disparaît après Grégoire le Grand plus ou moins complètement. Le Mont-Cassin en avait-il seul conservé la tradition? car, ailleurs semble-t-il, on en avait perdu l'usage, bien que, contrairement aux idées régnant jusqu'ici, on se plaise davantage aujourd'hui à en retrouver des vestiges encore au VII^e^ siècle et après, comme dans certaines formules de Marculfe, occasionnellement chez Théodulphe d'Orléans, chez Loup de Ferrières, puis chez Gerbert de Reims et chez Walther de Spire au X^e^ siècle, chez Pierre Damien au XI^e^, notamment dans ses messes de saint Grégoire, de saint Benoît, de saint Matthieu, etc. Est-ce à l'observation de règles consciemment apprises qu'ils doivent l'harmonie de leur phrase, ou le sens raffiné du latin chez ces privilégiés leur faisait-il placer d'instinct sous leur plume les mots à cadences harmonieuses qui chantaient à leur oreille? Toujours est-il que vers la fin du XI^e^ siècle, les lois du *cursus* sont remises en honneur, surtout par le traité attribué à Albéric du Mont-Cassin (1075-1108), qui l'observe et dont le *Liber dictaminum et salutationum* dans sa troisième partie, le *Breviarium de dictamine*,

préconise une prose « d'une harmonie sonore et bien martelée, qui donne l'impression d'un mouvement rapide ». C'est alors que Jean Gaetani, le futur Célase II, moine du Mont-Cassin, est appelé par Urbain II (1088-1099) à la chancellerie pontificale pour rendre au style de la curie son ancienne élégance et attrait, presque totalement disparus, et rétablir le cursus antique dans « le mouvement de sa lumineuse clarté ». Il serait intéressant de savoir si l'initiative d'Urbain II est originale, ou si elle s'est inspirée des idées contemporaines. D'autres écoles, comme celles de Ravenne et de cette région de l'Italie où avait été instruit Pierre Damien, avaient-elles servi d'exemple au Mont-Cassin, ou suivi son impulsion? En tout cas, à ce moment les lois du *cursus* sont remises en pratique. Les rédacteurs des vies des saints s'y conforment, ce qui vient à point parfois pour dater les *Vitae*. On en retrouve des traces chez saint Anselme; puis, dès le début du XII^e^ siècle et au XIII^e^, les *Artes* et les *Summae dictaminis* en tiendront soigneusement compte. Il en sera ainsi jusqu'à l'humanisme, qui néglige ces lois; la tradition était rompue au point qu'Érasme ne soupçonne pas que par son oubli du *cursus*, il donnait définitivement au faux cyprianique dû à sa plume, *De duplici martyrio ad Fortunatum*, sa marque de fabrique post-médiévale.

Malgré ces raffinements scolaires, on constate vers le milieu du XI^e^ siècle, sous Henri III (1039-1056), une extension du latin comme moyen véhiculaire dans toutes les relations d'affaires, dans les rapports de chancelleries et dans les matières d'études et d'art. C'est la langue des relations sociales supérieures : langue qui se fait plus adaptée aux besoins et aux circonstances, plus vivante et plus souple, moins recherchée, moins soignée, dans laquelle on se meut plus aisément, fortement imprégnée du parler de la Vulgate et du latin ecclésiastique, avec une tendance à la prose rythmique et à la rime. Les prosateurs, surtout les hagiographes, on vient de le voir, et les historiens, font appel aux services de cette langue quotidienne, *in communi loquela*, pour rendre leurs œuvres acces-

sibles à un cercle de lecteurs plus étendu. Due à l'extension des écoles, elle marque un progrès du niveau intellectuel. D'autre part, elle court le risque de déchoir à cause de la prépondérance des éléments nouveaux sur une tradition vieillie. Au XII^e^ siècle, les humanistes de Chartres et de quelques centres florissants, monastiques et autres, pourront enrayer la décadence. Mais après eux, le recul de l'élégance et de la correction ne pourra plus guère s'arrêter.

4. **Poésie et versification.** — Les poètes de l'âge carolingien accusaient une réelle prédilection pour l'ancienne métrique classique; l'hexamètre et le distique avaient les préférences, avec quelques mètres familiers à l'ode. Sans être exclue, la poésie rythmique n'apparaît alors qu'au second rang, mais présente déjà quelques pièces pleines de mouvement. Mais au X^e^ et au XI^e^ siècle, la proportion se renverse : peu à peu la poésie rythmique prend la place de la métrique. Numériquement supérieures dans la poésie lyrique, les pièces rythmiques l'emportent habituellement aussi en fraîcheur et en spontanéité, malgré une certaine monotonie de facture propre aux plus longues d'entre elles.

Cette efflorescence ne fut pas immédiate : il y eut un moment d'éclipse, dû aux circonstances politiques et sociales, puis la poésie reprend vie surtout vers le milieu du X^e^ siècle. Aux cours carolingiennes, se sont substitués maintenant comme protecteurs les sièges ecclésiastiques et abbatiaux : Liége, Trèves et Metz, Spire, Bâle et Laon, Wurzbourg, Bamberg, Ratisbonne, Saint-Gall, Naples et le Mont-Cassin; dans la région napolitaine et dans l'Ouest français, au Nord de la Loire, se dessine un fort mouvement de retour vers les formes métriques classiques.

Cette poésie est souvent didactique et en ce cas aussi demeure habituellement fidèle aux mètres classiques; cela se comprend aisément par ses attaches scolaires et livresques. Aux exemples connus déjà, on peut ajouter ceux de l'irlandais Israel, le maître de Brunon de Cologne, qui écrit un

poème *De arte metrica super nomen et verbum*, d'Odon de Cluny qui compose son *Occupatio* morale et dogmatique, en sept livres, d'Odon de Meung, qui versifie en 2.269 hexamètres un *De viribus herbarum*, fortement utilisé par le *Regimen sanitatis Salerni*, le fameux poème qui popularise vers l'année 1101, en 363 vers léonins toujours augmentés d'additions, les recettes médicales de Salerne, tandis que Hermann de Reichenau compose son *De octo vitiis capitalibus*, Werner de Bâle son *Paraclitus* et son *Synodicus*, et que Othlon donne un *De doctrina spirituali* et ses *Proverbia* destinés à remplacer les fables d'Avien et les *Disticha Catonis*. La critique des mœurs du clergé, les conseils et les reproches aux moines ne sont pas rares dans ces œuvres et, par certains traits, se rapprochent du genre ironique et de la parodie qui n'attendent que le XII^e^ siècle pour se déployer pleinement. C'est alors aussi que les poètes, souvent clercs d'ordre inférieur, ne se défendront pas d'aborder les sujets scabreux; on le constate jusque dans le développement d'un genre essentiellement scolaire à ses origines, l'*Altercatio*. L'épitaphe est peut-être moins cultivée que jadis; mais dans ses hexamètres *De triumphis Christi*, Flodoard, qui compose la sienne, utilise pour les papes celles qu'il avait copiées à Rome entre 936 et 939. L'épitaphe est en honneur à Saint-Gall, et aussi à Cluny; celles de Fulbert de Chartres, et de Williram d'Eberberg († 1085), celle-ci composée par lui-même en sept distiques d'humble confession, et celles de quelques cardinaux, ainsi que celles d'Alphanus, ont une certaine célébrité. Au début du XII^e^ siècle, avec Baudri, Marbode, Hildebert et de multiples anonymes, elles reviennent au premier plan en France.

D'autres pièces, comme les recueils de Fromound de Tegernsee, d'Adhémar de Chabannes, d'Alphanus de Salerne, sont de sujets plus personnels : félicitations, souhaits ou hommages, souvenirs de condisciples, comme Adelman de Liége en écrit aux anciens de l'école de Fulbert, récit d'incendies d'abbayes et autres incidents, billets et lettres d'occasion, tout cela est mis en vers habituellement métriques, parfois

rythmiques. Attribué jadis à Hildebert du Mans, mais dû en réalité au prévôt Embrichon de Mayence, devenu en 1064 évêque d'Augsbourg, un poème en 571 distiques, la *Vita Machometi*, poétise les légendes répandues en Occident sur la vie de Mahomet, les développe et les christianise : Charlemagne comme Alexandre, Mahomet comme Charlemagne, devaient chacun à leur tour entrer dans le cycle légendaire de l'Europe médiévale. Il faut rappeler encore quelques pièces épiques, comme le *Waltharius*, et comme prélude aux romans de chevalerie, le *Ruodlieb*. Mais, en dehors de Baudri et ses collègues français, la grande partie de la production poétique est alors religieuse.

Les vies de saints versifiées y ont une large place. D'une valeur historique qui varie beaucoup dans leurs diverses parties et d'un auteur à l'autre, ces *Vitae metricae* ont un mérite poétique sujet aux mêmes restrictions, malgré leurs emprunts à Virgile, à Arator ou à Fortunat. Il suffira de citer quelques exemples : la vie de saint Romain de Rouen, écrite après 949 en 591 hexamètres à rimes déjà bissyllabiques par Gérard de Soissons, celles de saint Swithun et de saint Ethelwold par Wulstan de Winchester après 950. Celle de saint Ursmer par Anson est versifiée par Hériger de Lobbes (1007) en hexamètres léonins, celle de saint Riquier due à Alcuin, par Angelram (1045). Compliquée de mots rares et de termes grecs pris à Aldhelm et aux glossaires, la *Vita Wilfridi* d'York par Fridegode, vers 950, est objet d'étude curieux, car on croit avoir retrouvé à Erfurt le glossaire utilisé. Malgré le même abus des mots grecs, des locutions recherchées et des allégories raffinées, la *Vita et Passio sancti Christophori* en vers, par Walther de Spire (983), à l'imitation de Virgile, tandis qu'une autre en prose à l'imitation de Cicéron est simple et sans apprêt, devient intéressante par son premier livre *De studio poetae, Scolasticus*, pour l'étude des usages pédagogiques et de la recherche scolaire de la fin du x^{e} siècle. Composée à l'âge de quarante-quatre ans, par Sigebert, avec de fréquentes digressions et beaucoup de réminiscences, même de César,

de Tite-Live et de Végèce, la *Vita sanctorum Thebeorum* amplifie en vers un remaniement de la vie due jadis à Eucher de Lyon. Walther avait composé son poème à dix-huit ans, mais n'avait pas, lui non plus, inventé la légende de saint Christophe.

Très abondante et de plus de mérite, la poésie lyrique religieuse entre au Xe siècle dans sa phase de développement, pour atteindre son apogée au XIIe siècle. Elle est surtout représentée sous sa forme rythmique, qui jadis avait déjà tenté le roi Chilpéric dans des essais trop sévèrement appréciés par Grégoire de Tours. La forme métrique est notablement plus rare et se modèle pour le choix du mètre, entre autres chez Alphanus de Salerne, sur l'art savant de Prudence ou de Boèce. Il faudra se contenter ici de quelques remarques générales. La date de beaucoup de ces hymnes médiévales ainsi que la détermination de leur auteur demeure imprécise. Des 180 hymnes environ contenues dans le bréviaire romain, deux cinquièmes remontent au moyen âge. De ce nombre sont les cinq antiennes et hymnes mariales. Parmi elles, l'*Ave maris stella* est la plus ancienne; attestée déjà par une addition du IXe siècle à un manuscrit de Saint-Gall, elle est donc bien antérieure à saint Bernard († 1153) et au roi de France, Robert II le Pieux († 1031), auxquels on a voulu l'attribuer; le style et la facture de la pièce écartent les titres de Venance Fortunat; ceux de Paul Diacre ne sont pas exclus, mais ne sont pas établis non plus. Composée de six hexamètres, l'*Alma Redemptoris mater* a quelques réminiscences de l'*Ave maris stella;* c'est avec le *Salve Regina misericordiae*, la plus ancienne des quatre antiennes finales des heures du bréviaire. D'origine incertaine l'une et l'autre, elles sont connues dans la seconde moitié du XIe siècle, la première à Reichenau, sans qu'on puisse regarder comme établis les droits d'Herman le Contrefait, tandis que la seconde, le *Salve Regina*, la plus populaire et la plus répandue, connue aussi à Reichenau au XIe siècle, se rattacherait plutôt à la région du Puy, *Antiphona de Podio*, et d'après Aubry des Trois-Fontaines, à l'évêque

Aimar († 1098). Moins anciennes sont l'*Ave Regina cœlorum* et le *Regina cœli*; issue peut-être d'une antienne mariale pour Noël, celle-ci est attestée par un témoin qui n'est pas antérieur à 1171.

Quoi qu'il en soit, ces 70 ou 75 hymnes, conservées par le bréviaire, ne sont qu'une infime partie des 30.000 hymnes ou davantage, entendues au sens large du mot, dont les travaux modernes ont retrouvé le texte ou constitué la liste. Si l'hymnodie chrétienne grecque doit à la forme rythmique basée sur l'accent, de pouvoir rivaliser avec l'antiquité en contenu poétique, en richesse et en variété, en profondeur et en vivacité de sentiment, la poésie rythmique latine, elle aussi, a ses titres de gloire dont les humanistes de la Renaissance n'ont pas su reconnaître la valeur. S'il faut louer quelques belles pièces métriques d'Ambroise et de Fortunat, plus populaires que celles d'Hilaire et de Prudence, parce que plus proches du système accentuel grâce au dimètre ïambique, ces titres reviennent surtout à la période postcarolingienne. Un des spécialistes les plus réputés dans les études hymnologiques n'hésite pas à compter parmi « les perles de la littérature mondiale » beaucoup des hymnes et des séquences de cette époque. Dans ce passage de la poésie métrique à la poésie rythmique, si tout se réduisait à un simple changement de forme extérieure, l'histoire littéraire pourrait se contenter de signaler le fait et passer outre. Mais dans cette évolution, il y a quelque chose de plus profond et de plus intime. Ce n'est pas un simple raffinement artificiel et scolaire, comme l'agencement harmonieux des syllabes du *cursus*, ou la minutieuse ordonnance des mots dans la phrase rimée. Fidèle pendant longtemps au vers classique, avec d'autant plus de ténacité qu'il doit à l'école et aux livres le principal de sa formation, l'écrivain médiéval, sans renier l'héritage antique, arrive à se sentir désormais suffisamment maître de ses moyens d'expression pour cesser de s'assujettir à des formes périmées et pour assouplir l'instrument dont il dispose à des emplois nouveaux. En ceci, il conserve une partie de l'héritage clas-

sique. Mais, sans qu'on puisse parler de rupture ou d'opposition, il le transforme, il s'en montre le maître en le pliant aux nouvelles lois de son parler; car la servitude au mètre antique est une convention d'un passé mort, sans plus d'élément vital, que renie la langue parlée. Il lui faut l'accent, plus facile à saisir, plus prenant sur le peuple, ce qu'avait déjà remarqué Bède et avant lui Ambroise, plus sensible à l'oreille que la distinction des brèves et des longues désormais négligée et ignorée dans la pratique. Mais, et c'est ici que se traduit la continuité et la fidélité au passé, le vers rythmique se calque sur ceux des mètres antiques qui s'y prêtent, faisant jouer désormais aux syllabes non accentuées le rôle des anciennes syllabes brèves qu'il ne connaît plus : à l'exemple de saint Ambroise, chez qui le mètre s'accompagne habituellement du rythme accentuel, le vers trochaïque, le vers ïambique à huit syllabes est destiné toujours à grand succès, le premier pour la séquence, le second pour l'hymne; de même, le tétramètre dactylique accentuel, dont le chant des pèlerins de la Ville éternelle, *O Roma nobilis*, composé semble-t-il à Vérone au X^e^ siècle, est un des exemples les mieux réussis. L'élaboration de la séquence, par contre, à ses débuts, se libère complètement des normes du vers ou de la strophe métrique.

L'évolution est plus lente, mais plus profonde aussi, dans le Nord qu'en Italie : en Italie, la forme métrique résiste beaucoup plus longtemps, sans doute à cause de la survivance plus longue d'une tradition moins incorrecte du latin, ou peut-être aussi à cause de la lenteur de l'idiome populaire à entrer dans le domaine littéraire. Puis, quand le rythme l'emporte en Italie, il ne se développe pas longtemps et, avec la fin du XI^e^ siècle, il arrive au terme de son effort. Dans les autres pays, notamment en France, il en va autrement : l'évolution commence plus tôt; elle introduit la séquence; elle se prolonge beaucoup plus loin et beaucoup plus longtemps; ce n'est que dans la seconde moitié du XII^e^ siècle qu'elle arrive à son apogée et quelques jolies pièces profanes, en Allemagne entre autres, surgissent encore au XIII^e^ siècle.

Dans sa variété, le rythme accentuel se prête aisément à traduire la passion violente, le sentiment tendre, joyeux ou mélancolique, l'insistance de la prière ou de l'action de grâces, qui répète ses supplications ou ses remerciements. C'est une musique d'un genre spécial que l'oreille perçoit sans peine. Qu'il se produise dans un nombre déterminé de syllabes à balancement musical, que ces alignements de syllabes soient groupés dans des séries cadencées, et on aura la strophe composée d'un nombre régulier de vers, et souvent encore calquée sur la strophe métrique. Mais la strophe une fois admise, le triomphe de la poésie rythmique devait fatalement suivre, le mètre classique avec son équivalence de deux brèves pour une longue se prêtant mal à l'emploi répété d'une même mélodie pour des vers à nombre différent de syllabes. Puis, pour augmenter le mouvement musical, qu'on captive l'oreille par la répétition périodique du même son, tandis que la poésie germanique ne connaissait primitivement que l'allitération et l'assonance, qu'on facilite l'intelligence et la mémoire du contenu final de chaque vers par son revêtement sonore identique, et l'on aura la rime : d'abord très simple, ou monosyllabique, puis graduellement plus riche, à deux et à trois syllabes, bientôt même médiane et finale : le tout, avec quelque chose de plus vivant, de plus spontané, de plus naturel que les savantes formes métriques, sans la virtuosité artificielle du travail de l'école à laquelle l'âme populaire restait indifférente. Non pas que la poésie rythmique, avec le jeu combiné du rythme accentuel, du nombre des syllabes et de la sonorité de la rime, ne supposât pas chez ses auteurs une longue initiation et une maîtrise approfondie de la langue; mais conforme à la prononciation commune, pratiquée dans la poésie en langue vulgaire, enrichie bientôt de part et d'autre par les progrès de la rime, elle trouvait tout de suite un écho dans l'âme de l'auditeur, comme le montre son immense et rapide diffusion. Si les produits d'école, plus conventionnels, manifestent en général une plus grande fidélité aux formes du mètre antique, cette fidélité connaît des exceptions, car

même les *Disticha Catonis* passent par des remaniements léonins et rythmiques. Par contre, tout ce qui se pénètre davantage des réalités concrètes de la ferveur religieuse et de la vie spirituelle, ou ce qui touche de plus près aux incidents de la vie estudiantine et populaire, marque un recours constant à la poésie rythmique.

Évidemment, tout n'y est pas d'égale valeur : cette abondance même, qu'on a comparée à une « forêt-vierge tropicale », requiert une sélection. Surtout au début, entre autres à Saint-Martial de Limoges, il y a des manques nombreux de correction dans la lexigraphie et la syntaxe, des accords fautifs dus peut-être à des tournures grecques, une réelle confusion dans l'emploi des prépositions, une recherche malencontreuse dans le choix et la composition des mots pris à la grécité. Malgré cela, l'appréciation générale s'écarte de la sévérité de Norden pour les proses et les tropes sur le terrain littéraire, et de la défiance de L. Gautier vis-à-vis des tropes sur le terrain liturgique. Avec ses qualités et ses défauts, le genre littéraire hymnodique montre un des aspects de l'âme médiévale. Du point de vue doctrinal, psychologique et culturel, en dogme, en morale, en ascétique, en piété, on a pu dégager de cet ensemble des richesses documentaires précieuses pour reconstituer la vie du sentiment chrétien à ce moment. En un sens, on peut dire que toute la chrétienté aux XI^e^ et XII^e^ siècles y prend part, avec la répétition des mêmes idées, des mêmes aspirations, des mêmes sentiments, indice du bien commun que tous indistinctement ont conscience d'exploiter, quels que soient les grades ecclésiastiques ou les positions sociales très inégales de leurs auteurs, et cela dans un progrès dont bénéficient aussi les langues nationales : progrès très réel, mais nullement régulier, qu'interrompent des arrêts et des reculs, qui varie en rapidité et en profondeur d'après les régions et d'après les dons poétiques de chaque auteur, connu ou anonyme, sans qu'il y ait d'opposition entre leur culture classique ou leurs goûts scolaires, mystiques, bibliques ou dialectiques d'une part, et les manifesta-

tions poétiques de leur foi et de leur dévotion d'autre part.

Pour une part importante, le développement de l'hymnodique dans la poésie latine du moyen âge est intimement lié au culte des saints et se trouve en rapports étroits avec l'hagiographie, spécialement l'hagiographie locale. On peut se contenter de rappeler quelques auteurs dont le nom est déjà venu dans ces pages. Herman de Reichenau, Adhémar de Chabannes, Fulbert de Chartres, Jotsauld de Cluny, Héribert d'Eichstätt, Guaifarus et Alphanus.

L'expansion du rythme et sa substitution au genre métrique ne se confine évidemment pas à la seule hymnodique hagiographique. De note populaire, plus facilement susceptible d'un revêtement musical, beaucoup plus accessible à l'oreille que le jeu des quantités métriques, dont la prononciation populaire ne tient plus compte, la poésie rythmique devient conquérante au point de remanier le *Carmen paschale* de Caelius Sedulius en strophes de quatre vers rythmiques à onze syllabes. La complainte sur la mort de Guillaume Longue-Épée, duc de Normandie, ou sur la mort de Conrad II par Wipon et la réunion de nombre de pièces variées par l'auteur du recueil des *Cambridge Songs*, montre combien cette forme nouvelle était prenante pour l'âme populaire dès avant le milieu du XI^e^ siècle.

La séquence ou prose. — C'est à la poésie rythmique aussi qu'appartiennent la séquence et la prose, dont l'importance dans la littérature religieuse de l'époque est trop considérable pour qu'on puisse ne pas en rappeler brièvement ici l'origine et les développements. A l'origine, chez Amalaire par exemple,la séquence désigne strictement les longues vocalises sur la syllabe finale de l'*alleluia*, le *jubilus* ou *jubilatio*, qu'on divise en *sequentiae* pour la facilité des pauses ou de l'alternance des chœurs; à ces vocalisations, on substitue progressivement des fragments de texte qu'on appelle prose, et la séquence en arrive bientôt à désigner tout l'ensemble de la composition, mélodie et texte, et à se confondre avec la prose. Connue et

pratiquée déjà avant eux, c'est à l'époque de Notker le Bègue, Tutilon et Ratpert de Saint-Gall, on l'a dit plus haut, qu'elle commence à se généraliser. Contrairement aux séquences françaises, il ne commence pas les siennes par l'*alleluia* et ne termine pas chaque incise par la dernière lettre de l'*alleluia*. Ses rapports avec des influences byzantines (ἀκολουθία) demanderaient encore une étude, ainsi que le rôle exact de Notker, de ses confrères de Saint-Gall, et des auteurs de recueils anonymes, ses prédécesseurs ou ses contemporains, qui se rencontrent à la fin du X^e^ siècle, sinon plus tôt, à Limoges, à Autun et à Moissac en France, à Winchester en Angleterre, à Monza, à Nonantole, à Ivrée et à Bénévent en Italie, plus tard à Saint-Florian et ailleurs; récemment même on a parlé de Tours et d'Alcuin, avant cela, de Paulin d'Aquilée et de ses initiatives imitées d'Ambroise, rappelées par Walafrid Strabon (*De exordiis*, 26). Au XII^e^ siècle, Adam de Saint-Victor mène la prose à son apogée. Au début, elle ne s'assujettit pas à la rime ni même à l'assonance, mais la distinction entre les divers types n'est pas nécessairement synonyme de répartition chronologique. Dans l'intervalle de transition, c'est-à-dire depuis la fin du X^e^ siècle jusqu'au début du XII^e^, elle ajoute souvent la rime à l'assonance, dans le *Victimae paschali laudes* de Wipon par exemple, mais demeure très libre vis-à-vis du rythme; liberté d'allure qu'elle abandonnera bientôt, pour introduire le rythme et bientôt prendre même la forme de l'hymne avec la facture régulière de la strophe, comme dans le *Veni Sancte Spiritus*, la « séquence d'or » vers la fin du XII^e^ siècle, ou plus tard encore dans le *Stabat Mater*.

Astreint ou non à cette facture régulière strophique, le moyen âge a en prédilection marquée la séquence, au point de nous léguer plus de cinq mille compositions de ce genre. On a même étendu la séquence aux messes qui n'ont pas l'*alleluia*, comme c'est le cas plus tard du *Dies irae*. Mais des cent cinquante séquences environ, que comportait l'année liturgique vers l'an 1500, quatre seulement ont été maintenues

dans le Missel romain de Pie V (1572) : le *Victimae* de Wipon le *Veni Sancte Spiritus* des débuts du XIII^e^ siècle, le *Lauda Sion* de saint Thomas, le *Dies irae* de Thomas de Celano (? vers 1250), auxquelles, deux siècles plus tard, le *Stabat Mater* de Jacopone de Todi († 1305) ou d'un de ses confrères est venu s'ajouter. Mais ces deux dernières pièces étaient originairement destinées à la dévotion privée et n'étaient pas conçues comme séquences. Il semble bien que dans ce cas-ci aussi, comme dans celui de l'hymnodique médiévale en général, le discrédit jeté sur la poésie rythmique par le culte exclusif de la Renaissance pour les formes antiques n'ait pas été étranger à ces appréciations exclusivistes et à ces suppressions Cette évolution de la séquence, qui de l'*alleluia* de la messe passe aux messes sans *alleluia*, et de la messe à l'office liturgique, se place en dehors des limites chronologiques de ce chapitre; il était utile toutefois de l'indiquer ici pour montrer la fécondité de cette création poétique du IX^e^-XI^e^ siècle, que la faveur populaire transporte jusque dans la poésie profane.

Un élément qui contribue à l'attrait de la séquence et décisif pour son essor est la forme dialoguée. On la trouve déjà dans le *Victimae paschali laudes* de Wipon, mais il n'y a pas que les séquences ou les proses qui l'emploient. Les tropes également, une des productions les plus abondantes de la poésie liturgique, lui doivent leur succès. Défini jadis, mais incomplètement par Léon Gautier, comme l'interpolation d'un texte liturgique, le trope est un texte, composé habituellement d'un ou de plusieurs vers, avec accompagnement musical, — ce qu'insinue déjà peut-être l'étymologie du mot (τρόπος, mode musical, mélodie), — et destiné à servir d'introduction, d'interpolation ou d'addition à un texte liturgique, tel que l'*Introït*, le *Kyrie*, le *Gloria*, l'offertoire la communion, tandis que la prose ou séquence est une interpolation dans la liturgie même ou une partie de la liturgie Le plus ancien trope conservé est peut-être le *Quem quaeritis in sepulchro ?* qui se rencontre dans un manuscrit de Saint-Martial de Limoges, vers 933-936, tandis que deux tropes

de Noël, *Hodie cantandus... quis est iste puer ?* et *Quem quaeritis in praesepe ?* remontent au Xe et XIe siècle. L'origine première des tropes se place avant cette date : elle doit être contemporaine de celle de la séquence et vraisemblablement placée en France; mais à la différence de la séquence, on ne connaît aucun auteur qui se soit fait un nom par la composition de tropes. Le recueil de Limoges, le plus ancien, et celui de Winchester sont parmi les plus connus. La forme primitive la plus simple et la plus ancienne est encore revendiquée pour Tutilon de Saint-Gall par plusieurs historiens, malgré le nombre relativement peu élevé des tropes de Saint-Gall. Parfois, vers l'origine déjà, les réponses qui alternent avec les interrogations se produisent en langue vulgaire : nouvelle constatation psychologique intéressante dans l'histoire de la poésie liturgique. Le caractère sobre et austère du rite romain trouve ainsi une manière d'adaptation au génie des différents peuples en faisant une part plus large à l'imagination, à la spontanéité et au sentiment. Finalement, malgré son brillant essor jusqu'en plein XIIIe siècle et une longue survivance en France surtout pour le *Kyrie eleison* et dans certains missels incunables, à Liége entre autres (Paris, 1499), pour le *Gloria*, le trope ne trouvera pas grâce, comme l'avait trouvée la séquence, devant le travail d'unification liturgique du XVIe siècle : aucun d'eux n'a acquis droit de cité définitif dans la liturgie romaine.

Mais un autre genre de fécondité était assuré au trope. Depuis huit siècles ou davantage, le théâtre était pratiquement supprimé dans l'Europe occidentale, bien que la comédie et la tragédie antiques, sur lesquelles on avait des idées vagues et d'une justesse problématique, dussent être connues par tous les centres scolaires possesseurs d'un Térence, ce qui était fréquent, ou éventuellement d'un Plaute, ce qui était plus rare. Déjà à l'époque de Tertullien, les objurgations des écrivains chrétiens et les prohibitions ecclésiastiques, plus tard les décrets des empereurs chrétiens, détournaient les fidèles de l'immoralité des spectacles; puis, les circonstances

mouvementées traversées par le monde latin avaient fait disparaître les représentations scéniques, que ne remplacèrent pas ensuite les festivités populaires plus ou moins mimées ou les chants et les tours des jongleurs. Souvent repris de nos jours, ces problèmes d'origine requièrent une discussion documentée inabordable ici. A la séquence et au trope est due en fin de compte la résurrection du théâtre. Avec le mouvement dramatique inconsciemment obtenu par leurs échanges de questions et de réponses, le trope et la séquence ont abouti à donner naissance au drame liturgique, autre création originale de la poésie médiévale. Primitivement partie intégrante de l'office et rédigé en latin, le drame liturgique arrive assez vite à entremêler au latin la langue vulgaire, dès que le *ludus*, en raison de son développement, se dissocie de l'*officium* et se place après lui en dehors de l'église; bientôt il se déploie surtout en langue vulgaire, mais il demeure redevable de son inspiration et de ses premiers modèles à la littérature latine. Malgré les déformations bouffonnes ou grossières qu'il a subies rapidement et qui ont suscité les appréciations sévères de Gerhoch de Reichersberg au XII^e^ siècle et d'Innocent III en 1207, celles-ci entrées dans les *Décrétales* de Grégoire IX, il a eu pour premier but, selon le témoignage d'Ethelwold avant 977, d'Herrade de Landsberg avant 1195 et les allusions ou les mentions de divers manuscrits liturgiques, d'alimenter la dévotion et de fortifier la foi durant les cérémonies sacrées. Les principales pièces conservées datent du XII^e^ siècle, le *Ludus Pastorum*, le *Ludus breviter de Passione*, le *Ludus dominicae resurrectionis*, le *Ludus de Antichristo*, etc. Pour l'origine de ces jeux liturgiques et pour la priorité chronologique acquise aux pièces du cycle pascal, la *Visitatio sepulchri*, sur celles de « Christmas », *Officium Stellae*, *Officium Magorum*, etc., la *Concordia regularis* d'Ethelwold de Winchester († 977) est remarquablement précieuse, car elle en décrit déjà les premiers linéaments liturgiques. Quelques scènes prises à l'évangile (Luc, XXIV, 12 et Jean, XX, 5-7), aux séquences *(Quid vidisti in via ?... in sepulchro ?... in praesepe ?)*,

ou plus tard aux apocryphes, et accompagnées de chants (*Crudelis Herodes... Ibant Magi... Quem cernitis ascendisse*, etc.) sont empreintes d'une réelle grandeur dramatique.

Dans l'histoire de la musique, la poésie rythmique introduit un élément que Gui d'Arezzo avait parfaitement pressenti quand il parlait des *cantus* et des *metra*. Ce rôle joué par la poésie rythmique, comme celui de la séquence, de la prose et du trope, est important, mais son exposé déborde du cadre de l'histoire littéraire : au début, la facture de la séquence est ligotée par une mélodie préexistante, le texte est en prose non rythmique, et dans son stade primitif, chaque incise se termine par la lettre finale de l'*alleluia*. Cette finale monorime en *a* se rencontre par exemple dans le chant dit de la vigie de Modène menacée par les Hongrois (vers 900) : *O tu qui servas*. Puis, la séquence se dégage petit à petit de ces entraves; mais dans sa gravité lente, méticuleusement syllabé, le type de Saint-Gall ou notkérien y reste plus longtemps fidèle, ce qui retarde le progrès artistique de la séquence. Du jour où il y a coïncidence de composition entre texte et mélodie, la victoire de la forme rythmique accentuelle est assurée. Le vieux traité de Capella avait payé la rançon de son succès immérité, en assurant sa place à la musique dans le cycle de la formation. Par une tendance parallèle à celle qui se fait jour dans la prose, le rôle de l'assonance et la rime sont en progrès constant. Avec sa rime occasionnelle, mais sa structure encore notkérienne, le *Victimae paschali laudes*, toujours très populaire et très influent littérairement, marque la transition, au milieu du XI^e^ siècle, entre le type notkérien et le type développé du XII^e^ siècle.

Si la France peut revendiquer l'initiative de la séquence et de la prose, l'Allemagne lui avait fait une forte et brillante concurrence, surtout à Saint-Gall et en Souabe. Plus tard, au moment de l'apogée de la prose avec Adam de Saint-Victor, la part principale revient à la France. On a déjà indiqué les principaux centres où, dès le IX^e^ siècle et au X^e^, on trouve des recueils d'hymnes en France et dans l'Italie septentrio-

nale ou centrale. La grande partie est anonyme et pour plusieurs des hymnographes connus, comme Notker le Bègue et Herman le Contrefait, ou Ekkehard Ier de Saint-Gall, Bernon de Reichenau, Gotschalck de Limbourg-sur-Lahn, Fulbert de Chartres, etc., la paternité de plus d'une hymne demeure toujours contestée. Le grand nombre des pièces conservées révèle leur succès à travers le moyen âge. L'Allemagne en produisit beaucoup aussi malgré les entraves primitives de composition; l'Italie suivit plutôt le modèle allemand, l'Angleterre imite le type français. L'Espagne mozarabe a sa physionomie spéciale, mais se rapproche du genre gallo-anglican. Ce qui précède suffit pour montrer combien l'histoire littéraire de l'hymnodique latine, liturgique et extra-liturgique, est intimement liée à tout le développement de la pensée, de la piété, de l'éducation religieuse et de l'art médiéval.

La vogue du lyrisme s'affirme éloquemment dans les recueils de mélanges poétiques, sacrés, profanes, légers même, qui se constituent nombreux au XIIe siècle, entremêlés parfois d'indications musicales précieuses pour l'histoire des rapports entre la poésie et la musique. Commandés vraisemblablement par le souci scolaire et de compilation compliquée, qui empêche de dépister chaque provenance, ces recueils marquent dans leur état actuel le terme d'un long développement, dont les étapes successives, grâce surtout aux études de dom Wilmart, peuvent être parfois retrouvées, le long du Rhin, ou du haut Danube, au Nord de la Loire ou en pays anglo-normands. Riches en pièces anonymes, ils semblent dire que la verve poétique est comme une émanation collective de tout un pays et de toute une époque jusqu'en plein XIVe siècle. Apparentés avec beaucoup d'autres de Saint-Victor de Paris, de Saint-Arnoul de Metz, de Savigny, de Bury Saint-Edmunds, de Bamberg, de Passau, de Zurich, etc., il en est, comme le florilège de Saint-Gatien de Tours, qu'on a pu appeler « un monument du passé », tellement la vogue, devenue exigeante, se détournait du vers léonin, peu auparavant

cher à Marbode et à d'autres. Il est aussi des recueils dont la diffusion ne sort pas ou guère de leur région d'origine : entre autres, celui de Lambert de Saint-Omer, le *Liber Floridus*, achevé en 1120 et qui comprend avec beaucoup d'extraits en prose, intéressants pour la formation scolaire, une vingtaine de pièces en vers, dont huit proviennent de Pierre le Peintre; celui-ci, maussade satirique plutôt que talentueux (vers 1110), a une pièce contre Rome et la simonie, un *Dominus vobiscum*, revanche du clerc lettré contre le prélat grand seigneur mal instruit, un *Liber de sacra Eucharistia* et peut-être, mais sans preuve certaine de paternité, un *De vita Pilati* en hexamètres rimés, qui a eu la diffusion commune à tous les apocryphes bibliques fascinateurs.

Formé de pièces très diverses d'origine, de sujet et de facture, au XI^e^ siècle, un de ces florilèges, le plus ancien et sans doute le plus célèbre avec les *Carmina burana* du XIII^e^ siècle, est le recueil conservé actuellement à Cambridge sous le nom de *Cambridge Songs* ou de *Carmina Cantabrigensia*. Composée de quarante-neuf pièces, la collection elle-même est un « document culturel de premier ordre ». Les nombreux noms d'empereurs et de prélats rhénans d'entre 950 et 1050 et des chants mixtes, en latin et en allemand, fixent l'origine germanique du recueil, le long du Rhin moyen ou inférieur. L'exemplaire de Cambridge, son principal témoin manuscrit, s'est trouvé à l'abbaye de Saint-Augustin à Cantorbéry depuis le XII^e^ jusqu'au XVI^e^ siècle et par les autres pièces de vers y contenues, d'Aldhelm, de Boniface, de Milon, de Gotschalc, de Smaragde, manifeste le long succès des productions poétiques antérieures. Quatre poèmes d'amour ont été soigneusement effacés à cause de leur allure érotique, au point de n'avoir plus que quelques mots ou quelques lettres lisibles, entre autres celui habituellement intitulé « le clerc et la nonne ». Il y a des extraits d'Horace, de Stace, de Fortunat (n. 46, 29, 31, 32, 22). A côté de pièces sérieuses, historiques, religieuses ou lyriques, s'en trouvent de légères ou de comiques. C'est ainsi que le songe d'Énée (*Énéide*, II, 268-283) se trouve placé entre la com-

plainte de Wipon sur la mort de Conrad (33) et le *ludus* ironique, riche en parodie, du loup et du prêtre, *Sacerdos et lupus* (n. 35). Une jolie description du chant du rossignol (n. 10) suit l'élégie sur la mort d'Henri II (n. 9). Hymne de reconnaissance au Christ, le *Carmen Christo dictum* (n. 13) est suivi du *Modus Liebinc*, recension souabe d'un vieux conte très répandu, sur la femme infidèle et l'enfant né de la neige et liquéfié par l'ardeur du soleil.

Dans le recueil, surtout dans ses quinze premiers numéros, on retrouve des réminiscences ou des imitations de la séquence à son stade ancien ou dans son développement ultérieur, strophique ou rimé, et cela jusque dans les pièces profanes : telles, le *Levis exsurgit Zephyrus* (n. 40) et le *Iam dulcis amica venito* (n. 27), qui s'inspire du début d'une pièce de l'*Anthologia* sur le rossignol et, abstraction faite des quelques vers grattés, est beaucoup plus inoffensif que ne le feraient supposer les premiers mots. Mais, souvent de pure forme extérieure, ou légèrement, parfois copieusement agrémentée de parodie, cette imitation, qu'on a voulu récemment mettre en doute, ne suffit pas à expliquer toute l'origine de ces pièces. Mieux dégagée des liens de l'école, davantage maîtresse de la langue et de la technique, la production lyrique en ce moment entre en contact plus intime avec la réalité et la vie populaire; c'est un nouveau souffle qui la meut. Plus spontanée, elle gagne souvent en mouvement et en fraîcheur; mais elle ne recule pas non plus devant le grivois ou le scabreux, ou se complaît à des sujets qui étonnent chez des ecclésiastiques. Un capitulaire de Charlemagne (789) avait dû interdire aux femmes la composition de pièces légères; les aveux ou les exemples de Guibert de Nogent, de Baudri, de Marbode, d'Hildebert, plus tard de Girauld le Cambrien, de Gautier de Chatillon, etc., sont caractéristiques à cet égard. Il n'y a pas lieu de s'y attarder davantage ici, car beaucoup appartiennent à la période suivante. Mais il était bon de signaler dès leur origine les rapports entre la poésie profane, latine ou autre, et la poésie religieuse et sa parodie. Ils plongent

leurs racines dans un passé bien antérieur au milieu du XII^e^ siècle. Vaguement fixées et précisées, mais sûrement reconnaissables, ces influences mutuelles, avec ce mélange de vie réelle et d'artifice de composition de rhétorique, de spontanéité poétique et d'élaboration trop livresque, montrent que l'histoire de la poésie lyrique latine au moyen âge et l'étude de la mentalité des auteurs et des connaissances latines des lecteurs, variables selon les pays, requiert encore la solution de plus d'une fascinante énigme.

Conclusion

Au début du XII^e^ siècle, un regard rétrospectif sur le développement de la littérature latine médiévale, à partir de ses origines, donne la sensation du progrès accompli. Dans une mesure variable, mais en somme digne d'éloges, les écoles postcarolingiennes ont réalisé et sans nul doute dépassé finalement ce que Charlemagne avait voulu leur faire produire : une hausse notable du niveau général, sinon beaucoup d'écrivains de marque. Parmi ceux qui se sont décidés à tenir une plume, une première catégorie comprend les auteurs de toutes ces productions scolaires dont ne s'occupe la littérature que grâce à leur rôle propédeutique. Leur nombre est considérable : traités didactiques sur les *artes* du *trivium* et *quadrivium*, exercices multiples d'application, pièces rimées, narrations versifiées, résumés d'exégèse patristique ou d'exposés dogmatiques, raisonnements syllogistiques, tout cela et beaucoup d'autres tentatives analogues montrent au sortir de la barbarie l'acheminement laborieux, plus constant que rapide, vers l'art de la composition en prose ou en vers.

Cette première série d'œuvres latines du moyen âge attire doublement l'attention. Ce sont des documents qui retracent le chemin parcouru; on ne les manipule pas sans une respectueuse gratitude pour ceux qui, partis de si loin, ont eu le courage de préparer laborieusement, sans faiblir, un avenir destiné à si belle efflorescence. Le domaine grammatical et

stylistique, philosophique, théologique et ascétique en contient plus d'un exemple, qui jette sur ce morne passé un trait de lumière réconfortant. Valeur documentaire et valeur pédagogique également : aussi nombreux qu'élémentaires, ces traités didactiques ont formé les esprits qui, plus tard, devaient produire une œuvre littéraire. Ils les ont formés, dirigés, souvent aussi inspirés. Ainsi, l'important travail de création métaphorique, dont le résultat transforme profondément le vocabulaire poétique, au XII^e^ siècle et déjà à partir du XI^e^, semble bien être l'aboutissement de tout un chapitre de l'ancienne pédagogie grammaticale qui, à partir de Bède le Vénérable surtout, développait singulièrement dans les grammaires, l'importance des *tropi* et des *schemata*, et à laquelle les courtes lignes du fameux capitulaire de Charlemagne sur les écoles ne manquent pas de faire écho. L'histoire de la littérature médiévale ne peut ignorer ces préceptes devenus si féconds. La place faite à ces œuvres didactiques, d'un mérite littéraire souvent minime, se justifie parfaitement par ces considérations. Ainsi s'explique la genèse des grandes œuvres; ainsi aussi s'établit le contact avec la pensée de ces âges, et on lit le travail de l'âme humaine dans toute la série de ces efforts, qui relient au triomphe définitif de ses chefs-d'œuvre les maladroits essais de ses premières productions.

A côté de cette première classe d'écrits, à captivant intérêt propédeutique, se place la catégorie des auteurs qui méritent le titre d'écrivains. Sur la masse des autres uniformément incolore, leurs silhouettes se détachent avec un éclat qui grandit en raison de la monotonie du fond du tableau. La poésie en attire plusieurs et c'est là peut-être, à côté de l'œuvre d'Anselme qui n'a aucun parallèle, la création la plus originale que lègue le XI^e^ siècle et le début du XII^e^ aux générations qui vont suivre. On a pu dire, non sans raison, qu'en dehors de Strabon, les poètes carolingiens n'avaient à nous offrir que des fleurs de papier; à Strabon nous ajouterions volontiers Théodulphe. Mais à l'époque suivante, rajeunie souvent par le rythme, la poésie ne manque ni de fraîcheur, ni de naturel,

ni de vie, même dans les pièces profanes; à ce moment on ne peut plus y voir des fleurs artificielles. Cette vie posthume du latin a donné lieu à quelques autres comparaisons célèbres. On l'a comparée à la survivance des cheveux et des ongles que la croyance populaire a cru longtemps devoir reconnaître aux cadavres; Traube, un des maîtres de la philologie latine médiévale, n'avait pas rejeté cette image prise à Paul de Lagarde. D'autres ont préféré recourir à la comparaison de fauves sauvages, domestiqués et mis en cage, ou à celle des plantes exotiques transplantées dans des latitudes nouvelles où s'appauvrissait leur tempérament, mais qui de temps à autre dans quelques circonstances plus favorables, parvenaient encore à déployer les virtualités latentes de leur riche nature. Il serait difficile ici en quelques lignes de discuter les mérites de ces comparaisons. Contentons-nous de constater ce que cette survie du latin a produit dans notre vieille Europe.

Jusqu'ici préparatrice de l'avenir et éducatrice intellectuelle de l'Occident, en attendant qu'elle produise les théologiens, les historiens, les épistoliers, les publicistes et les poètes de sa période d'apogée, la littérature médiévale assure à l'Europe son unité intellectuelle. Universellement répandue par toute l'Europe et, pratiquement jusque-là, seul moyen véhiculaire de la pensée savante, la littérature latine paraît ne se servir que d'une langue morte et d'emprunt. En fait, toute d'emprunt qu'elle soit, cette langue se développe encore et devient usuelle même chez des peuples qui ne l'avaient jamais entendu parler. On le remarque spécialement vers la seconde moitié du XI^e^ siècle : ils ne cessent pas d'y recourir pour s'exprimer à leurs contemporains et transmettre leurs pensées aux âges à venir, phénomène incontestablement curieux dans l'histoire des langues de l'humanité, comme l'ont fait justement remarquer Faral, Lehmann, Thomas et d'autres. Ce n'est pas seulement leur propre pensée que ces auteurs transmettent ainsi à leurs contemporains ou à leurs successeurs, c'est l'ensemble des idées du patrimoine de l'humanité qui, depuis l'Orient et Byzance, se fraie constamment

un chemin jusqu'en Occident, surtout à partir des siècles agités des Croisades, par des infiltrations incessantes rendues possibles par la littérature latine : elle exploite désormais leur contenu au grand jour. Les traducteurs de l'Espagne arabe avec Tolède pour centre à partir de la «*reconquista* » de 1085, de la Sicile et de l'Italie méridionale à la cour de Frédéric II (1215-1250) à Palerme, ou dans la région de Naples et du Mont-Cassin, ceux du Nord de l'Italie, de Toscane ou de Germanie, avec les ambassades impériales ou pontificales à Constantinople ou à Antioche, mettaient à la disposition de l'Europe, en travaillant directement sur le grec, l'arabe, ou parfois même l'hébreu, des trésors depuis longtemps connus par les riverains de la Méditerranée orientale et dont, en plus d'un cas, l'Inde lointaine avait été primitivement la pourvoyeuse : vrai travail d'endosmose, a-t-on dit, qui s'assimilait les produits venus de l'Est, accompagné d'un travail d'exosmose, qui répandait partout à l'Ouest les résultats de cette assimilation. Inutile d'essayer une nomenclature, que le progrès des recherches expose à des remaniements incessants; outre les *Révélations* du pseudo-Méthode, importées de Syrie en Gaule dès le VIII^e^ siècle, pour être ensuite traduites en toutes langues, romanes, germaniques ou slaves, il suffira de rappeler comme exemples, la très populaire *Historia de septem Sapientibus*, qu'on a appelée avec les *Mille et une Nuits*, « le plus parfait modèle du roman à tiroir »; *le livre de Kalilah et Dimnah*, venu de l'Inde par l'Espagne arabe et traduit en latin en 1303-1313 par Raymond de Béziers; enfin la *Vita Barlaam et Joasaph*, aux nombreux remaniements en tous pays, légende boudhique christianisée, qui a englobé à l'insu de tous l'ancienne *Apologie* d'Aristide d'Athènes mise sur les lèvres de l'ermite Nachor, et dans son travestissement chrétien attribué à saint Jean de Damas, a fait en toutes langues le tour de l'Europe, cinq siècles durant, jusqu'en Islande.

Quelques siècles plus tôt on avait vu les groupes bruyants des *Scoti* migrateurs servir d'agents de liaison, grâce au latin, entre la culture insulaire et celle du continent : Liége, Laon

et Reims, ainsi que Saint-Gall et la région de Mayence et Wurzbourg bénéficient longtemps de leur passage. Il en sera de même avec les traditions celtiques exploitées par le gallois Geoffroy de Monmouth. Dans la période suivante, situées à leur début surtout dans les vieilles parties lettrées de l'Europe, Naples, Bologne, Montpellier, Paris surtout, Oxford et Cambridge, les *Studia Generalia* ou les Universités, cette création la plus originale peut-être du moyen âge sur le terrain intellectuel, renforceront davantage encore l'usage du latin, comme moyen véhiculaire entre les diverses nations pour la communication de leurs trésors intellectuels. Elles finiront par déformer l'instrument, mais avant cette déformation de la langue, dès la fin du XI^e^ siècle, le latin avait eu des représentants qui sont des stylistes.

Plusieurs écrivains la manient avec assez de maîtrise pour lui faire donner le rendement qu'on ne pourrait attendre que d'une langue vivante. Tels, Pierre Damien et quelques contemporains de la fin du XI^e^ siècle, qui ont une individualité littéraire; tel, Hildebert de Lavardin, un raffiné; tel surtout saint Anselme, qui est un vrai styliste au service d'une pensée forte. Contrairement à la plupart des auteurs de l'ère carolingienne et des deux siècles suivants, entravés par la tradition d'un autre âge qui s'impose, fond et forme, à leur esprit impuissant, ce n'est plus désormais l'instrument qui commande au mouvement de la pensée; c'est l'écrivain, devenu le maître de l'instrument, qui en règle librement le jeu. Qu'ils s'appellent Pierre Damien, Hildebert de Lavardin, ou Anselme de Cantorbéry, plus tard Bernard de Clairvaux, Jean de Salisbury, Guillaume de Saint-Thierry, Othon de Freising, Hugues ou Adam de Saint-Victor, la fin du XI^e^ siècle et le XII^e^ siècle connaissent des personnalités littéraires : originaires d'Italie ou des régions du Nord, elles font œuvre créatrice et portent à son apogée la littérature latine médiévale. Ce succès est tel que Guillaume de Malmesbury porte un jugement sévère pour tout essai de traduction qui voudrait renouveler l'effort d'Asser et d'Alfred le Grand, traducteurs de Boèce, *labore diebus*

nostris ridiculo, et Raymond de Béziers un siècle et demi plus tard, à peu près au moment où Dante rompra une lance en faveur de la *Vulgaris eloquentia*, justifie son choix de la langue latine par le mérite de l'universalité et la palme de la clarté qu'il lui reconnaît : *lingua communior et intellegibilior caeteris.*

Dans l'envahissement du latin et sa perdurance, tout, sans doute, n'a pas été bénéfice pour les langues nationales; en fait, leur développement en a été retardé. Si l'Irlande celtique a pris très tôt l'initiative, suivie au VIII^e^ siècle par l'Angleterre anglo-saxonne, les peuples continentaux ont commencé plus tard, semble-t-il, ou du moins nous ont conservé moins de leurs monuments anciens, malgré la composition du *Heliand* avant 840, du *Liber evangeliorum theodisce conscriptus* d'Otfrid de Weissenburg en 868, et de la collection, malheureusement perdue, des vieilles légendes germaniques réunies dans la bibliothèque de Charlemagne. Mais l'on ne peut oublier que c'est à la littérature latine que les idiomes nationaux se sont adressés pour apprendre l'art de composer. Pour enrichir leur terminologie, trop peu affinée encore dès qu'il s'agissait de sortir des réalités matérielles de la vie quotidienne, le recours au latin leur était indispensable. Chose curieuse, l'épanouissement des langues romanes et germaniques, qui en fait des langues susceptibles de concepts élevés et de notions abstraites, coïncide avec le plus grand épanouissement de la littérature latine médiévale durant le XII^e^ siècle et le début du XIII^e^. La chevalerie d'une part et la littérature populaire avait créé pour la littérature latine des conditions nouvelles, auxquelles viendra s'ajouter le développement urbain, l'essor de la papauté libérée de sa dépendance par la lutte des Investitures, la fondation des Universités et l'organisation des Ordres mendiants : déjà visibles ou perceptibles dans la seconde moitié du XI^e^ siècle, ces situations nouvelles auront leur action immédiate sur les vicissitudes de la littérature latine du siècle suivant. Un autre volume exposera cette période d'épanouissement et l'évolution ultérieure de la littérature latine jusqu'à l'humanisme de la fin du moyen âge.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Éditions de textes. — Les *Monumenta Germaniae historica*, série in-4°, ont ommencé la publication des poésies de l'époque des Othons, *Poetae*, t. V, dit. STRECKER; la série in-8° a publié les *Cambridge Songs*, édit. STRECKER. *Die Cambridge Lieder*, Berlin, 1926. Les *Carmina Burana* ont été édités par A. HILKA et O. SCHUMANN, 2 vol., Heidelberg, 1930. — Pour le domaine anonique, signalons les *Untersuchungen zu den Bussbüchern des* 7, 8 *und* ' *Jahrhunderts*, de P. W. FINSTERWALDER, etc., Weimar, 1929 (THÉODORE E CANTORBÉRY, etc.), et les *Texte zur Geschichte des römischen und kano-ischen Rechts im M. A.*, de l'Académie de Berlin (t. I, BONIZON DE SUTRI. *De vita christiana*, édit. PERELS, 1930); ANSELME DE LUCQUES, *Collectio cano-um*, édit. F. THANER, Innsbruck, 1906-1915; DEUSDEDIT, *Die Kanonessamm-lung*, édit. WOLF VON GLANVELL, Paderborn, 1905.

Études de synthèse et monographies. — Parmi les très nombreuses études, rticles, etc., qui nous ont été utiles, contentons-nous de signaler au lecteur, outre celles du tome I : A. COUNSON, *La Pensée romane*, Louvain et Paris, 911; E. FARAL, *L'orientation actuelle des études relatives au latin médiéval*, lans la *Revue des Études latines*, t. I, 1923, p. 26, et *Recherches sur les sources atines des contes et romans courtois du moyen âge*, Paris, 1913, outre de nom-breux articles; Paul LEHMANN, *Aufgaben und Anregungen der lateinischen Philologie des M. A.*, dans les *Sitzungsberichte* de Munich, 1918, *Vom Leben les Lateinischen im M. A.*, dans les *Bayerische Blätter für das Gymnasial-schulwesen*, t. LXV, 1929, p. 63, et ses autres publications, indispensables omme celles de dom WILMART; NICOLAU, *L'origine du cursus rythmique*, Paris, 1930; W. MEYER (de Spire), *Gesammelte Abhandlungen zur mit-ellateinischen Rythmik*, 3 vol., Berlin, 1905-1936; K. POLHEIM, *Die latei-nische Reimprosa*, Berlin, 1925; M. SCHULZ, *Die Lehre von der historischen Methode bei den Geschichtschreiber des M. A.*, Berlin, 1909; Reginald LANE POOLE, *Chronicles and Annals, A brief outline of their origin and growth*, Oxford, 1926; L. von HERTLING, S. J., *Der mittellalterliche Heiligentypus nach den Tugendkatalogen*, dans la *Zeitschrift für Aszese und Mystik*, t. VIII, 933, p. 260; l'étude du P. BAINVEL sur saint *Anselme*, dans le *Dictionnaire e théologie catholique*, t. I, c. 1327, garde toujours sa valeur; une bonne ise au point des travaux récents sur *Bérenger* est donnée par dom CAP-UYNS, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. VIII, . 385. A lire aussi deux études de E. R. CURTIUS : *Zur Literaraesthetik des M. A.*, dans *Zeitschr. f. rom. Philol.*, t. LVIII, 1938, p. 1,129 et 433, et *Rhe-orik u. Dichtung*, dans *Deutsche Vierteljahrschr. f. Lit. Wiss. u Geistesgesch.*. . XVI, 1938, p. 435-479.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION 5

CHAPITRE PREMIER. — *Les écoles et les principaux écrivains du X^e siècle*

1. Trois grands écolâtres contemporains 9
2. Centres scolaires britanniques 14
3. Centres germaniques 17
4. Centres français 28
5. Centres italiens. 34

CHAPITRE II. — *Les écoles et les principaux écrivains du XI^e siècle*

1. Physionomie générale. Rôle des écoles. 44
2. Allemagne méridionale 46
3. Région rhénane et Lotharingie. 59
4. Italie méridionale. 63
5. Italie du Nord. 67
6. Centres français et normands. 73

CHAPITRE III. — *A l'aube du XII^e siècle*

1. Signes d'essor prochain 78
2. La littérature polémique des Investitures. 80
3. La controverse bérengarienne. 91
4. La Croisade, l'expansion normande, les histoires universelles. . 95
5. Quelques contemporains de saint Anselme. 104
6. Saint Anselme de Cantorbéry. 124

CHAPITRE IV. — *Principaux genres littéraires et caractéristiques*

1. La théologie et les controverses, la dialectique, le droit 134
2. L'histoire et l'hagiographie. 142
3. Le style, l'utilisation des classiques, la prose rimée, le *cursus* . . . 156
4. La poésie et la versification métrique ou rythmique. 168

CONCLUSION. 185

MAYENNE, IMPRIMERIE FLOCH. — 26-4-1939